

1

HÉLÈNE BEER

LES ENFANTS DE JUDITH

roman



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

Imprimeurs - Éditeurs - 8, rue Garancière, 6^e

BIBL. IV REG.
43797
BRUX. A BELG.

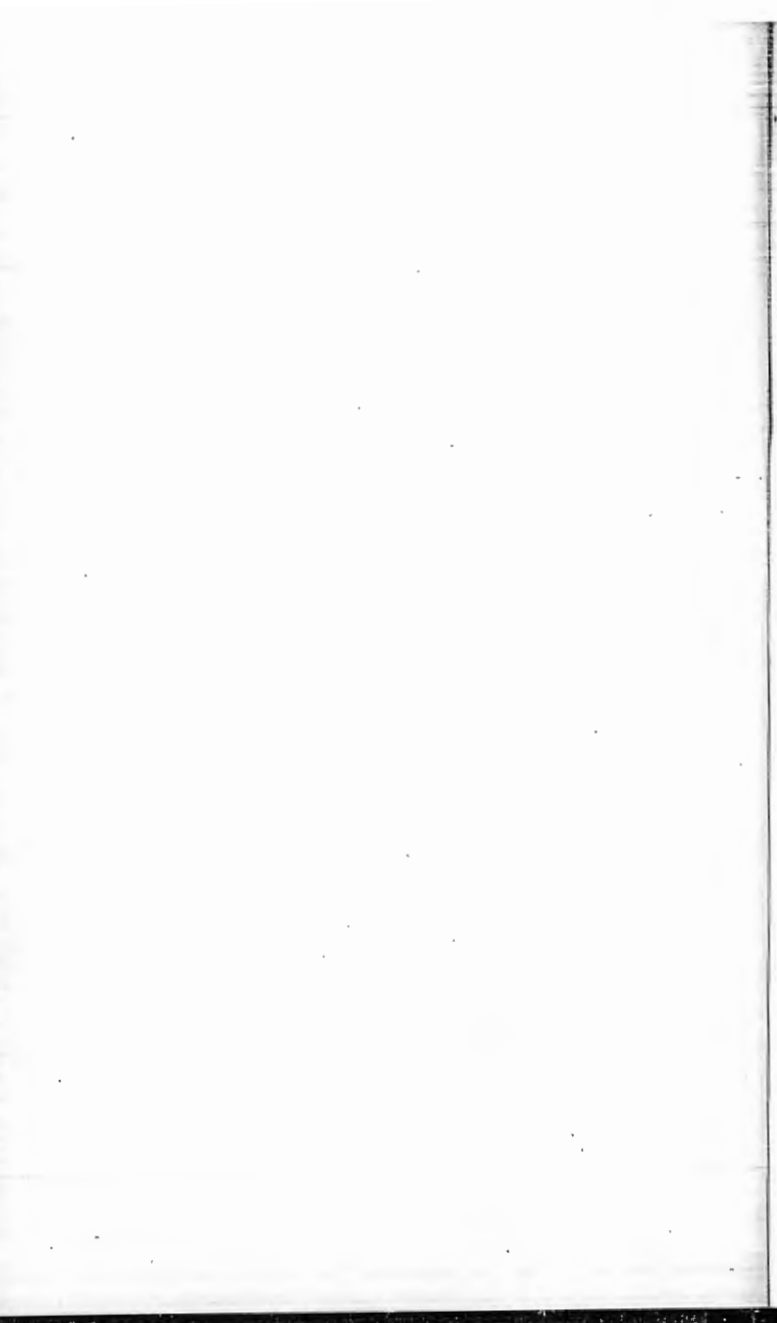


© 1957 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A

FELA PERELMAN



LES ENFANTS DE JUDITH

PREMIÈRE PARTIE

I

L'AGE D'ÉLISABETH

Michel Palalda se tenait devant la porte des Torcq et Élisabeth, en ouvrant, s'étonna encore une fois de le trouver si grand. Il lui souriait, une boucle noire sur le front, les yeux pleins de gaieté, la cravate mal nouée et les pieds nus dans des sandales. Les relations qui existaient entre Michel et Élisabeth n'étaient que des relations de bon voisinage. Élisabeth habitait au 3, Michel au 5 et lorsqu'il oubliait sa clef, il avait coutume de rentrer chez lui par le jardin des Torcq.

— Bonsoir, gentil Palalda, dit Élisabeth.

A vingt-cinq ans, elle venait de lire *Roméo et Juliette* et depuis lors employait cet adjectif qui lui semblait si bien convenir à son jeune voisin.

— Bonsoir irréprochable et inapprochable Élisabeth, répondit Michel.

— Désirez-vous enjamber le mur? demanda-t-elle en riant.

— Non, ce soir, je sors et...

Il s'arrêta. Il ne savait comment faire pour l'inviter. Jusqu'à présent, il s'était contenté de saluer Élisabeth, d'échanger quelques mots avec elle. Il se

rendait bien compte que lui et ses sœurs plaisaient à la jeune fille. Elle leur souriait, était toujours prête à leur laisser traverser sa maison, s'amusait de leurs incartades et cependant il semblait que rien ne pût briser sa réserve. Michel guettait parfois Élisabeth et quand il lui parlait, essayait de paraître extrêmement avisé et sage et d'impressionner cette jeune fille cultivée, modeste et plus âgée que lui.

— Où allez-vous? questionna-t-elle.

— Je vais avec Klari, Féri et Jean assister au feu d'artifice du Parc. Voulez-vous nous accompagner?

Il avait lancé rapidement sa phrase et elle s'écria aussitôt : « Quelle excellente idée ! Entrez, je serai prête tout de suite. »

D'habitude, elle s'effaçait, laissait passer Michel. Elle faisait d'ailleurs ainsi avec tout visiteur, évitant de marcher devant quelqu'un, car elle souffrait de sa légère claudication. Michel l'avait bien compris. Cette fois-ci, elle s'élança, sans se soucier de lui, traversa le hall en courant et entra dans le cabinet de travail de son père.

— Je sors, dit-elle, je sors avec Michel Palalda.

— Bon, bon, fit M. Torcq sans même lever la tête, car il écrivait.

Michel entrevit son abondante chevelure blanche. Déjà Élisabeth revenait, les joues toutes roses : « Patientez un moment. Asseyez-vous là », pria-t-elle gentiment. Michel pensa alors qu'elle était aussi folle que les autres filles et notamment sa sœur Klari qui avait manifesté le désir de changer de robe pour aller au feu d'artifice. En attendant Élisabeth, il fit le tour du hall dont le parquet brillait comme une moire. Une large bibliothèque occupait tout un mur. Michel lut les titres à travers la vitre. C'étaient des livres ayant trait à la littérature et à l'histoire de l'Inde. Michel se demanda s'il oserait en emprunter, puis s'assit dans un profond fauteuil de cuir. Élisabeth, penchée un instant sur la rampe de l'escalier, le vit, à demi

étendu, ses longues jambes croisées, les mains allongées l'une contre l'autre. Un instant, le cœur battant, elle se demanda avec effroi si elle allait tomber amoureuse de lui, mais rapide, elle chassa cette idée.

« Comme cette maison est calme, différente de la nôtre, pensait Michel. Tout y incline au travail, à la méditation, à la volupté ». Il sourit : la volupté était de trop ici. Et pourtant, Élisabeth était une femme. Peut-être avait-elle un amant. Elle avait vingt-cinq ans et le droit d'avoir une aventure. Michel se plaisait à l'appeler « irréprochable et inapprochable ». Elle l'était. Elle devait l'être dans n'importe quelle situation. Mais pensait-elle seulement à l'amour ? Sa vie était si calme, sa maison si sereine, son père si distrait et si austère. Michel se sentit mal à l'aise d'avoir deviné cette tranquillité domestique. Il se leva, se pencha sur une reproduction de *la Joconde du Nord* qui éclatait sur le mur comme un rayon de soleil. Vermeer de Delft, merveilleux créateur de lumière. Un Hollandais comme lui. Car Michel était Hollandais. Si peu, à vrai dire. Il était né à Amsterdam, mais il avait des ancêtres juifs et espagnols et même une aïeule française et huguenote. Michel était certain de porter en lui tous les désirs, les doutes et les passions de ces aïeux disparates.

— A quoi pensiez-vous ?

Élisabeth était devant lui et il sursauta. A l'instant même il se souvint de la lettre de Mexico, mais il répondit :

— Je pense que votre maison est une cathédrale. Elle sourit :

— Oh ! une tout aimable cathédrale. Pourquoi ? Est-ce qu'elle vous incite au recueillement ?

— Presque. Je crois qu'elle est faite à votre image, de même que notre maison est faite à notre vie désordonnée, au désir que nous avons chacun de vivre à notre guise, sans mesure et sans retenue, en faisant tout ce que bon nous semble.

— Est-ce pour cela que vous fuyez si souvent votre maison?

Elle savait qu'il quittait fréquemment les siens, disparaissant pour des semaines ou des mois, réapparaissant aussi soudainement qu'il était parti.

— Je fuis la maison. Mais qui m'y retient? Personne ne l'essaye.

— Par respect de la liberté d'autrui?

Michel rencontra le regard de la jeune fille. Elle le regardait avec sympathie et il eut soudain honte de son désordre, de sa faiblesse. La vie d'Élisabeth était si droite, si sûre. Elle savait exactement ce qu'elle voulait, ce qu'elle faisait, ne perdait pas une parcelle de son temps. Elle avait des devoirs envers son père, il en avait envers elle. Chez les Palalda, on prétendait n'en avoir qu'envers soi-même et chacun se croyait du génie.

— Nous avons trop bonne opinion de nous-mêmes, dit-il avec découragement, moi surtout.

— Mais, fit-elle, n'est-ce pas un facteur de chance?

— L'opinion qu'on a de soi? Oui, sans doute. Si seulement cette opinion n'était pas justifiée. Si je ne dessinais, écrivais, jouais la comédie ou la guitare comme je le fais.

— Que de dons! s'écria Élisabeth d'un ton faussement admiratif.

— Vous avez bien raison de vous moquer, soupira-t-il, peut-on jamais devenir quelqu'un si l'on souhaite à la fois être poète, peintre, auteur dramatique ou explorateur, si tous ces dons se détruisent l'un par l'autre.

— C'est un problème, admit Élisabeth qui n'en croyait rien, un problème difficile à résoudre tout seul.

— Aussi ne suis-je pas seul à le résoudre. Ma famille est d'avis que je dois abandonner tout cela et me lancer résolument dans le commerce. Mais j'ai tort de vous faire des confidences, seulement j'aime tant

parler de moi. Vous me regardez d'un œil peiné. Je suis démoralisant, n'est-ce pas?

Élisabeth rit : « Oh ! vous êtes sûrement incapable de démoraliser quelqu'un. » Michel se sentit vexé. Il ne pouvait deviner qu'Élisabeth riait surtout d'elle-même, d'avoir pu penser, un moment, qu'elle serait amoureuse de lui. Il était si jeune et si désarmant, si décevant. Elle avait horreur des confidences faites à brûle-pourpoint. Ce garçon aimait trop parler de lui et à n'importe qui, sans doute.

— Allons, proposa-t-elle.

Michel se souvint du feu d'artifice et de ses sœurs.

— Elles nous attendent avec Jean à l'arrêt du tram, dit-il, elles auront certainement déjà quitté la maison.

Il alla rapidement au 5. La fenêtre du salon était ouverte. Il y passa la tête. Le calme régnait dans la maison. Mme Palalda devait être dans sa chambre, les deux filles et Jean étaient partis. A l'arrêt du tram Michel et Élisabeth ne trouvèrent personne.

— Je crains que nous ne les ayons fait attendre longtemps, dit Élisabeth confuse.

— J'avoue que je les avais oubliés. Klari et Féri ont dû piaffer. Mais cela n'a aucune importance. Nous les retrouverons peut-être au Parc ou devant le Palais.

Ils montèrent dans un tram. A la halte suivante, il y eut un tel afflux de monde qu'ils furent refoulés dans un angle de la plate-forme, l'un contre l'autre. Michel, tout en parlant, regarda Élisabeth qu'il ne pouvait plus voir que de profil.

— Nous nous connaissons un peu maintenant, n'est-ce pas? dit-il avec une soudaine ardeur.

— Un tout petit peu.

— Vous verrez : je gagne beaucoup à être connu.

— Je ne crois pas, fit-elle tranquillement.

Elle souriait, mais Michel se rendit compte avec dépit qu'elle parlait sérieusement. Il sentait contre son bras la rondeur douce de son épaule. Elle était

jolie, avec d'épais cheveux roux tressés en couronne autour de la tête, une bouche grande et malicieuse, le teint très clair et des yeux couleur de châtaigne. Plus grande au repos que lorsqu'elle marchait en boitillant. Elle continuait à sourire. Michel sentit fondre son dépit. Élisabeth pouvait se moquer de lui, il savait bien qu'elle était contente et heureuse. Il se rappelait son cri de joie, quand il l'avait invitée. Parce que la soirée de juin était douce et chaude, Michel retrouva sa gaieté et son insouciance. Quand il descendit du tram avec Élisabeth, la rue animée et joyeuse les accueillit, sous un ciel violet et rose. Bruxelles était en fête.

— J'adore les manifestations publiques, surtout quand elles sont nocturnes, dit-il, j'aime les cortèges, les flambeaux, les braderies, les kermesses.

« Et je vous aime », faillit-il ajouter. Mais il se contenta de regarder tendrement Élisabeth. Elle pensa en un éclair : « Il va me faire la cour ! » Elle ne le voulait pas. Michel était un gamin, leurs rapports ne devaient pas être différents de ce qu'ils avaient toujours été.

— Regardons, proposa-t-elle, peut-être verrons-nous vos sœurs et Jean.

Michel les avait évidemment oubliés une fois de plus. Il jeta autour de lui quelques regards distraits. Les femmes portaient des robes claires, les hommes leur serraient amoureusement le bras. Élisabeth flânait, s'arrêtait aux devantures des magasins, regardait des livres, du linge de soie, des meubles en bois précieux et des tapis d'Orient.

— Ce doit être merveilleux d'être riche, dit Michel, je désire être riche.

— Et être l'esclave de votre fortune ? demanda-t-elle, un éclair malicieux dans le regard.

— Je veux être riche pour déposer des millions à vos pieds et pour que vous ne vous moquiez plus de moi, fit-il.

Aux abords du Parc, la foule était dense, massée sur les trottoirs, appuyée aux barrières Nadar.

— Donnez-moi la main, dit Michel, je vais me transformer en homme-serpent.

La remorquant, il fendit la foule, s'ouvrant un passage en se faufilant habilement parmi les groupes, souriant aux femmes, saluant aimablement les hommes, de sorte que les unes charmées, les autres sidérés par cette courtoisie inattendue, le laissèrent passer sans protester. Élisabeth essayait de garder son sérieux. Ils furent enfin au coin du Parc et de la place des Palais.

— Qu'est-ce que vous en dites? jeta triomphalement Michel.

La foule attendait joyeusement et patiemment. Le ciel était à présent d'un bleu profond, semé d'étoiles. La masse sombre du Palais de Justice se détachait au fond de la rue de la Régence et Godefroy de Bouillon, sur son socle, caracolait fièrement dans la nuit. Soudain, la scène s'éclaira. On venait d'illuminer le Palais Royal. Il étincela d'une blancheur de neige, offrant à la foule tous les détails de son fronton et de ses colonnades. Le cortège aux flambeaux qui s'était formé dans le Parc sortit en face du Palais et les hymnes nationaux éclatèrent. La Reine Amélie, vieille femme épaisse vêtue de blanc, parut au balcon du Palais, en compagnie du Roi, sanglé dans un brillant uniforme. La fanfare joua *la Brabançonne*. Quand elle cessa, des cris fusèrent : « Vive la Reine ! Vive le Roi ! » Élisabeth cria avec tout le monde.

— Cessez ou je vous étrangle, menaça Michel.

Elle lança à tue-tête : « Vive la Reine Amélie. »

— Je vous tue, dit Michel.

Il la saisit aux épaules, la renversa à moitié. Elle cria de plus belle. Michel la redressa : « Quel âge croyez-vous avoir ? »

— Ce soir, j'ai le vôtre, répondit-elle.

— Vous avez toujours eu mon âge. Pourquoi portez-

vous vos tresses sur la tête. Elles devraient vous descendre sur le dos. Vous êtes une créature adorable. D'ailleurs, je ne suis pas si jeune que cela. J'ai vingt-deux ans.

— Oh ! s'écria-t-elle, voici le cortège.

Il avançait, en effet, à la lueur des torches portées par des cavaliers coiffés de bonnets à poils. Tous les anciens uniformes défilaient, multicolores et musique en tête. La foule applaudissait, criant des vivats. Élisabeth, emportée par l'enthousiasme collectif, faisait de même en agitant le bras. Elle avait commencé à le faire par jeu et pour narguer Michel. Il essayait de l'en empêcher, lui nouant les bras derrière le dos. Elle se débattait en riant et continuait parce qu'il lui était agréable de sentir sur elle les mains de Michel. Elle s'en rendait parfaitement compte. Et qu'importait ? Il y avait des étoiles au-dessus de sa tête et elle entendait, malgré les cris de la foule, bruire le feuillage argenté des arbres dans le Parc. Des avions survolèrent la place des Palais, laissant traîner derrière eux les couleurs de la Reine Amélie. Le feu d'artifice éclata alors, d'abord en modeste pluie d'étoiles, puis en gerbes étincelantes, écarlates et dorées. Des bouquets fusèrent dans le ciel bleu, les ailes d'un moulin tournoyèrent à toute vitesse et un mât gigantesque s'embrasa et emplît la place d'une lueur d'incendie.

Le Roi et la Reine Amélie avaient quitté depuis longtemps le balcon et on ne pensait plus à eux. Demain, on les verrait encore à la Grand-Place ou à l'église de Laeken. Le feu d'artifice se terminait. Ses dernières fusées trouaient la nuit et le Parc et la rue furent replongés dans l'obscurité.

— Allons en ville, proposa Michel.

Et bras-dessus, bras-dessous, lui et Élisabeth s'en furent parmi les groupes. Tout le monde descendait vers le centre. On parlait et on riait très haut.

— Pas trop fatiguée ? demanda Michel.

Élisabeth sourit, joyeuse. Elle n'avait jamais été

aussi contente que ce soir. Michel était un merveilleux compagnon, plein de gentillesse et de fantaisie. Elle voulait être son amie. Comme ils se heurtaient à une bande joyeuse qui remontait vers le Parc, une jeune fille s'écria : « Oh ! voyez le beau frisé ! »

— Quel succès, fit Élisabeth, est-ce toujours la même chose ?

— Toujours, dit-il, le plus sérieusement du monde.

— C'est vrai que vous êtes un beau frisé.

Il bondit : « Élisabeth ! Avouez que vous êtes amoureuse de moi ! »

En vérité, elle devait l'être, car elle se sentit bêtement rougir et de crainte qu'il ne s'en aperçût, elle répliqua aussitôt : « Hélas, gentil Palalda, mon trouble n'est que trop significatif ! » Elle se dégagea vivement de son bras, descendit la rue en courant. Il la rejoignit immédiatement, la prit par la main et ils éclatèrent de rire.

Une joie profonde souleva Élisabeth. « Qu'est-ce que j'ai, pensa-t-elle, c'est cette soirée, c'est ce garçon. Est-ce moi qui ris ainsi, est-ce moi qui cours ? » Elle ne savait plus qu'elle était infirme.

Ils étaient arrivés devant la Collégiale. Les tours blanches de Sainte-Gudule s'élançaient dans la nuit et soudain, entre elles, parut une lune énorme et jaune. Michel, plein d'enthousiasme, bondit sur les marches du grand escalier de pierre, tournoya sur lui-même, sauta à pieds joints dans une flaque de lumière, puis redescendit, fit des pointes et empoigna un réverbère. Élisabeth riait aux larmes de le voir si fou. Elle dut l'appeler pour qu'il se souvînt d'elle.

— Élisabeth, demanda-t-il, ne m'avez-vous jamais vu, déambulant les nuits de lune sur les murs ou sur les toits ? Je suis sûr que je suis somnambule, comme ma grand-mère Reina.

— Vous êtes un feu follet. Je raconterai l'histoire d'un feu follet et je le dessinerai, dansant la mort du cygne sur les marches de Sainte-Gudule.

— Oh ! suis-je vraiment une source d'inspiration pour vous ? C'est magnifique. Et je vous en prie : faites un somnambule de votre feu follet. Les enfants raffoleront de cette histoire. Nous pourrions collaborer merveilleusement. Quel ravissant métier vous avez, Élisabeth. Illustrer des livres pour enfants ! Tout est ravissant en vous.

Elle crut un moment qu'il allait l'embrasser. Mais il se contenta de lui offrir son bras et il l'emporta dans un tour de valse, en la soulevant de terre.

— Irréprochable et inapprochable Élisabeth, vous souviendrez-vous de cette soirée ?

— Toujours, dit-elle, je me rappellerai toujours comment vous étiez, votre gaieté et votre jeunesse.

Il la lâcha, se pencha vers elle : — Vénérable Dame, si je vous embrassais ?

— N'en faites rien, répondit-elle.

Elle le désirait cependant de toutes ses forces, mais il n'osa, car elle avait trop ri de lui. Ils se remirent en marche et Michel chanta.

— Je vous apprendrai toutes sortes de chansons, fit-il, écoutez celle-ci :

« Chantons pour passer le temps

Les amours plaisantes d'une belle fille... »

Élisabeth l'écoutait, charmée. Il avait une voix profonde et douce. Mais à proximité de la ville, le bruit fut tel qu'il se tut. On dansait place de Brouckère, autour d'un kiosque. Les couples tournoyaient. Il y en avait, élégamment habillés et il y en avait qui étaient venus des impasses des Marolles, en casquettes et en pantoufles. Michel et Élisabeth se glissèrent dans le cercle qui entourait les danseurs et regardèrent. Une lumière verdâtre, descendue des enseignes au néon, donnait à la place une teinte d'aquarium et aux danseurs une curieuse apparence de poissons. Michel compara aussitôt à une plie un pâle voyou qui valsait les yeux fermés, à un saumon, un majestueux quadra-

général sanglé dans un veston bois de rose et à de la carpe farcie un jeune Juif qui tournait en serrant une blonde langoureuse dans ses bras. Des marchands circulaient avec des rafraîchissements, des glaces et des petits pains fourrés. Michel retourna ses poches.

— Je puis vous offrir un sorbet, dit-il en appelant aussitôt d'une voix de fausset : « Holà ! Glacier ! »

Ils traversèrent la place en léchant consciencieusement une galette de crème. La rue dans laquelle ils s'engagèrent leur parut sombre et tranquille, bien que de nombreux promeneurs y déambulassent. Une automobile stationnait au bord d'un trottoir.

— Si on s'asseyait, proposa Michel en désignant le marche-pied de la voiture.

Il l'épousseta de son mouchoir et Élisabeth trouva tout naturel de s'y installer. Michel avait encore quelque inspiration. Assis, la main tendue, il commença à prier : « Un p'tit sou, mesdames et messieurs, un p'tit sou ! » La sage Élisabeth fit aussitôt de même.

— Naturellement, c'est Michel, s'écria quelqu'un. Jean et Férida étaient devant eux.

— Oh ! asseyez-vous, dit gracieusement Michel, se rapprochant d'Élisabeth pour leur faire place.

— Où est Klari ? s'étonna Élisabeth.

— Nous l'avons perdue dans la foule, avoua piteusement Jean.

II

LE 5

La vérité était que Michel, venu soucieux et inquiet chez Élisabeth, ne pensait plus à la lettre de Mexico. Il avait cessé de s'en préoccuper dès qu'il avait vu la jeune fille. Pourtant, en quittant la maison pour aller chez les Torcq, il était certain que quelque chose allait bouleverser la vie insouciante du 5.

Michel, Klari et Férida appelaient ainsi leur demeure. Michel et Klari le disaient en gens avertis et avaient expliqué à Féri que certains immeubles ne se désignaient que par leur numéro, les lupanars par exemple. Féri ayant demandé la signification de ce mot s'était entendu dire que les lupanars étaient des maisons de danse. Elle avait immédiatement compris, puisqu'elle apprenait depuis peu à faire des pointes, avec une grâce que Michel qualifiait de bovine. Quant à leur mère, Judith Palalda, elle prétendait qu'elle devrait un jour accrocher une grosse lampe à sa porte, puisque les enfants avaient coutume de ramener chez eux qui ils rencontraient et que bientôt, tout passant pénétrerait dans la maison. D'autant plus qu'on y entraît aussi facilement par la fenêtre que par la porte.

Ce matin-là, après avoir conduit au train de Paris un ami qui avait passé quelques jours au 5, Michel, Klari et Férida revenant chez eux avaient trouvé la maison absolument close. Ils avaient oublié la clef

et leur mère n'avait pas répondu aux coups de sonnette répétés. De sorte que Michel avait dû employer le grand moyen qui consistait à se faire ouvrir la porte de la villa Torcq, à la traverser en caressant au passage le chat Fridolin venu se frotter à ses jambes, à descendre au jardin et à escalader le mur mitoyen. Il avait défrisé un malheureux poirier et atterri sur une plate-bande envahie par l'herbe folle. D'ailleurs tout le jardin du 5 en était rempli. Le mur du fond était tapissé de lierre, celui qui touchait à la villa Torcq couvert d'espaliers. Deux poiriers et trois pêcheurs produisaient chaque année une pêche que les enfants Palalda offraient en grande pompe à leur mère. Parfois quelques hortensias jaillissaient d'un massif piétiné en tous sens et en toutes saisons par le frère et les sœurs et surtout par les gosses du voisinage que Férida avait coutume d'amener. Elle jouait avec eux à « gendarmes et voleurs » et le vieux poulailler, dont depuis longtemps les pensionnaires étaient morts de saisissement ou d'inanition, servait de repaire aux brigands.

Heureusement, la porte de la cuisine était toujours ouverte sur le jardin. C'est ainsi que Michel était entré dans la maison. Ses sœurs piaffaient de l'autre côté. Il leur ouvrit la porte, elles se précipitèrent.

— A l'assaut, criait Férida.

— Sus à l'ennemi, hurlait Klari.

— Allons déjeuner, proposa Michel.

Mais Klari, à ces mots, n'avait plus eu envie d'aller à la cuisine. Férida s'arrêta avec répugnance sur le seuil. Michel se demanda avec étonnement pourquoi elles ne voulaient plus manger. Quand il revint dans la cuisine qu'il avait traversée d'un bond tantôt, il comprit. Non seulement l'évier, mais encore la table et la cuisinière à charbon qu'on n'utilisait jamais, étaient encombrés de vaisselle sale. La porcelaine de la maison s'y étalait, au grand complet et il y en avait assez pour alimenter un magasin. Judith Palalda

achetait un service de table dès que l'un était dépareillé et ne se séparait jamais de celui dont elle ne voulait plus. Les assiettes s'empilaient les unes sur les autres, celles décorées de pâquerettes et celles à bords dorés, les autres à filet d'argent et les dernières, couleur de lavande, bien ébréchées déjà, car celles-ci étaient en faïence. Même le service à poisson avait été employé et sur cette montagne de vaisselle trônait la saucière en Saxe, pièce unique qu'on utilisait en dernier ressort. Il n'y avait plus une assiette, plus un plat, dans les buffets. Tout avait été employé et puisque la servante des Palalda les avait quittés, trois jours auparavant, aucune vaisselle n'avait été faite depuis. Klari et Férida savaient que si elles voulaient manger, il leur faudrait laver les assiettes. Debout, devant la table de la salle à manger, elles picoraient un restant de gâteau sec, découvert sur la desserte. Michel vint les rejoindre.

— Je veux du thé, déclara-t-il, en posant son poing sur la table.

— Mais il n'y a plus de tasses, dit ingénument Férida.

— Rince-les.

— Quelle boutique, gémit Klari en avalant le dernier morceau de cake.

Michel prit une grande résolution et son poing allait de nouveau s'abattre sur la table, quand il remarqua une feuille de papier, posée en évidence sur la cheminée, au-dessus d'une horloge qui avait cessé depuis longtemps de marquer les heures. Judith Palalda avait écrit en grosses lettres : « Ne m'attendez pas. Je suis partie à Linkebeek. »

Les enfants prirent la feuille, la lurent, la palpèrent, la retournèrent.

— A Linkebeek? Qu'est-ce qui a pu se passer? se demanda Férida.

— Peut-être qu'une des grand-mères est malade, fit Michel.

— Mourante, jeta Klari.

— Morte, sanglota Férida.

— Du calme, dit Michel, il faisait beau ce matin, il y avait une vaisselle effroyable dans la cuisine et maman a décidé d'aller à la campagne.

— Elle est allée chercher des fraises pour faire de la confiture. Grand-mère Jaantje lui en a parlé, l'autre jour, déclara Férida.

— C'est possible. S'il y avait quoi que ce soit de grave, maman l'aurait écrit.

Et prenant un ton terrible et abaissant le poing qu'il avait brandi tantôt : « Mais que cela ne vous détourne pas de votre tâche. Avant tout, la vaisselle ! »

Férida était déjà à la porte : « Oh ! impossible, j'ai une course des plus urgentes à faire. »

Klari disparaissait derrière la tenture tirée entre la salle à manger et le salon : « Mais mon cher, Jean doit venir ! »

— Mes louveteaux m'attendent, ajouta Férida.

D'un bond, Michel fut sur elle, la saisit au poignet et courut à Klari. Férida, traînée ainsi, se mit à pousser des cris affreux, tandis que Klari, sur le point d'être attrapée, s'abritait derrière un fauteuil. Michel renversa le fauteuil, prit sa sœur par la taille, la souleva de son bras et ainsi chargé alla à la cuisine. Il lâcha Férida, déposa Klari. Elles riaient maintenant, Klari aux cheveux bruns et Férida la blonde, Klari la belle Espagnole et Féri, la lourde Hollandaise, mais toutes deux semblables par leurs longs yeux en amande, leurs sourcils hardiment arqués, leur crinière soyeuse, aux boucles dansantes, sœurs de Michel par le regard brillant et caressant, la bouche bien dessinée et les dents éblouissantes.

— Allons, au travail, dit Michel d'excellente humeur.

Il mettait une bouilloire d'eau sur le gaz, retroussait ses manches, défaisait sa cravate. Férida posa un baquet dans l'évier, Klari brandit un torchon. Chan-

tant joyeusement, ils se mirent à laver, à frotter, à essuyer avec une émulation sans pareille. La dernière assiette remise en place, Michel nettoya la cuisine, Férida astiqua les cuivres et Klari passa la peau de chamois sur les vitres. Bientôt tout resplendit et Férida allait proposer d'entreprendre le grand nettoyage de la maison quand elle se rappela qu'on l'attendait chez les scouts. Effrayée à l'idée que Michel voudrait la retenir, elle partit en coup de vent, en prenant bien soin cependant de ne pas claquer la porte derrière elle, comme elle le faisait d'habitude, de crainte que son frère, alerté par le bruit, ne la rattrapât en trois bonds de ses longues jambes. Quant à Klari, elle venait de se jeter épuisée dans un fauteuil, au salon, lorsqu'elle se souvint du désordre de sa chambre. Or, Jean Thibaut allait venir lui faire répéter son grec et il était absolument nécessaire qu'elle fît son lit. De sorte que Michel, arrivant dans la salle à manger avec une théière remplie, s'y trouva seul et ne s'inquiéta pas d'ailleurs de l'absence de ses sœurs. Son enthousiasme ménager l'avait fui. Il s'installa pour prendre un plantureux petit déjeuner, avalant lentement et avec méthode les dernières réserves de la maison, ravi de son œuf à la coque et de la confiture de myrtilles et ne remarquant pas la nappe tachée et la poussière éparse. Le soleil entraît à flots dans la salle et éclairait d'une lumière crue et impitoyable les déprédations commises par le temps et les enfants sur les meubles et les bibelots. Tables et buffets griffés, faux Japon fendu, desserte à la vitre brisée, peluche râpée des fauteuils aux ressorts défoncés, fleurs flétries dans les vases, touches jaunies du piano. Cela n'avait aucune importance. Aucun des Palalda ne vivait dans la salle à manger et le salon. Ces pièces n'existaient que pour les réunir aux heures des repas et à ces moments-là, Michel et les trois femmes étaient bien trop occupés à converser, à se disputer, à clamer tumultueusement leurs passions, pour prêter atten-

tion au piètre décor. Il avait jadis été conçu par Judith, les meubles avaient été neufs, les tentures fraîches. Il y avait eu ensuite un temps où Judith avait désiré les remplacer. Les enfants l'avaient voulu, comme elle, mais leur personnalité et leur indépendance s'affirmant avec les années, ces pièces communes étaient devenues pour eux des salles d'auberge. Ils n'y vivaient plus. Judith, elle-même, entraînée par l'exemple, avait fini par avoir son domicile particulier dans la maison. Elle occupait au second étage une grande chambre qui donnait sur l'avenue et qui communiquait avec la salle de bains. Klari était installée au premier étage, Férida à l'entresol, Michel sous le toit. Chacun avait composé son domaine. Klari exposait des reproductions de Gauguin et de Van Gogh, Férida les photographies des enfants royaux et Michel des kriss malais et des batiks hérités d'un oncle qui avait passé de longues années à Java. Judith, enfin, accumulait des porcelaines dans des vitrines et rêvait d'un lit à baldaquin. Il restait une chambre inoccupée dans la maison, la plus belle, située au premier étage, sur toute la largeur de la façade. Elle s'ouvrait sur un balcon soutenu par deux cariatides et s'ornait d'une monumentale cheminée de marbre. Cette chambre avait été destinée à être le grand salon de Judith, puis le cabinet de travail de Nico Palalda, enfin l'atelier de Michel. Judith avait renoncé aux réceptions mondaines, Nico était loin, mais Michel pouvait encore être un grand peintre, bien qu'il ne fréquentât plus l'Académie depuis un an. La chambre n'avait donc jamais été utilisée et Judith ne voulant rien en faire de médiocre, personne n'avait pu s'en emparer. Vide à l'origine, étant donné ses destinées supérieures, elle avait fini par abriter les meubles par trop vétustes, la vaisselle par trop ébréchée, les livres en lambeaux de la famille, les vieilles bouteilles et un phonographe à pavillon rose, tout ce qui habituellement trouve asile dans un grenier, avant d'échouer

au vieux marché. Il y avait naturellement un grenier dans la maison, mais il était si haut et c'était tellement plus commode de porter le rebut au premier étage. Une porte qui faisait communiquer cette chambre avec celle de Klari était à présent condamnée par l'accumulation d'objets de tous genres qui s'y trouvaient appuyés. La deuxième porte qui donnait sur le palier grinçait affreusement quand on la poussait. Il y avait vingt ans que Judith se proposait, au moins une fois par semaine, de huiler la serrure et n'en faisait rien. Jour et nuit, la chambre était plongée dans l'obscurité. Les tentures de velours soigneusement tirées empêchaient toute lumière de pénétrer et la lampe ayant une fois été brûlée, on ne l'avait pas remplacée et on n'avancait plus qu'à tâtons dans la chambre, en se cognant aux meubles. On l'appelait la chambre des revenants.

Ainsi était la maison, le 5, comme disaient les enfants. Entre deux fugues, Michel s'y sentait merveilleusement bien. Mais il était à la fin d'une de ces périodes transitoires. Il voulait à nouveau partir et déjà il se levait pour préparer son rucksack, quand il se demanda ce que sa mère avait pu aller faire à Linkebeek, sans les prévenir la veille, lui et ses sœurs, de son absence.

III

JEAN ET LE 5

Klari se posait-elle également la question? Elle seule finalement était restée à la maison, parce que Michel étonné et un peu inquiet soudain avait décidé d'aller nager. Comme il sortait, il avait vu arriver Jean Thibaut et avait essayé de l'entraîner avec lui, bien qu'il sût que c'était folie de sa part de croire un seul instant que Jean pût abandonner Klari pour le suivre. Jean faisait répéter son grec à Klari, et Dieu sait de quelle façon, se disait Michel.

Maintenant le calme le plus absolu régnait au 5 et Klari était avec Jean dans sa chambre. Elle était installée sur le divan, les jambes repliées sous elle, penchée sur un livre. Jean, à califourchon sur une chaise, tirait sur sa pipe. Klari déchiffrait à mi-voix le texte grec avant de le traduire. Toute son attention était tendue et son cerveau fournissait l'effort nécessaire. Pour l'instant, rien d'autre n'existait pour elle que les vers de *l'Iliade*. Jean savait qu'elle voulait arriver à une traduction parfaite, non seulement des mots, mais dans la forme. Il attendait avec patience qu'elle fût prête. Tantôt, elle lèverait son visage vers lui, elle parlerait, il corrigerait sa traduction, s'il le fallait. Les mots seraient entre eux. En ce moment, rien ne les séparait. La forme exquise de Klari, à demi-étendue, appartenait à Jean, de même que les boucles brunes qui dansaient sur son front et

ses longs yeux brillants. Quand elle poserait les yeux sur lui, il ne pourrait plus la regarder. Jean croyait très sincèrement avoir deux attitudes envers Klari, alors que son regard ne pouvait être qu'éternellement le même, rempli de muette adoration. Il ne savait pas à quel point Klari avait besoin de son admiration et de sa foi. Il n'était pas nécessaire que Jean parlât. Elle ne le désirait même pas. Les choses, telles qu'elles existaient étaient parfaites. Klari était heureuse d'être une belle statue et de ne pas s'émouvoir. Elle ne vibrait, ni ne palpitait, mais elle désirait être admirée. Elle le savait depuis longtemps, à cause de Jean d'ailleurs.

Klari avait fini maintenant d'étudier le texte. Sa traduction serait impeccable, mais il lui plaisait d'accorder au jeune homme quelques minutes de contemplation. Elle lui octroyait ainsi un splendide cadeau. Bientôt, elle bougerait, elle parlerait et elle entraînerait Jean loin d'elle, puisque les mots et les phrases le passionnaient et l'exaltaient, lui qui avait tant de peine cependant à exprimer ce qu'il ressentait et ne se livrait guère par la parole. Jean était le seul ami de Klari. Non seulement parce qu'il l'admirait si entièrement. Bien des garçons étaient amoureux d'elle et elle connaissait son pouvoir de séduction. Que de fois elle l'avait exercé sur sa mère, sur Michel, sur Férida. Quand elle les avait exaspérés au-delà de toute limite, il suffisait d'un sourire, d'un geste pour les ramener à elle. Elle aimait faire usage de son charme, elle aimait gagner le cœur des gens, quitte à les abandonner presque aussitôt. Si peu l'intéressaient, si peu pouvaient lui donner quelque chose. De Jean, elle usait tant qu'elle pouvait. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Jean et Michel avaient été à l'école ensemble. Maintenant, Jean terminait son Droit. C'était lui qui avait décidé Klari à entreprendre des études universitaires, lui donnant confiance en elle-même, alors qu'il en avait si peu en lui. Car pour

Jean, tout était tracé d'avance, tout se terminerait dans l'étude de son père. Il serait un jour le quatrième notaire Thibaut. Sa vie se passerait dans la sévère maison paternelle, entre des murs et des meubles qui ne changeaient jamais. Or Jean depuis longtemps, au contact des enfants Palalda rêvait d'autre chose, de pays étranges, de mers chaudes et de forêts mystérieuses. Songes creux. Les enfants Palalda pouvaient les faire, eux qui n'avaient ni maison, ni attaches, ni carrière devant eux, ni famille qui les surveillât. Jean appartenait aux Thibaut. Si un jour, Klari conquise entraît dans la vieille maison sombre, la joie de Jean serait entre ces murs et ces meubles inchangés. Un jour, il parlerait à Klari, quand il serait libre et indépendant. Il voulait oublier ses parents qui ne feraient jamais une place à la jeune fille.

— On commence, dit enfin Klari.

Elle lut et il l'écouta ensuite traduire de sa belle voix claire les vers sonores et prestigieux. Klari terminait sa seconde au lycée et avait décidé de gagner une année en sautant la classe de rhétorique et en passant l'examen du Jury Central pour entrer directement à l'Université. Jean l'avait poussée à cette entreprise courageuse et hardie qui réclamait un grand effort. En effet, Klari avait fait quatre années de lycée en humanités modernes et il y avait à peine un an qu'elle s'était mise, avec l'aide de Jean, à étudier le grec et le latin, sans lesquels elle ne pourrait faire des études universitaires. Elle avait travaillé d'arrache-pied depuis et elle était arrivée au programme de la rhétorique. Les Palalda sceptiques — car ils ne pouvaient comprendre qu'elle fût différente d'eux et qu'elle pût ne pas être velléitaire, fantasque et insouciante — l'avaient vue renoncer aux lectures, aux promenades, aux spectacles, aux concerts et même aux amitiés qu'elle affectionnait, pour étudier jour et nuit, sans perdre un instant. Elle avait fini par éloigner tout le monde, n'admettant plus que Jean

chez elle. Actuellement, Judith, Michel et Fériida commençaient à prendre la décision de Klari au sérieux et à se demander ce qu'il y avait au juste entre elle et Jean. Fériida était d'avis qu'ils devraient se marier, mais Michel haussait les épaules, sans vouloir expliquer à la petite ce qu'il soupçonnait vaguement : que leur sœur accepterait Jean tant qu'il lui serait d'une utilité quelconque et qu'elle se souciait fort peu qu'il fût ce qu'on pouvait appeler un beau parti. Elle était trop belle, trop jeune, trop ambitieuse pour avoir des projets aussi simples.

Klari achevait sa traduction.

— Tu seras prête, dit Jean joyeusement.

Elle déposa le livre, s'allongea sur le divan, jambes longues et taille fine, appuyée sur les coudes.

— Tu crois vraiment ? fit-elle.

Elle se redressa brusquement et s'assit : « Je passerai mes examens et ensuite ? »

Il la regarda, interdit : « Pourquoi ensuite ? »

— C'est qu'il y a un ensuite. Qui payera mes études ?

— Je ne te comprends pas, dit-il, tu as décidé d'entrer à l'Université. Cette question n'a jamais été posée.

— C'était une chose encore tellement vague, il y a quelques mois. Mais aujourd'hui, je sais que je peux me présenter à l'examen, que je réussirai. Et je me demande depuis trois jours comment je ferai pour payer mes études. Personne n'y pense, ni maman, ni Michel. Ils me voient étudier, ils ne se moquent même plus de moi. Je crois même que Michel commence à avoir quelque admiration pour l'effort que je fournis. Mais lui et maman se demandent-ils à quoi je me prépare ? Ils ne m'ont même jamais demandé quelles études j'allais entreprendre, une fois à l'Université. Le droit, les lettres, la médecine ? Ils ne savent rien et peu leur importe. D'ailleurs on prépare toujours quelque chose chez nous et on rate toujours tout.

Férida a tâté d'un cours de puériculture, puis d'un cours de coupe. Michel a fait deux ans de Conservatoire, un an d'Académie et maintenant il fait de la photo !

— Je ne saisis pas le rapport, Klari. Tu termineras ce que tu as entrepris.

— Bien sûr. D'ailleurs sans toi, je ne serais pas arrivée à ce résultat. Bon, je vais passer mes examens, réussir, je pourrai entrer à l'Université. Et qui payera ? Chez toi, chez les Thibaut, j'imagine que c'est une question qu'on ne se pose guère. Mais au 5 ! Oh ! ces soucis m'empoisonnent. Tu ne crois pas que j'ai des soucis ?

Jean sourit légèrement et Klari éclata de rire :

— Oui, tu nous connais bien. Tu sais que nous soupirons, que nous gémissons au matin, mais qu'à midi un bon génie a passé et que nous avons tout oublié. Cependant cette fois-ci, mes soucis sont absolument sérieux et graves. Tu as de la chance, Jean, de ne jamais entendre parler argent chez toi. C'est-à-dire qu'on en parle, mais il s'agit uniquement, je le suppose, de l'argent que vous possédez. Chez nous, il n'est question que de l'argent que nous n'avons pas. Cela fait une légère différence. Mes études supérieures ne sont pas prévues dans le budget. Comment payerai-je mes inscriptions, mes livres et le reste ? Je puis travailler évidemment, donner des leçons ou faire du demi-temps dans un bureau. Je connais la sténographie, la dactylographie.

— C'est une idée, émit Jean.

— Merci, répliqua-t-elle furieuse, je déteste travailler. Regarde-moi.

Elle se leva, alla devant la glace, jeta ses cheveux derrière les oreilles, puis se tournant brusquement vers Jean : « Est-ce que le monde ne devrait pas m'appartenir ? »

Il le pensait, mais cette explosion d'orgueil l'effraya en même temps qu'elle éloignait Klari de lui. S'il

avait pu lui dire : « Patiente, je te donnerai tout ce que tu désires. » Mais que pourrait-il jamais lui donner et que savait-il exactement de ce qu'elle désirait ? Il ne se leva pas. Il aurait pu aller vers elle, lui saisir doucement les poignets et d'un mot la calmer. Comme il ne vint pas, elle fut soudain à genoux devant lui, posant les coudes sur les mains tendues de Jean. Ce geste avait été spontané de sa part, mais alors, le visage levé vers celui, frémissant, du jeune homme, elle vit la scène dans ce qu'elle avait de gracieux, dans ce qu'elle pouvait devenir. La connaissance des mots qui pouvaient naître sur les lèvres de Jean, des gestes qu'il pourrait avoir, la certitude aussi qu'il ne les dirait pas, qu'il ne les ferait pas, l'enivra secrètement, parce qu'il lui semblait tenir l'avenir à portée de sa main. Elle pouvait devenir la fiancée de Jean. Pourquoi pas ? Elle imaginait aisément la réprobation du notaire Thibaut, le dépit de Mme Thibaut et de Suzanne, la sœur de Jean. Comme elle se plairait à leur arracher ce fils et ce frère si jalousement gardé. Pensant à cela, elle se rappela que le lendemain, c'était l'anniversaire de Jean.

— Jean, s'écria-t-elle, demain nous voulons fêter ici ton anniversaire.

— Ici ? dit-il interdit.

— Naturellement, répondit-elle.

Elle savait qu'il pensait au déjeuner que préparait chaque année sa mère.

— Je viendrai volontiers demain soir, fit-il.

— Demain soir ! Oh ! comment pourrai-je attendre jusqu'au soir. Jean, je sais exactement ce que tu aimes. Michel m'aidera. Il adore faire la cuisine.

— Mais Klari, protesta-t-il faiblement, mes parents...

— Pourquoi ? Tu déjeunes avec eux chaque jour. Et ils te verront dès le matin, tandis que nous devons t'attendre jusqu'à midi.

— Klari, je suis si touché, mais c'est difficile...

Elle bondit sur ses pieds : « Qu'est-ce qui est difficile? De me faire plaisir? »

Il ne put s'empêcher de penser que puisqu'il s'agissait de son anniversaire, c'était à lui qu'il importait de faire plaisir. Pensée toute fugitive dont il se repentait aussitôt. Bien sûr que Klari était foncièrement égoïste, mais ne pouvait-elle se le permettre, elle dont la rayonnante beauté était un don pour chacun.

— Tu viendras? dit Klari en se penchant vers lui.

— Oui, promet-il, honteux cependant.

Cette facile victoire ne causa au fond aucune joie à Klari. Mais elle imagina la notairesse et Suzanne quand Jean leur annoncerait qu'il ne déjeunait pas avec elles et elle eut envie de pouffer de rire. Elle pensa un tout petit instant au moment pénible que Jean allait passer et qu'il y avait quelque méchanceté de sa part à exiger qu'il fût comme elle voulait. Tant pis. Il fallait que Jean fût dur, il souffrirait assez à cause d'elle. Jamais elle ne serait à lui. De cela elle était bien certaine. Michel avait déjà insinué que la situation entre Jean et elle se devait d'être éclaircie et qu'elle jouait un vilain jeu. Elle ne voulait pas en convenir.

— En attendant, continuons, dit-elle, puisqu'il paraît que tout s'arrange et qu'il est inutile de se tracasser à l'avance.

Elle reprit le livre abandonné. Bientôt son désir d'apprendre, son enthousiasme et sa joie de s'appropriier le texte, hier encore inconnu, la ravirent et elle devint une Klari sans arrière-pensées, sans révolte et d'amitié pure. Jean aimait cette Klari qui faisait partie de lui-même.

La fenêtre était ouverte sur le jardin. Le parfum des roses envahissait la chambre, la lumière accrochait ses rayons au cheval blanc de Gauguin et aux violents tournesols de Van Gogh. Quand Klari eut fini de lire, elle se leva et alla à la fenêtre. L'herbe

poussait drue dans le jardin du 5, mais celui des Torco était rempli de roses.

— J'aimerais, dit la jeune fille, aller dans les pays du Sud.

Elle pensait secrètement à son père. Elle pensait maintenant à lui de plus en plus souvent. Il avait sans doute réalisé son rêve, ce rêve pour lequel il avait sacrifié sa femme et ses enfants. Il avait désiré une chose et l'avait obtenue. Ce qui était une fugue et un infâme abandon pouvait être une libération de tout et de soi-même. Il avait eu raison, cent fois raison, d'agir comme il le voulait, de passer à travers tout.

Klari songeait à tout cela, quand la voix de Michel éclata derrière la porte et il fut en même temps dans la chambre. Il portait un plateau et arrivait avec des fruits et du lait.

— Est-ce que vous ne mangez pas? demanda-t-il.

— Quelle merveilleuse idée, s'écria Klari, tu es le plus chic garçon que je connaisse.

— Où en es-tu, dit Michel, tu seras prête?

— Je suis prête, fit-elle joyeusement, Jean m'a fait horriblement travailler pour en avoir fini au plus vite avec moi et pouvoir préparer ses propres examens. Mais j'ai fait de mon mieux, n'est-ce pas, Jean?

Il acquiesça. Le livre déposé, il bourrait lentement sa pipe. Michel le considéra un instant, mince et fluet dans son vêtement de flanelle grise, les yeux abrités derrière des lunettes d'écaille. Il se demanda une fois de plus quels pouvaient bien être ses rapports avec Klari. Il n'y a rien, se dit encore une fois Michel, et pourtant Jean est follement amoureux de Klari. Mais elle le terrifie.

Ils étaient assis autour d'une petite table et mangeaient.

— Qu'as-tu fait cet après-midi? interrogea Klari.

— J'ai été nager, dit-il, l'eau était splendide.

— Tu es rentré bien tôt.

C'était vrai. D'habitude il restait jusqu'au soir au solarium.

— J'espérais trouver maman à la maison, fit-il.

— Maman n'est pas encore rentrée, en effet.

Ils se regardèrent avec curiosité.

— Quand maman va à Linkebeek, elle en a pour toute la journée, dit Michel.

— Oui. Mais elle n'y va jamais sans nous en prévenir la veille.

— C'est vrai. Alors? Que penses-tu?

— Quelque chose a dû se passer. Peut-être faudrait-il aller jusque là.

— Aller là-bas? Mais il est trop tard. A vélo, il y en a pour plus d'une heure. Et on risque de ne plus trouver maman. Si seulement il y avait le téléphone à Linkebeek. Si grand-mère Reina ne préférerait pas le commerce des esprits à celui des mortels, elle l'aurait fait installer.

— Oh! dites-moi, demanda Jean, est-ce qu'elle fait toujours du spiritisme?

— A plein rendement. Elle a eu récemment à sa table un Prince de Hesse décédé il y a trois siècles et il lui a tourné le plus galant madrigal qui soit.

Ils éclatèrent de rire et Michel décrivant avec sa verve habituelle la villa des trois vieilles grand-mères, ils oublièrent leurs vagues inquiétudes.

Un violent fracas à la porte d'entrée les fit sursauter.

— C'est Féri, dit Klari tandis que Michel descendait ouvrir

— Alors, quoi, fit-il, tu ne peux pas faire comme tout le monde et entrer par la fenêtre?

— Je ne suis pas seule, répondit-elle pincée.

Une petite fille se tenait derrière elle, une nouvelle venue dans le quartier, semblait-il. Elle pouvait avoir trois ans et portait un beau tablier à rubans roses.

— Comment la trouves-tu? demanda Férida, grim-

pant déjà les escaliers et faisant irruption avec la petite dans la chambre de sa sœur.

— Oh ! quelle adorable gosse, s'écria Klari en se saisissant de l'enfant. Comment te nomme-t-on ?

— Bonjour madame.

— Voyons, est-ce Lili, ou Monique, ou Janine ?

— Au revoir madame.

— Tu ne connais pas ton nom ?

— Merci madame, bonjour madame, au revoir madame, jeta triomphalement la petite.

— Ce qu'elle est bien élevée, admira Klari.

— C'est la fille de l'épicier, dit Férida, elle a une déformation professionnelle.

Michel glissait une énorme fraise dans la bouche de la petite.

— Où as-tu trouvé ça ? s'enquit Jean.

— Devant la porte.

— C'est magnifique d'avoir un épicier parmi ses relations, déclara Michel, il nous fera peut-être crédit.

— Tais-toi, la petite pourrait tout répéter à son père. Et puis, ses parents vont sans doute se demander où elle est. Je vais vite la reconduire.

Férida redescendit l'escalier au galop. Au bout de peu de temps, le poste de radio éclata au rez-de-chaussée. Férida avait dû rentrer par la fenêtre du salon, cette fois-ci. Une marche militaire envahit la maison. Michel bondit hors de la chambre, se pencha sur la rampe d'escalier.

— Féri, ferme tout de suite ou je t'étrangle !

La musique se tut. Chose étrange, bizarre, inouïe, jamais vue, Férida avait obéi à la première injonction. Michel revint dans la chambre.

— Mes enfants, annonça-t-il, Férida est malade.

Jean et Klari n'eurent pas le temps de s'étonner et de demander des explications. On entendait courir Férida dans l'escalier. Elle se précipita chez sa sœur, une enveloppe entre les doigts.

— Klari ! Michel ! cria-t-elle.

— Où as-tu trouvé cela? interrogea son frère en s'emparant de l'enveloppe.

Elle portait le timbre mexicain.

— Oh! fit Klari saisie.

— Une lettre de papa, dit Fériida, jouissant de la surprise générale. Et comme les autres la regardaient les sourcils dressés : « Si vous croyez que je ne sais pas que papa est à Mexico ! »

IV

JUDITH

Judith avait entendu les enfants se lever. Michel et son ami parisien étaient descendus en sautant les marches quatre à quatre, Férida était montée de la même façon et Klari les avait tous trois devancés dans la salle de bains, de sorte qu'ils s'y étaient tous violemment disputés. Judith, les yeux encore fermés, avait laissé pendre sa main hors du lit, cherché à tâtons une de ses mules et l'ayant trouvée, l'avait jetée dans la porte, en soulevant toutefois une paupière pour viser juste. Les enfants s'étaient alors calmés et on n'avait plus entendu que le bruit de l'eau. Judith avait fini par se rendormir.

Le brillant soleil de juin la réveilla et s'étirant avec complaisance, elle s'émerveilla du silence de la maison. Judith sourit et salua cette splendide tranquillité qui donnait un instant la paix à son âme. Mais presque aussitôt, elle pensa : « C'est ainsi que sera la maison un jour. C'est ainsi que je resterai seule. » Un froid mortel l'envahit et la glaça. Non, ce n'était pas possible, ce moment-là ne viendrait jamais. Les enfants étaient si jeunes encore. Si Klari devait se marier, il resterait encore Michel et puis Férida qui avait à peine seize ans. Mais après ? Quelle assurance avait-elle contre la solitude ? Aucune. Chaque jour, chaque heure la rapprochaient de ce terme qu'elle redoutait et qui était au bout de sa vie.

Elle était levée et devant un miroir jeta ses cheveux derrière les oreilles. Bien que sa taille eût épaissi les dernières années et que ses cheveux, couronnant son visage resté frais et rose, fussent devenus blancs, elle était semblable à la brune Klari. Mais ni Klari, ni Judith ne le savaient et ce geste que faisait Judith, se regardant ardemment dans le miroir pour y retrouver le reflet d'une Judith perdue, que de fois Klari l'esquissait, dans la solitude de sa chambre, pour découvrir une Klari qui se créait. Elles ignoraient l'une et l'autre qu'elles étaient, Klari cette Judith de jadis et Judith cette Klari meurtrie par les années et la vie. Le seul qui aurait pu voir, deviner, comprendre, était Nico. Mais Nico était sorti de la vie des Palalda et personne ne saurait. D'ailleurs, qui voulait savoir?

Dans la salle de bains, Judith trouva les serviettes mouillées et tordues, les dalles inondées et le chauffe-bain allumé. C'était là un spectacle coutumier. Elle ne s'étonna donc pas. Elle se rappela que les enfants accompagnaient leur ami au train de Paris. Elle se souvint aussi du désordre qui régnait dans la maison et que Férida déjeunerait avec ses louveteaux. Puisqu'il en était ainsi, elle irait avec Michel et Klari au restaurant et pourrait, ensuite, se décider à nettoyer la maison. Le lendemain, elle se remettrait à la besogne. Mais pour l'instant, elle n'avait nulle envie de travailler. Le soleil brillait, il devait briller pour elle.

Judith finissait de s'habiller quand elle entendit tomber une lettre dans la boîte. Il était donc 7 h. 30, puisque le facteur passait. Elle se regarda une dernière fois dans le miroir : une femme de quarante-huit ans, un peu replette, vêtue d'une robe de voile gris à rayures bleues et coiffée de cheveux blancs. Ils étaient brillants et soyeux, mais ils étaient blancs. Elle passa un doigt mouillé sur ses cheveux, les lissa. Elle aurait pu les teindre, mais à quoi bon? Pour qui? Les enfants s'obstinaient à la trouver ravissante et

elle avait la faiblesse de croire à leur admiration. Si Nico devait revenir un jour... Mais il ne reviendrait pas, elle le savait. Pourtant s'il revenait... Comment serait-il lui-même? Avait-il des cheveux gris, était-il chauve? Son cœur se serra. Tout en elle était peine, ressentiment et cependant amour.

Judith était une femme abandonnée par son mari. Il l'avait quittée pour courir le vaste monde, il l'avait quittée pour vivre avec sa maîtresse. Judith avait même donné son consentement à ce départ de Nico. Par pure lâcheté, elle ne savait pas lutter, elle n'en avait même pas eu le désir. Les gens pensaient ce qu'ils voulaient quand Judith racontait que Nico n'aurait jamais dû se marier, qu'il était un homme qui devait vivre sans entraves. Il était parti parce qu'il ne voulait plus de Judith, parce qu'il désirait une autre femme. Les trois tantes de Judith avaient d'elle des opinions qui variaient selon leur tempérament particulier. Elle disaient que Judith avait agi « comme une imbécile », ou « par pure grandeur d'âme », ou « parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement ». Judith avait abandonné la partie, par paresse, par dégoût de tout effort, mais aussi parce qu'elle était trop fière pour retenir un homme qui ne l'aimait plus. Aujourd'hui, pleine d'effroi, elle sentait s'approcher sa vieillesse solitaire.

Elle avait pu se dire : « J'ai les enfants. » Mais le lendemain du départ de Nico, quand elle s'était réveillée seule, elle avait parcouru la maison et elle avait trouvé Michel construisant un avion, Klari plongée dans un livre et Férida découpant des frises, tous trois tellement absorbés qu'ils n'avaient pas levé un regard vers elle. Ce qu'elle n'avait pas compris la veille, elle l'avait compris alors : elle était seule, irrémédiablement seule. Nico, bien qu'il n'éprouvât plus aucun amour pour elle, aurait vu sa pâleur, la crispation de ses traits. Folle de désespoir, Judith avait couru dans sa chambre, s'était jetée sur son lit, avait mordu dans

l'oreiller pour ne pas sangloter tout haut. Les enfants ! Comme elle les aimait, même cette Fériða qu'elle n'avait pas voulue. Mais comme elle les aurait abandonnés facilement pour retrouver son mari.

Si elle l'avait supplié : « Reste ! Je ne puis vivre sans toi ! » cet éclat l'aurait prodigieusement gêné, embarrassé, mais ne l'aurait pas retenu. Il était d'un égoïsme forcené. Seul son bon plaisir comptait. Jadis, il avait culbuté tous les obstacles pour faire de Judith sa femme. Il s'était ri de ceux qui objectaient qu'il était plus jeune qu'elle, il avait volé son père pour fuir avec elle, il avait rossé son frère. Il voulait Judith et il l'avait eue, se moquant de tous ceux qui s'opposaient à lui. Quinze ans plus tard, il avait voulu avoir une autre femme et il avait balayé les nouveaux obstacles : Judith et ses trois enfants. Quinze ans plus tard ! Mais non, même pas quinze ans. Il avait commencé à se détacher de Judith après la naissance de Klari. Il ne s'était même pas donné la peine de le lui cacher, de lui mentir. Il se disait que Judith avait les enfants, qu'ils étaient à elle. A lui appartenait le monde. Il avait les poches pleines d'argent, il voyageait. Quand il revenait, il se faisait précéder d'un régime de bananes, de pots de caviar et d'ananas. Il arrivait avec une fourrure pour sa femme, des jouets extraordinaires pour Michel et Klari. Les enfants étaient fous de joie. Une fois, Nico avait fait envoyer un palmier, tellement énorme qu'on n'avait pu le placer que dans la chambre des revenants. Il avait fini par y périr et on y montrait encore, des années après, le pot de cuivre monumental qui l'avait contenu. Nico venait, riait, embrassait sa femme, ses enfants, fumait de longs cigares noirs et emmenait tout le monde au spectacle, à l'Opéra ou au Cirque. Les enfants s'endormaient avant la fin. Nico les faisait descendre par les portiers et installer dans son automobile rouge. Ainsi était Nico à ses retours, fastueux avec ostentation, recevant sa famille et ses

amis, organisant des dîners et des promenades, mais de plus en plus éloigné de sa femme. Elle avait longtemps cru que ses affaires l'appelaient à l'étranger, puis elle avait compris qu'il avait besoin de s'éloigner des siens, qu'il était fatigué d'elle, qu'il avait besoin de voir sans cesse de nouveaux visages. Quand elle s'était trouvée enceinte pour la troisième fois, elle n'avait pas voulu de cet enfant conçu dans l'indifférence. Elle avait tout fait pour ne pas le garder, mais l'enfant avait tenu bon, elle n'avait pu le détruire. Elle avait décidé alors que ce serait un garçon et qu'elle l'appellerait Félix, comme son père qui avait tant combattu son mariage avec Nico. Mais une fille était née et Nico lui avait donné le nom de Férida, en souvenir de sa grand-mère. Judith avait encore été heureuse à ce moment-là. Puis Nico avait rencontré cette femme qui devait le séparer à jamais de Judith. Elle n'avait pas été longue à le savoir et quand elle l'avait interrogé, il n'avait fait aucune difficulté pour lui avouer la vérité. Tout de suite, lasse depuis longtemps, Judith céda. Elle crut, en vérité, qu'il lui arracha sa liberté, mais elle ne fit rien pour l'en empêcher. Devant ce premier succès, quelques jours après, Nico lui réclama le reste. Le reste, c'était un enfant. Il voulait Michel auprès de lui, étant d'avis qu'un fils devait être élevé par son père. Nico réapparut au 5 pour exiger Michel. Mais quand Judith le revit, elle crut qu'il lui revenait et se jeta éperdument dans ses bras. Un peu embarrassé, il la repoussa doucement et immédiatement, sans même s'asseoir, il déclara qu'il voulait emmener Michel. Folle de rage, Judith s'était précipitée sur son mari pour le griffer et le mordre, mais rencontrant son regard, elle avait cédé aussitôt, pensant soudain : « Michel sera un lien entre nous. » Le garçon était parti avec son père à Anvers. La maîtresse de Nico avait quitté un mari fortuné et exigeait beaucoup. Nico l'entretenait somptueusement. Lui-même et Michel vivaient dans une

modeste pension de famille. Des affaires malheureuses, deux ménages à soutenir, avaient quelque peu changé sa situation. Il voyageait encore beaucoup et Michel se trouva à peu près abandonné, parmi quelques célibataires noceurs qui se chargèrent de l'initier à la vie. Il avait quatorze ans à ce moment-là et allait rester trois ans avec son père. Judith venait le voir. Elle goûtait la triste nourriture de la pension, remarquait les vêtements tachés et usés de son fils, elle entendait les conversations scabreuses autour de lui, savait qu'il suivait de plus en plus vaguement les cours de l'athénée et qu'il passait ses journées à vagabonder dans la ville, dessinant où il pouvait, ne manquant aucun concert, convoité par la patronne de la pension et taquinant la femme de chambre. Judith continuait à vivre au 5 avec Férida et Klari. La pension que lui versait son mari ne lui suffisait pas, mais heureusement ses trois tantes l'aidaient. Chaque mois elle allait à Anvers, pleine d'allégresse à la pensée de revoir son fils et pleine d'espoir parce qu'elle rencontrerait peut-être Nico. Michel seul l'attendait, tendre, affectueux, malheureux, mais distant. Elle n'osait rien lui demander. Ils se promenaient, ils allaient au cinéma ou au concert. Rayonnante d'avoir son fils en face d'elle, Judith ne cessait cependant un seul instant de penser à son mari. Elle voulait toujours manger avec Michel à la pension de famille. A table, elle tressaillait au moindre bruit, au moindre pas, les yeux fixés sur la porte. A mesure que les heures passaient, elle se sentait de plus en plus misérable, voulant se persuader que c'était parce que le moment de la séparation approchait, mais sachant bien qu'elle souffrait uniquement de ne pas voir Nico. Michel pouvait bavarder, rire, l'entourer de tendresse. Il était plein de pitié affectueuse pour elle. Il semblait si bien la comprendre. Gênée, elle devenait de plus en plus confuse et la journée finissait languissamment. Elle sentait sur elle les regards des pensionnaires. Tous

étaient au courant. Au retour, elle se disait : « Non, plus jamais ! Je ferai venir Michel à Bruxelles. » Mais à peine rentrée chez elle, elle pensait à sa prochaine visite à Anvers et l'espoir renaissait dans son cœur. Klari et Férida l'attendaient chez les tantes. Elles ne se posaient pas beaucoup de questions au sujet de la séparation de leurs parents. Elles étaient depuis longtemps habituées aux absences de leur père. Elles étaient ravies des bonbons et des gâteaux que leur mère rapportait. Les trois tantes de Judith attendaient aussi. Elles savaient que Judith rêvait encore de Nico, qu'elle espérait toujours qu'il lui reviendrait. Elles avaient chacune, pour l'accueillir, des paroles de pitié, ou des mots sarcastiques, ou des conseils. Judith pleurait, se révoltait, écoutait. Chaque mois, elle entreprenait la même expédition. Parfois cependant, elle envoyait ses filles à Anvers. Klari et Férida revenaient excitées et heureuses. Elles avaient passé une merveilleuse journée avec leur père. Judith sentait se déchirer son cœur, ulcérée et jalouse.

Ainsi s'étaient écoulées trois années. Chaque mois Judith était allée à Anvers, chaque mois elle était revenue abattue, vaincue. Chaque mois, elle était retournée, pleine d'espoir. Elle se disait : « Si seulement, je pouvais lui parler ! » Mais lorsqu'elle l'avait eu à ses côtés, avait-elle jamais su parler ? Elle avait seulement su céder, elle céderait encore, toujours, sauf sur un point. Plusieurs fois Nico lui avait écrit pour lui demander le divorce, mais elle le lui avait catégoriquement refusé.

Un soir d'hiver, Michel était arrivé. Il portait deux valises. Il rentrait au 5, car son père l'avait renvoyé. Bien que le garçon fût minable d'aspect, énervé, fiévreux, Judith avait pensé que Nico était malade et en une seconde elle s'était vue, accourant à son chevet, l'arrachant à la mort, le disputant à l'autre, le reconquérant de haute lutte. Mais il n'y avait plus désormais de combat à livrer, il n'y avait plus d'espoir à

entretenir, il n'y avait plus que le vide en face de Judith. Nico était parti en Amérique, pour toujours. Il renvoyait Michel à sa mère, avec un chèque. Judith avait regardé le chèque, avait ri, puis l'avait déchiré dans un geste que Michel, au supplice, avait trouvé affreusement théâtral. Le pire, c'est que Judith avait essayé presque aussitôt de reconstituer le chèque. Pour la première fois, une autre angoisse s'était emparée d'elle. De quoi allait-elle vivre désormais? Les tantes avaient crié très fort. Que s'imaginait-elle donc? Est-ce qu'on laissait partir un mari de la sorte? Croyait-elle qu'elles l'entretenaient? Car à présent, la désertion de Nico s'attaquait à la famille entière. Tant qu'il s'agissait d'une question purement sentimentale, on pouvait admettre l'inertie de Judith, l'admirer ou la plaindre. Mais maintenant toute l'existence de la famille était en jeu. La somme laissée par Nico ne durerait pas longtemps. Et après? Les tantes et Judith avaient pleuré, discuté. Michel était intervenu et Klari, alertée depuis un moment, avait fini par comprendre. Les tantes et Judith, horrifiées de voir les enfants au courant, les avaient priés de ne rien dire à la jeune Férida. Après quoi, on ne parla plus de cette affaire, jusqu'au moment où Judith n'eut plus d'argent et commença à vendre ses quelques bijoux. Les tantes dont elle devait hériter, lui allouèrent alors une rente, car elles auraient été trop gênées de voir leur nièce chercher du travail. Judith finit presque par se sentir soulagée et délivrée d'être à jamais séparée de Nico. La vie lui redevint supportable. Et tout compte fait, elle pouvait l'être. Les enfants étaient beaux et doués, elle était remplie d'admiration pour eux. Et qu'importait qu'elle fût une femme abandonnée. A présent, c'était un fait accompli, établi, catalogué. On ne la plaignait plus, on ne l'admirait plus, on ne la blâmait plus. Les étrangers la croyaient veuve ou divorcée, on ne posait plus de questions. Ainsi le calme était peu à peu revenu dans

son cœur et dans sa vie. L'habitude avait vaincu l'espoir, la souffrance, l'amour. Mais cependant, il y avait des matins, comme celui de cette journée de juin où seule, perdue dans le silence de la maison, la vieille peine envahissait Judith, forte et tenace et qu'elle n'essayait pas de chasser. Elle aimait presque cette souffrance. Les enfants seuls pouvaient-ils lui suffire? Puisque Nico était parti, que ce chagrin et ce désespoir le remplaçât et emplît le cœur de Judith, si prompt à souffrir et à oublier.

Elle descendait l'escalier et bien qu'elle pensât à Nico, elle chantonnait. Soudain, elle s'arrêta sur une marche. Pourquoi, en quoi ai-je mérité d'être une femme abandonnée, se dit-elle une fois de plus. Combien de fois ne s'était-elle pas posé cette question, avec stupeur et pitié. En vérité, elle l'ignorait. Jeune fille, beaucoup lui avaient dit qu'elle était belle. Aujourd'hui, ses enfants le lui répétaient. Elle se savait gaie, conciliante et disposée à laisser vivre chacun à sa guise. Elle agissait ainsi avec ses enfants, elle les traitait en égaux. A quoi bon? Nico l'avait fuie, ses enfants la fuiraient aussi. Mais Judith ne voulait pas croire au malheur, au mauvais sort. Le destin n'était pas coupable, elle ne voulait pas s'incliner devant lui. Il aurait été pourtant plus facile d'accuser le destin que son propre comportement. Ses tantes le lui avaient dit bien souvent : il fallait lutter. Elle s'était soumise aux événements. Aux êtres plus encore qu'aux événements. Ainsi, si elle avait accordé, si elle accordait encore à ses enfants pleine et entière liberté, n'était-ce pas pour ne pas devoir résister?

Comme Judith arrivait au bas de l'escalier, elle chassa soudain toutes ces pensées. Au diable Nico! N'avait-elle pas honte de cette rêverie sentimentale? Elle avait près de cinquante ans! Et une vie gâchée. Une voix protesta en elle : non, non, pas gâchée. Il y avait Michel, Klari et Férida. Quelques années auparavant, elle avait osé se dire qu'elle n'hésiterait

pas entre son mari et ses enfants. La vie avait mis ses enfants à ses côtés. Et c'était bien ainsi. Judith sourit avec orgueil, car elle était fière de ses trois enfants, oui, même de Férída, désordonnée, nerveuse, de Férída qu'elle n'avait pas voulue et qui portait sur toute sa personne les traces de cette seule lutte de sa mère. Mais que savait Férída, que savaient Michel et Klari? Depuis cinq ans, le nom de Nico n'avait plus été prononcé. Judith se demandait si les enfants pensaient à leur père. Sans doute. Et que pouvaient-ils penser de lui? Elle haïssait et elle aimait Nico, elle n'avait pourtant pas voulu inspirer cette haine ou cet amour aux enfants. Le méprisaient-ils, lui pardonnaient-ils? Michel et Klari étaient trop clairvoyants pour ne pas juger leur père. Que de fois Judith avait voulu leur parler, leur expliquer. Elle n'avait pu se résoudre ou à l'accuser ou à le défendre et elle avait honte de devoir se justifier. Pourtant n'aurait-elle pas dû leur raconter tout ce qui s'était passé, les influencer pour en faire ses armes redoutables? Un jour, elle avait surpris ses tantes maudissant et reniant Nico devant Michel et Klari. De toute sa force, avec une violence extrême, elle les avait fait taire. « C'est leur père » avait-elle crié. Mais elle pensait : « C'est l'homme que j'aime ! » Les tantes avaient ricané : « Tout cela se retournera contre toi. »

Judith fut dans le vestibule et haussa les épaules. Il n'y avait qu'elle et les enfants. Nico n'avait plus rien à faire dans leur vie. Elle se dirigea machinalement vers la boîte aux lettres, l'ouvrit, en sortit une enveloppe. Elle reconnut l'écriture de Nico.

V

LA LETTRE

Nico n'avait plus rien à faire dans leur vie. Judith le pensait une seconde auparavant. Mais elle tenait sa lettre entre les doigts, elle avait sous les yeux l'écriture hachée et rapide qu'elle connaissait si bien, qu'elle n'avait pu oublier, et Nico était devant elle, près d'elle. Avant même qu'elle essayât de comprendre, de deviner, un sourire vint sur ses lèvres, parce qu'elle se rappelait les lettres de jadis, du temps de leurs fiançailles. Elle les recevait en cachette. Elle lisait alors : « Mlle Judith de Mesquito. » Elle lut maintenant : « Mme Nico Palalda. » Quelle ironie ! Qu'avait-elle désormais de commun avec ce Nico Palalda ? Et surtout quels liens avait-il, lui, avec elle ? Il lui donnait encore son nom, bien que dans ce lointain Mexique, il eût à ses côtés une femme qu'on appelait sans doute de la même façon et qui était la vraie Mme Nico Palalda. Cette autre femme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vue et qui avait plus compté dans sa vie que n'importe quel être humain.

Judith restait encore dans le vestibule, tendant la lettre devant elle et le sourire continuait à flotter sur ses lèvres. Pourquoi ouvrirait-elle la lettre ? Telle qu'elle était là, enclose dans son enveloppe aux timbres bariolés, portant le cachet de la poste par avion, elle contenait tous les rêves, tous les espoirs de Judith. Elle pouvait se dire : « Il revient ! Il m'appelle auprès

de lui ! » Elle l'eut à peine pensé que l'émotion fit fléchir ses jambes et qu'une violente rougeur envahit son visage. Elle dut s'asseoir sur le grand coffre breton dans lequel les enfants enfouissaient leurs patins et leurs raquettes.

Il fallait pourtant ouvrir la lettre. Mais elle se rappelait comment elle s'était jetée au cou de son mari quand il était venu lui réclamer Michel. Comme alors, la lettre ne lui apporterait que déception et amertume. Et pourtant... L'espoir et le désespoir se débattaient en elle. Et pourtant... Il avait quarante-cinq ans maintenant, il n'était plus ce qu'il avait été. Il avait vieilli, il pouvait être malade et avoir besoin d'elle. Cette autre femme l'avait peut-être quitté. Il était ruiné, il ne voulait plus rester au Mexique, il redemandait sa place au foyer. Judith ne pouvait se résoudre à ouvrir la lettre. Elle se leva pour aller au salon et chercher ses lunettes, toutes choses faites pour retarder cette lecture qu'elle redoutait. Elle fut enfin assise dans un fauteuil, elle retira ses lunettes de leur étui, les ajusta sur son nez et fit une grimace ironique. La voilà, cette vieille femme, follement amoureuse, voulait dire la grimace. Elle pensa aussi qu'elle n'avait pas déjeuné, car par tous les moyens elle voulait encore attendre, se complaire dans de vaines illusions. Elle rêva un moment, la tête appuyée au dossier du fauteuil, puis résolument, elle tira une épingle de ses cheveux et ouvrit l'enveloppe. La lettre était maintenant étalée sur ses genoux et d'un coup d'œil elle vit qu'elle était courte.

« Ma chère Judith. » Ainsi commençait-elle. Jadis, Nico l'appelait Dita. Jusqu'au dernier moment et dans leurs pires instants de colère, elle avait été Dita pour lui. Aujourd'hui, elle n'était plus que Judith : une étrangère, une inconnue. Avant même qu'elle continuât, mille poignards l'avaient traversée.

Judith lut enfin, jusqu'au bout, puis reprit sa lecture et un rire strident lui échappa qui s'acheva en de

longs et hauts sanglots. C'était donc cela, pensait-elle à moitié folle, jadis il ne lui réclamait que Michel et maintenant il voulait les trois enfants. Tel était le contenu de la lettre. Sans entrer dans aucun détail, Nico racontait qu'il avait amassé une belle fortune, et qu'il pouvait assurer aux enfants un avenir magnifique. Il la priait d'en parler à Michel, Klari et Férida et il lui envoyait un chèque important. D'elle, il n'était pas question. Ainsi une fois de plus, il l'achetait. Elle encaisserait l'argent, elle ne protesterait pas, il le savait bien.

Les enfants, il voulait les enfants ! La farce était belle. Tout à coup, il se découvrait des instincts paternels, il réclamait ces enfants qu'il avait si allégrement abandonnés. Il avait donc tout oublié et il écrivait comme un père qui se serait exilé pour faire une existence aux siens. Mais Judith s'opposerait de toutes ses forces à sa volonté. Il n'aurait pas les enfants, il n'avait aucun droit sur eux. Avait-il pensé à eux quand il s'était enfui, leur avait-il jamais écrit, s'était-il jamais préoccupé d'eux ? Jamais elle ne se serait opposée à ce qu'il écrivît aux enfants, elle lui aurait même donné de leurs nouvelles. Judith ne parvenait pas à comprendre le sens de la lettre de Nico. Ce désir qu'il avait soudain des enfants ne pouvait être qu'une fantaisie subite et cruelle. Parce qu'il avait de l'argent, parce qu'il avait peut-être un rôle à jouer dans une certaine société, il éprouvait le besoin d'être entouré de trois grands enfants. Ils feraient partie de son décor, jusqu'au moment où le décor usé, il lui en faudrait un autre. Que ferait-il alors de Michel, de Klari, de Férida, sinon les renvoyer ? Il parlait maintenant d'une vie facile, d'un avenir magnifique, pour les tenter, les séduire. Qu'y avait-il de vrai dans cela ? Mais probablement était-ce vrai puisqu'il envoyait ce chèque. Judith ne voulait pas de cet argent, elle le renverrait. Et quant aux enfants, ils ne sauraient rien, elle ne leur dirait rien. Et alors ? N'avait-il

pas déclaré dans sa lettre : « J'ai voulu d'abord t'en parler avant d'écrire aux enfants. » Il devait se douter qu'elle allait se taire. Elle ne dirait rien, mais ensuite ? A leur tour, les enfants recevraient des lettres de leur père, ils sauraient. Avec effroi et désespoir, Judith comprit combien elle doutait de ses enfants et de leur affection qui lui était si chère. N'aurait-elle pas dû après la lecture de cette lettre relever la tête et rire — mais rire tranquillement et superbement — certaine que Michel, Klari et Férida n'hésiteraient jamais entre leur père et elle. Mais de quel prestige ce père qui leur promettait une vie fastueuse ne jouirait-il pas à leurs yeux. Bien sûr, au début, ils résisteraient. Férida était une gosse, ne comprendrait pas. Et Michel, et Klari ? Ils hausseraient les épaules d'abord. Ensuite ? Ils penseraient à cette vie qui les attendait dans un pays nouveau, plein de mirages. Comment pourraient-ils refuser cette invitation, comment l'aimeraient-ils assez pour rester auprès d'elle. Déjà Judith se sentait vaincue, vaincue une fois de plus par elle-même, par le goût de liberté et l'insouciance qu'elle avait inculqués à ses enfants et par l'esprit d'indépendance qu'elle avait développé en eux. Jamais ils ne lui resteraient. Nico promettait un brillant mariage pour Klari, d'excellentes écoles pour Férida et quant à Michel, il serait l'élève des meilleurs peintres et découvrirait au Mexique des sources d'art qui l'enthousiasmeraient. Enfin, Nico terminait : « Le souci que tu as de l'avenir de nos enfants t'incitera certainement à approuver ma décision. » Il ne parlait même pas d'une proposition. Il ne demandait rien à Judith, il avait décidé que les enfants le rejoindraient. Comme tout était simple pour lui ! Il était cependant assez habile pour jouer de l'amour maternel de Judith : le souci qu'elle se faisait de l'avenir de leurs enfants ! Mais en vérité, quel souci se faisait-elle ? Elle ne doutait pas un seul instant qu'ils réussiraient dans la vie.

Petit à petit le calme revint dans le cœur de Judith. Klari se préparait maintenant à des examens importants, elle allait entrer à l'Université, faire des études. Elle ne pensait guère au mariage. Si elle devait y penser, n'y avait-il pas Jean Thibaut qui l'aimait? Quel attrait pouvait présenter pour elle le Mexique, un pays dont Judith, avant la fugue de Nico, n'avait entendu parler qu'à propos de révolutions continuelles. Quant à Michel, quel foyer d'art trouverait-il au Mexique? Il avait déjà interrompu ses études de dessin, prétendant qu'il ne pouvait plus rien apprendre à l'Académie. Il avait fait deux années de piano au Conservatoire avant cela, puis s'était trouvé plus d'appétitudes pour la peinture que pour la musique. Il avait aussi suivi des cours de littérature et de philosophie en élève libre à l'Université. Il avait écrit dans diverses revues qui n'avaient pas fait long feu, il rêvait de faire du théâtre et du cinéma. Il avait tant de projets, tant d'aspirations! Entre deux cours ou deux sessions, il travaillait ou partait à l'aventure à l'étranger, vivant de peu, content de tout. Il ferait certainement des choses intéressantes un jour. Qu'allait-il trouver à Mexico, dans un pays de sauvages? Et surtout, quel attrait la fortune de Nico exercerait-elle sur lui et même sur Klari? Nico avait bien mal choisi ses arguments. Il ne connaissait pas ses enfants. Judith n'avait plus peur. Elle montrerait tranquillement la lettre à Michel et à Klari, à Férida aussi. Férida lui jetterait les bras autour du cou et Michel et Klari éclateraient de rire. Tous quatre, alors, dédaigneusement déchireraient la lettre. En attendant, Nico aurait envoyé le chèque et Judith ne le refuserait pas. Puisqu'il était si riche et si sûr de lui, il pouvait payer.

Judith se leva et regarda autour d'elle. Elle vit les sièges abîmés, les meubles délabrés. Mille projets se formèrent dans sa tête. Elle pourrait recouvrir les chaises, acheter un nouveau piano, peut-être un quart de queue, remplacer la vieille baignoire. Klari serait ravie

d'une baignoire encastrée. Très excitée, Judith sortit du salon, monta vivement l'escalier, courut d'abord à la salle de bains et la voulut recouverte de marbrite rose. Elle y installerait aussi une douche. C'était le rêve de Michel. Puis elle alla dans la chambre de son fils. Un grand désordre y régnait, des livres traînaient un peu partout, une toile était posée sur un chevalet, des dessins épinglés aux murs. Dans un coin, Michel avait commencé à monter un théâtre de marionnettes. Les poupées étaient couchées dans une caisse. Michel les avait taillées dans du bois, les avait peintes et habillées avec l'aide de ses sœurs. Les enfants avaient passé l'hiver à cela, travaillant avec un réel enthousiasme. Judith sortit une des marionnettes. C'était la Fée, au voile brodé d'or, vêtue de brocart bleu. Comme elle la regardait, Judith la reconnut : « Mais c'est notre jeune voisine », se dit-elle avec étonnement. Elle se pencha sur la caisse et rit en voyant ses trois tantes : Grazia, minuscule et ridée, Reina à la poitrine opulente et Jaantje ronde comme une barrique. Comme Judith se redressait, elle vit alors sur la table de Michel des photographies qu'elle ne connaissait pas. Sans doute les avait-il sorties d'un tiroir pour les montrer à son ami parisien. Je pourrais faire installer un studio ici, en noyer poli, pensa-t-elle en allant voir les photos de près. C'étaient des reproductions de statues étranges, représentant des personnages au nez busqué, coiffés de plumes ou le chef surmonté d'un serpent, d'autres, animaux aux crocs féroces, plantés sur des socles couverts de bizarres dessins géométriques. Un temple en ruine se dressait dans une forêt luxuriante, une curieuse pyramide à degrés se mirait dans un lac. Intriguée, Judith prit une autre photographie, vit une série d'hiéroglyphes et lut au bas : « Signes de l'écriture mexicaine. » Elle regarda encore, chercha des indications. Il ne lui en fallait plus, en vérité. Toutes ces photographies étaient des reproductions d'œuvres d'art maya et

aztèque. Elle comprit que c'étaient les anciens Mexicains. En fouillant encore, elle trouva des vues de villes aveuglées de soleil, des fresques d'un style exceptionnel, signées de noms espagnols. Y avait-il vraiment des artistes au Mexique ou étaient-ce des œuvres anciennes? Atterrée, elle ne pouvait que se demander depuis quand Michel avait réuni ces photographies. Elle ne montait pas souvent dans sa chambre, elle ne regardait jamais ses papiers et ses livres, elle ignorait ce qu'il faisait. Il y avait longtemps sans doute qu'il possédait cette documentation. Il s'intéressait donc au Mexique. Pourquoi justement au Mexique? Bien sûr, elle connaissait sa soif de voyages, d'aventures, le goût qu'il avait de l'inconnu, de l'inexploré, son amour des découvertes. Le Mexique était un pays curieux, certainement. Judith contempla à nouveau les photos, les déposa, découragée. Il y avait pourtant une telle quantité de pays, propres à séduire Michel. Il y avait les Indes, par exemple. Il semblait à Judith que rien ne pouvait être plus captivant que les Indes. Pourquoi s'intéresser au Mexique, sinon parce que Nico y vivait et parce que Michel devinait que c'était là le pays où il avait le plus de chances d'aller un jour. Voilà pourquoi il avait réuni ces photos, apprenant déjà à connaître ce pays étrange.

Judith, qui ne se permettait jamais la moindre indiscretion à l'égard de ses enfants, alla au secrétaire de Michel, l'ouvrit, se pencha, souleva fébrilement des papiers. Elle ne savait trop au juste ce qu'elle cherchait, peut-être une lettre de Nico. Mais il n'y avait rien, sinon des lettres d'amis de Michel et des feuillets couverts de son écriture qu'elle ne s'attarda pas à déchiffrer. Qu'avait-elle donc pensé? Elle connaissait son fils, comment avait-elle pu croire qu'il fût secrètement en rapport avec son père. Après tout, Michel était artiste, il était tout naturel qu'il s'intéressât aux œuvres d'art et aux paysages mexicains. Cela avait-il

un rapport avec le fait que Nico habitait le Mexique? Judith essayait de se rassurer. Il ne s'agissait que d'un hasard. Mais une fois de plus, elle se rendait compte à quel point Michel avait le désir de voyager, de connaître d'autres lieux, d'autres civilisations. Comment alors, ne répondrait-il pas à l'invitation de son père. Jamais elle ne pourrait le retenir. Avait-elle jamais pu le retenir quand il avait décidé une chose? Il ne lui demandait même plus son avis. Il faisait comme bon lui semblait. Combien de fois n'était-il pas parti en France, en Italie ou en Suisse, sac au dos, avec quelques sous en poche, allant par monts et par vaux, faisant mille métiers en route, peignant ou photographiant, aidant à la moisson ou dirigeant une auberge de jeunesse dans la montagne. Michel partirait. Mais Klari?

Klari resterait, décida Judith. Mais une terrible angoisse la tenaillant, elle quitta soudain la chambre de Michel, dévala les escaliers avec une légèreté qu'on n'aurait pu attendre de sa personne replète et s'arrêta enfin, essoufflée, chez Klari, fixant chaque chose avec intensité pour en pénétrer le sens encore mystérieux et qui pouvait d'un moment à l'autre devenir si clair. Le lit de Klari était défait, une robe était jetée sur une chaise, une pile de cahiers et de livres s'élevait sur la table. Judith les feuilleta. Toujours du grec et du latin. Elle leva la tête, reconnut aux murs les reproductions de tableaux que Klari aimait : des arbres échevelés, des paysages mauves et verts, des femmes aux larges yeux animaux, des tournesols éclatants. Jamais elle ne s'était demandé ce qu'ils signifiaient pour sa fille, mais ce matin, elle comprit à quelle joie et quelle lumière Klari aspirait, à quel pays chaud et heureux, à quelle terre brûlée de soleil. Judith prit des livres dans la bibliothèque. Des poètes. Elle tourna des pages, lut des vers. Puis, entre deux volumes, elle trouva un mince carnet dans lequel Klari avait recopié certains poèmes, ceux qu'elle préférait sans

doute. Elle le feuilleta, se laissa pénétrer par le charme des vers. « J'ai longtemps habité sous de vastes portiques... » ou encore : « Mais, ô mon cœur, pense au chant des matelots. » Un sonnet célébrait les conquitateurs, un long, étrange poème était intitulé *le Bateau ivre*. Telles étaient donc les lectures de Klari, ses goûts, ses désirs. Judith sut qu'elle partirait, elle aussi. Rien n'y ferait : ni elle, ni Jean Thibaut, ni ses études.

Judith revint atterrée au salon. Affolée, elle ne savait que faire, ni quelle décision prendre. Comme chaque fois qu'un drame se produisait dans sa vie, elle pensa à ses tantes. Elles étaient les seuls êtres auxquels elle put se confier, elle devait les voir. Enfilant rapidement son manteau, elle glissa la lettre de Nico dans son sac et elle allait quitter la maison précipitamment quand elle se rendit compte qu'elle oubliait de mettre un chapeau. C'est ainsi qu'elle rentra encore dans la salle à manger, car sa toque de paille coiffait le haut candélabre planté sur la cheminée, et qu'elle pensa à laisser un mot pour ses enfants.

Un train partait justement pour Linkebeek quand Judith arriva à la gare du Midi. Elle s'installa dans un compartiment vide, se pencha à la portière. Il était à peine 9 heures, la journée s'annonçait belle et il devait faire exquis à la campagne. Elle trouverait ses tantes au jardin, cueillant des fraises, arrosant les rosiers et se disputant. Judith se demandait ce qu'elles lui diraient, ce qu'elles lui conseilleraient. Elle s'était un peu calmée, essayait d'envisager calmement les choses. L'idée de voir ses tantes la rassérénait. Judith n'avait que ces trois vieilles femmes au monde qui pussent s'inquiéter d'elle, partager ses tourments. Sur-tout, ces trois vieilles femmes n'avaient qu'elle et les enfants à aimer. Elles étaient, en dehors de leurs sentiments de famille, décourageantes et de peu de secours. Mais Judith avait besoin d'elles. Devant qui pouvait-elle étaler ses chagrins, ses désespoirs, sinon devant ces trois femmes qui l'avaient bercée sur leurs genoux.

Jaantje pleurerait avec elle, Grazia maudirait Nico une fois de plus et Reina proposerait d'évoquer ses esprits et de prendre conseil auprès d'eux.

Le train roulait à travers la banlieue, dépassait les ateliers et les usines et pénétrait dans une campagne coquette et riante, aux collines de laquelle s'accrochaient des villas aux toits rouges. Judith, le front à la fenêtre, ne voyait rien. A quoi bon, pensait-elle. Quelle aide pouvait-elle attendre de ses tantes? Elles allaient l'étourdir de leurs paroles et Judith reviendrait au 5, aussi désespérée qu'elle en était partie. A nouveau, le désespoir était en elle et quand le train s'arrêta à Linkebeek, elle descendit de son compartiment comme une automate, présenta son ticket au contrôleur et monta un raidillon pour sortir de la gare. Linkebeek, comme chaque année, était déjà remplie de villégiateurs. Les villas étaient louées, des enfants se poursuivaient dans les avenues ombragées. Judith prit un sentier à travers champs, marchant entre des épis hauts et serrés. Au bout du sentier se trouvait la villa de ses tantes, entourée d'un grand jardin et défendue par un écriteau sur lequel était inscrit : « Chien dangereux ». Le chien dangereux se prélassait justement au soleil, à demi aveugle et le pelage râpé. Il reconnut Judith, se dressa péniblement et aboya d'une voix enrouée. Judith le caressa au passage. Il gémit de plaisir et clopin-clopant, la suivit à travers les allées.

Judith embrassa ses trois tantes qui prenaient leur second petit déjeuner, car très tôt elles avaient déjà bu une tasse de thé et grignoté des biscottes. Maintenant, elles se nourrissaient de fraises et de pain de seigle. Reina cependant découpait un hareng frais sur son assiette.

— Oh ! Dita, quelle agréable surprise, s'écrièrent-elles en chœur, sans s'arrêter de manger cependant.

— Assieds-toi, ordonna Reina.

— Une tasse de café? proposa Jaantje en la lui versant aussitôt.

— Et mange, ajouta Grazia en lui tendant la corbeille à pain.

Judith s'aperçut alors qu'elle avait faim, malgré son chagrin, son angoisse, ses appréhensions.

— Figure-toi, dit Grazia très indignée, que notre jardinier m'a demandé une augmentation. Qu'en penses-tu?

— Sottises, déclara Reina en haussant les épaules, il essaye seulement. Tenons-lui tête et il n'insistera pas.

— Pourquoi es-tu venue sans les enfants? demanda Jaantje.

— Voyons, Klari et Férida sont en classe, dit Reina.

— Mais non, expliqua Judith, vous savez bien que Férida a quitté l'école professionnelle depuis Pâques et que Klari ne va plus qu'en élève libre au lycée, puisqu'elle prépare le Jury Central.

— Tu leur laisses trop de liberté. Aucun de tes enfants n'a terminé une école, reprocha Grazia.

Judith avait enlevé son manteau et son chapeau. Elle était assise à la table ronde, entre ses tantes, son sac posé devant elle, et elle suçait lentement son café. Reina mangeait du hareng. Un filet rose couvrait ses cheveux fraîchement platinés, encore serrés dans leurs bigoudis et elle portait une robe de chambre de satin bleu, brodée de cigognes jaunes. Sur sa joue s'arrondissait une verrue piquée d'un long poil gris qu'elle avait oublié d'arracher. Ses doigts étaient chargés de bagues et ses ongles vernis et pointus.

— Un hareng, proposa-t-elle, mais elle se souvint : « Mon Dieu ! Je viens de manger le dernier. Jaantje, ces harengs étaient exquis. Quand on en a avalé un, on sent qu'on a quelque chose dans le corps. Il faudra en commander à nouveau au poissonnier ».

Cependant, bien qu'elle se sentît quelque chose dans

le corps, Reina sonna la servante pour lui réclamer une assiette de porridge. Reina avait beau habiter la Belgique depuis de longues années, elle avait conservé l'habitude de déjeuner plantureusement, à la mode hollandaise. Ses sœurs faisaient de même d'ailleurs. Jaantje déposait une épaisse couche de beurre sur son pain, le saupoudrait de sucre et renversait la tartine sur son assiette pour en faire tomber les granulés qui n'y collaient pas. Elle mangeait, la mine satisfaite, sa ronde personne drapée dans un peignoir de flanelle rouge, frétilante de plaisir. Ses boucles grises, disposées en anglaises le long de ses joues, la faisaient ressembler à un gros mouflon frisé. Grazia ayant terminé avant les autres, s'affairait, maigre, minuscule et le nez chevauché d'énormes lunettes, courant à la cuisine, en revenant, n'arrêtant pas de discourir, qu'on l'écoutât ou non. Toutes trois étaient les sœurs de Deborah, la mère de Judith, morte quand celle-ci avait à peine trois ans. Floris de Mesquito, le père de Judith, s'était alors remarié avec la plus jeune sœur de sa femme, celle qui était toujours restée tante Jaantje et qui avait élevé sévèrement et tendrement Judith. Quant à Grazia, il se faisait qu'elle avait épousé, en secondes noces, un veuf qui était le père de Nico Palalda. Floris de Mesquito et Émile Palalda étaient morts depuis longtemps et les deux sœurs vivaient ensemble depuis une quinzaine d'années. Leur sœur cadette, Reina, divorcée, les avait rejointes peu après et c'était elle, la plus fortunée des trois, qui avait acheté la villa de Linkebeek. Les enfants Palalda leur donnaient à toutes les trois le nom de grand-mère. Ajoutées aux deux aïeules qu'ils n'avaient pas connues, cela leur en faisait cinq.

— Tu aurais dû amener les enfants, redit Jaantje.

— Les enfants n'étaient pas là quand je suis partie, expliqua Judith.

Elle avait posé la main sur sa sacoche. Bientôt, elle lirait à ses tantes la lettre de Nico. Elles allaient

pousser des cris du plus haut comique, agiter les bras, se trémousser comme des marionnettes. Comme les marionnettes de Michel. Michel avait tant de talent, il était si doué. Tout à coup, Judith éclata en sanglots. Jaantje et Grazia furent sur elle, Reina avala d'abord la cuillerée de porridge qu'elle portait à sa bouche.

— Quoi, quoi ! Qu'y a-t-il ? crièrent-elles affolées.

Déjà, Jaantje serrait Judith dans ses bras, Reina et Grazia lui prenaient les mains.

— Il veut les enfants, articula enfin Judith.

— Nico est là ?

— Nico est rentré ?

— Nico t'a écrit ?

Elles devinaient, la bouche ronde, les bras levés, consternées, mais soudain pleines d'un regain de vie. Des événements allaient surgir à nouveau !

— Non, ce n'est pas possible, soupirèrent-elles après un moment où elles laissèrent Judith pleurer de plus belle.

— Il a écrit, souffla enfin leur nièce.

Reina n'hésita pas, ouvrit la sacoche de Judith, en tira la lettre. Ses sœurs lâchèrent aussitôt leur nièce et vinrent se pencher sur Reina.

— Il a fait fortune, cria celle-ci très agitée, le petit Johannes a donc dit vrai !

Le petit Johannes était l'esprit familier de Reina. Elle l'évoquait au moins deux fois par semaine, depuis qu'il s'était manifesté à elle, dans un bruit de castagnettes, un soir qu'elle était au lit. Le petit Johannes était l'esprit d'un jeune orphelin de huit ans qui recherchait partout les esprits de ses parents.

— Il me l'a annoncé, continuait Reina, il n'y a pas trois jours !

— Une telle somme ! s'exclama Grazia, Dita, il faut l'accepter. Je trouve d'ailleurs qu'il pourrait bien se souvenir de sa mère.

Elle se rappelait avec à-propos qu'elle était la belle-mère de Nico.

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda Jaantje consternée.

Car elle comprenait. Bien que Judith ne fût pas née d'elle, elle avait toujours été son enfant, elle l'avait élevée et elle pensait en toute simplicité que Judith lui appartenait.

— Comment, qu'est-ce qu'elle va faire, cria Grazia, mais il n'y a rien à faire. D'abord, ni Michel, ni Klari, ni Férida n'accepteront de partir.

— Et quand bien même, fit Reina, ils iront et ils reviendront. Ils seront les meilleurs avocats pour toi auprès de Nico. Tu penses bien qu'il te versera désormais une pension. D'ailleurs s'il te dit qu'il est riche, c'est qu'il a l'intention de le faire.

— Taisez-vous, vous n'y comprenez rien, dit Jaantje, vous n'avez jamais eu d'enfants!

— Je ne veux pas qu'ils me quittent, sanglota Judith, je n'ai qu'eux au monde et je les aime. Que ferai-je sans eux? Et que fera Nico de ces trois enfants, qu'a-t-il besoin d'eux?

La fenêtre était ouverte. Devant Judith s'étendait le jardin, le sentier qui passait devant la villa, le champ d'avoine semé au-dessus du talus du chemin de fer. Un train approchait. On entendait son halètement essoufflé et régulier. Un nuage de vapeur passa au-dessus des avoines.

— Nous allons réfléchir, dit Reina.

VI

JUDITH ENTREVOIT UNE SOLUTION

Michel, Klari et Fériida avaient décidé de dîner et de ne plus attendre leur mère, car ils projetaient depuis quelques jours d'assister au feu d'artifice et au cortège aux flambeaux qui auraient lieu dans le Parc, à l'occasion de la visite de la Reine Amélie. Ils descendaient l'escalier, suivis de Jean, se demandant ce que leur père avait pu écrire.

— En tous les cas, c'est quelque chose d'important, dit Klari, puisque maman est allée à Linkebeek.

Michel sifflait entre ses dents et feignait de se désintéresser de la question. Il avançait, les mains dans les poches et il fut le premier dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'on mange? demanda-t-il, certain de mettre en branle une série de vœux et de revendications.

En effet, les filles commencèrent à choisir. Klari voulait des œufs, Fériida du jambon. Klari mangerait aussi une compote et Fériida avait également envie de sardines.

— Et toi, Jean? questionna Klari.

Jean n'avait aucune préférence.

— Des œufs alors, décida Klari.

— Après tout, j'ai envie d'un œuf, dit Fériida.

— Tâche de savoir ce que tu veux, grogna sa sœur.

— Des œufs, hurla la petite.

— Inutile de se casser la tête, dit Michel, il n'y a plus rien dans le garde-manger et j'ai dépensé mes

derniers sous à acheter les fraises et la bouteille de lait que je vous ai apportées. Nous pouvons évidemment nous nourrir de confitures.

— Il faut aller chez l'épicier, dit Klari, Férida tu iras chercher une douzaine d'œufs.

— Pourquoi moi, protesta Férida, tu peux bien te déranger toi-même.

— Tu ne veux jamais faire une course !

— J'irai, proposa Jean.

— Jamais de la vie, dit Klari.

— Pourquoi Michel n'irait-il pas, demanda Férida, pourquoi est-ce toujours nous, les filles, qui avons toutes les corvées ?

— Écoute, dit Michel, tu vas y aller, tout de suite. Je sais que tu as fait aujourd'hui un plantureux repas avec tes louveteaux, mais Klari, Jean et moi, défail-lons. Klari et Jean ont pioché du grec tout l'après-midi...

— Et je me demande bien ce que toi tu as fait, cet après-midi, répliqua sa jeune sœur.

— J'ai médité, ma jolie enfant. Et maintenant, file.

— Je n'ai pas d'argent.

— Moi non plus. Débrouille-toi. Use de tes relations, va voir le père de ta protégée.

Férida était à peine partie que Klari s'écria : « J'oubliais ! Jean a absolument besoin de miel. Si Jean, tu as besoin de miel. Tu as la voix enrouée. Je vais vite aller chercher du miel. »

Jean protesta, chanta trois mesures des *Pêcheurs de perles* pour prouver que sa voix était claire et sonore, mais Klari sortait en flèche, derrière Férida.

— On la croirait folle de toi, dit Michel, mais elle n'est que folle.

— C'est une chose qui n'est pas donnée à tout le monde, observa Jean.

— Oh ! dans notre famille, elle est donnée avec abondance. Chacun chez nous a sa folie particulière

et nous la cultivons avec délectation. Féri a ses louveteaux et tous les gosses qu'elle ramasse dans la rue, Klari a son petit Jean...

— Et toi?

— Tu sais bien que j'ai tout et que je n'ai rien.

Il y avait encore Judith. Et la folie de celle-ci, Michel la connaissait aussi. Elle aimait toujours l'homme qui l'avait trahie. Ses enfants ne pourraient jamais le remplacer. Il y avait des années que Michel l'avait compris. Il la voyait encore arriver à Anvers, pour sa visite mensuelle. Il l'attendait à la gare. Judith rayonnait, l'embrassait à l'étouffer, mais par-delà le visage de son fils, elle cherchait un autre visage, une autre stature. Ils se promenaient dans la ville, flânant au port, le long de vieilles rues étroites où Michel se plaisait à montrer à sa mère quelque précieuse façade découverte au cours de ses vagabondages. Parfois ils prenaient un bateau, allaient jusqu'aux bouches de l'Escaut. Michel aurait voulu errer à travers les prairies ou s'arrêter dans une auberge populaire et bruyante, mais il s'était vite rendu compte que sa mère n'aimait pas ce genre d'excursions et préférait rester en ville où ils déjeunaient à la pension de famille. Judith espérait voir son mari. Assise en face de Michel, elle lui souriait, parlait. Mais Michel voyait son regard devenir de plus en plus inquiet, de plus en plus désespéré. Il découvrait avec peine qu'elle n'était pas venue le voir et une pitié l'envahissait, qui le rendait très malheureux. Il se promettait de ne jamais se marier pour ne pas faire souffrir une femme. Un jour, il était revenu à Bruxelles. Son père, agité et nerveux lui avait dit : « Je pars en voyage. Il faut que tu rentres chez ta mère ! » Il lui avait glissé dans la main une enveloppe qui contenait un chèque au nom de Judith et pour lui un gros billet. Michel avait compris que son père partait pour ne plus revenir. Ils étaient devenus des étrangers l'un à l'autre. Michel abandonné à lui-même allait au lycée

quand bon lui semblait, visitait les musées et courait les ruelles du port. Il passait ses soirées en compagnie des célibataires de la pension, écoutant de la musique avec ceux qui en étaient fêrus, ou accompagnant les autres dans leur cercle de bridge ou chez les filles. Nico Palalda ignorait ce que faisait son fils. Il ne lui demandait jamais l'emploi de son temps. Aussi Michel, renvoyé par son père, n'avait aucun regret de lui. Il ne regrettait même pas Anvers, la pension et ses compagnons. Il ne s'était attaché à rien et avait découvert la vie sans se laisser attaquer par elle, protégé par la curiosité de son esprit et une maturité précoce. Il lui était seulement très pénible d'affronter sa mère et de faire face à ses éclats. Il revenait auprès d'elle, tendre et indifférent, accroché à son indépendance, le cœur plein de désirs et d'aspirations, la tête remplie de la musique de Wagner, Rilke et Apollinaire dans sa valise, une édition de *Ubu-Roi* dans sa poche. Non, vraiment, il n'avait eu aucun regret de son père. Depuis, il avait su que Nico était au Mexique, car celui-ci avait une fois écrit à sa belle-mère Grazia. Michel l'avait appris avec une certaine jalousie. Il avait fini par mépriser son père, mais secrètement enviait son manque de scrupules. Comme la vie était simple pour un être pareil. Michel s'était documenté sur le Mexique, avait découvert l'art des Mayas et des Aztèques, leur puissante et étrange civilisation. Son enthousiasme n'avait plus connu de bornes. Il avait voulu le faire partager à Klari, mais elle n'admettait que les formes pures de l'antiquité classique et se refusait à comprendre tout art barbare. D'ailleurs elle rejetait avec horreur ce qui pouvait se rapporter à son père et ajoutait toujours, lorsqu'elle faisait des projets de voyage : « Mais je ne veux pas aller en Amérique centrale ! » Michel trouvait d'ailleurs cette attitude profondément ridicule. Il était si détaché de son père qu'il le séparait totalement du pays qu'il habitait. Il soupçonnait Klari de se créer un mythe

et d'avoir, en réalité, une grande curiosité de Nico. Mais lui l'avait trop bien connu pour en attendre ou en espérer quoi que ce fût. Voilà donc qu'il réapparaissait dans leur vie et de telle façon qu'il ne pouvait y apporter que bouleversement. Judith avait reçu une lettre et avait couru chez les grand-mères. Une lumière se fit en Michel.

— Je crois que mon père revient, dit-il à Jean.

— Cela pourrait apporter un certain changement dans votre existence, commenta prudemment Jean.

— Vois-tu, commença Michel...

Il était sur le point de confier à son ami ce que lui savait : que sa mère aimait toujours l'homme qui l'avait abandonnée. Mais il se tut à temps. Ce secret était celui de Judith. Jean le regarda interrogativement.

— On verra, conclut Michel.

Jean était trop discret pour insister et il sut même gré à Michel de n'avoir pas parlé. Les confidences le mettaient mal à l'aise et il n'aimait guère les introspections publiques auxquelles se livrait parfois son ami.

Klari et Férida revenaient avec des œufs, un pot de miel, des fruits et du pain. Tandis que Féri allait dresser la table dans la salle à manger, Klari souffla à l'oreille de son frère : « Et si papa revenait ? »

— Tu y penses aussi ?

— Il a écrit et maman a couru à Linkebeek. Elle doit être bouleversée. Pauvre maman, pauvre chérie !

Klari était remplie d'une ardente curiosité. Il allait donc revenir ce père qui, croyait-elle, avait réalisé son rêve, avait eu la force d'abandonner sa femme et ses enfants. Revenait-il vaincu, ruiné, repentant ? Klari avait peur de le revoir, car il était un étranger auquel elle avait prêté des sentiments qui n'étaient pas les siens peut-être, un personnage qu'elle avait fini par créer de toutes pièces. Il avait tout quitté pour

l'amour d'une femme. Telle était donc la force de l'amour. Klari commençait à comprendre son père. N'était-ce pas admirable de pouvoir faire fi de tout, d'abandonner sa vie antérieure. Cependant Klari devinait que son père réel pouvait être très différent de son père imaginaire.

— Ce sera en tous les cas un fameux changement à la maison, dit-elle, je me demande comment il est, comment il était.

— Eh bien ! fit Michel, je pense que jusqu'à hier il était un forban et qu'aujourd'hui il est un raté. Revenir après huit ans !

Jean voulut sortir. Il se souvenait vaguement du père de ses amis. Il était sûr que Nico Palalda était un homme parfaitement méprisable.

— Ne t'en va pas, dit Klari, tu sais tout, aussi bien que nous. Quel est ton avis ?

— Que savez-vous de son retour, dit Jean, voilà bien votre habitude de discuter dans le vague. Vous avez appris qu'il a écrit à votre mère, mais vous ignorez le contenu de la lettre.

— Oh ! l'esprit logique, s'écria Michel, viens ici que je t'embrasse !

— Idiot, reprocha Klari qui n'aimait pas que l'on se moquât de Jean.

Férida arrivait de la salle à manger : « J'ai mis le couvert de maman. Eh bien ! est-ce qu'on mange ? Qu'avez-vous donc fait pendant tout ce temps ? Je vais préparer les œufs. »

Plus personne ne fut d'accord. Klari les voulait à la coque, Férida sur le plat et Michel préférait une omelette.

— Si on peut choisir, déclara Jean, je veux des œufs brouillés.

Michel l'embrassa cette fois pour de bon, le maintenant solidement entre ses bras : « Cette indépendance t'honore », s'écria-t-il.

Klari le foudroya du regard. Jean, furieux, le ren-

voya d'une bourrade : « Cesse de te payer ma tête ! » Féri appuya : « C'est vrai, Michel, tu te moques toujours de Jeannot ! » Jean, fâché, décida de s'en aller. Aussitôt, ils protestèrent, Jean se calma et Michel rassembla quatre poêles à frire. Comme il y avait quatre becs sur la cuisinière à gaz, ils y préparèrent chacun leur plat. Cette cuisinière perfectionnée avait été le dernier achat domestique de Nico. Chaque fois qu'arrivait la note du gaz, Judith criait que les enfants la ruinaient et qu'elle allait vendre cet appareil dispendieux, qui n'était pas une cuisinière, mais une usine à gaz. Elle n'en faisait rien évidemment et presque chaque soir, chacun se préparait le plat dont il avait envie.

Ils étaient ainsi occupés, quand ils entendirent la clef tourner dans la serrure.

— C'est maman, jeta joyeusement Féri.

— Pas un mot, souffla rapidement Michel.

— Quel mot, quoi ? demanda la petite.

— Il te faut un petit dessin ? Maman ne doit pas savoir que nous sommes au courant.

Klari aurait volontiers interrogé sa mère, mais elle avait le goût de la conspiration et approuva son frère. Michel préférait attendre que leur mère leur parlât, bien qu'il fût aussi curieux que sa sœur. Fériida cependant était déjà dans le vestibule où Judith enlevait son chapeau.

— Maman, cria la jeune fille, nous pensions que tu n'allais plus revenir.

Judith était là, pleine d'appréhensions. Elle vit ses enfants, turbulents, affectueux et elle rit avec eux. Au moment où elle avait ouvert la porte, elle avait cru qu'elle ne pourrait jamais garder son secret, qu'il devait se lire sur sa figure. Mais les enfants l'accueillaient comme toujours et elle se demanda à quel point ils étaient indifférents ou à quel point elle était capable de dissimulation.

— Nous allons manger, dit Michel, vais-je te pré-

parer des œufs? C'est d'ailleurs tout ce qu'il y a dans la maison.

Férida frappait sur le gong en criant : « A table ! »

— Oh ! mes enfants, vous avez fait toute cette vaisselle? Et nettoyé la cuisine? s'écria Judith ravie.

Ils se mirent à table, bavardant et riant. Seul Jean se sentait soudain mal à l'aise. Témoin de leurs préoccupations, il ne parvenait pas à comprendre comment ils avaient déjà oublié. Ils étaient réunis, ils mangeaient et leur visage ne présentait aucune trace d'inquiétude. Férida interrompait chacun, Michel et Klari lui intimaient de se taire avec véhémence, Judith prenait sa défense. Le repas se poursuivait selon le rite habituel. Jean pensait aux repas cérémonieux des Thibaut, au notaire qui commentait les nouvelles politiques et les cours de la Bourse tandis que sa famille l'écoutait en un religieux silence. Quand le moment vint de servir le thé, les filles se disputèrent à nouveau.

— C'est toujours moi, se plaignait Férida.

— Tu n'as rien d'autre à faire, déclara Klari.

— Si vous ne vous tenez pas mieux à table, vous ne trouverez jamais un mari, dit Michel.

— Je n'ai nulle envie de me marier, répliqua Férida, quand bien même l'Empereur de Chine viendrait demander ma main.

— La Chine est une république depuis de longues années, fit Michel, et d'ailleurs, rassure-toi : même le balayeur des rues ne voudrait pas de toi.

— Oh ! pourquoi, protesta Férida, ne suis-je pas un beau parti? Et quel jeune homme se refuserait à avoir une belle-mère comme maman? N'est-ce pas, Jeannot?

L'interpellé rougit, Klari jeta, furieuse : « Épargne-nous tes stupides remarques. »

Judith rêveuse tournait une boulette de mie de pain entre ses doigts. De temps à autre, elle fixait Jean et puis elle regardait sa fille aînée, assise à côté de lui. La beauté de Klari la charmait, mais le regard

myope et doux de Jean, la facilité avec laquelle il rougissait, la décevaient. Serait-il l'homme qui retiendrait Klari? Pourtant, lui serait son allié le plus certain. Avait-il avoué son amour à Klari? C'était là, selon Michel et Férida, le secret du 5. Qu'y avait-il exactement entre eux? Si Klari aimait Jean, le problème était résolu, car Klari ne partirait pas. Judith pourrait annoncer triomphalement ses fiançailles à Nico. Oui, voilà ce qu'elle devait faire : encourager Jean de toutes les façons possibles, ouvrir les yeux de Klari. Jusqu'à présent, elle avait souri de cette amitié ou de cet amour. Klari et Jean étaient des enfants. Aujourd'hui, elle avait besoin de Jean et Jean devait devenir le mari de Klari. Quant à Férida, elle était encore son bébé, un bébé qui ne pouvait se passer de sa mère. Judith leva les yeux vers Michel. Il l'observait. Elle tressaillit en rencontrant son regard. Il lui sourit, et elle se rappela que lui savait tout : qu'elle aimait Nico. Rien n'avait été dit entre eux, mais tout était connu. Michel était le témoin de Judith, il avait pénétré sa misère, son désespoir, ses vaines révoltes. Il avait été trop souvent éloigné d'elle pour ne pas la juger comme une étrangère. Ne préparait-il pas une nouvelle escapade en ce moment? Il parlait, ajoutant les phrases aux phrases, plein de fantaisie et d'enthousiasme.

— Tu veux vraiment partir en Zélande? demandait Jean.

— Partir et pour combien de temps, s'écria Judith, tu ne m'en avais rien dit?

— Oh! je ne sais pas encore si je partirai. J'ai envie de peindre. Et ce n'est pas en Zélande que je veux aller, mais dans les îles de la Frise. Il y a déjà du monde sur les plages. Je photographierai les enfants et je me ferai payer. Les parents ne peuvent résister aux photos de leurs rejetons.

— Mais que penses-tu? Une semaine, deux semaines, insista Judith.

— Probablement.

Judith se sentit le cœur allégé. Puisque Michel voulait partir, elle gagnerait du temps et Reina pourrait exécuter son projet. Depuis un moment déjà, on cherchait une situation pour Michel. Reina lui en avait procuré une, quelques semaines auparavant. Reina était divorcée, mais conservait les nombreuses relations d'affaires de son ex-mari. C'était grâce à elle que Michel avait été caissier dans une agence automobile. Pas longtemps à vrai dire. Le patron avait fini par se rendre compte que son employé passait surtout son temps à écrire des vers et une pièce de théâtre et l'avait licencié après un mois d'essai. Reina avait été furieuse, s'était déclarée compromise. Mais Michel lui ayant fait habilement remarquer que le petit Johannes n'avait jamais annoncé cet emploi de caissier, Reina avait aussitôt pardonné. Maintenant elle entrevoyait pour son neveu une magnifique situation à Paris. L'après-midi, à Linkebeek, elle avait déclaré à Judith qu'elle ferait hâter les choses. Michel serait expédié à Paris au plus vite et Nico pourrait toujours essayer alors de le faire venir au Mexique.

Marier Klari, envoyer Michel à Paris. N'était-ce pas en quelque sorte se séparer d'eux? C'était à cela qu'aboutissait la stratégie de Judith. Qu'importait. Elle ne voulait pas qu'ils rejoignissent leur père. Si une place était libre auprès de Nico, c'était la sienne. Personne ne pouvait la prendre.

Les enfants cependant se levaient de table.

— Vous sortez ce soir? demanda Judith.

— Nous allons au Parc Royal, dit Michel, ne veux-tu pas venir avec nous?

— J'irai me coucher tôt, répondit Judith, je suis fatiguée.

— Je vais me changer, annonça Klari qui avait une nouvelle robe depuis la veille.

— J'ai envie d'inviter Élisabeth Torcq à venir avec nous, fit Michel.

— Chic idée, s'écria Férida.

— Je vais sonner à sa porte. Tu crois qu'elle voudra nous accompagner?

— Elle t'impressionne, hein?

— Tu verras bien si elle m'impressionne.

— Je ne la connais que de vue, dit Jean, elle est sympathique. Dommage qu'elle boite.

— C'est à la suite d'un accident de vélo. On l'a mal soignée, paraît-il.

— Son infirmité ne l'a pas aigrie?

— Dans ces cas-là, déclara péremptoirement Férida, on devient ou tout bon, ou tout méchant. Élisabeth est bonne.

En même temps, elle allait dans le vestibule, criait dans l'escalier : « Klari, tu viens ! »

Klari descendait, vêtue d'une robe de tussor jaune, les cheveux lustrés, les yeux brillants.

— O ravissante apparition, s'écria Michel.

Jean fit un pas vers elle, s'arrêta. « Il n'osera jamais », pensa Judith.

— Je sors, dit Michel, je vais sonner à la porte d'Élisabeth, attendez-moi à l'arrêt du tram.

Klari était heureuse et triomphante. Elle s'était regardée dans la glace, elle se trouvait belle.

VII

UN COUP DE FOUDRE

Les sœurs et Jean attendirent à l'arrêt du tram, jusqu'à ce que Klari déclarât qu'elle en avait assez. Tant pis pour Michel et Élisabeth s'ils tardaient à les rejoindre, elle ne tenait pas à manquer le spectacle et elle entraîna Féri et Jean. La foule était dense, mais à l'angle de la rue Royale et de la rue des Colonies, elle avait rompu les barrières Nadar et c'est ainsi que Klari, Féri et Jean se trouvèrent à leur grande joie, tout au bord du trottoir. Jean tenait les filles par le bras et leur désignait les uniformes des divers régiments. Tout à coup, un cheval fit une embardée et avant que les gendarmes de service pussent prévoir quoi que ce soit, il posait les sabots sur le trottoir. La foule poussa un grand cri, recula comme une masse et Klari fut brutalement séparée de sa sœur et de Jean. Le cavalier parvint à maîtriser sa monture, à la ramener dans le cortège. Cependant, il y avait eu une telle bousculade parmi les spectateurs que Klari se trouvait maintenant dans la rue des Colonies, pressée entre des gens qui lui semblaient tous également énormes et ventrus. Elle tenta de passer, elle se haussa sur la pointe des pieds pour essayer de découvrir sa sœur et Jean. Il lui sembla qu'on l'appelait, mais la fanfare couvrit tous les bruits de ses marches triomphales.

Klari était furieuse, d'autant plus qu'elle ne voyait

rien, écrasée par la foule qui gesticulait à la lueur des torches. Spectacle décevant et charmante partie de plaisir ! Déjà Michel avait commencé par les lâcher, elle, Féri et Jean. Mauvais début. Klari aurait dû se douter que c'était là un signe avant-coureur et que la soirée serait absolument gâchée. Des larmes de dépit lui vinrent aux yeux et quand la foule leva la tête pour suivre les évolutions des avions, elle dédaigna de faire de même. Au diable la fête, la Reine Amélie et les gens ! A quoi pensaient donc Féri et Jean ? Ils trouvaient sans doute tout à fait naturel d'être séparés d'elle. Puisqu'ils étaient deux, il devait leur être plus facile de la rechercher qu'à elle de les retrouver. Mais ils étaient incapables de faire un effort. Je ne puis compter sur personne, se dit Klari avec ressentiment. Elle s'apitoya sur elle-même. Elle avait été si contente de sortir ce soir, de mettre sa nouvelle robe. Elle avait même cru que le monde était à elle et voilà qu'elle était seule, abandonnée et personne ne s'occupait d'elle.

Des pétarades éclatèrent. Le feu d'artifice commençait dans le Parc. Klari ne pouvait rien voir. Elle décida de s'en aller. Mais comment sortir de cette foule idiote qui ne voyait rien d'ailleurs et qui restait, le nez en l'air, attendant on ne savait quoi. De la rue Royale parvenaient des cris de ravissement. Sans doute que Jean et Féri se trouvaient parmi les privilégiés qui pouvaient admirer le feu d'artifice. Eux aussi poussaient des « oh » et des « ah » stupides. Et Michel ? Où se trouvait Michel ? Était-il vraiment avec Élisabeth ? Quelle idée ridicule il avait eue. Si elle-même n'avait pas été aussi pressée de mettre sa nouvelle robe, elle aurait bien empêché son frère de se précipiter chez les Torcq. Qu'est-ce qui pouvait bien lui plaire en Élisabeth ?

Klari tenta un nouvel effort pour se dégager. Un homme la prit au menton : « Si jolie et toute seule ? » Elle le repoussa avec violence. Il grommela quelques

mots rageurs et elle parvint à passer devant lui. Elle était de plus en plus furieuse et se promettait bien de passer sa colère sur Féri et sur Jean dès qu'elle les retrouverait. Ils devaient être enchantés de l'avoir perdue. Férida n'était-elle pas amoureuse de Jean. Sans le savoir évidemment. Férida amoureuse ! Pauvre gosse ! Elle était lourde, elle était laide, elle ne plairait jamais à un homme. Tant mieux. Ainsi quelqu'un resterait avec leur mère. Michel quitterait certainement la maison et elle se marierait. Tout à coup, Klari se souvint de la lettre de Mexico et sa curiosité l'emportant sur sa colère, elle oublia la fête, Jean et ses déceptions. Si son père revenait vraiment ? Quel changement dans leur vie à tous ! Et certainement pas un changement agréable, bien qu'elle se rappelât ses visites à Anvers, jadis, comme de formidables parties de plaisir. Quel était cet homme qui s'occuperait d'eux, qui voudrait faire état de son autorité paternelle ? Klari pensa à sa mère. Accepterait-elle ce retour ? Peut-être, à cause de ses enfants. Ainsi raisonnaient les femmes de sa génération : à cause des enfants. Mais c'était inadmissible. Elle, Klari, devait empêcher Judith de reprendre la vie commune avec cet homme qui l'avait bafouée. Et pour qui ? Michel le lui avait dit une fois : « Tu peux m'en croire, Klari, pour une femme qui ne vaut pas le petit doigt de notre mère. » Existait-il rien de plus bas, de plus lâche que cet abandon. De quoi auraient-ils vécu s'il n'y avait pas eu les grand-mères ? Et encore, comment vivaient-ils ? Si Nico Palalda avait été un honnête homme, Michel aurait su utiliser ses dons, Férida aurait eu une gouvernante énergique et elle-même ne se préoccuperait pas de savoir comment elle pourrait continuer ses études. Si son père avait été un homme comme les autres ! Mais il n'était pas comme les autres. Il était si amusant, si enthousiaste, si jeune, si généreux ! Comment en était-il arrivé à les abandonner ? Pour une femme qu'il aimait. Était-il possible d'aimer de la sorte, de passer

à travers tout, d'immoler les siens. Oh ! non, Klari ne voulait pas que son père revînt. Même si elle pensait parfois à lui avec admiration et envie. Elle ne voulait pas de lui, elle le dirait à sa mère. Pauvre maman. Que faisait-elle en ce moment ? Elle était probablement dans sa chambre, essayant de lire. Klari la voyait, accoudée à son oreiller, les épaules couvertes de sa liseuse de satin rose, ses cheveux blancs répandus sur ses épaules. Pauvre maman, elle ne méritait pas cette vie. Elle était pourtant si gaie, ne se plaignant jamais, comprenant si bien ses enfants. Qu'avait-elle dans sa vie, sinon eux. Pauvre maman, pensa encore Klari. Elle n'avait plus que le grand désir de revoir sa mère, de l'interroger, de caresser ses beaux cheveux blancs.

La foule bougeait et Klari put enfin s'en dégager. Elle regarda autour d'elle, dans l'espoir de voir Jean et Férida, mais il y avait un tel mouvement dans la rue que penser les retrouver était une vraie gageure. Tout le monde descendait en ville et Klari se dit qu'elle pourrait peut-être rencontrer sa sœur, Michel et Jean au Bal Populaire. Mais elle n'avait plus envie de les voir, elle désirait seulement rejoindre sa mère. Elle marcha un instant dans la cohue, puis, à partir de la Colonne du Congrès, la rue redevint calme et discrète. Un jeune homme suivit Klari un moment, mais elle pressa le pas et il renonça à attirer son attention. A la Porte de Schaerbeek, elle passa devant l'échoppe du marchand de pommes de terre frites où elle avait coutume de s'arrêter avec son frère et sa sœur. Il la salua : « Belle soirée, hein ! »

Depuis le Jardin Botanique jusqu'à la basilique de Koekelbergh, perchée très haut sur son plateau, le boulevard était brillamment éclairé et ses lampes alignées les unes après les autres, formaient une échelle lumineuse qui montait dans la nuit. Klari aimait cette vue nocturne de la ville et elle s'appuya à la balustrade du jardin. Les lilas embaumaient et la coupole

dorée de la petite serre ronde brillait dans l'ombre. Les autos, non loin, descendaient le boulevard à toute allure, phares ouverts et de la gare du Nord parvenait le halètement et le sifflement des locomotives. Et cependant ce jardin existait, arraché à la ville. Klari, charmée, resta.

— Vous sentez l'odeur des lilas? demanda quelqu'un à côté d'elle.

— C'est un miracle, répondit-elle sans bouger.

— Pour cette nuit seulement?

— Pour cet instant sans doute.

— Oui. Les sensations meurent aussi.

Klari se retourna. Un homme grand et mince, au visage hardi et souriant la regardait.

— Êtes-vous ce soir en état de grâce? interrogea-t-il.

Elle devait l'être, car elle n'avait plus envie de partir et de même qu'elle avait oublié Férida et Jean, elle oublia le désir passionné qu'elle avait eu de voir sa mère. Elle se détourna pourtant de l'homme, s'appuya à nouveau à la balustrade. Elle sentit qu'il restait à côté d'elle et comme il ne parlait plus, elle craignit qu'il ne s'en allât. Elle dit alors : « Il paraît que ce jardin sera supprimé un jour, qu'on le remplacera par une voie ferrée et de grands buildings. »

— C'est le sort des jardins dans les villes. Les hommes poussent plus vite que les arbres. Que deviendra ce lilas?

— Un souvenir, comme celui de ce lilas que j'ai cueilli un jour sous la pluie.

Ce n'était pas vrai. Elle ne l'avait jamais fait, mais elle avait vu une fois Élisabeth, plongée dans le lilas de son jardin, après une averse, coupant les branches aux lourdes grappes mauves. Elle l'avait enyiée.

— Regardez-moi, dit l'homme.

Elle se tourna vers lui et lui offrit son visage. Certaine du pouvoir qu'elle exerçait sur Jean, elle fixa tranquillement cet inconnu. Mais son cœur sauta dans

sa poitrine, car cet homme lui plaisait comme aucun homme ne lui avait jamais plu.

— Vous savez donc que vous avez les yeux les plus brillants du monde, des sourcils hardis et une bouche désirable. Vous le savez?

Klari se sentit rougir et rit, pour cacher son trouble.

— Votre rire aussi est tel que je l'imaginais, continua-t-il, et vous le savez aussi?

— Je sais tout cela, dit-elle enfin avec arrogance. Il la considéra un moment, hocha la tête.

— Vous êtes sûre de vous. Il est vrai que vous possédez une arme puissante et que toutes les portes peuvent s'ouvrir devant vous. Votre vie sera triomphante. Et sans doute avez-vous déjà commencé ce triomphe. Avez-vous un mari, avez-vous un amant? Jeune homme timide ou vieillard très sage? Mais votre jeunesse insolente se rit de tous deux. Ai-je deviné?

— Vous n'avez rien deviné, trancha-t-elle, ne sachant trop si elle devait se fâcher, car on ne lui avait jamais tenu pareil langage.

— Aucun homme dans votre vie?

— Vous, répliqua-t-elle.

Il sourit, amusé et pensa qu'il était difficile de trouver une réplique à ce mot. Il ne vit pas qu'elle était tombée amoureuse de lui. Il avait tenu les mêmes propos à bien des femmes, propos sans conséquences. Pouvait-il se douter que Klari n'avait jamais aimé, qu'elle avait toujours été trop préoccupée d'elle-même et que sans doute personne ne lui avait parlé de sa beauté et de ce qu'elle pouvait attendre de la vie, comme il venait de le faire. Paroles banales qu'il avait prononcées souvent. Mais elle ne les avait jamais entendues et elle levait maintenant vers lui un regard attentif et lumineux.

— Si nous marchions, proposa-t-il.

Il l'aurait volontiers prise dans ses bras et embrassée, mais un couple venait de s'accouder, à côté d'eux, à la balustrade.

Ils se dirigèrent vers le boulevard. Au passage, le marchand de pommes de terre frites fit un signe amical à Klari. Elle pensa avec humeur qu'il avait dû observer la scène.

— Vous êtes du quartier, dit l'inconnu.

— Pas tout à fait, mais j'y ai des relations, répondit-elle.

Elle désirait s'entourer de mystère, mais déjà elle lui racontait qu'elle avait un frère et une sœur, et qu'ils étaient les êtres les plus fous et les plus séduisants du monde. Il écouta en silence, ne posa aucune question. Klari en fut vexée. Elle aurait aimé qu'il l'interrogât sur elle, sur sa vie, sur les siens.

— Aimez-vous cette ville? demanda-t-il enfin.

— C'est la mienne.

— Mais l'aimez-vous?

— Je la quitterais sans regret. Pourquoi s'attacher à une ville?

— Il vaut mieux parfois s'attacher à une ville qu'aux êtres.

— Ni à l'une, ni aux autres. Il faut pouvoir fuir, s'en aller sans se retourner.

— Oh! fit-il en souriant, je vois que vous avez lu.

Il la regardait cependant avec une expression de reproche. Tantôt, elle lui était apparue hardie, originale et entière. Maintenant, il devinait qu'elle créait un décor, une atmosphère. Klari dépitée fit une moue vexée. Il rit, désarmé, mais cessant déjà de s'intéresser à elle. Il était à peu près sûr, tout à coup, que Klari appartenait à une espèce qu'il fuyait : celle des jeunes filles.

— Comment vous nomme-t-on? demanda-t-il cependant.

Elle aurait voulu donner un nom qui n'était pas le sien, mais il lui échappa : « Klari. »

— Klari comment?

— Klari Palalda.

— Exotique et charmant. Il vous va. Ce serait dommage de le changer.

Non vraiment, elle ne l'intéressait plus. Pourquoi diable était-il venu s'accouder à côté d'elle, à la balustrade du Jardin Botanique. Elle formait une jolie tache claire dans la nuit et il n'avait d'abord vu d'elle que sa joue ronde et duvetée comme celle d'un enfant. Puis elle s'était tournée vers lui, offrant son jeune et triomphant visage, appuyée des deux mains à la balustrade derrière elle, son corps souple et harmonieux dessiné sous la soie jaune de sa robe. Elle l'avait violemment attiré. Mais depuis qu'ils marchaient, une lassitude lui était venue de lui dire les paroles habituelles qu'il réservait aux femmes. Déjà, se jugeant très intéressante, elle désirait qu'il se renseignât sur tout ce qui la touchait. Il n'avait que faire de ses frères et de ses sœurs, de ses antécédents familiaux, de sa nationalité. Si encore, elle avait été mariée. Mais Dieu du ciel, elle allait au lycée et malgré son apparente hardiesse, elle pouvait être vierge et il ne tenait pas à jouer le rôle du séducteur, aussi désirable qu'elle fût. Qu'allait-il faire d'elle maintenant?

Il la fit entrer dans un petit bodega tranquille, presque désert, et ils s'assirent près de la fenêtre. L'homme avait conduit Klari à cette place, sans lui laisser le temps de choisir. Elle allait objecter qu'elle risquait d'être aperçue et lui parler de son père et de sa mère.

— Je ne dispose plus que d'une demi-heure, dit-il, car j'ai un train à prendre.

Elle était en face de lui maintenant, en pleine lumière, et il ressentit à nouveau, comme un choc, le charme souverain de sa beauté. Il se pencha sur les mains de Klari et les porta à ses lèvres. C'étaient des mains parfaites de forme, mais des mains d'écolière, aux ongles coupés très courts. Un doigt portait la trace pâlie d'une tache d'encre.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il, s'apercevant qu'elle ne parlait plus.

— Je ne vous connais pas, dit-elle d'une voix mal assurée.

Il rit : « Je m'appelle Luc Aldering. Regardez, voici ma carte d'identité. Si, regardez. Voici mon nom et voici ma photo. Rassurée, jeune dame? »

Elle repoussa la carte déployée devant elle, mais elle eut le temps de voir qu'il était né à Malines.

— J'ai trente-sept ans, ajouta-t-il, et je suis médecin. Vous savez tout. Mais moi j'ignore votre âge.

Elle se mit à lui raconter, exactement ce qu'elle ne voulait pas dire, c'est-à-dire la vérité.

— Et quand vos études seront terminées?

— Je voyagerai.

— Où donc?

— A travers le monde entier, sauf...

— Sauf où?

— Sauf au Mexique.

Il s'étonna : « Qu'est-ce qui vous déplaît dans ce pays? »

— Mon père y vit.

— Voilà un sentiment qui me paraît étrange, dit-il. Il attendait soudain intéressé.

— Voyez-vous, expliqua-t-elle, reprenant à son compte les mots de Michel, voyez-vous, mon père est ou un forban, ou un raté. Il a un jour abandonné sa femme et ses trois enfants.

— Ceci semble être d'un forban, observa Luc Aldering, mais je ne connais pas votre mère.

— Ma mère est une femme remarquable, dit Klari furieuse; elle est bonne, elle est pleine d'indulgence et de compréhension. Elle est belle.

— Vous lui ressemblez?

Klari se rendit compte qu'elle ne s'était jamais posé la question. Les cheveux blancs de sa mère étaient si loin de ses dix-huit ans.

— Ma mère est plus petite que moi, elle est

ronde, elle a un visage plein et des cheveux blancs.

— Telle vous serez un jour, murmura-t-il. Il vit qu'elle était saisie : Vous n'y avez jamais pensé, n'est-ce pas?

— Je ne peux pas, je ne veux pas vieillir, protesta-t-elle avec effroi.

— Non, dit-il, vous ne devez pas, mais la vie fera-t-elle cas de votre souhait? Vous rencontrerez peut-être aussi, comment disiez-vous, un forban. Un forban. L'est-il vraiment?

— Parfois je pense, fit-elle rêveuse, qu'il lui a fallu un courage effrayant pour partir, pour nous échapper, pour s'évader. Et parfois, je pense que tout lui a été facile, puisqu'il aimait.

Soudain, elle eut peur : — Êtes-vous marié, demanda-t-elle, avez-vous des enfants?

Il rit : — Vous n'avez pas vu ma carte d'identité? Je suis célibataire et je n'ai personne à abandonner.

— Oh ! je déteste mon père, dit Klari, je le déteste vraiment.

— Et votre mère, l'aime-t-elle encore? questionna Luc Aldering.

Klari bondit : — Ma mère a trop de caractère et de fierté pour oublier. Elle méprise mon père, elle l'a rayé de son existence, elle ne nous parle jamais de lui. Seulement...

— Quoi?

Allait-elle tout lui dire? Elle lui avait déjà tant confié et il n'était qu'un inconnu qui l'avait trouvée belle et qu'elle redoutait déjà de perdre. Je l'aime, constata-t-elle, et elle fut remplie de joie. Elle avait toujours pensé que l'amour devait venir avec cette violence et remplacer tout ce qui avait été sa vie antérieure. Elle aimait cet inconnu, assis en face d'elle. Un inconnu? Elle connaissait maintenant chaque trait de son visage, son regard moqueur et attentif, la couleur de ses yeux, sa voix rapide et nette.

— Que vouliez-vous me dire? demanda-t-il.

— Je ne sais plus, fit-elle.

Elle rougit sous son regard, mais ne baissa pas les yeux. Il pensa que cette fille adorable et neuve était à lui. Mais il avait peur de cette aventure et il décida d'en finir aussitôt.

— Il faut pourtant que nous nous séparions, dit-il.

Le regard de Klari se chargea d'un regret si intense qu'il faillit l'embrasser pour ce qu'elle était : si jeune et si désarmée. La question qu'il retenait s'échappa de ses lèvres : « Vous reverrai-je ? »

— Si vous le voulez...

— Je vous écrirai, promit-il, où habitez-vous ? Au fait, voici mon adresse.

Il l'inscrivit sur le petit agenda de Klari, puis ils se levèrent et sortirent du bodega.

— Vous allez donc rentrer, dit Luc, et que ferez-vous une fois à la maison ?

— Je lirai, sans doute.

Mais Klari savait bien qu'elle ne pourrait plus rien faire, sinon attendre de le revoir.

— A bientôt, murmura-t-il.

Elle lui tendit la main. Alors, rapidement, il l'attira à lui, l'embrassa sur la joue et partit, laissant Klari tout étourdie. Au bout d'un moment, elle se mit à marcher. Elle traversa d'abord des rues animées, mais bientôt elle fut sur des trottoirs tranquilles où seul son pas résonnait. Je l'aime, il va m'aimer, pensait-elle, éperdue de joie et de reconnaissance. Elle était belle, elle le savait depuis longtemps, mais pour la première fois elle faisait don de cette beauté à un homme. Elle était à lui et pour toujours. Elle se répéta son nom : Luc Aldering. Il n'y en avait pas de plus beau au monde.

Quand elle arriva en face du 5, elle vit que la chambre de sa mère était éclairée. Mais elle ne voulait plus la voir, elle ne voulait voir personne. Elle traversa la rue, entra dans la maison comme une voleuse, eut soin de ne pas faire de lumière. Elle voulait être seule avec son grand amour.

VIII

LA SOIRÉE DE JUDITH

Au matin, les enfants virent une grande pancarte accrochée à la porte de Judith : « Prière de ne pas déranger. » C'était la pancarte des dimanches. Ils furent très intrigués.

Ils s'étaient retrouvés dans la salle à manger. Michel se promenait en jouant du pipeau, Férida chantait à tue-tête. Klari descendit dans sa belle robe jaune, les cheveux relevés et ses boucles brunes dansant sur son front. Michel lâcha son pipeau, Férida s'arrêta bouche bée.

— Eh bien ! ma pauvre fille, qu'est-ce qui t'est arrivé hier, demanda Michel d'un ton apitoyé.

— Nous t'avons cherchée partout, dit Férida, Jean était navré.

Klari les avait entendus rentrer la veille. Elle était déjà au lit et n'avait eu garde de les appeler.

— J'ai été refoulée dans la rue des Colonies et après le cortège, je suis revenue à la maison, expliqua-t-elle.

— Nous avons passé une si agréable soirée, s'écria Féri, Élisabeth est une fille épatante.

— Comment, elle est venue avec vous ?

— Bien sûr. Et on se tutoie maintenant. Au retour, elle a récité *la Mort du loup* dans son jardin, celui qui précède la maison. Tu aurais dû l'entendre. C'était à mourir de rire.

— Vous l'avez bien dévergondée, constata Klari.

— Oh ! je crois qu'elle avait déjà de sérieuses dispositions, dit Michel.

— Voilà bien les eaux dormantes. Et quand devez-vous revoir cette idyllique créature ?

— Elle vient chez nous ce soir, dit Michel, et là-dessus, je vais voir si maman descend.

Il appela sa mère dans l'escalier. Comme elle ne répondait pas, Klari et Fériida accoururent dans le vestibule. Michel grimpait déjà les marches quatre à quatre, elles le suivirent. Tous trois se trouvèrent le nez contre la porte close et la pancarte, de sorte qu'ils redescendirent l'escalier sur la pointe des pieds. Ils se mirent à table, sans avoir échangé un mot. Michel déplia sa serviette. Alors Klari éclata : « Il faut pourtant savoir ! »

— Naturellement, dit Fériida, moi je ne comprends rien à vos cachotteries.

— Mes petites, s'écria Michel, ne comprenez-vous donc pas que maman ne veut pas nous parler ? Ne l'aurait-elle pas déjà fait, sinon ? Avons-nous le droit de l'interroger ? Est-ce que tu n'apprends pas à tes louveteaux, Féri, que la discrétion est une vertu maîtresse ?

— Pourtant, commença Fériida embarrassée.

— Nous avons le droit de savoir, dit Klari, nous ne pouvons vivre dans ce mystère.

— Si maman veut garder un secret, fit Michel.

— Maman souffre certainement. Ça la soulagera de se confier à nous. J'ai une idée. Moi seule parlerai à maman. Il y a certaines choses qu'elle peut me dire plus aisément qu'à Fériida et toi.

— Oh ! protesta la petite, maman ne me cache rien.

Klari haussa les épaules : « Qu'est-ce que tu peux comprendre ? Qu'est-ce que tu connais aux passions humaines ? »

— Et toi ? demanda Michel moqueur.

Elle ne répondit pas, mais elle savait que depuis

hier, elle possédait le monde et la clef de toute énigme. Voilà pourquoi elle avait relevé ses cheveux, car elle n'était plus la Klari de la veille.

— Tu ne t'es jamais demandé ce qu'est la vie de maman, dit Michel, tu trouves tout naturel qu'elle soit parmi nous, qu'elle rie avec nous...

— Maman est une femme épatante.

— Maman est une pauvre femme qui... eh bien ! veux-tu le savoir ? Une pauvre femme qui aime son mari.

— Pourquoi maman n'aimerait-elle pas notre père ? s'écria Férida interloquée.

Michel, interdit, la regarda. Il avait oublié sa présence. La veille elle l'avait surpris en lui annonçant qu'elle savait que leur père était à Mexico. Mais elle ignorait tout. Elle croyait sans doute qu'il y était retenu par ses affaires. Klari cependant ne faisait pas attention à sa jeune sœur.

— Sottises, déclara-t-elle péremptoirement.

Michel fit le tour de la table, vint s'asseoir à côté de Klari, lui parlant presque joue contre joue.

— Oh ! bon, dit Férida furieuse, si vous avez des secrets !

Et elle sortit en claquant la porte.

— Crois-tu qu'une femme aussi trompée et bafouée que l'a été maman puisse cesser d'aimer son mari ? fit Michel.

— Tu inventes un roman, mon pauvre garçon.

Mais Klari venait de penser : « si je dois un jour être trahie, abandonnée... C'est vrai, je l'aimerais toujours. »

— Crois-tu vraiment ? murmura-t-elle.

— Je me souviens des visites de maman à Anvers, elle venait uniquement dans l'espoir de rencontrer papa, elle ne pouvait cesser de penser à lui. J'ai bien compris qu'elle le regretterait toute sa vie.

Klari le regarda troublée. Jamais encore, ils n'avaient ainsi parlé de leur mère.

— Et si papa revient, dit-elle.

— Crois-tu qu'elle le repoussera? Elle sera trop heureuse de le retrouver. Peut-être a-t-il changé. Mais pourquoi aurait-il changé.

La porte s'ouvrit brusquement. Férida revenait, car sur le point de sonner chez les Torcq, elle avait eu une idée de génie et accourait triomphante.

— Je vais parler à maman, dit-elle, je ne suis plus de votre complot.

Klari bondit, saisit sa sœur par le bras et la fit asseoir de force.

— Laisse-moi, cria Férida, tantôt tu étais prête à parler à maman. Ce que tu peux faire, je puis le faire. Je vais chez maman.

— Attends un peu, dit Michel.

De ses longs bras, il l'empoigna et la jeta sur son épaule. Férida se mit à pousser des cris affreux, trépignant et bourrant son frère de coups de poing. Michel parvint à la jeter sur le divan du salon. Elle en bondit comme d'une catapulte et fonça, la tête la première, sur Michel. Il en fut si surpris qu'il la laissa passer. Klari se précipita vers la porte. Férida hurla : « Laissez-moi sortir ! » Michel, derrière elle, la prit par la taille, la tirant de toutes ses forces.

— Veux-tu te taire, cria Klari hors d'elle.

La fenêtre était ouverte sur la rue. Klari courut la fermer, non par souci des voisins, mais pour empêcher sa sœur de l'enjamber.

— Ça m'est égal, glapit Férida, la ville entière peut m'entendre.

— Regarde-toi, se moqua Klari, une vraie sorcière, une méduse.

— Mollusque toi-même, dit Férida indignée.

— Quelle bécasse, se lamenta Klari, qu'as-tu donc appris à l'école?

— Là n'est pas la question, dit Michel qui maintenait toujours Férida.

— Au secours, au secours, on me tue, hurla Férida.

Klari lui mit la main sur la bouche : « Tais-toi, tu

vas réveiller maman ! » Férida qui s'apprêtait à pousser de nouveaux cris s'arrêta, puis regardant son frère et sa sœur, elle grinça entre les dents : « Je vous hais ! »

Mais Judith était sur le seuil de la porte, un peignoir ouvert sur sa chemise de nuit, ses cheveux blancs répandus sur les épaules.

— Mes enfants, mes enfants, gémit-elle, qu'y a-t-il, que se passe-t-il ?

Ils la regardaient maintenant, tous les trois, sans mot dire. Judith serra sur elle son peignoir. Elle était pâle et ses traits tirés portaient les traces de son insomnie. Maman n'a pas fermé l'œil de la nuit, pensa Klari le cœur serré, est-ce qu'un jour je serai comme elle ! Elle ne pouvait y croire.

Judith contemplait ses enfants : Férida échevelée, Klari si changée — pourquoi donc ? Ah ! oui, c'était cette nouvelle coiffure. Et Michel qui n'était pas rasé. Férida paraissait bouleversée, Klari — ah ! que Klari était femme ! — et Michel posait sur elle son regard d'homme, plein de pitié, ce regard qu'elle fuyait parce qu'il la ramenait sans cesse au passé.

Judith n'avait pas encore dormi depuis la veille. Après le départ des enfants, elle était montée dans sa chambre, avait commencé à se déshabiller. Elle se sentait mortellement lasse, elle voulait se coucher, ne plus penser, dormir. Mais à peine étendue sur son lit, elle s'était relevée et avait erré dans la maison. Ses pas l'avaient portée à nouveau dans la chambre de Michel, elle y avait retrouvé ces barbares figures précolombiennes qu'elle haïssait. Elle était retournée chez Klari et la vue des iris échevelés de Van Gogh, des Tahitiennes de Gauguin l'avait submergée de désespoir. Elle était allée chez Férida et avait enfin souri devant les enfants royaux. Dans la salle à manger, la table était encore chargée des reliefs du souper. Elle en fut presque heureuse, parce qu'elle pouvait faire quelque chose. Elle débarrassa la table. Quelle débauche de vaisselle, ne put-elle s'empêcher

de penser en l'enlevant. Mais un jour viendrait où elle n'aurait plus que son seul couvert, sa seule assiette à emporter à la cuisine. Elle remplit d'eau la bouilloire et pendant qu'elle chauffait, elle essaya de lire un vieux journal qui recouvrait la cuisinière à charbon qu'on n'utilisait pas. Il y avait des années que Judith se disait qu'il fallait vendre cette cuisinière. Elle y pensa à nouveau. Bientôt elle le ferait certainement. Elle n'aurait plus besoin de cette maison quand les enfants seraient partis. Elle louerait un petit appartement pour elle seule. Peut-être à proximité du Bois, dans un de ces nouveaux quartiers, derrière l'Université. Elle avait toujours rêvé d'un appartement moderne. Eh bien ! pensa-t-elle amèrement, son rêve était près de se réaliser. Comme la vie serait facile, agréable. Elle n'aurait besoin de personne pour l'aider, elle pourrait lire, se promener, visiter des expositions et prendre des abonnements aux concerts. Elle divorcerait et pourquoi ne se remarierait-elle pas ? Que de fois sa tante Reina lui avait reproché : « Tu gâches ta vie à plaisir ! » Puisque Nico avait de l'argent, il payerait. Elle exigerait de lui plutôt une grosse somme qu'une pension mensuelle. Elle n'avait pas confiance en la fortune de son mari, il pouvait la perdre. Et puis cela valait mieux en cas de remariage. Pourquoi ne se remarierait-elle pas ? Une de ses amies s'était mariée à quarante-cinq ans avec un riche propriétaire anglais. Pourquoi ne pourrait-elle rencontrer un homme pareil à ce John Morris, distingué, affable, auprès duquel elle coulerait des jours insouciantes.

La bouilloire siffla et Judith se retrouva dans la cuisine du 5. Elle emplit une cuvette, y plongea les tasses, les assiettes. Elle sourit un instant en voyant les gants de caoutchouc de Klari sur le rebord de la fenêtre. Elle aussi essayait jadis de préserver ses mains. Klari avait raison de le faire. Surtout si elle devait faire un beau mariage à Mexico. Son père y veillerait. Judith vit Nico accueillant ses enfants. Où

donc? Est-ce que Mexico était un port? Où débarqueraient Michel, Klari et Férida? Elle les voyait descendre du bateau. Nico, vêtu de blanc, les attendait sur le quai. A ses côtés serait peut-être cette femme. Non, il n'oserait pas. Il voudrait avant tout conquérir ses enfants et il y arriverait. Si vraiment Michel pouvait faire carrière là-bas? N'avait-elle pas tort de vouloir le retenir en Europe. Si vraiment Nico était riche, si vraiment il possédait une entreprise prospère... Quel était l'avenir des enfants en Belgique? Surtout l'avenir de Michel, si brillant, si original. Devait-elle l'empêcher de partir?

La vaisselle était terminée. Judith la rangea dans le buffet, puis dressa la table pour le petit déjeuner du lendemain. Après ça, elle n'eut plus rien à faire.

Seule, elle serait seule désormais. Qu'étaient les tantes pour elle, même Jaantje qui l'avait élevée. Pauvre Jaantje qui avait si ardemment désiré un enfant et qui n'avait eu que celui de sa sœur. Elle avait souhaité son bonheur. Oh! si Nico était resté, comme la vie aurait été belle avec lui! Mais il ne réclamait que les enfants aujourd'hui. Une violente jalousie mordit le cœur de Judith. Pourquoi eux? Nico n'était rien pour eux, tandis qu'elle l'aimait. Elle l'aimait toujours, elle ne pourrait jamais le chasser de son cœur. Il avait été son premier et son seul amour et elle avait connu auprès de lui des moments d'ardent bonheur qu'elle ne pouvait oublier. S'il avait été mort, comme tout aurait été facile. Elle le pleurerait aujourd'hui sans amertume. Mais il aimait une autre femme et il réclamait les enfants, le seul bien de Judith. Elle ne pouvait pas les lui envoyer, il n'avait pas le droit de les lui enlever.

Judith était assise devant la fenêtre ouverte sur le jardinet qui précédait le 5. Elle vit passer le professeur Torcq, le père d'Élisabeth. Comme chaque soir, il faisait une courte promenade dans l'avenue. Judith l'appela : « Monsieur Torcq ! » Elle ne supportait plus

sa solitude, elle ne voulait plus penser. Quand il fut à la fenêtre, la saluant avec courtoisie, elle ne sut que lui dire. Ils étaient voisins depuis de longues années. Il leur arrivait d'échanger quelques mots, surtout en été, les soirs où il sortait, et les fins d'après-midi quand il taillait ses rosiers. Il n'était jamais entré au 5. Lui et Judith bavardaient dans la rue, séparés cependant des passants par la longueur et la grille du jardinet.

— Quelle belle soirée, dit-il, les enfants sont sortis n'est-ce pas? Michel est venu chercher Élisabeth tantôt.

— Oui, ils sont allés à la Place des Palais voir un feu d'artifice.

— On dit que la Reine Amélie est en visite ici.

Judith ne put s'empêcher de rire : « Vous êtes un homme heureux, monsieur Torcq. Vous ignorez donc les grands événements qui agitent notre pays. Vous ignorez tant de choses. Vous m'avez avoué une fois que vous n'avez jamais eu mal aux dents. Un homme qui n'a jamais eu mal aux dents est un homme protégé des cieux. »

Le fait était que Judith soupçonnait M. Torcq de n'avoir eu aucun chagrin dans sa vie. Bien sûr, il était demeuré veuf assez tôt, mais sans doute s'en était-il aisément consolé en écrivant l'une ou l'autre histoire de peuples orientaux.

— Je crois que je suis heureux, constata M. Torcq, j'aime mon travail, j'aime ma fille et la Reine Amélie ne m'intéresse pas beaucoup. Il y a quelques années, je me suis fait du souci pour Élisabeth, mais elle et moi nous nous sommes habitués à son infirmité.

— C'est une jeune fille charmante et douée.

— Oui. Elle a un certain talent, elle dessine et gagne même quelque argent. Vous avez vu ses petits albums abécédaires et ses *Fables* de La Fontaine? Avec ce que je lui laisserai, elle pourra mener une vie indépendante. Je crois qu'elle ne souffrira pas de rester fille.

— Pourquoi condamnez-vous Élisabeth au célibat? protesta Judith.

— Elle a peu de chance de s'établir, malheureusement. Comme je suis un vieil homme égoïste, cela contribue certainement à mon bonheur. Élisabeth me facilite la vie.

— Oui, vous êtes un homme heureux.

— J'ai soixante-huit ans et je n'exige peut-être plus beaucoup de la vie. La présence d'un enfant, c'est beaucoup.

— Mon mari me réclame mes enfants, dit Judith.

M. Torcq la regarda et alors seulement, il remarqua la pâleur de cette femme au teint habituellement coloré. Il savait qu'elle vivait séparée de son mari. Il y avait sept ans qu'il habitait à côté des Palalda et il n'avait pas connu Nico.

— Est-ce possible, s'écria-t-il, bien que ne sachant trop comment accueillir cette nouvelle.

— Voilà cinq ans que nous n'avons eu de ses nouvelles et tout à coup il m'écrit pour demander les enfants. N'est-ce pas insensé?

— C'est assez étrange. Et où se trouve votre mari?

— A Mexico.

Le visage de M. Torcq s'éclaira : « Au Mexique ! Ah ! le merveilleux pays. »

— Vous y avez été?

— Il y a des années. J'étais très jeune et très agile. J'y ai fait de l'alpinisme. Mais il faut y envoyer vos enfants. Ils seront ravis. Oui, évidemment, c'est dur pour vous. En tous les cas, c'est à vos enfants de décider. Probablement refuseront-ils. Je suppose qu'ils ne peuvent aimer leur père. Mais c'est dommage !

— Vous croyez donc que je dois les laisser partir?

— Je ne connais pas vos enfants, madame, je ne vous connais pas. Je ne pense pas avoir un conseil à vous donner. Tout cela est bien délicat à trancher.

— Mes enfants m'aiment, mais mon mari est un tel tentateur. Comment pourrais-je lutter avec la ri-

chesse et la vie libre que mon mari leur propose? Qu'ai-je ici pour eux? Que puis-je leur donner?

— Oui, c'est un beau pays, dit M. Torcq perdu dans un songe, j'y ai fait des ascensions. Je les ai même racontées dans un petit livre. Je le donnerai à lire à Michel.

Comme il était loin de Judith. Et quel secours avait-elle attendu de lui, que pouvait cet homme pour elle, aussi érudit et sage qu'il fût. Judith accoudée à la fenêtre se prit le front à deux mains. M. Torcq ne faisait pas attention à elle. Il pensait tout haut : « C'est un pays pour Michel. »

Judith redressa la tête : « Et je ne dois pas le retenir? » M. Torcq la vit penchée, les cheveux défaits, les yeux hagards et une grande gêne s'empara de lui. Il osa cependant lui dire, mécontent : « Redressez-vous, madame. Ce sont les gestes qui donnent forme au désespoir. »

Cette dure parole fouetta Judith. Elle se raidit, repiqua dans ses cheveux une ou deux épingles qui menaçaient de tomber.

— Vos enfants sont au courant? demanda M. Torcq, et comme elle avouait qu'elle ne leur avait encore rien dit, il insista : Il le faut pourtant, ils doivent savoir. Combien de temps pensez-vous leur cacher cette nouvelle?

— Je ne veux pas qu'ils partent, s'écria-t-elle, leur père n'a aucun droit sur eux et je les empêcherai de partir, jusqu'à mon dernier souffle. S'est-il jamais occupé d'eux, leur a-t-il jamais écrit? Il m'a abandonnée, il les a abandonnés.

— Vos enfants décideront, madame. Ils vous aiment, ils ne voudront pas vous causer de chagrin.

M. Torcq avait jugé Michel. Ce garçon-là partirait. Il avait trop le goût de l'aventure et du risque, il ne voulait appartenir à aucune société. Une chance s'offrait à lui de sortir radicalement de son milieu et de découvrir sa voie, même au prix d'une déception.

Qu'allait-on faire sinon de lui. Un fonctionnaire, un commerçant? On ne pouvait le laisser à cette femme, à cette atmosphère faussement bohème et faussement bourgeoise. M. Torcq aurait bien voulu dire tout cela à Judith, mais il ne s'en sentit pas le courage.

— N'attendez pas, conseilla-t-il, vous ne pouvez espérer cacher cette nouvelle à vos enfants. Ne craignez rien. Vos enfants vous sont très attachés. Quelle sorte d'entreprise dirige votre mari? Tâchez de le savoir.

Judith ne put s'y tromper. M. Torcq envoyait les enfants au Mexique. Cet homme qu'elle avait toujours rencontré avec plaisir lui fit horreur soudain.

— Oui, vous avez raison, monsieur Torcq. Je ne veux plus vous retenir. Bonne nuit, monsieur.

— Bonne nuit, madame. Croyez-moi, rien ne vaut les situations nettes.

Il partit, la tête penchée sur sa poitrine, les mains derrière le dos. Judith lentement ferma la fenêtre et monta chez elle. Son lit était ouvert, son beau lit en bois de citronnier, ramené un jour par Nico qui l'avait acheté à une vente. Judith se rappelait encore avec quelle excitation heureuse ils avaient démonté l'ancien lit et l'avaient descendu dans la chambre des revenants. Comme elle était jeune en ce temps-là!

Elle se coucha, prit un livre. Elle entendit quelqu'un monter très doucement l'escalier et reconnut le pas de Klari. Elle s'étonna : pourquoi rentrait-elle seule? Sans doute s'était-elle disputée avec son frère et sa sœur. Cela arrivait si fréquemment. Cependant ils étaient fort attachés l'un à l'autre. Lorsque jadis, elle levait la main pour punir Michel, coupable d'avoir battu Férida ou Klari, les deux filles se précipitaient aussitôt sur elle et la suppliaient de n'en rien faire, de même que Michel prenait la défense de ses sœurs si elles étaient grondées. Judith se leva à nouveau, éteignit la lumière et alla à la fenêtre. Peu après elle vit rentrer Michel, Férida et Élisabeth. Ils allaient bras-dessus, bras-dessous et ils riaient très fort. Les

enfants Palalda restèrent un moment dans le jardin des Torcq. Élisabeth se mit à réciter des vers, puis ils se quittèrent joyeusement, en riant de plus belle. Michel et Férida rentrèrent au 5 et ne montèrent pas tout de suite. Sans doute mangeaient-ils encore un fruit et échangeaient-ils leurs souvenirs de la soirée. Judith revint dans son lit, les entendit enfin sur les escaliers. Ils chuchotaient et essayaient de modérer leurs rires. Puis soudain, tout fut silencieux dans la maison.

Ils dormaient maintenant, ces enfants qui étaient sa seule raison d'être, ces enfants qui allaient prendre sa place auprès de Nico. Ainsi était faite sa vie : d'amour et de haine et elle était incapable de les départager. Que pouvaient ses tantes, que pouvait M. Torcq? Elle était livrée au destin et elle n'y changerait rien. Tout lui échappait : son mari et ses enfants. Ses bras étaient vides. Pourquoi? se demandait Judith sans répit. Aucune réponse ne pouvait venir, personne ne pouvait lui en donner. Elle pensait aussi : dormez, enfants. Quand ils étaient petits, elle allait d'une chambre à l'autre, surveillant leur sommeil, se penchant pour écouter leur respiration. Elle avait encore sur les lèvres la douceur de leur bouche fraîche. Ils n'avaient plus besoin d'elle maintenant.

A l'aube, Judith crut pourtant qu'elle allait pouvoir dormir et elle accrocha à sa porte la pancarte des dimanches : « Prière de ne pas déranger. »

IX

EXPLICATIONS ET PROJETS DOMESTIQUES

Judith regardait ses enfants. Tout à coup, Fériida fut à son cou, sanglotant et la mouillant de ses larmes et dans un tel état de panique que Judith cria aux autres : « Que lui avez-vous fait ? » Et comme ils ne répondaient pas : « Que s'est-il passé ? Pourquoi harcelez-vous ainsi Féri ? Elle est votre petite sœur et si elle est nerveuse, ce n'est pas de sa faute. » Fériida hoquetait des mots incompréhensibles et sans suite. Judith lui caressait les cheveux. Elle tenait Fériida dans ses bras, son enfant, son bébé. Que pouvait Fériida sans elle, Fériida si aimante, si désarmée.

— Eh bien ! interrogea-t-elle encore, pourquoi ne dites-vous rien ?

Mais ils se taisaient toujours, les yeux fixés sur la petite, car eux devinaient les mots sans suite qu'elle prononçait.

— Maman, maman, sanglota Fériida, est-il exact que papa revienne ?

Judith la lâcha et tremblant de tous ses membres leva la tête. Les yeux de Michel et de Klari la fixaient, des yeux pleins de pitié et d'ardente curiosité.

— Maman, nous savons qu'il t'a écrit, cria soudain Klari et elle saisit la main de sa mère.

— Qui vous a dit ? murmura Judith, la gorge sèche. Elle repoussa Klari, s'appuya à la table. Comment

savaient-ils, depuis quand savaient-ils? La surveillaient-ils donc depuis la veille. Qui avait parlé? Les tantes ou M. Torcq?

— Maman, j'ai trouvé l'enveloppe, pleurnicha Férida, ce n'est pas de ma faute.

— Maman, nous ne voulons pas de père ici, s'écria Klari.

Judith ne répondit pas. Que savaient-ils donc? Ils se tenaient penauds, embarrassés, malheureux. Klari et Michel en ce moment étaient semblables à Férida. Ils étaient tous les trois ses petits enfants et ils ne pouvaient faire un pas sans elle. Elle s'assit. Elle se sentait à présent maîtresse de la situation. Il y avait vingt-quatre heures qu'elle appréhendait ce moment et voilà qu'il était arrivé et elle ne redoutait plus rien. Ses enfants appartenaient à elle seule. Jamais ils ne la trahiraient. Pleine d'allégresse, elle les regardait. Ils étaient là, tous les trois, en face d'elle et elle pouvait, sans crainte, tout leur dire. M. Torcq avait raison. Les enfants allaient décider et elle n'avait pas peur. Elle était calme — elle le croyait — et ne sentait pas son cœur battre à grands coups.

— Voyez-vous..., commença-t-elle.

Comme il lui était difficile de continuer. Depuis huit ans, elle ne leur avait pas parlé de Nico. Klari fut soudain aux genoux de sa mère, dans le même geste qui l'avait, la veille, jetée aux genoux de Jean, et elle entoura Judith de ses bras, levant vers elle son adorable visage. Michel pensa que nul ne pouvait résister à Klari. Il n'aimait pas ces épanchements, mais il était déjà arrivé à sa sœur de s'asseoir à ses pieds et il n'avait pu alors lui refuser ce qu'elle demandait.

— Pourquoi pensez-vous que votre père revient? demanda Judith.

— Mais puisque papa a écrit, dit candidement Férida qui reniflait encore en se tamponnant les yeux.

— Vous ne savez pas ce que votre père a écrit, fit Judith.

Elle avait à demi fermé les yeux et elle était très loin de ses enfants. Ces années perdues, toutes ces années ! pensait-elle. Elle en avait le vertige.

— Qu'est-ce qu'il a écrit ? demanda doucement Klari.

Judith sortit de son rêve : « Votre père, expliqua-t-elle, désire que vous le rejoigniez à Mexico. »

C'était dit. Et à peine, que Michel éclatait de rire. Quant à Féri, elle cessa de se frotter les yeux : « On va partir à Mexico ? On va partir en voyage ? Avec toi, n'est-ce pas, maman ? »

— Vous trois seulement.

Klari se tourna violemment vers Michel : « Vas-tu cesser ? » Mais Judith ne pouvait en vouloir à son fils. Elle rit à son tour. Ils se comprenaient, tous deux. Quel toupet, quelle inconscience, exprimait le rire de Michel, que s'imagine cet homme ? Que nous allons accourir vers lui, abandonner notre mère comme il l'a fait ?

— Pourquoi ne viendras-tu pas avec nous, demanda Féri, est-ce qu'il faut que quelqu'un garde la maison ?

— Il ne s'agit pas de cela, dit Judith, votre père ne veut avoir que Michel, Klari et toi auprès de lui.

— Oh ! est-ce qu'il n'y a de l'argent que pour trois personnes ?

— Probablement.

— Alors je resterai ici et tu iras.

Judith la regarda, découragée. Que pouvait-elle lui raconter maintenant, que pouvait-elle lui expliquer.

— Ma petite chérie, commença-t-elle.

Klari n'avait encore rien dit. Elle n'avait rien dit parce que la nouvelle ne pouvait plus la toucher. Sa vie était désormais ici, puisqu'elle avait rencontré Luc Aldering.

— Écoute, fit-elle en s'adressant à sa sœur, aucun de nous trois ne fera ce voyage.

Férida ouvrit de grands yeux. Elle ne comprenait plus rien et soudain elle éclata : « Des secrets ! Toujours des secrets ! J'en ai assez de vos secrets. »

— Il n'y a aucun secret, dit posément Michel, il y a que nous ne voulons pas abandonner maman, car papa nous veut nous trois seulement, et pas maman.

Judith pâlit, se mordit les lèvres. C'était donc de ce fils aimé, ce fils si plein de tendre compréhension, que devait lui venir cette affreuse humiliation. Il avait dit ce que tout le monde savait : que Nico ne voulait pas d'elle.

— Papa ne veut pas de maman, s'écria Férida. Et tout à coup, elle comprit : Eh bien ! fit-elle, c'est un fameux cochon !

— Férida, supplia sa mère, au supplice.

Son visage, l'espace d'une seconde s'était rétréci jusqu'à devenir comme celui d'un enfant.

— Maman se sent mal, cria Klari affolée.

Mais Judith reprenait couleur, se redressait. Quelque chose s'était déchiré en elle. « Ce n'est rien, murmurait-elle, ne perds pas la tête, Klari. »

Les enfants la regardaient avec angoisse. Elle sourit. Alors, peu à peu leurs visages se détendirent.

— Est-ce que tu as vraiment eu peur, demanda Féri, est-ce que tu as cru que nous partirions sans toi ? Non, n'est-ce pas, tu ne l'as pas cru ?

— Je ne l'ai pas cru, répondit Judith.

Et vraiment, comment avait-elle pu le croire, comment avait-elle pu douter de ses enfants. Ils étaient autour d'elle. Férida et Klari la couvraient de baisers. Féri était très excitée par ce qu'elle venait d'apprendre. En une seconde, elle avait résolument et entièrement balayé son père de sa vie et elle débordait d'amour pour sa mère. Elle la contemplait, l'embrassait, comme si elle la retrouvait après avoir failli la perdre.

— Mais pour rien au monde, nous ne voulions de papa ici, disait Klari.

Michel se taisait. Comme tout cela lui ressemble bien, pensait-il, après huit ans d'abandon, vouloir nous faire venir au Mexique. Quelle inconscience ! Il regardait autour de lui. Soudain, il comprit que la chance s'offrait à lui de quitter le 5, de quitter l'Europe, de voir le vaste monde. Que lui importait son père, que lui importait sa mère. Il avait une chance à saisir, mais au prix de quelle trahison ? Tant pis, se dit-il plein d'amertume, mais essayant d'être catégorique. Il ne voulait plus y penser. A son tour, il vint auprès de sa mère, lui caressant tendrement la joue. Il était rempli de pitié pour elle. Il devinait combien elle avait eu peur, qu'elle avait tremblé de perdre ses enfants. Eux ne s'étaient douté de rien. Leur seule imagination leur avait fait échafauder un roman inepte. Pourquoi leur père serait-il revenu ?

— Mes enfants, fit Judith d'un ton qu'elle voulait joyeux, je ne vous ai pas tout dit. Nous allons recevoir un chèque important.

— Mais ce sera la fortune ! s'écria Klari.

— Combien te faut-il pour ton inscription à l'Université ? Je suis sûre que cela coûte de l'argent. Ou serait-ce gratuit ?

Klari lui sauta au cou : « C'est merveilleux », dit-elle. Tout s'arrangeait, l'argent tombait du ciel, elle allait passer de magnifiques et d'insouciantes vacances. Mais pensait-elle encore à ses études ? Depuis la veille, il n'y avait plus que Luc Aldering dans la vie de Klari. Elle sortit de la salle à manger, courut à la boîte aux lettres et n'y trouva qu'un imprimé. Évidemment, comment aurait-il pu déjà lui écrire. Elle ne pouvait pas attendre de lettre avant la dernière distribution de la journée. Elle revint auprès des siens.

— Si on déjeunait, proposa Michel.

La théière était encore chaude dans sa housse capitonnée. Judith faisait des projets.

— Nous allons installer une douche. Ce sera si agréable, n'est-ce pas Michel? A propos, tu pourrais t'acheter un chapeau. Tu auras certainement besoin d'un chapeau. Tante Reina veut te présenter à un industriel français...

— Oh! maman, protesta Férida, Michel ne peut pas mettre un chapeau par 25° de chaleur! Et de quoi aura-t-il l'air?

— D'un jeune homme de bonne famille.

Michel s'amusait beaucoup. Il ne comptait pas du tout sur cet argent, puisque ni lui, ni ses sœurs n'allaient rejoindre leur père. Il ne voulait cependant pas détromper sa mère. Mieux valait qu'elle se remît ainsi de son émotion.

— Je veux une manucure, dit-il le plus sérieusement du monde, je veux une manucure à domicile et je veux des lunettes, de grosses lunettes cerclées d'écaïlle noire.

— Des lunettes, bondit Férida, pourquoi des lunettes?

— Pour qu'on ne voie pas que j'ai de beaux yeux.

— Des lunettes, fit Judith, c'est une idée. Ça fera très sérieux.

— Et peut-être une dent en or, continua Michel.

— Cesse de plaisanter, dit sa mère, je parle très sérieusement. Il faut que tu fasses très bonne impression sur cet industriel.

— Quel industriel?

— Un ami de tante Reina.

— Quoi, s'écria Michel, grand-mère Reina veut encore s'occuper de moi? Un de ses amis veut me confier sa caisse? Un industriel? Que fait-il?

— C'est que... je ne suis plus très certaine que ce soit un industriel. De quoi s'occupe donc cet homme? J'y suis : c'est un agent de change.

— Existe-t-il ou a-t-il seulement été annoncé par Johannes?

— Ne plaisante pas, Michel. Tante Reina a un ami,

agent de change à Paris et elle l'a pressenti à ton sujet.

— A Paris, c'est vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Il doit venir ces jours-ci à Bruxelles et tante Reina te présentera. Tu vois bien, qu'il te faut un chapeau et des lunettes.

— Oh! tu vas aller à Paris, s'écrièrent les filles, nous pourrons t'y rendre visite. Ce sera magnifique!

Michel se promenait dans la salle à manger, en se pavanant et en annonçant : « Place au Roi de la Bourse, place au Prince de la Finance! »

— Je n'ai jamais pensé que tu pourrais être banquier, dit Klari, mais pourquoi pas? Tu prendras de l'embonpoint et tu fumeras de gros cigares.

Michel s'assit à califourchon sur une chaise. Ses longs yeux brillaient. Il était encore sans col et sans cravate et ses pieds étaient nus. Son pipeau était sur la table. Il étendit la main, le prit et se mit à moduler des triolets. Il se sentait pleinement heureux, débordant de gaieté. Il allait partir à Paris, il allait écrire, il allait peindre. Il ne pensait guère à l'officine de l'agent de change. Vraiment, grand-mère Reina était un ange et sa mère en était un autre. Il n'aurait jamais cru qu'elle lui parlerait de cette situation à l'étranger. L'été passé, il avait été à Paris, y avait cherché un emploi durant trois jours et n'y ayant rien trouvé, puisqu'il ne possédait pas de permis de travail, il était descendu jusqu'à Marseille. Il y avait vécu quelque temps en peignant des affiches et des enseignes pour des commerçants du Vieux Port, jusqu'au moment où un groupe de jeunesse lui avait proposé de gérer une auberge en montagne. Il s'était installé au col d'Allos, dans un chalet et avait eu quelques visiteurs le premier mois. Puis, la neige étant tombée en abondance et le col ayant été fermé, il avait vécu comme un ermite tout l'hiver. A Marseille, il avait vendu sa montre et son stylo, précieux cadeaux de grand-mère Reina, pour acheter des skis.

Il avait passé un temps merveilleux dans la montagne. Aux vacances de Pâques, Klari et Jean étaient venus lui rendre visite. La neige fondait et Michel était rentré avec eux, soudain fatigué de la solitude. Il pensait à ce temps avec nostalgie. Cette fois-ci, s'il avait la chance de retourner en France, il ne reviendrait certainement pas.

— Tu es content, dit sa mère.

— C'est splendide, maman, c'est une chance inespérée. J'aime Paris, j'aime profondément Paris. Vous verrez. Je vous y ferai venir.

Il avait oublié le Mexique et son père. Judith souriait. Elle se sentait comme convalescente, encore faible, mais arrachée à la mort et se reprenant à espérer. Ses enfants resteraient avec elle, même si Michel rêvait maintenant de Paris.

— Quand est-ce que grand-mère Reina pense voir ce monsieur?

— Il doit venir ces jours-ci à Bruxelles et tu le rencontreras. Tout dépendra de l'impression que tu feras sur lui.

— Oh ! je suis tranquille, fit Klari, Michel trompe toujours son monde.

— Je pourrais lui faire le truc du jeune Laffite, tu sais, le truc de l'épingle. Évidemment il faudrait pour cela qu'il se tienne devant une fenêtre et que moi je passe sous cette fenêtre.

— Mes enfants, ne riez pas, pria Judith, il s'agit de la carrière de Michel. Si Michel habite Paris, nous irons peut-être aussi habiter Paris. Qu'en dites-vous ? Nous ne dépenserons pas entièrement l'argent de votre père, nous garderons une réserve pour voyager.

— Pourquoi thésauriser, s'écria Michel, ne croyez-vous pas à mon avenir ? Je te couvrirai d'or, maman, de la tête aux pieds. Et vous, les filles, je vous doterai richement.

— Si tu crois que j'attendrai, ricana Klari.

Férida, pleine de bonnes intentions débarrassait la

table. A ce moment, on sonna à la porte. Ils se regardèrent. Klari pensa : « C'est le facteur ! » et courut ouvrir. Ce n'était qu'une femme de ménage qui venait demander s'il y avait une place pour elle. Klari se montra aussitôt des plus gracieuses et vint prévenir sa mère.

— Une femme de ménage, s'écria Michel, mais qu'on sorte le porto, qu'on sorte les biscuits. Il ne faut pas la laisser partir !

On la fit entrer, on la fit asseoir. Férida joua la petite fille timide, Michel s'empessa de dire qu'il allait s'établir à Paris et Klari qu'elle était absente toute la journée. Il n'y avait en réalité qu'un ménage de deux personnes au 5. La femme promit de revenir le lendemain.

— Bien entendu, dit Judith quand elle fut partie, bien entendu je ne la prends qu'à titre provisoire. C'est une servante à demeure qu'il nous faut.

Elle comptait sur l'argent de Nico. Et pourtant, s'il n'arrivait pas ? Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux ? Nico voulait sans doute acheter les enfants. Puisqu'ils n'allaient pas le rejoindre, pourquoi enverrait-il l'argent ? Les enfants ne pourraient que mieux le mépriser. Avait-elle besoin de cet argent ? N'avait-elle pas su vivre sans lui jusqu'à présent ? Elle allait écrire à Nico, lui répondre fièrement que les enfants refusaient son offre et qu'elle désirait divorcer. La situation devait être claire et nette. Judith se leva, pleine d'énergie.

— Dépêchons-nous, dit-elle, nous n'avons encore rien pour le déjeuner. Vous serez là, à midi ?

— Ciel, s'écria Klari, j'ai invité Jean. C'est son anniversaire. Maman, qu'allons-nous lui préparer ?

— Le pauvre Jean, s'apitoya Férida, il lui faut un plat consistant, il a eu hier de telles émotions !

— Mes enfants, promit Judith, comptez sur moi. Je m'habille, je fais mes courses et je reviens. Féri, mets un peu d'ordre dans la cuisine et toi, Klari, nettoie le salon.

— Je m'en vais faire les chambres, promet Michel.

Ils étaient tous pleins de gaieté et décidés à travailler. Un cataclysme avait fondu sur eux, cependant ils avaient tenu bon. Il y avait à nouveau de l'air dans la maison; on pouvait respirer, on pouvait chanter.

Mais Judith s'habillant dans sa chambre et levant le bras pour enfiler sa robe, poussa un léger cri, car elle venait de ressentir une douleur qui, à vrai dire, n'était pas nouvelle. C'est du rhumatisme, pensa-t-elle. Elle avait surtout mal à l'épaule maintenant, mais la douleur cessa au bout de peu de temps et elle respira, soulagée. Elle entendait chanter Michel, Férida et Klari s'interpeller joyeusement. Elle les voulait ainsi, heureux et confiants, elle ferait en sorte qu'ils le fussent toujours. Elle rendrait la maison si claire et si agréable que jamais ils ne voudraient la quitter.

X

ÉLISABETH AU 5

Klari qui guettait le facteur reçut le chèque. Il arriva sous pli recommandé et la jeune fille signa l'accusé de réception, car sa mère était absente. Elle ouvrit l'enveloppe qui était à l'en-tête d'une banque et le chèque s'en échappa. Sa surprise fut telle, car elle avait fini par partager l'avis de Michel, qu'elle oublia un instant la violente déception qui l'agitait. Depuis trois jours, elle attendait un mot de Luc Aldering. Elle se précipitait vers la boîte aux lettres aux heures de distribution du courrier, ne pensait guère au voyage à Mexico et mangeait à peine. Luc Aldering ne lui écrivait pas. Elle pensait, stupéfaite : « Je n'étais donc rien pour lui ! » Son orgueil se rebiffait. Ce n'était pas possible. Peut-être avait-il mal noté son adresse, peut-être était-il souffrant. Elle ne cessait de penser à lui, elle revoyait son visage hardi, son regard clair. Mais après trois jours, elle constatait avec effroi que déjà ces traits, entrevus un soir, s'estompaient dans sa mémoire. Ainsi moi-même, pour lui, songeait-elle. Alors, pourquoi lui aurait-il écrit ? Il l'avait déjà oubliée.

Maintenant, elle tenait entre ses doigts le fameux chèque. Sa mère ne lui en voudrait certainement pas d'avoir ouvert l'enveloppe. Sa curiosité avait été trop forte. Klari était folle de joie. Tout allait changer pour elle et les siens. Comme sa mère serait heureuse !

Elle-même pourrait payer ses études, Michel aurait ses lunettes et son chapeau, Férida la jupe plissée qu'elle désirait depuis longtemps. Désormais leurs ennuis étaient finis, ils allaient vivre confortablement et sans soucis. Nico était donc vraiment riche et il n'attendait pas la réponse de sa femme pour envoyer l'argent. Ils l'avaient mal jugé. Klari était seule dans la maison et ne pouvait annoncer la nouvelle à personne. Elle ouvrit la porte, guettant sur le seuil le retour de sa mère. Elle la vit arriver, tenant son panier à provisions. Klari courut à sa rencontre et le lui enleva. Judith lui sourit, ravie de sa grâce et de son beau visage.

— Devine, devine, jeta la jeune fille haletante. Et avant que sa mère eût répondu : « L'argent est arrivé ! Tu te rends compte, maman, nous sommes riches ! »

— Mon Dieu, mon Dieu, soupira Judith, incapable de continuer à marcher.

Klari lui prit le bras. Elles furent enfin dans la maison et Klari tendit le chèque à Judith, puis elle l'embrassa follement, tout émue de voir sa mère bouleversée.

— Qu'en dis-tu, fit-elle, papa est vraiment plein de bonnes intentions.

L'argent était là. Le chèque était établi sur un beau papier craquant et bleuté, signé d'un long nom exotique et ronflant. Tantôt Judith irait à la Banque Nationale, elle recevrait cette somme qui allait amener l'abondance dans la maison et faire fuir tous ses soucis. Et pourtant... Comme elle aurait aimé pouvoir déchirer ce chèque. Mais elle avait besoin de cet argent, pour elle et pour les enfants. Elle regarda Klari, sourit devant son visage rayonnant.

— Cela te fait tellement plaisir ? demanda-t-elle.

— Mais maman, cet argent t'est dû, nous est dû.

— Il nous achète, dit lentement Judith.

Elle pensait tout haut et s'entendant parler, elle tressaillit.

— Il le croit sans doute, répondit Klari, et après tout, il n'a qu'à croire qu'il obtiendra quelque chose de nous. En attendant, il payera.

— Tu ne connais pas ton père, fit Judith.

— La vie n'a peut-être été pour lui qu'une longue suite de remords.

Judith ne put s'empêcher de sourire. Klari surprit ce sourire : « Ou alors, il est un méchant homme », dit-elle. Elle vit l'éclair douloureux qui passa instantanément dans les yeux de sa mère et devina que tout était lutte en elle. En Klari aussi, un combat se livrait. Elle aimait Luc et elle le détestait de la faire attendre ainsi. Il y avait trois jours à peine qu'elle avait rencontré cet homme et elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas l'oublier. Sa mère luttait depuis des années. Pauvre mère. Elle luttait si mal. Klari saurait vaincre, elle était prête à faire n'importe quoi. Pourquoi Luc n'écrivait-il pas ? Ne lui avait-il pas dit que sa beauté la jetait triomphante dans la vie ? S'était-il moqué d'elle ? Elle ne pouvait le croire.

Judith se décida à parler : « Ma chérie, fit-elle, sans doute ne nous convenions-nous pas, ton père et moi. Il valait mieux ne pas s'obstiner. »

— Je ne suis pas une enfant, dit Klari, j'ai compris depuis longtemps. Papa n'avait pas le droit de t'abandonner.

Comme il avait dû aimer cette femme pour partir au loin en laissant ses enfants et leur mère. Et comme Judith l'aimait. Elle disait maintenant : « Il lui a fallu un certain courage. »

— Pour quoi lui fallait-il plus de courage, demanda Klari, pour vivre avec les siens ou pour partir ?

Ainsi donc, Judith défendait son mari. Cependant, au début de leur entretien, quand Klari, éblouie par le chèque, voyait son père bourrelé par le remords, Judith avait souri. Alors et maintenant, elle était sincère cependant, mais Klari ne put s'empêcher de dire à sa mère : « Tu n'as aucune franchise envers toi-même. »

— Quand tu seras un peu plus âgée, répondit Judith, tu sauras peut-être qu'il est difficile de juger les êtres. Ils ont tous de si bonnes raisons. Tu me juges trop indulgente, n'est-ce pas?

Klari se jeta au cou de sa mère : « Tu peux te passer de lui, n'est-ce pas », dit-elle.

Elle savait bien qu'elle ne pouvait cesser de penser à Luc Aldering. Existait-il d'ailleurs une comparaison entre son jeune et triomphant amour et le souvenir désabusé de sa mère.

— Tu es là, et Michel, et Féri aussi, ajouta Judith.

— Nous pouvons être ta vie, demanda Klari.

— Vous êtes ma vie. Elle est faite de vous.

Mais Judith voulait crier : « Non, ce n'est pas vrai ! C'est avec Nico qu'était ma vie. Ne me laissez pas, ne me quittez pas ! » Elle leva vers sa fille un regard chargé d'angoisse, mais Klari ne le remarqua pas. Un pli venait de tomber dans la boîte aux lettres. Ce ne pouvait être qu'un journal ou un prospectus puisque le facteur était passé. Mais la jeune fille courut dans le vestibule, ouvrit la petite boîte vitrée et en sortit la circulaire d'un plombier. « Ma vie se passera-t-elle dans ce couloir », se demanda-t-elle amèrement, pleine de dégoût pour elle-même. Elle revint lentement auprès de sa mère. Judith se levait pesamment, glissait le chèque dans sa sacoche.

— Est-ce que tu vas maintenant à la banque? demanda la jeune fille.

C'était vrai. Il fallait aller encaisser l'argent. Judith accepta d'emblée la proposition. Elle devait agir, ne pas rester dans cette maison. Elle décida de partir aussitôt. Après avoir touché l'argent, elle irait à Linkebeek. Reina lui conseillerait certainement un bon placement. Reina parce qu'elle avait été mariée à un riche négociant était considérée comme l'expert financier de la famille. Judith monta dans sa chambre pour s'habiller. Puisqu'elle allait à la banque, il convenait qu'elle fût en tailleur. Quand elle redescendit,

elle vit Michel qui était rentré et que Klari avait mis au courant. Michel la regarda en émettant un sifflement admiratif : « Tout à fait l'allure d'une capitaliste ! »

— Veux-tu respecter ta mère, gronda Judith en riant.

— Est-ce que tu reviendras, demanda-t-il, est-ce que tu ne risques pas de te faire entôler quelque part ? Si j'allais avec toi ?

— Mais c'est une excellente idée, s'exclama Judith oubliant déjà qu'elle avait voulu aller à Linkebeek, je vous emmène tous les trois et nous mangerons chez Pietro, rue des Bouchers.

Seulement Klari attendait Jean, elle attendait la lettre de Luc. Férida d'ailleurs n'était pas là. Et Michel avait un rendez-vous avec Élisabeth, ils voulaient visiter une exposition d'illustrateurs français.

— Tu ne vois plus qu'Élisabeth, s'écria Klari, parions même que tu viens de chez elle.

— J'aime beaucoup Élisabeth, dit Judith, c'est la seule demoiselle convenable que Michel ait introduite dans la maison.

Michel haussa les épaules. Cette allusion aux nombreuses jeunes filles qu'il amenait au 5 et qui pour cela, après deux visites, se croyaient fiancées avec lui, ne le touchait guère.

— Pourtant, Éliane n'est pas mal, fit-il, pensant à la dernière en date.

— Elle est assez bonne pianiste, reconnut Judith.

Michel fit la grimace. Il appelait volontiers ladite Éliane sa portière de Conservatoire.

— En tous les cas, elle démolira définitivement le piano, persifla Klari.

Judith rit : « Allons, je me sauve, mes enfants, je vous ramènerai quelque chose. »

— Tâche de ramener l'argent, cria Michel en refermant la porte sur elle.

Il se tourna vers sa sœur, soupira : « La pauvre

vieille ! Ah ! pouvoir lui faire une vie indépendante, sans soucis ! »

— Tu crois qu'il va continuer à lui envoyer de l'argent ?

— Si nous partons.

— Michel ! N'essaye pas de te persuader que tu pourrais le rejoindre par pur dévouement envers maman.

Michel regarda sa sœur, méprisant : « Je n'ai pas de ces complaisances envers moi-même. Mais tu pourrais t'en convaincre pour ton propre compte. Je te donne le tuyau. »

— J'ai d'autres projets, dit-elle.

Elle fut quelque peu vexée qu'il ne lui demandât pas lesquels. Mais qu'aurait-elle pu lui dire ? Une brusque détresse envahit Klari. Elle se sentit affreusement seule et elle eut peur de l'avenir. Trois jours auparavant, elle voulait passer des examens, prendre ses inscriptions à l'Université, étudier la philosophie et les lettres. Mais elle avait rencontré cet homme et c'en était fait de ses projets, de sa quiétude.

Quand Jean arriva, ils se mirent au travail. La maison était paisible et fraîche. La veille, la nouvelle femme de ménage l'avait nettoyée à fond. Férida était partie au cinéma et Michel accompagnait Élisabeth en ville.

— Je me demande si Élisabeth est amoureuse de Michel, dit Klari à Jean.

— Elle est très bien, fit Jean.

Klari se fâcha : « Très bien ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Elle a vingt-cinq ans, une vieille fille ! Elle a un joli métier, évidemment et elle est la fille d'un érudit. Avec ça, elle fait pitié. Elle est infirme et vivra toujours en marge de la vie. La voilà réduite à se lier avec un garçon comme Michel. J'aime Michel, mais enfin, tu sais combien il est velléitaire et que finalement il n'arrivera à rien de bon. »

— Michel est un type épatant, dit Jean.

— Travaillons, maugréa Klari.

Elle savait bien que Michel était un être original et charmant. Au fond, elle était jalouse de cette amitié qui se formait entre Élisabeth et son frère. Il n'était pas juste qu'Élisabeth s'emparât de lui. Michel appartenait à Klari. Jusqu'à présent, il n'avait accordé sa confiance à aucune femme.

Klari travailla mal. A 3 heures, le facteur passa, mais ne laissa rien tomber dans la boîte aux lettres. A 6 heures, il glissa une carte destinée à Férida.

— Tu attends quelque chose? questionna Jean.

Il était désorienté et inquiet. Klari ne pensait pas à ce qu'elle faisait, elle était distraite, tourmentée. Klari le regarda et un sourire se joua sur ses lèvres. « Je pourrais tout lui dire », pensa-t-elle. Elle l'aurait fait peut-être, si elle avait été sûre de Luc. Le dépit et le chagrin se partageaient son cœur.

A la fin de l'après-midi, Férida rentra avec un petit garçon. Puis Michel arriva avec Élisabeth. Le professeur Torcq avait cours à Liège et ne devait revenir que tard dans la soirée. Michel avait convaincu Élisabeth de souper au 5. Ils étaient ravis des quelques heures qu'ils venaient de passer ensemble. Ils avaient parlé peinture et s'étaient découvert de nombreux goûts communs. Élisabeth était gaie, pleine d'entrain et Michel, parce qu'il avait une grande admiration pour elle et son père, était secrètement flatté de l'attention qu'elle lui prêtait. Ils trouvèrent Klari, Jean, Férida et son jeune ami dans la cuisine. Klari et Férida préparaient chacune un plat sur l'usine à gaz. Férida fut enchantée de revoir Élisabeth, Klari la regarda à peine et Jean lui sourit timidement. Élisabeth sentait depuis longtemps l'animosité de Klari. Elle en avait été peignée et vexée. Elle décida de l'ignorer et se mit à bavarder joyeusement avec Férida.

— Que manges-tu? lui demanda Michel.

Il avisa un restant de poisson bouilli et une bou-

teille d'huile d'olives et proposa de préparer une brandade de morue, plat qu'il avait appris à confectionner quand il était dans le Midi. Élisabeth s'assit sur un tabouret, le petit garçon amené par Fériida, sur ses genoux. Jean, dans un coin, feuilletait un livre de recettes. Les Palalda s'affairaient autour de la cuisinière. Klari faisait sauter des champignons, Fériida tournait une crème. Élisabeth dit que le repas serait un festin.

— Oh ! vous savez, dit Klari, vous en avez encore pour une heure avec votre brandade.

Élisabeth la regarda avec étonnement et comprit bientôt quand elle vit Klari retirer sa poêle du feu et appeler Jean qui la suivit dans la salle à manger. Michel et Fériida semblaient trouver la chose toute naturelle. D'ailleurs Fériida enlevait le petit garçon des genoux d'Élisabeth et disparaissait avec lui et son pot de crème. Michel surprit enfin le coup d'œil assez ahuri d'Élisabeth. « Oui, c'est toujours ainsi, en tous les cas quand maman n'est pas là, dit-il, ce n'est pas très rationnel, n'est-ce pas ? »

— Je trouve cela extrêmement agréable, s'écria Élisabeth.

— Ce que tu es polie, ma pauvre fille. C'est agréable sauf quand arrive la note du gaz.

Il avait pris une cuiller en bois et tournait vigoureusement le poisson. « Il y en a pour une heure », prévint-il, mais cela vaut la peine d'attendre.

De la salle à manger venaient les échos d'une dispute.

— Tu es le pire des goinfres, criait Klari.

— Mais est-ce que tu m'as laissé des champignons, s'indignait Fériida.

— Les champignons ne te valent rien, tu le sais bien, et Jean doit manger de la crème, il doit grossir.

— Ah ! mais non, je n'ai pas envie de crème, protestait Jean.

— Oh ! c'est bon ! Tiens, voilà de la crème, mon chou, dit Fériida.

Élisabeth pouffa de rire. On pouvait deviner que Fériida venait de plaquer une bonne portion de crème sur l'assiette de Jean et que la dignité défendait à Klari d'en réclamer maintenant pour elle.

— Ça se passè toujours ainsi ? demanda-t-elle.

— A quelques variantes près. Pauvre Jean ! Il n'est pas l'homme qu'il faut pour Klari. Je me souviens...

Michel se rappelait certains jeux de leur enfance. Klari était une fille pleine de tempérament. Comment pouvait-elle se contenter aujourd'hui du bêlant amour de Jean Thibaut.

— Quoi donc ? questionna Élisabeth.

— Ma foi, je ne sais plus.

Elle comprit qu'il ne voulait rien dire et n'insista pas. Michel s'affairait, penché sur le fourneau. La brandade fut enfin prête.

— Mangeons ici, proposa Michel, on aura la paix.

Élisabeth déblaya la table, trouva une nappe, des assiettes et des couverts. Quand Michel fut assis en face d'elle, la servant, remplissant son verre, ce repas fut pour elle une vraie fête. Judith rentrant gaie et alerte de Linkebeek les trouva ainsi et s'en réjouit.

— Viens vite t'asseoir, dit Michel, il reste encore de la brandade.

Judith était très excitée. Elle avait l'argent dans sa sacoche et elle possédait une assurance qu'elle n'avait pas eue depuis longtemps. Klari et Fériida, le gamin sur leurs talons, accouraient.

— C'est fait ?

— C'est fait. Mes enfants, il faut aller acheter une bouteille chez le marchand de vin, il est encore ouvert. Nous devons fêter cet événement.

— C'est que nous sommes riches, expliqua Michel à Élisabeth.

Il sortit en courant et revint bientôt avec un beau-jolais qu'ils vidèrent joyeusement.

Après le souper, Judith monta dans sa chambre et les enfants allèrent au salon. Michel se débarrassa de ses souliers et de ses chaussettes et s'étendit sur le tapis. Klari ouvrit le poste de radio. Toscanini dirigeait à Londres la *VII^e Symphonie* de Beethoven. La musique était sans doute la seule chose qui mît les enfants Palalda d'accord. Ils étaient en plein enchantement — oui, même Klari qui se sentait devenir toute douceur — quand quelqu'un apparut à la fenêtre ouverte. Éliane était là, la portière de Conservatoire de Michel, une grande fille blonde, aux traits mous, les lèvres violemment rougies. Michel avait vaguement parlé d'elle à Élisabeth. Éliane enjambait lestement la fenêtre. Elle allait ouvrir la bouche. On lui fit signe de se taire. Elle essaya encore. Par gestes, on lui fit comprendre que si elle parlait, on la jetterait dehors, après l'avoir étranglée.

Élisabeth regardait Éliane. Elle la trouva lourde et insignifiante. Quel attrait pouvait donc lui trouver Michel. Tantôt il avait parlé d'elle avec beaucoup d'indifférence. Il l'avait rencontrée dans une Auberge de Jeunesse et se laissait faire la cour par elle. Il savait qu'Éliane était sans esprit, la traitait de bécasse et la conduirait peut-être dans un hôtel de la rue de Malines ou de la rue Saint-Lazare. Cela, il ne l'avait pas confié à Élisabeth. Elle supposait que c'était déjà fait et en concevait un regret étonné. Pourquoi ne pouvait-il mieux choisir? Elle se tourna vers lui. Étendu à plat ventre à travers le salon, il écoutait la musique avec ravissement, ses longs yeux à demi fermés, les poings au menton. Klari écoutait aussi, assise aux pieds de Jean. Férida maintenait son loutreau contre elle. Élisabeth glissa de son siège et fut à côté de Michel. Elle voulait être tout prêt de lui et isoler cette stupide Éliane. Le salon était plein d'ombre et la rue silencieuse. Quand la symphonie se termina, des applaudissements crépitèrent, Klari ferma le poste. Des pas craquèrent dans le jardin. Le

père du petit garçon, un voisin, venait le réclamer. Michel souleva l'enfant et le passa par la fenêtre. Férida fit la lumière et Michel découvrit qu'Éliane portait une robe de cretonne noire parsemée de fleurettes multicolores.

— Voici mon elfe bocager, dit-il en la présentant à Élisabeth.

Éliane ne paraissait pas contente, mais Élisabeth pensa avec amertume qu'elle se rassurerait lorsqu'elle la verrait marcher. Elle se leva, mais ne bougea pas. Elle fit enfin quelques pas et put s'apercevoir qu'Éliane se désintéressant d'elle souriait à Michel. Élisabeth se vit dans la glace, avec son teint laiteux, l'épaisse couronne rousse de ses cheveux tressés, ses yeux bruns et ses épaules rondes sous la blouse de mousseline brodée. Oui, tout était acceptable, jusqu'à la ceinture. Oh ! pourquoi ne pouvait-elle s'habituer à cette infirmité qui lui interdisait d'être l'égale des autres filles.

A minuit, Élisabeth et Éliane prirent congé des Palalda. Les enfants traversèrent avec elles le jardin et Michel se jeta sur Éliane, lui ramenant les bras derrière le dos. La jeune fille parvint à se dégager, saisit à son tour les poignets du garçon.

— Au secours, cria Michel, Élisabeth, viens me délivrer.

Mais déjà, il se débarrassait d'Éliane, la soulevait par la taille et la transportait jusqu'à la grille du jardin.

Élisabeth riait. Mais elle savait que son rire était faux et qu'elle aurait donné tout au monde pour être à la place de cette stupide fille aux traits mous.

XI

SOUS LE SIGNE DE JOHANNES

Grand-mère Reina était assise à table, vêtue d'un long peignoir de satin rose, les cheveux plus blonds et plus cascadants que jamais, fixant sur les murs le regard glauque de ses yeux exorbités. Elle souffrait d'un goitre et s'entourait le cou de vaporeuses écharpes de mousseline. En ce moment, elle pensait aux esprits familiers qui la hantaient depuis sa tendre enfance.

Michel disait que si Jaantje et Grazia n'avaient été ses sœurs et parfaitement et normalement constituées, il aurait juré que Reina était le résultat d'un accouplement extravagant et qu'elle ne pouvait décemment être née du commerce de deux mortels. Cependant, il l'admirait secrètement de cultiver une si étrange passion. Il l'avait un jour interrogée sur les esprits. Elle lui avait répondu d'une façon sibylline : « Je les ai entendus, je les ai vus ! » Son visage rayonnait, son regard était plein d'extase et Michel crut voir autour de sa tête l'auréole des fondateurs de religion. Elle avait continué : « Il faut croire ! Ah ! si comme moi, tu avais vu cette chose merveilleuse ! Quand le petit Johannes jouait des castagnettes au plafond et chantait de sa douce voix ! » Là-dessus, Reina avait surpris un éclair de malice dans les yeux de son neveu et s'était arrêtée : « Non, je ne puis dire ce que je sais, et pourtant... »

— Raconte, supplia Michel, qui était Johannes?

— Un esprit, un pur esprit, celui d'un enfant. Ses petites mains flottaient au-dessus de nos têtes et sa voix, qu'elle était aérienne, cristalline ! Il m'aimait ! J'étais si bonne pour lui. Chaque soir, je lui préparais des douceurs, des friandises. Car les esprits se nourrissent comme nous. C'est pourquoi il ne faut pas les craindre. Je remplissais les bonbonnières de pralines, les plats de gâteaux. Il m'était si reconnaissant. Il chantait. Il m'appelait sa Douce. Mais je ne te dis plus rien, je vois bien que tu te moques de moi et de Johannes.

Michel cependant en savait plus sur Reina, car Judith lui avait parlé d'elle. Reina, très jeune, avait commencé par être somnambule et puis, mariée à dix-sept ans et trompée par son mari, elle avait fréquenté toutes sortes de cartomanciennes, voyantes et pytho-nisses. Son mari, excédé, avait prétendu le lui interdire et quand il l'eut surprise, faisant tourner les tables, leur vie devint impossible. Reina invitait régulièrement un médium chez elle. Elle avait engagé une cuisinière qui, à défaut de savoir préparer un ragoût ou tourner une sauce, avait de réelles qualités médiumniques. La vie devint alors passionnante pour Reina et elle oublia ses déboires conjugaux. Chaque soir, la cuisinière quittait ses fourneaux et s'installait dans le boudoir de sa maîtresse. Là, à la lueur des bougies, elle et Reina évoquaient les esprits. Une fois par semaine il y avait grande séance avec le médium, introduit d'ailleurs chez Reina par la cuisinière. Ce médium était incomparable, ne se contentant pas de faire parler les esprits, mais les faisant apparaître. Pour eux, Reina servit de fins repas et des vins savoureux. Elle et ses convives faisaient bombance, puisque les esprits devaient se nourrir de la substance de ceux qui les évoquaient. Le petit Johannes apparut. Reina vit ses mains fluettes évoluer au plafond et jouer des castagnettes. Tout le monde avait bonne mine autour

de la table inspirée et ces soirées auraient continué tout le temps de la vie de Reina, si le mari de celle-ci ne s'était fâché tout rouge et n'avait décidé de renvoyer la cuisinière qui devenait de plus en plus dodue. Les séances de Reina étaient cependant à cette époque au plus haut point de la perfection. Elle avait parmi ses invités, une dame inconsolable de la mort de son mari, une autre reniée par ses enfants qui voulaient lui soutirer sa fortune et enfin un dentiste, féru d'astronomie qui était en communication particulière avec les esprits de Copernic et Galilée. L'esprit du mari de la dame inconsolable était musicien. Il avait coutume de composer des chansons qu'après la séance on retrouvait transcrites sur papier, devant soi. La dame aux déboires familiaux conversait tendrement avec l'esprit d'un fiancé mort tuberculeux, il y avait un demi-siècle. Cet esprit était aussi d'une amabilité extrême. Il avait coutume de ranger dans les armoires et les placards la vaisselle et l'argenterie. Malgré ces preuves de plus en plus probantes de la présence des esprits, le mari de Reina ne voulut rien savoir. Un beau jour, il se leva de table, après une discussion très violente, prit son chapeau, sortit et introduisit une requête en divorce. Ils se séparèrent ainsi après vingt-trois années de mariage.

Reina avait été une femme très riche. Il lui resta une honnête aisance, mais elle dut restreindre son train de maison. Au bout de peu de temps, la cuisinière congédiée cessa de venir voir son ancienne patronne et l'incomparable médium se plaignit de surmenage, d'épuisement nerveux, dut interrompre ses séances et disparut en province. Elle expliqua auparavant à Reina que les esprits se manifestaient de plus en plus rarement maintenant. Il y avait trop de guerres. Les esprits étaient sur les champs de bataille pour y assister les morts. Reina se mit alors à voyager, erra à travers l'Europe, puis fatiguée, proposa à ses sœurs aînées de vivre avec elle. La vie avec Jaantje

et Grazia n'était pas très excitante, mais Reina avait horreur de la solitude. Elle avait entraîné ses sœurs à faire tourner les tables. De temps à autre, elles se réunissaient autour d'un guéridon, y posaient les mains en écartant les doigts et attendaient. Au bout d'un moment, la table sautillait et le petit Johannes se manifestait. Certes, il ne jouait plus des castagnettes, on ne voyait pas ses mains évoluer au plafond, mais on s'expliquait avec lui à l'aide d'un code. Le petit Johannes était au courant des affaires de la famille et donnait son avis sur tout. C'est ainsi, qu'interrogé à propos de la lettre de Nico, il avait déclaré que Judith ne devait pas y répondre. Ce conseil satisfaisait pleinement Judith. Quand Nico écrivait à nouveau, on verrait bien ce qu'il convenait de faire. Toutefois, pour donner un avis à leur nièce, concernant le placement de son capital, les tantes n'avaient pas dû avoir recours au petit Johannes. Elles connaissaient la valeur de l'argent et Reina, du temps qu'elle était mariée, tout en prêtant une oreille attentive aux esprits de Johannes, de Copernic et de Princes décédés, en avait prêté une autre, non moins intéressée, aux conversations de son mari. Elle aimait la spéculation et jouait à coup sûr. Il semblait même qu'à cette activité de sa vie, elle ne voulût pas associer le petit Johannes. Reina avait donc conseillé certaines valeurs à Judith. Grazia avait approuvé, mais Jaantje prudente, avait proposé à Judith de prendre une maison en location, de la meubler et de la sous-louer par chambres meublées. Judith n'avait pas paru séduite par ce projet. Reina avait alors décidé d'évoquer le petit Johannes.

Telle qu'elle était, vêtue de satin rose et les cheveux savamment platinés, elle venait d'avoir un entretien intime avec lui. Le petit Johannes avait été catégorique. Judith ne devait pas sous-louer des chambres. Elle devait placer son argent en titres et fonds d'État. Quant à Michel, il était sur le point de réussir. Reina

en était ravie. Elle ne pouvait résister à son neveu. Elle était convaincue en plus qu'il avait des qualités médiumniques qu'il convenait de développer. Michel prétendait que Reina voulait faire de lui un fakir.

Reina rêvait maintenant, un sourire satisfait sur les lèvres. Elle sursauta quand ses sœurs entrèrent dans le salon.

— Écoutez, leur dit-elle très excitée, Johannes a parlé. Michel réussira.

— Je le savais sans Johannes, grommela Jaantje.

— Quand Michel est né, son grand-père, mon défunt mari, fit tirer son horoscope, dit Grazia, et je sais qu'un avenir brillant l'attend. Ah ! Michel me rappelle tellement son grand-père ! Lui aussi avait mille idées en tête. C'était un anarchiste, mais pas de ces lanceurs de bombes !

Grazia soupira et alla épousseter un guéridon qui ne lui paraissait pas assez net. A ce moment, on sonna à la grille de la villa. Les trois femmes furent en même temps à la fenêtre, levèrent les bras, poussèrent des cris. Michel, Férida et Klari étaient là avec Jean qu'elles connaissaient et deux jeunes filles inconnues.

Ils étaient tous les six en route depuis le matin et avaient pique-niqué à Rhode Saint-Genèse. De là, ils étaient venus à Linkebeek par le sous-bois ombragé de la Vallée des Artistes et avaient vu qu'il y avait fête au village et qu'on danserait partout le soir. Or, ils n'avaient plus d'argent et Michel avait décidé de s'en faire donner par ses grand-mères.

— Quelle excellente idée, s'écrièrent les trois vieilles femmes quand il leur eut expliqué qu'il avait eu envie de les voir, venez vite vous rafraîchir.

Les jeunes gens avaient poussé la grille et ils arrivaient dans le salon. Les grand-mères vinrent à leur rencontre et Élisabeth les reconnut, telles que Michel les avait décrites : Reina aux cheveux platinés, Jaantje ronde et satisfaite, Grazia remuante et menue, Déjà cette dernière avait posé des verres sur la table.

été chercher de la bière et du cidre à la cave. Le dimanche la servante était de sortie et Grazia s'occupait de tout. Jaantje offrit des galettes et des fruits. Reina était allongée plutôt qu'assise dans son fauteuil. Au bout de son pied, se balançait une mule brodée d'argent. Elle examinait ses ongles rouges et pointus, mais ne manquait ni un geste, ni un mot d'Élisabeth et d'Éliane. « Si elles s'imaginent qu'elles auront Michel », pensait-elle avec dédain. Par contre Jaantje et Grazia étaient ravies d'apprendre qu'Élisabeth illustrait des livres pour enfants et qu'Éliane était pianiste. Grazia pria celle-ci de jouer et ouvrit le vieux piano sur lequel elle avait jadis fait ses gammes. Éliane voulait briller, mais la vue du piano lui donna un choc. Férida insista à son tour, non sans malice, car elle connaissait l'instrument.

Quant à Klari, peu lui importait qu'Éliane jouât ou non. Tout lui était indifférent. Elle parlait à peine, pleine de dépit et de chagrin. Elle ne parvenait pas à comprendre comment elle avait pu croire tout ce que Luc Aldering lui avait dit. Comme il s'était moqué d'elle et comme il lui plaisait. Elle l'avait aimé tout de suite et elle ne parvenait pas à l'oublier. Elle s'en voulait, elle en voulait au monde entier, elle en voulait surtout à Jean. Allait-elle vivre éternellement avec ce pâle garçon qui ne savait ni lui parler, ni la saisir dans ses bras? Au matin, elle avait d'abord refusé d'accompagner son frère et sa sœur, mais comme ils n'avaient pas beaucoup insisté, elle avait changé d'avis, et avait vite téléphoné à Jean pour qu'il vînt avec eux. En route, elle avait été détestable. Jean n'avait rien osé demander. Férida, Michel et Éliane lui avaient dit : « Oh ! tu nous ennues, tu n'as qu'à rentrer à la maison ! » Élisabeth avait feint de ne rien remarquer. Klari lui en voulait encore plus qu'à Jean. A cause d'Élisabeth, on avait dû ralentir le pas, on s'était fréquemment reposé. Klari avait demandé à plusieurs reprises, avec une fausse sollicitude : « N'êtes-

vous pas fatiguée? » Mais Élisabeth n'avait pas parue touchée. Elle était pleine d'entrain. Michel ne s'occupait que d'elle. Éliane était furieuse. Comme elle était assez provocante avec les garçons, on lui avait fait plus d'une fois des propositions malhonnêtes. Puisque Michel ne lui demandait rien et l'avait amenée au 5, elle attendait chaque jour une demande en mariage. Elle aurait pu tuer Élisabeth. Pour plaire aux grand-mères, elle se mit au piano et joua *la Bourrée fantasque* de Chabrier. Le piano était mal accordé, mais Éliane pleine de dédain pour un auditoire qu'elle jugeait profane, frappa à tour de bras sur les touches, à grand renfort de pédales, décidée à impressionner les trois vieilles dames. Michel ne la laissa pas achever, la souleva gentiment du tabouret : « Tu vas te fouler le poignet, dit-il aimablement, et nous écorcher les oreilles. » Il lui tapotait la main, plein de sollicitude. Éliane indignée, mais voyant qu'il avait abandonné Élisabeth, protesta faiblement. Reina ferma le piano et lança à Éliane un regard foudroyant. On ne plaisantait pas avec la musique, chez les Palalda.

Les jeunes gens dînèrent à la villa. Après le repas, tandis que Grazia confiait à Élisabeth ses souvenirs sur son défunt mari, Reina attira Michel à l'écart.

— Tu sais, dit-elle, que tu dois rencontrer M. Vernet après-demain? Tâche de faire bonne impression. J'espère que tu as un costume convenable.

— Le gris, grand-mère Reina, je le repasserai encore.

— Et n'oublie pas de nettoyer tes chaussures. Mais tu n'as pas de chapeau?

— Pas encore, mais maman veut m'en acheter un.

— C'est parfait.

— Seulement...

— Quoi?

— Je n'ai pas une seule belle cravate. C'est ennuyeux.

— Tu es sûr?

Reina alla prendre sa sacoche, en sortit un billet qu'elle glissa dans la main de son neveu. Évidemment, Judith pouvait payer une cravate à son fils, mais Reina aimait faire des cadeaux à Michel.

— Tu viendras immédiatement me communiquer le résultat de votre entrevue, demanda-t-elle.

Michel promit en l'embrassant sur les deux joues. A ce moment, un bruit de fanfare éclata.

— Oh ! savez-vous que c'est la fête au village, s'écria Jaantje.

Ils prirent tous un air étonné.

— Vous devriez y aller, dit Jaantje, on danse partout.

— C'est que nous n'avons plus d'argent, avoua Férida.

Les grand-mères s'empressèrent de leur en donner et ils finirent par s'en aller, en les remerciant affectueusement. Elles se tinrent toutes les trois à la grille de la villa, les regardant partir. Michel se retourna pour leur faire signe. Reina l'appela alors et il revint vers elle. Elle se pencha à son oreille : « Je sais que tu réussiras, souffla-t-elle, Johannes me l'a dit. » Elle sourit mystérieusement et Michel lui baisa les mains. Puis il rejoignit Élisabeth qui l'attendait au bout du sentier.

— Je suis le protégé des esprits, dit-il, et spécialement celui du petit Johannes. Ce petit Johannes, depuis le temps qu'il s'entretient avec Reina, doit avoir de la barbe au menton.

— Ne te moque pas, fit Élisabeth.

— Je ne me moque pas. Toute passion est digne de respect. Même si elle ressemble à une croyance de Papous. D'ailleurs, j'ai beaucoup de sympathie pour les Papous.

Ils marchaient dans le sentier étroit, au-dessus du remblai du chemin de fer, entre deux champs de jeunes avoines. Éliane les guettait, ayant laissé les trois

autres la devancer. Elle vint à côté de Michel, lui prit le bras, chercha sa main et noua ses doigts aux siens. Élisabeth le remarqua et sourit imperceptiblement. Un peu plus loin, ils trouvèrent Jean, Klari et Férida, assis au bord du champ. Les premières étoiles apparaissaient et au village on allumait des lampions. Klari s'était allongée, un brin d'herbe entre les dents, et Jean la contemplait, appuyé sur un coude. Férida, heureuse, chantait à plein gosier. Élisabeth s'assit près d'elle, à la fois contente et mélancolique. L'air crissait d'insectes. Soudain elle sentit la présence de Michel. Il était venu s'allonger à ses côtés et il lui murmurait à l'oreille : « Élisabeth ! Je suis près de toi, je suis tout près de toi ! » Elle ne bougea pas. Il se leva : « Pourquoi restons-nous ici ? »

— Ne brusque pas Élisabeth, fit Klari, n'oublie pas son âge.

— Oh ! tu vas voir le cas que je fais de son âge vénérable, dit Michel.

Il s'assit à nouveau à côté d'Élisabeth, lui prit les mains. Elle rit, se redressa et le repoussa.

— On s'en va ? demanda Éliane.

Ils se remirent en marche. Arrivés au pont du chemin de fer, Michel souleva soudain Éliane dans ses bras, la brandit au-dessus du parapet.

— C'est idiot, cria Férida, elle pèse au moins 70 kilos !

— Parle pour toi, répliqua Éliane vexée.

Elle avait cependant aux lèvres un sourire satisfait quand Michel la déposa à terre. Que je voudrais être à la place de cette bécasse, pensa Élisabeth avec un cuisant regret.

On dansait partout, dans les chalets et dans les guinguettes. On buvait aussi de la kriek et de la gueuze et Élisabeth se sentit devenir très gaie. Elle dansait très bien, malgré sa claudication, mais Jean et Michel étaient de médiocres cavaliers et elle accepta d'autres danseurs, attirés par son joli visage. Ils

s'étaient assis dans un verger plein d'ombre, attendant à un café. On dansait sur la terrasse.

— C'est ma première sortie mondaine, dit Férida.

Elle ne savait pas danser, mais son frère la faisait tourner, dans le verger, sur la terrasse et jusque sur le pont du chemin de fer. Klari, morose, ne parlait pas.

— Pourquoi êtes-vous triste? demanda Élisabeth doucement.

Klari faillit fondre en larmes, mais se ressaisit et grogna : « J'ai mal à la tête. »

Michel caressait Éliane, à la saignée du bras, souriait à la serveuse qui enlevait et remplaçait les verres, bavardait avec la patronne qui riait joyeusement avec lui. Les femmes avaient pour lui de la tendresse, sans défense devant ses yeux brillants et sa gentillesse.

Ils revinrent par le train. Michel s'assit à côté d'Élisabeth, voulut poser la tête sur son épaule. Elle le repoussa. Il se leva et la quitta.

XII

ÉCHANGE DE LETTRES

Judith et ses filles attendaient Michel. Au matin, Judith avait soigneusement vérifié son costume gris, Férida avait repassé la plus belle de ses cravates et Klari avait peigné, à grand renfort de brillantine, ses cheveux indisciplinés. Du coup, Michel avait réclamé un massage facial et l'heure avançant, s'était vu chasser de la maison par sa mère et ses sœurs. Il était parti avec beaucoup moins d'assurance que n'en pouvait avoir un jeune homme protégé par l'esprit de Johannes.

— Il réussira, affirma Klari.

Elle avait passé la veille une journée exécrable, essayant en vain de travailler. Elle avait même été l'après-midi au lycée où elle ne faisait plus que des apparitions furtives, depuis qu'elle se préparait à l'examen du Jury Central. La vue, le bavardage de ses compagnes lui avaient été odieux. Qu'avait-elle de commun avec ces pies? Elle se montra plus méprisante que jamais. « Quelle chance de ne plus t'avoir l'année prochaine », lui cria une camarade de classe.

Mais depuis le matin, Klari était calme et décidée. Puisque Luc Aldering n'écrivait pas, elle allait lui écrire. Elle se sentait assez d'audace pour le faire et assez de fierté pour ne pas s'en sentir diminuée. Elle aimait cet homme et elle voulait le conquérir. Elle s'était longuement regardée dans la psyché de sa

mère, s'était vue brune, élancée et fine. Qu'avait-elle à craindre? Que ne pouvait-elle se permettre. Elle était sûre d'elle. Cependant, elle s'était imposé une condition. Si Michel réussissait, elle écrirait. Elle savait bien que Michel réussirait, elle se le répétait. On faisait toujours confiance à Michel.

Judith aussi attendait avec impatience. Elle sentait bien que Michel serait accepté. Évidemment, il était très capable, très intelligent, mais en plus le mari de Reina avait promis son appui. Depuis que celui-ci était divorcé, il entretenait de cordiales relations avec son ex-femme. La recommandation de ce mari valait plus que toutes les prévisions du petit Johannes. Judith était énervée, tendue. Michel allait partir. Ce n'était pas la première fois. Elle était habituée à ses absences. Mais cette fois-ci, elle avait décidé ce départ. Dès qu'elle connaîtrait le résultat favorable de l'entrevue avec M. Vernet, Judith répondrait à Nico. Elle lui écrirait que leur fils avait une brillante situation à Paris, que Klari était fiancée, que l'état de santé de Férida réclamait des soins assidus, qu'en un mot, on n'avait que faire de ses propositions. De plus, elle lui réclamerait fermement, comme Reina le lui avait conseillé en s'appuyant sur sa propre expérience, une pension alimentaire décente pour elle et ses filles mineures.

Férida, elle, était tout à fait tranquille. Michel aurait cette situation. Elle le regrettait un peu, car qu'allait-il advenir du théâtre de marionnettes que Michel avait projeté de lancer pour l'hiver? Elle guettait son frère de la fenêtre du salon. « Le voilà ! » cria-t-elle.

Michel poussait la grille du jardinet, agita le bras joyeusement en voyant sa sœur, et sauta par la fenêtre dans le salon.

— Eh bien ! Oh ! raconte ! Comment cela s'est-il passé ?

Les questions fusèrent vers lui. Il prit un air avan-

tageux : « Demain, j'aurai mon contrat, dit-il, vous serez éblouies. C'est une magnifique situation que m'offre M. Vernet. A propos, il n'est pas agent de change. Il a une affaire de fournitures de bureau à Paris, il veut m'y faire faire un stage et m'envoyer ensuite créer une succursale à Marseille, et puis en Corse, et peut-être à Alger.

— En Corse, s'écria Férida en joignant les mains, oh ! Michel, il faudra que tu m'y fasses venir. Je tiendrai ton ménage.

— Je n'y suis pas encore, ma belle. J'ai trois mois d'essai à faire à Paris, ensuite M. Vernet m'expédiera à Marseille. J'aurai à ce moment-là des appointements de fondé de pouvoir et un intérêt sur le chiffre de vente. Qu'est-ce que vous en dites ? Je pourrai bientôt vous entretenir toutes les trois !

Tout en parlant, Michel avait enlevé sa cravate et desserrait le col de sa chemise.

— En tous les cas, tu devras désormais observer une tenue décente et abandonner ton genre débraillé, observa Klari, mon pauvre vieux ! Et à Paris, en plein été.

— N'essaye pas de mettre une douche sur mon enthousiasme et avoue que tu es jalouse. Regarde-toi, ma fille, tu es verte.

Klari était pâle. Elle allait écrire à Luc Aldering et une panique folle s'emparait d'elle. Elle s'était juré d'écrire si Michel réussissait et elle ne s'en sentait plus le courage.

Après le dîner, Michel alla chez Élisabeth. La jeune fille le recevait désormais dans la chambre qu'elle s'était fait aménager dans l'ancien grenier de la maison. Elle était vaste et éclairée par une large verrière. C'était là qu'Élisabeth travaillait, dans une lumière dorée, tamisée les jours de grande chaleur, par des tentures de vieille soie rose. Michel la trouva, tous rideaux tirés, penchée sur sa planche à dessin. Elle illustrait des textes de vieilles légendes slaves

qui lui étaient demandées pour la Noël. Elle déposa ses pinceaux, se tourna vers Michel. « Je peux ? » demanda-t-il. Il s'étendit par terre.

La chambre avait beau être grande, il semblait l'occuper tout entière. Élisabeth le regarda en souriant. Elle avait surmonté le trouble qui s'était emparé d'elle au retour de Linkebeek. Quant à Michel, dans cette chambre, il retrouvait l'Élisabeth d'antan, moqueuse et sage, et non cette fille rousse qu'il avait voulu un soir sentir dans ses bras. Tous deux avaient décidé d'oublier la journée de dimanche.

— Je m'en vais, dit Michel.

Élisabeth tressaillit, mais répondit calmement : « C'est magnifique. Tu seras donc un commerçant. »

— Ma foi, avoua Michel, je l'avais oublié.

— Oui. Tu penses à Paris et à ton avenir littéraire. Et quel est l'avis de M. Vernet ? C'est bien ainsi qu'il s'appelle ?

— Oui, Jules-Isidore Vernet, mon patron. Eh bien ! je me sens parfaitement capable de mener les deux choses de front. Mais ce n'est pas tout, Élisabeth. J'irai plus tard à Marseille, en Corse, en Algérie.

— Tous tes rêves se réalisent, Michel.

— Tu n'as pas l'air enthousiaste.

— Tu devras choisir entre ton travail et tes aspirations. Et tout sera à recommencer.

— Eh bien ! cela fera une expérience de plus.

— Quelle est la dernière en date ?

— Éliane. Si on peut appeler cela une expérience. Enfin, j'en ai fini avec elle. J'espère que tu n'as pas pris Éliane au sérieux ?

Michel se leva, vint vers Élisabeth, se pencha sur elle. Elle avait repris un pinceau, mettait une touche de carmin sur la bouche d'une paysanne ronde comme une toupie. Michel s'assit à côté d'elle.

— Tu ne choisis jamais une femme, demanda Élisabeth.

— Je ne crois pas. Je ne suis probablement pas

une nature passionnée. Je suis trop paresseux aussi. Et avec le genre d'éducation que j'ai eue...

Élisabeth connaissait cette éducation de Michel. Il lui en avait parlé une fois. Elle pouvait voir, comme si elle y avait été, ce jeune garçon de quatorze ans errer dans les ruelles du port, et deviner quels compagnons l'avaient entouré dans la pension de famille où il vivait. Elle entendait les conseils qu'ils donnaient à Michel, les propos obscènes qu'ils tenaient, elle savait dans quelles maisons ils l'avaient conduit. Mais Michel avait traversé tout cela sans en conserver d'empreinte. Rien ne l'avait choqué ou fait souffrir. Il acceptait les hommes avec trop d'indifférence. Élisabeth lui en voulait parfois de ne jamais condamner.

— Je regrette de te perdre, dit Michel.

Mais très rapidement, il parla d'autre chose. Il était très en verve, faisait des quantités de projets. Il décrivait déjà le maquis corse et le désert. Élisabeth l'écoutait en silence. Tout allait donc finir entre elle et lui, tout ce qui avait existé et tout ce qui aurait pu être. Elle ne verrait plus Michel, elle n'entendrait plus sa voix, elle ne rirait plus avec lui. Elle reprendrait sa vie monotone et exemplaire et rechercherait peut-être ses anciens amis.

— Une fois à Alger, qu'est-ce qui m'empêchera d'aller jusqu'au Maroc, disait Michel.

— M. Vernet probablement, répondit Élisabeth.

Il éclata de rire, se leva : « Je pars. Est-ce que tu viendras me mettre dans le train ? » interrogea-t-il.

Tous y furent, quand il partit à la fin de la semaine : Judith, Klari, Férida, Jean et Élisabeth. Cette dernière les rejoignit alors qu'ils étaient déjà sur le quai. Elle trouva Michel entouré des siens et de Jean. Élisabeth fut saisie en le voyant. Il portait un chapeau et un gilet sous son veston. Tout en lui était lourd et emprunté. Plus rien ne subsistait du brillant et désinvolte Michel. Élisabeth n'avait plus devant elle qu'un jeune commerçant hollandais, maladroit et embarrassé.

de ses vêtements. Serait-ce donc là son allure définitive? Un intense regret s'empara de la jeune fille. Elle ne voulait pas de ce Michel Palalda, de cet être tenu par des engagements de toutes sortes, par les entraves d'une vie quelconque. Mais en même temps, elle crut se sentir délivrée à jamais du trouble qui avait pu la saisir et dont elle se souvenait, sans plus pouvoir le comprendre.

Michel lui saisit les mains : « Ma petite Élisabeth, je penserai à toi ! » Il lui lançait le regard tendre de ses longs yeux. Élisabeth sourit. Il lui caressa les mains furtivement. Le temps d'un éclair, elle retrouva le Michel de la veille, puis il se redressa et elle cessa de l'aimer. Michel monta dans son compartiment. Le train s'ébranla, partit. Élisabeth revint avec les Palalda. Ils se séparèrent devant sa maison. Judith engagea Élisabeth à venir les voir et elle promit, sachant qu'elle n'en ferait rien. Elle rentra chez elle et trouva son père dans son cabinet de travail. Elle lui raconta le départ de Michel et aussi l'impression qu'il lui avait faite. Désormais, il serait donc un commerçant.

— Mais non, dit M. Torcq, il ne se pliera pas à cette vie. Bien sûr, il peut être un parfait commerçant s'il le veut. Le malheur de ce garçon, c'est qu'il peut être parfaitement n'importe quoi. Mais pour combien de temps? Il rêve trop d'une vie aventureuse. Il aurait dû partir au Mexique. Il aurait été complètement dépaycé, il aurait rencontré des êtres tout à fait nouveaux pour lui et qui auraient comblé sa curiosité pour un long moment.

M. Torcq reprit son travail. Élisabeth sonna la servante, promena un doigt sur l'échine du chat Fridolin qui se frottait à sa jambe et monta lentement dans sa chambre. Sa vie continuait et Michel n'y avait jamais été. Elle s'assit devant la planche à dessin, les regardant d'un œil critique, puis elle prit ses crayons. Elle cessa de penser aux Palalda. Quand plus tard, de

sa fenêtre, elle vit passer Klari, elle poussa un léger soupir. Klari marchait dans la rue, une lettre à la main. Elle courait presque.

Élisabeth savait si peu de choses de Klari. Comment aurait-elle pu deviner que Klari, en revenant de la gare, avait trouvé une lettre de Luc Aldering. Elle l'avait prise en tremblant, car bien que l'enveloppe ne portât aucune adresse d'expéditeur, elle avait deviné, à voir l'écriture, inconnue pour elle, que cette fois-ci Luc lui écrivait, répondait à sa lettre. Elle lui avait écrit, le jour même où Michel avait annoncé son prochain départ. Une lettre courte, faussement désinvolte et qui se voulait spirituelle. Elle lui décrivait rapidement une séance spirite, l'intervention du petit Johannes et lui demandait ce qu'il pensait des tables tournantes. Le tout était écrit de façon amusante, mais quelle lettre ridicule ! A peine l'avait-elle expédiée qu'elle s'en était repentie. Que pouvait-il répondre à une lettre pareille ! Mais voilà que la lettre de Luc était là. Klari la tenait en main et comprenait. Bien sûr, il n'avait pas voulu lui écrire, craignant de troubler sa vie. Mais puisqu'elle faisait appel à lui, il désirait la retrouver. Elle n'ignorait pas qu'elle se jetait à sa tête. Pourquoi n'aurait-il pas répondu à une telle invitation !

Heureusement, ni Judith, ni Férida, ne faisaient attention à Klari. La jeune fille monta dans sa chambre et sans prendre la peine de s'asseoir, elle ouvrit l'enveloppe, en sortit la lettre, la déplia, la lut, et son cœur fut rempli de joie. Cette lettre était pleine d'humour et de gentillesse. Il lui disait aussi que seul le manque de temps l'avait empêché de lui écrire plus tôt. Klari le crut. Il ne lui demandait pas quand il pourrait la revoir, mais elle ne vit rien de suspect dans ce qu'elle prit pour de la réserve. Elle allait lui répondre tout de suite. Il pouvait deviner qu'elle l'aimait. Il l'aimerait à son tour. Klari était remplie d'allégresse. Pourquoi Luc ne l'aurait-il pas aimée,

elle qui était jeune, belle et qui lui offrait tout son être triomphant. Car elle était à lui, elle était passionnément amoureuse de lui, sans retenue, sans pudeur, brusquement projetée hors de la vie. Elle ferait comme il voudrait, elle ne désirait rien d'autre.

Elle écrivit. Il répondit. Mais toujours sans manifester le désir de la revoir. Il habitait Malines, si près de Bruxelles. Il ne parlait pas de rencontrer Klari et ses lettres devinrent vite déroutantes. Parfois il était aimable et presque affectueux, d'autres fois sarcastique et moqueur. Il lui disait : « J'ai beaucoup d'amitié pour votre intelligence, beaucoup moins pour votre esprit. » Il critiquait son papier à lettres dont il trouvait le chiffre prétentieux et ses lectures qui la transportaient hors de la réalité. Klari ne savait plus que penser. Elle avait vu en lui un homme indépendant, libre, qui n'avait plus sa carrière à faire et qui à cause de cela pourrait lui consacrer sa vie. Elle commençait à s'inquiéter de ne rien savoir de lui. Il lui avait dit, lors de leur rencontre, qu'il était médecin. Elle avait ouvert un annuaire de la ville de Malines, y avait cherché en vain un Dr Aldering. Vivait-il seulement dans cette ville? Elle finissait par lui prêter, pour se rassurer, pour s'effrayer, pour se séduire, de mystérieuses missions, une vie double et dangereuse. Il le devina et lui écrivit avec quelque humeur : « Pourquoi voulez-vous à tout prix que je sente le roussi? » Il lui parla aussi d'un voyage probable à Londres.

Klari ne travaillait plus, d'autant plus que Jean, maintenant en pleine période d'examens, ne pouvait lui venir en aide. Klari essayait encore d'arriver à bout des matières qu'elle devait connaître, mais ses pensées étaient ailleurs. Elle rêvait dans sa chambre ou descendait dans la cuisine se préparer du café très fort. Parfois, elle pensait : « Et si j'allais à Malines? » En face de lui, elle était sûre de triompher. Elle ne pouvait comprendre, habituée à la dévotion de Jean,

à l'admiration d'autres camarades, habituée à tout obtenir de sa mère et même de Férida et Michel. Si elle voyait Luc, assis en face d'elle, elle se jetterait à ses pieds, s'appuierait à ses genoux, lèverait vers lui son regard. Ou bien, elle poserait la tête sur son bras. Comment pourrait-il alors lui en vouloir, la gronder, la narguer comme il ne cessait de le faire. Malgré tout, Klari espérait. Jusqu'au moment où elle se rendit compte, avec effroi, qu'elle en était au même point que sa mère. Elle, jeune, belle, était le jouet d'un homme, comme cette femme replète et vieillissante. De même que Judith, elle aimait et elle haïssait. Il lui vint une immense pitié pour sa mère, pitié qui retombait en même temps sur elle.

Judith cependant était calme et tranquillisée. Elle avait écrit à Nico pour lui dire que les enfants refusaient son offre, que Michel avait une situation à Paris, que Klari allait entrer à l'Université et que Férida avait besoin de soins. Que pourrait répondre Nico à tout cela? Judith allait chez ses tantes, recevait quelques amies, leur préparait des gâteaux, jouait au whist avec elles. Elle était persuadée que Klari travaillait beaucoup et la plaignait devant tout le monde. Pourtant, elle finit par remarquer que sa fille aînée recevait régulièrement des lettres qu'elle semblait attendre avec impatience. Elle voulut l'interroger, mais hésita à lui réclamer une confidence que Klari ne semblait pas disposée à faire. D'ailleurs, que pouvait-elle craindre? Klari ne quittait pas la maison, ne lâchait pas ses livres.

Puisqu'elle était riche, Judith offrit une robe à chacune de ses filles. Klari fut ravie de la sienne qui était très compliquée et s'agrafait à la fois dans le dos et à la jupe et qu'elle pouvait porter de diverses façons. Elle la décrivit à Luc, parce qu'elle la trouvait belle. Il lui répondit qu'il l'imaginait parfaitement enfilant cette robe et l'enlevant. Cette lettre devint, la page tournée, terriblement claire. Klari la lut, la

joue en feu, le souffle coupé : « Car vous savez bien, écrivit-il, où nous en arriverons. » Il lui sembla déjà être dans les bras de Luc. Sa lettre était aussi violente qu'une caresse. Klari se sentit emportée par une vague gigantesque et la sensation fut à la fois effrayante et douce. Elle ne sut que répondre à Luc. Elle ne songeait plus à triompher, elle ne s'appartenait plus. Elle lui écrivit enfin, demanda timidement : « Ne venez-vous jamais à Bruxelles? » La réponse vint, brutale : « Et pourquoi viendrais-je? Pour vous y rencontrer? » Klari en fut malade, de chagrin, de dépit et de honte. Elle dut se rendre compte qu'elle était bien fautive, qu'elle avait mérité tout cela. Elle s'était jetée à la tête d'un homme, croyant qu'il n'existait guère de préjugés. Il les lui rappelait tous.

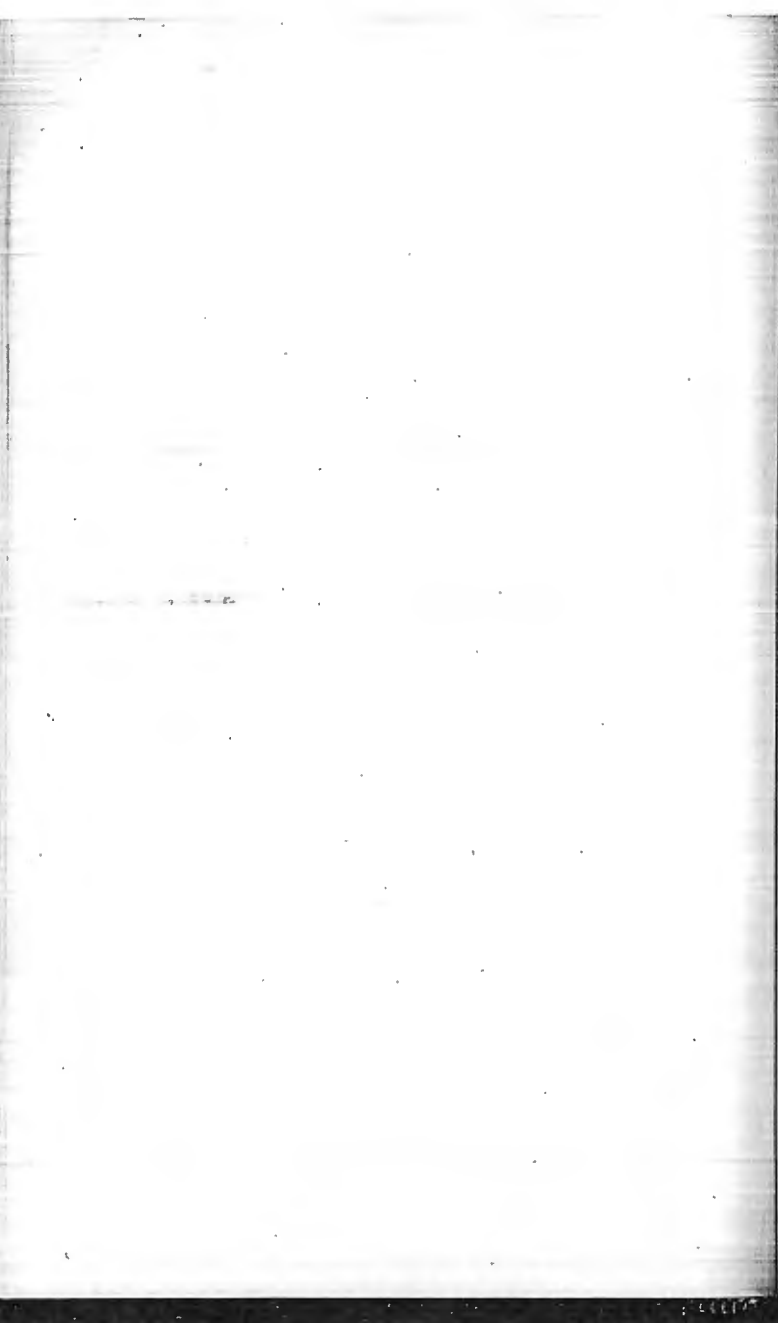
Juillet s'achevait. Jean avait enfin terminé ses examens. Klari assista avec lui à la délibération. Il avait obtenu la plus grande distinction, tout le monde le félicita. Jean était heureux. Il avait enfin le droit de retrouver Klari. Il voulut savoir où en était son travail. Gênée, elle ne voulut pas lui en parler, refusa son aide. Jean qui s'était promis de se déclarer à Klari s'il réussissait, perdit tout courage. Elle était si lointaine, si distraite. Au début d'août, il partit d'ailleurs en Suisse avec ses parents et sa sœur.

Férida s'en fut camper avec ses louveteaux dans les Ardennes. Elle devait y rester tout le mois. Judith proposa à Klari de passer une quinzaine de jours à la mer. Klari n'y tenait guère et prétexta ses examens. Judith fut désolée.

— Pourquoi n'irais-tu pas en France, suggéra Klari, tu verrais Michel.

Reina qui souffrait du foie devait aller faire sa cure annuelle à Vichy et proposa à sa nièce de l'accompagner. « Profite au moins de ton argent », lui dit-elle. Judith avait fort envie de revoir Michel et elle n'avait jamais voyagé. Elle partit donc avec sa tante et Klari se trouva seule au 5. Dès le premier jour, elle

le regretta amèrement. Elle s'assit à sa table de travail, prit une feuille de papier et sa plume. Elle voulait écrire à sa mère que son travail avançait, qu'elle pourrait la rejoindre. Mais ce fut à Luc qu'elle écrivit : « Pourquoi me repoussez-vous ? » La réponse vint aussitôt : « Quand venez-vous à Malines ? Je veux vous voir. »



DEUXIÈME PARTIE

I

LUC ALDERING

Klari se tenait devant la porte de Luc Aldering. Il habitait un vieil hôtel, dans une rue étroite et sinueuse, à l'ombre de la cathédralë. Le soleil s'engouffrait, à l'entrée de la rue, traçait un long rai lumineux sur les maisons aux toits rouges. Klari attendait, le cœur battant et se sentait mourir de peur et de joie. Luc lui avait écrit qu'il l'attendrait toute la matinée. Il n'avait pas parlé de venir la chercher au train. Il valait mieux sans doute, qu'elle le retrouvât dans cette maison qui devait être vaste et fraîche, que sur le quai poussiéreux de la gare. Elle avait traversé le Bruul rempli d'une foule animée et joyeuse qui allait ou venait d'une messe, car on était dimanche. Cette foule envahissait les nombreuses pâtisseries, s'y installait pour manger des glaces ou en sortait, chargée de paquets. Puis Klari avait débouché sur la grand-place. Les cloches de Saint-Rombaut sonnaient à toute volée et le ciel d'un bleu pur éclairait la tour altière et massive. Klari savait qu'elle devait contourner la cathédrale pour trouver la rue où habitait Luc. Cette rue calme, austère et gaie à la fois, la ravit, de même que la maison qui avait une façade décorée de guirlandes et un pignon à volutes. Rien

de mal ne pourrait lui arriver dans cette maison, pensa Klari.

La grande porte sculptée s'ouvrit. Luc lui tendit les mains : « Je savais que c'était vous », dit-il. Il la regardait en souriant. Klari, osant enfin rencontrer ses yeux, se rendit compte à quel point il était différent de l'homme dont elle avait conservé le souvenir, dont elle avait dû se faire une image d'après ses lettres.

Il entraîna Klari dans une vaste salle, à la fois bibliothèque et cabinet de travail, décorée de vitraux et ouverte sur un profond jardin. Au bout de ce jardin se profilaient la tour de Saint-Rombaut et les toits rouges de la ville, scintillants dans le ciel sans nuages.

— Ceci vous plaît? demanda Luc, surprenant le coup d'œil ravi de la jeune fille.

Il la voyait, lui, vêtue de blanc, très brune et le teint clair, belle, en vérité, comme ce soir où il l'avait rencontrée. Mais différente, pourtant, sans orgueil, heureuse et presque humble, comme il l'avait voulu. L'ayant quittée, ce soir de juin, il l'avait oubliée. Bien sûr, elle était jolie, intelligente, cultivée. Mais qu'avait-il à faire d'une fille de son âge, romanesque, enthousiaste, peut-être un peu exaltée, une fille qu'il faudrait prendre au sérieux et qui, surtout, attendait tout de lui. Il ne tenait pas à s'engager dans une aventure de ce genre. Ou bien il lui faudrait respecter cette jeune fille, comme le voulait la morale bourgeoise, ou bien il en ferait sa maîtresse et il serait très embarrassé de se défaire d'elle quand le moment serait venu. Il ne tenait plus à des histoires pareilles. Mais elle lui avait écrit. Réellement, il ne s'y attendait pas. Il en avait été agréablement surpris, s'était rappelé combien elle était belle et lui avait répondu. La deuxième lettre de Klari lui avait, par contre, déplu ; elle était pleine d'assurance et de vanité. Croyait-elle donc avoir fait mainmise sur lui, croyait-elle vrai-

ment que sa beauté lui permettait tout? Pourtant, si elle n'avait pas été aussi belle... C'était bien pour cela qu'il avait continué à lui écrire, le regrettant ensuite, mais cependant invinciblement attiré par elle et pour cela la déroutant, la blessant, la faisant souffrir dès qu'elle semblait chanter victoire et, en fin de compte, un peu ému de la voir supporter tant d'avanies, tant de méchanceté et un peu étonné de l'idée qu'elle avait pu se faire de lui et se demandant quel étrange sentiment il avait pu inspirer à cette fille qui, par sa beauté et son esprit, pouvait choisir. A cause de cela, il était très attiré par elle, bien qu'il la devinât égocentrique, vaniteuse et coquette. Curieux, il avait désiré enfin la revoir. Il ne regrettait pas maintenant de l'avoir fait venir. Elle avait levé vers lui un regard à la fois humble et ému et il se demanda ce qu'elle attendait de lui qu'il ne pourrait lui donner. Ni amour et à peine de l'amitié. Son départ était si proche.

— Voulez-vous voir la maison? demanda-t-il.

Il la conduisit dans une quantité de chambres, remplies de meubles de styles disparates, mais en beaux bois satinés. Les bahuts et les consoles étaient couverts de bibelots de tous genres : vases, bonbonnières, coupes, figurines, en vieux Bruxelles et en vieux Tournai. Il y avait une vitrine remplie de tabatières décorées, une cheminée ornée d'un groupe en bronze et en marbre. Klari trouva le tout parfaitement laid.

— Est-ce vous qui avez collectionné tout cela? demanda-t-elle timidement.

Il rit : « Me croyez-vous vraiment coupable de cela? Non, c'est mon père qui a amassé ces vieilleries. Il achetait des meubles à tort et à travers, il a garni ainsi toutes ces chambres que nous n'habitions guère. Ensuite, il a découvert les porcelaines. Sa collection était même connue. Pour ma part, je ne l'apprécie guère. »

— Oh! comme je vous comprends, s'écria Klari soulagée.

— Seulement, il avait du goût en peinture, dit Luc. Et il entraîna Klari au premier étage, dans un grand salon aux meubles recouverts de housses, dont on ne voyait que les pieds dorés.

— Vous voyez, dit Luc, il y a surtout des Laeremans et des Jacob Smits. Les aimez-vous? Qu'en pensez-vous?

Klari aima surtout Laeremans et avoua qu'elle ne connaissait pas l'école belge moderne. Elle avait découvert les impressionnistes français avec un enthousiasme qu'elle n'avait plus vu qu'eux.

— Eh bien! dit Luc, il faudra que je vous mène au Musée Moderne de Bruxelles.

Klari tressaillit d'aise. Ainsi donc, ils se reverraient, ils seraient l'un à côté de l'autre dans l'avenir.

— Je ne garderai que ces tableaux, dit Luc, tout le reste ira en vente.

— N'êtes-vous pas heureux dans cette maison? demanda la jeune fille.

— Je n'y vis guère et j'y ai passé une enfance morose et une jeunesse révoltée.

— Rien ne vous attache ici?

— Rien. D'ailleurs il ne faut pas s'attacher aux choses.

Ils descendaient un large escalier de chêne ciré.

— La maison est cependant bien belle, soupira Klari.

Elle pensait qu'elle la meublerait autrement, bien sûr.

— C'est que je ne vis pas ici, dit Luc, je repartirai un jour et ne reviendrai pas. Voilà pourquoi je veux vendre le tout. Je me sens un étranger ici. Aujourd'hui et plus encore que les autres fois, j'ai hâte de retourner en Afrique. Je suis déshabitué de ce monde.

— Vous vivez en Afrique, s'écria Klari consternée.

— Au Congo, exactement. Je suis en congé pour l'instant. Alors, jeune fille, je ne sens plus le roussi?

— Vous avez voulu m'intriguer, dit Klari.

Mais elle pensait, éperdue : « Il va repartir et à peine l'aurai-je gagné qu'il me faudra le perdre. » Luc lut son chagrin sur son visage mobile et passa son bras sous le sien : « Il y a quinze ans que je vis au Congo, expliqua-t-il, j'y suis parti aussitôt mes études terminées. »

— Et quand expire votre congé? demanda Klari, la gorge serrée.

— En novembre. Je venais de rentrer quand je vous ai rencontrée.

Ils étaient dans le vestibule, pavé de dalles rouges et noires. Klari était prête à pleurer.

— J'ai pensé que vous préféreriez déjeuner ici qu'en ville, dit Luc.

Klari était toute à sa déception. Il allait partir ! Elle ne voulait pas l'admettre et une volonté sauvage surgit en elle : celle de le garder. Elle leva vers lui un visage rasséréné et entra avec lui dans la salle à manger aux lourds bahuts sculptés. La table était mise, décorée avec soin, mais Klari préoccupée ne prêta aucune attention à la porcelaine et à l'argenterie.

— La maison a été fermée durant trois ans, raconta Luc, elle se ressent de cet abandon. J'ai engagé un domestique pour la durée de mon séjour. Vous verrez, il est excellent cuisinier.

— Pourquoi me disiez-vous tantôt que vous avez passé ici une enfance mélancolique et une jeunesse révoltée? interrogea Klari.

— Parce que ma mère est morte à ma naissance, que mon père ne s'en est jamais consolé et que j'ai été élevé par nos concierges, dans la cuisine. Ils m'ont parlé des anges et du Paradis, puis les curés sont venus et se sont occupés de mon âme. J'avais le foie sensible. Peut-être est-ce à cause de cela que je suis devenu un révolté. Mon père a voulu que je fasse mon droit à Louvain. Je voulais être médecin et les dogmes

religieux me rebutaient. Mon père n'a pu me retenir et j'ai fait mes études à l'Université Libre de Bruxelles. Cela a fait scandale dans la ville. Heureusement que mon père se passionnait pour les tabatières ! Il est mort pendant mon premier terme. Il se passe des mois sans que je pense à lui. Cette maison me le rappelle. Ce ne sont pas des souvenirs agréables. Pourtant, il s'est donné beaucoup de peine pour moi et j'ai fini par faire ce que je voulais. Heureusement que ma vie est ailleurs. Voyez-vous, je suis médecin itinérant.

— Qu'est-ce donc ? questionna Klari.

Il lui expliqua qu'il soignait surtout la maladie du sommeil, qu'il était chargé de la dépister et qu'il allait de village en village à travers le Kasai. Il y avait quinze ans qu'il ne faisait rien d'autre. Il était connu partout à présent, ami des chefs et des sorciers, initié à leurs pratiques de magie, personnage obscur parmi les Blancs et très respecté parmi les Noirs. Tout cela était nouveau et étrange pour Klari et elle l'écoutait passionnément.

Dans le train, elle s'était demandé de quoi ils parleraient, ce qu'ils pourraient se dire. Dans sa hâte, dans son espoir, dans sa sottise, elle n'avait imaginé que des mots d'amour, de grands serments, les avait craints, les avait attendus. Ce que Luc lui disait maintenant était plus beau que ce qu'elle avait rêvé. Ne lui confiait-il pas l'essence même de sa vie ?

Il vint un moment où Luc s'arrêta, sourit à la jeune fille et lui demanda : « Cela vous intéresse ? »

— Oh ! continuez, pria-t-elle.

Car tant qu'il racontait, elle oubliait pourquoi elle était venue et comment elle allait le perdre. Il lui fit encore bien des récits de sa vie nomade, lui décrivit les différentes tribus qui existaient sur le territoire qu'il explorait, puis il lui parla de l'Afrique du Sud et du Kivu où il allait parfois passer des vacances. Un monde énorme et nouveau s'offrait à Klari.

— Et vous, questionna enfin Luc, parlez-moi de vous?

Ce que Klari avait à lui dire était bien pauvre et bien terne à côté de ses fabuleux récits. Elle lui raconta cependant que son père venait d'envoyer à sa mère une grosse somme d'argent et qu'elle, sa sœur et son frère avaient refusé d'aller à Mexico.

— Mais c'est dommage, s'écria Luc.

— Pourquoi? se rebiffa Klari.

— N'est-ce pas une chance unique que de pouvoir partir au loin?

— Pas ainsi, en abandonnant maman, s'écria la jeune fille.

— Tôt ou tard, vous l'abandonnerez. Si vous vous mariez? Supposez même que ce soit avec moi, que je vous emmène en Afrique?

— Je ne veux pas me marier avant d'avoir terminé mes études, dit fièrement Klari, en pensant cependant éperdue : « Oh ! si cela pouvait être ! »

— Eh bien ! dans ce cas, vous vous marierez dans trois ou quatre ans. Et vous abandonnerez votre mère.

— C'est un abandon naturel. Ma mère s'y attend.

Ils étaient revenus, le repas terminé, dans la bibliothèque. Luc qui écoutait Klari en feuilletant distraitemment une revue, se mit à rire : « J'ignorais qu'il y eût deux sortes d'abandon. Vous avez vraiment refusé, tous les trois ? »

— Bien sûr.

Il n'interrogea pas plus loin. L'indignation de Klari le faisait sourire. Mais vraiment il ne s'intéressait pas aux affaires de famille des Palalda. Il en savait déjà assez. Il avait seulement envie de Klari, mais cette fille absurdement amoureuse de lui, l'effrayait un peu. Elle allait devenir terriblement encombrante. Pourtant, si Klari devait avoir un premier amant, pourquoi ne serait-ce pas lui? Il décida qu'il éviterait cette aventure, se leva : « Connaissez-vous la ville, demanda-t-il, je vais vous la montrer. »

Il ne voulait plus rester seul avec elle dans la maison. Il ne savait que trop ce qui allait suivre. Elle levait le bras pour fixer son béret de feutre blanc sur ses épais cheveux bruns. Le regard de Luc suivit son mouvement souple, gracieux et troublant. Pourquoi ne la prendrait-il pas? Il savait bien qu'elle était prête. Mais il n'avait que faire de cette enfant. Évidemment, il allait partir dans quatre mois, l'océan serait entre eux. Pourquoi pas? Il s'approcha d'elle, prêt à caresser ce jeune sein soulevé.

Klari abaissa le bras : « Voilà », dit-elle en se dirigeant vers la porte. Il la suivit. Il avait envie de rire de lui.

Ils furent dans la rue. Comme Klari était sortie devant lui, elle se retourna pour l'attendre et de nouveau elle pensa qu'il était différent de l'homme qu'elle avait rencontré un soir de juin. Il était moins grand qu'elle ne l'avait cru, il n'était pas blond, mais ses cheveux étaient décolorés et d'une nuance indécise. Elle le lui dit et ajouta : « J'imagine que j'ai aussi été une surprise pour vous? »

— Je me rappelais votre beauté, dit-il, on ne peut l'oublier. J'ai visité l'Espagne. Vous ressemblez aux femmes de ce pays.

— Mes aïeux étaient Espagnols, dit Klari, des Juifs chassés d'Espagne qui se réfugièrent en Hollande.

— N'avez-vous jamais été en Espagne, demanda Luc, il faudra que je vous y emmène.

Elle tressaillit, n'osa plus le regarder. Elle avait si peur, en venant à Malines, que leur amour ne se limitât à cette seule journée. Il faisait des projets d'avenir pour elle. Oh ! quel espoir insensé il jetait dans son cœur.

Il la regardait et vraiment il avait envie de l'avoir avec lui. Il lui restait quatre mois encore. Pourquoi ne les passerait-il pas avec Klari? Mais elle objecterait ses examens et sa mère. Non, il n'avait que faire d'elle et ne voulait pas compliquer sa vie. En traversant la

grand-place, Luc pensa que très probablement Adèle Verbist, la propriétaire de l'*Hôtel du Lion d'Or* et sa maîtresse depuis son retour, le verrait passer avec la jeune fille. Il n'en avait cure. Il ne s'inquiétait pas de ce que faisait Adèle, hors de leurs rencontres, et elle savait qu'elle n'avait pas à intervenir dans sa vie. Elle saurait, elle savait sans doute déjà qu'il avait reçu une jeune fille chez lui, mais elle ne lui poserait aucune question. Tout compte fait, il tenait à Adèle. C'était même à cause d'elle qu'il n'était pas parti en Angleterre, comme il en avait eu l'intention. Les amis qu'il avait dans ce pays étaient maintenant en Italie et le pressaient de les y rejoindre. Il le ferait sans doute. Les quelques affaires qu'il avait en Belgique étaient réglées. Il était décidé à vendre la maison, les meubles et les porcelaines. Il ne voulait plus avoir d'attaches en Europe et surtout dans cette ville où il était né, où il se sentait étranger et où il revenait vivre, cependant, à chacun de ses congés. Il voulait vivre là où on avait besoin de lui, où on le comprenait, où lui comprenait les êtres.

Adèle le vit passer. Luc la salua et Klari jeta un rapide coup d'œil à cette jeune femme haute et blonde, au teint coloré. Adèle était assise à la terrasse de l'hôtel, bavardant avec un client.

— Elle est belle, dit Klari.

— C'est la propriétaire du *Lion d'Or*, expliqua Luc, elle est Ostendaise, veuve depuis deux ans, et elle roule les r en parlant. Elle a du charme.

— Un peu rubénien, dit Klari, pincée.

Luc rencontrait Adèle dans une petite maison de campagne qu'il possédait à Rymenam, au fond d'une sapinière. Jusqu'à présent, ils étaient parvenus à tenir cette liaison secrète, car Adèle tenait à son bon renom et à la prospérité de ses affaires dans une ville aussi cléricale que Malines. Adèle pouvait être une femme pour l'Afrique. Elle était énergique et travailleuse. Mais que ferait Luc d'une femme en Afrique? Il avait

une maison à Tshikapa, mais n'y vivait pas. Il était constamment en route et couvrait chaque mois des milliers de kilomètres en auto ou à moto.

Klari avait le cœur étreint de jalousie. Mais Luc lui prit le bras, lui sourit et sa joie revint. Il l'entraînait dans des rues étroites aux vieilles maisons pointues, le long des berges de la Dyle ou du canal. Puis il la mena dans une église et lui fit voir *la Pêche miraculeuse* de Rubens. Klari qui prétendait ne pas aimer Rubens l'aima, cette fois-ci, éblouie par les chaudes tonalités du tableau, mais surtout parce que Luc le lui montrait. Ils revinrent. Klari s'arrêta sur un pont, s'appuya au parapet, Luc vint s'accouder à côté d'elle. Leurs silhouettes se reflétèrent en vacillant dans l'eau. Tantôt, pensa Luc, nous nous séparerons et nous ne nous reverrons plus. Il venait de décider qu'il partirait en Italie. Demain, il donnerait toutes les instructions nécessaires à son notaire pour que la maison de Malines et la villa de Rymenam fussent vendues. En Italie, il reverrait Lucy Prescott, la sœur de Tom. Elle avait été sa maîtresse lors de son précédent congé et ils n'avaient pas cessé de correspondre. Il savait que Lucy, divorcée depuis plusieurs années, était sur le point de se remarier. Elle lui présenterait sans doute son fiancé. Depuis qu'il l'avait quittée, plus rien dans leurs lettres n'avait rappelé leur liaison et Luc, pensant à elle avec plaisir, se souvenait de son intelligence aiguisée et de son esprit. Il lui vint envie de parler de Lucy à Klari. Aux premiers mots qu'il prononça, elle pâlit et lui jeta un regard si angoissé qu'il s'arrêta et puis changea de conversation. Mais Klari se rassérénait vite. Un rien lui faisait mal, un rien lui faisait plaisir. Elle regardait le ciel, les gens, les toits, Malines étalée dans la plaine, autour de Saint-Rombaut. Ils revinrent par la grand-place, entrèrent dans la cathédrale, happés par son ombre et sa fraîcheur. Luc laissa Klari s'avancer vers l'autel. Le soleil tombant à travers un vitrail l'enveloppa de

ses ors. La beauté de Klari était émouvante et Luc se troubla.

— Rentrons, proposa-t-il, quand ils sortirent de Saint-Rombaut.

Il ne pensait plus ni à Adèle, ni à Lucy, mais Klari regarda autour d'elle cette ville qui lui apparaissait toujours bleue et rouge, à cause de son ciel et de ses toits.

Quand ils furent dans la maison, Klari de la porte vitrée, contempla le jardin. Trois années d'abandon l'avaient rempli d'herbes folles et de roses qui poussaient à travers tout. Il n'y avait plus ni allées, ni plate-bandes et les pieds du vieux banc de chêne planté sous le large marronnier étaient rongés de mousse. Klari regardait et parlait, ravie. Soudain, elle se tut car Luc ne lui répondait plus et elle sut qu'il était derrière elle. Il entoura la jeune fille de son bras, se pencha sur elle, tandis que sa main lui effleurait le sein.

— Et si, murmura-t-il, si...

— Oui, répondit-elle, anéantie, consentante et délivrée.

La chambre de Luc était tout en haut de la maison et dans sa fenêtre Klari pouvait voir s'encadrer la cime du grand marronnier et la tour de Saint-Rombaut. Elle était étendue à côté de Luc, nue, blanche et brune. La main de Luc, appuyée un instant à l'épaule de Klari, descendait maintenant le long de son bras, suivant le contour de son corps. Klari regardait le marronnier touffu et la tour de pierre et avait un peu envie de pleurer. Elle tourna la tête vers Luc, l'embrassa sur la joue. Il rit : « Quel baiser de nourrice ! » Il savait à présent qu'avant lui, Klari n'avait aimé personne. La facilité avec laquelle elle s'était jetée dans ses bras, son manque total de défense, tout cela l'avait malgré tout dérouté et presque rassuré. Dieu merci, avait-il pensé, il n'avait rien à apprendre à cette fille. Mais maintenant il savait à

quoi s'en tenir et il commençait à l'aimer et à l'admirer. Elle était si simple et si naturelle dans son abandon.

— Klari, fit-il doucement, pourquoi tout cela? Tu ne regretteras pas?

— Je vous aime, dit-elle, je vous ai aimé dès ce premier soir.

Elle ne parvenait pas à le tutoyer. Elle le regarda, les yeux pleins de prière. Il devina ce qu'elle attendait de lui, qu'à son tour, il lui dit son amour. Mais il n'avait pas coutume de prononcer ces mots qu'elle espérait. Il passa la main dans les cheveux bouclés de Klari : « J'aimerais t'emmener », murmura-t-il. Il pensait à l'Italie, elle pensa à l'Afrique, lui lança un regard éperdu.

— Je ne veux pas vous perdre, dit-elle en s'accrochant à lui.

Il sourit et l'embrassa. Elle le regardait, elle regardait le plafond de la chambre traversée de poutres de chêne, elle regardait la fenêtre, le marronnier, Saint-Rombaut, tout ce dont elle devrait se souvenir à jamais.

— Je ne veux rien oublier, fit-elle.

Plus tard, elle alla à cette fenêtre qui était ouverte, se pencha sur le jardin abandonné et fut heureuse. Elle savait qu'elle ne perdrait pas Luc. Puis elle se tourna vers lui qui se tenait derrière elle.

— Tu as tout pour triompher, lui dit-il.

Elle rejeta avec ses mains ses cheveux en arrière : « Je ne veux pas triompher », s'écria-t-elle. Il comprit ce qu'elle voulait dire : qu'elle était à lui, qu'il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait. Et pourquoi ne la garderait-il pas? Il avait vécu déjà toute une existence et elle commençait seulement à vivre, jeune, neuve, radieuse, et amoureuse de lui. Allait-il rejeter cette belle fille aimante, tendre, soumise. Faudrait-il donc l'emmener avec lui en Afrique? Cela lui parut si profondément absurde qu'il voulut penser à autre chose.

Il se moquait assez de ces coloniaux qui épousaient la première jeune fille d'Europe entrevue. Il prit Klari par les mains : « Descendons, proposa-t-il, nous dîners en ville. » Mais elle protesta : « Non, non, restons ici. Je ne veux pas de gens autour de nous. » Il accéda volontiers à sa demande et s'amusa en la voyant dévaliser le garde-manger et transporter des plats dans la bibliothèque.

Ensuite, ils allèrent au jardin et s'assirent sous le vaste marronnier. Le carillon de Saint-Rombaut résonna soudain et Luc se souvint du concert annoncé pour ce soir-là. Klari était pleine de joie. Elle avait tout pour elle, pour son amour : la journée, le ciel, le soleil et maintenant ce chant plein d'allégresse qui s'égrenait dans l'air.

— Ne vendez pas la maison, s'écria-t-elle, le jardin est un tel trésor.

Luc se pencha sur Klari, l'embrassa. Il avait envie qu'elle restât, au moins jusqu'au lendemain. La nuit tombait lentement, le carillon se tut. Klari ne parlait plus, appuyée à l'épaule de Luc, émerveillée de tant de joie. Luc se détacha doucement d'elle et comme elle le regardait, étonnée, il dit : « Je pense qu'il est temps pour toi de prendre le train. »

II

L'ÈRE DES MENSONGES

Jean, Klari et Férída tournaient autour du champ de foire. Jean était revenu, avait couru au 5, à peine rentré. De Lugano, il avait envoyé à Klari des lettres enthousiastes et chargées de regrets. Il n'avait pas osé lui dire à quel point elle lui manquait, mais elle devait l'avoir compris et il arrivait, plein d'espoir et le cœur battant. Il était hâlé, il avait même grossi. Somme toute, pensa Klari en le voyant, il ne devait pas avoir fort souffert de leur séparation. Mais lui la regarda et rencontra des yeux qui n'étaient plus ceux de Klari. Il en ressentit un étrange malaise. Peut-être avait-elle trop travaillé. C'était dur pour elle d'avoir passé le bel été à préparer des examens.

— Tu as dû beaucoup te fatiguer, hasarda Jean.

Klari, distraite, qui l'avait à peine écouté, lui lança un regard furieux. De quoi se mêlait-il? Que lisait-il sur son visage pour lui parler ainsi. Elle se vit dans la glace et se reconnut. Elle n'avait ni grossi, ni maigri, ni même pâli. Que pouvait deviner Jean. Et s'il devenait, la belle affaire! Il saurait qu'elle avait un amant et que cet amant ne lui avait plus donné signe de vie depuis leur rencontre à Malines. Jean souffrirait, pour lui, trahi, et pour elle, méprisée. Luc ne voulait plus d'elle et Klari ne comprenait pas, blessée, humiliée et pleine d'angoisse. Par moment, elle pensait qu'il avait pu arriver malheur à Luc. Mais elle rejetait cette

idée, en se moquant amèrement d'elle-même. Tout était clair. Klari avait lu assez de livres et elle savait que les hommes pouvaient prendre une femme et la rejeter aussitôt. Ainsi avait fait Luc.

Elle s'était longuement regardée dans son miroir, rejetant ses cheveux derrière les oreilles. La beauté de son visage, cette beauté qui la trahissait, l'avait remplie de colère. Elle avait scruté son corps, ce corps qui ne l'avait pas servie, ce corps dont elle avait cru faire don à Luc. Elle se souvint alors qu'il lui avait dit, tout en laissant sa main descendre sur sa hanche : « Crois-tu qu'il suffise de donner ? Savoir recevoir est parfois plus difficile. » Klari n'avait pas prêté attention à ces paroles. A présent, elle comprenait leur sens et qu'elle n'avait rien apporté à Luc. Mais ce n'était pas vrai. Il avait eu d'elle son âme et sa vie, tout ce que Jean espérait d'elle.

Jean était si heureux de revoir Klari. Une nouvelle amertume fut en elle. Ce n'était pas lui qu'elle désirait. Elle avait rêvé d'un autre homme, d'un autre bonheur que celui qu'elle pouvait octroyer immédiatement et pour toujours à Jean. Allait-elle céder et l'accepter ? Elle se vit, créature pâle et mélancolique, descendant le large escalier de marbre de l'hôtel des Thibaut. Dans le hall, elle rencontrait Luc Aldering, venu confier ses intérêts au jeune notaire. Il était vieilli et miné par des années de colonie. Elle feignait de ne pas le reconnaître. Non, cela ne pouvait pas être, ne serait jamais. Elle aimait Luc, elle désirait Luc, elle voulait lutter. Mais comment le pouvait-elle ? Elle lui avait écrit en vain. Il ne répondait pas. Elle rougissait de colère et de honte en pensant à la lettre éperdue qu'elle lui avait écrite le soir même où elle était rentrée de Malines. « Mon ami, mon amour, mon cher amant ! » Il avait dû hausser les épaules et déchirer la lettre. Pourquoi ? N'était-elle pas belle, désirable, n'avait-il pas eu du plaisir à l'aimer ? Klari se disait qu'elle irait à Malines, que Luc ne pourrait pas la renvoyer. Mais

elle avait si peur de trouver la maison fermée ou Luc avec une autre femme. Elle se souvenait de cette Ostendaise dont il disait qu'elle avait du charme. Tant de choses séparaient Klari de Luc, tant d'années, tout ce que Luc avait déjà vécu. Il avait bien ri d'elle. A certains moments, Klari souhaitait d'être morte. Elle voyait Luc dans la chambre haute, avec cette femme blonde. Il lui caressait la hanche, il lui racontait son aventure avec cette stupide petite lycéenne. Et elle, pendant ce temps, entre Jean et Férida, tournait autour du champ de foire.

Férida avait eu cette brillante idée d'aller à la kermesse et maintenant, ils déambulaient, mêlés à la foule, grimpant sur les manèges, entrant dans les baraques. Férida avait voulu visiter le Musée Spitzner et ils avaient passé en revue des bocaux de fœtus et contemplé des photographies de frères siamois. Jean, Klari et Férida sortirent de là, un peu écœurés. Pour se remettre, ils grimpèrent sur les montagnes russes. Les wagonnets descendaient à une allure vertigineuse. Férida hurla et Klari qui en perdait le souffle s'accrocha à Jean. Puis ils galopèrent, debout, les pieds dans les étriers de leurs chevaux de bois, aux sons d'une romance sentimentale. Ils essayèrent le cake-walk et Férida se laissa tomber sur le tapis roulant. Dans un Palais du Rire, les glaces leur renvoyèrent leur image déformée et malgré leurs précautions, les jupes de Férida et de Klari se soulevèrent au-dessus de leur tête. Ils entrèrent dans une baraque, dénommée antre d'épouvante où, dans l'obscurité opaque, une lumière aveuglante éclairait soudain le monstre de Frankenstein, un squelette sortant de son cercueil, une femme pendue à la branche d'un arbre. Enfin, ils terminèrent par les autos-skooters. Féri fut tellement secouée qu'elle cria qu'elle avait le corps couvert de bleus, ce qui mit un terme aux exploits du trio.

Klari riait. Elle s'en rendit compte soudain. Elle riait malgré son désespoir, elle riait entre sa sœur et

Jean. Ils étaient assis dans une roulotte aménagée en tea-room et ils mangeaient des glaces. Ils regardaient la foule par la fenêtre. Elle commençait à s'écouler, mais le tintamarre n'arrêtait pas : les pick-up vrombissaient leurs refrains, les trams sonnaient, les autos klaxonnaient. Une violente odeur emplissait le champ de foire, celle de la friture, de la poussière, de la sueur humaine. Férida taquinait Jean. Il y était habitué et lui répondait avec le plus grand sang-froid. Klari, malgré son rire, se sentit affreusement seule, se leva brusquement, déclara qu'elle voulait rentrer chez elle. Férida ne l'entendait pas ainsi. Il y eut une discussion. Jean leva vers Klari un regard inquiet. Il connaissait ses sautes d'humeur, mais en ce moment il devinait en elle une angoisse que rien ne pouvait calmer. Si Féri n'avait pas été là, il l'aurait questionnée. Découragé, il laissa partir les jeunes filles. Férida, brusquement fatiguée, se serra contre sa sœur. Klari, attendrie et désespérée, l'entoura de son bras, pensa qu'elle allait oublier, que désormais elle consacrerait sa vie à polir ce diamant brut qu'était Férida.

Sottises. A peine fut-elle dans sa chambre que Klari cessa de penser à sa sœur. Elle se déshabilla lentement et cette fois-ci sans se regarder dans la glace. Le soir où elle était revenue de Malines, elle avait souri à son visage, à ses yeux qui n'étaient plus les mêmes, à sa bouche sur laquelle flottait encore le baiser de Luc. Émerveillée, elle avait peine à se reconnaître, sentant encore le bras de Luc autour de sa taille, sa main suivre le contour de son corps, sa poitrine dure contre la sienne. Quand ils s'étaient séparés, il lui avait dit : « Je n'oublierai pas », et il avait glissé dans sa main une améthyste qu'elle lui avait vu porter au doigt. Elle avait construit toute sa vie sur ce geste, une vie magnifique aux côtés de Luc. Elle était pleine d'impatience, attendant le lendemain, les lendemains si proches où elle s'éveillerait dans les bras de son amant. Elle lui avait écrit une lettre sans pudeur, sans

retenue, un aveu éperdu, un chant de gloire. Comment avait-elle pu être aussi folle ! Croire qu'il l'aimait, penser qu'elle pourrait avoir un enfant de lui et n'en ressentir aucune inquiétude, avoir une confiance aussi aveugle, se dire qu'elle serait tout pour lui puisqu'il n'avait personne à aimer !

Aujourd'hui, elle savait qu'il l'avait abandonnée, qu'il s'était joué d'elle et que sans doute elle l'avait mérité. Cet affreux secret de son désespoir et de son humiliation, elle devait le garder pour elle. A qui pouvait-elle le confier ? Si seulement elle avait pu parler à sa mère, cette mère que jusqu'à présent elle avait aimée par-dessus tout. Mais elle savait qu'elle ne pouvait attendre d'elle que des reproches. Quand Judith était revenue de Vichy, Klari s'était jetée éperdument dans ses bras, puis toutes deux s'étaient regardées avec une attention à la fois inquiète et passionnée.

Judith était revenue plus tôt que Klari ne le pensait. Celle-ci avait interrogé sa mère. Judith avait répondu évasivement, essayant de détourner la conversation, de décrire la ville d'eaux, Paris qu'elle avait traversé à l'aller, où elle avait découvert entre autres merveilles les Folies-Bergère et le Père-Lachaise ! Judith n'osait plus penser aux raisons de son retour, à la douleur subite qui l'avait saisie un soir, la traversant de part en part, lui étreignant la poitrine, lui tordant l'épaule. Elle avait cru mourir dans sa chambre d'hôtel. Petit à petit la douleur avait cessé, mais le lendemain Judith fuyait Vichy, épouvantée d'être terrassée à nouveau par ce mal, dans le train ou dans la rue, avant qu'elle fût arrivée chez elle. Pouvait-elle raconter cela à sa fille ? Maintenant, tranquillisée, elle pensait qu'elle avait dû avoir une violente crise de névrite, qu'elle aurait mieux fait de rester à Vichy et de s'y soigner. Rassurée, elle avait ri avec sa fille, parlant de Michel qui lui avait fait visiter Paris, de la cuisine française, prétendant qu'elle avait mangé tant d'artichauts qu'elle devait avoir au moins

cent kilos de fer dans le corps et que la moindre averse la rouillerait. Klari avait ri à son tour. Jamais Judith ne l'avait trouvée aussi belle, elle espérait de tout son cœur qu'elle aimait Jean, qu'elle l'épouserait. Depuis, elle venait fréquemment le soir bavarder avec sa fille aînée dans sa chambre. Elle fit de même ce soir où Klari revint de la kermesse. Elle la trouva déjà couchée, Klari lui raconta qu'elle s'était fort bien amusée avec Jean et Férida. Ses yeux brillaient. Elle décrivait le champ de foire et elle pensait à Malines, à ses vieilles maisons aux toits rouges, à ses rues calmes et étroites. Elle revoyait la vaste maison de Luc et la chambre haute. Sa mère était penchée sur elle, la regardant avec bienveillance. Une amère douleur s'empara du cœur de Klari. N'était-ce pas cette mère qu'elle était prête à sacrifier sans hésitation à Luc. Si seulement, elle pouvait tout lui avouer ! Mais Judith ne pourrait pas comprendre, ne pourrait pas admettre que sa fille se fût donnée à un inconnu. Klari ne pourrait pas la convaincre qu'elle avait agi de la seule façon qui fût honnête et sincère. C'était bien ainsi qu'elle avait été, se livrant sans détours et sans calculs à l'homme qu'elle aimait. La douleur en Klari se fit plus poignante. Elle chérissait sa mère. Judith lui parlait et elle pensait à Luc. Qu'avaient-elles désormais de commun ? L'amour et la peine de Klari étaient entre elles. Klari n'appartenait plus à sa mère. Ce soir, elles étaient ensemble, mais elles étaient deux étrangères. Judith ne le savait pas encore. Klari se sentait si loin de sa mère et pourtant elle avait tellement besoin d'elle. Elle lui en voulut de ne rien deviner, de ne pas l'interroger. Que s'était-elle donc imaginé ? N'y avait-il pas longtemps qu'elle avait jugé sa mère. Judith disait parfois en riant : « Klari me traite comme une sœur, mais une sœur cadette ! » Elle voulait ne pas s'apercevoir des réticences, de l'arrogance de sa fille. Ce soir, Klari se montrait confiante, abandonnée, affectueuse. Une grande joie emplissait Judith. Klari

lui revenait. Elle aussi s'était éloignée de Jaantje, mais Jaantje n'était pas sa mère, ne lui avait pas donné le jour, ne l'avait pas nourrie de son lait. Puis elle était revenue à Jaantje, bien des années après son mariage. Qu'avait-elle pensé de Klari? Elle ne l'avait jamais perdue. Elle la quitta, heureuse, tandis que sa fille s'abandonnait à son désespoir.

Comment oublier Luc, se demandait Klari. Elle l'aimait, elle ne voulait pas qu'il l'abandonnât, elle devait agir. Elle irait le trouver, son orgueil serait plus fort que sa honte. Si seulement elle pouvait le revoir... Elle s'endormit, les joues mouillées de larmes. Au matin, elle courut à la boîte aux lettres et y fut en même temps que sa mère.

Judith aussi attendait une lettre, une lettre de Nico. Elle en avait déjà reçu, elle avait intercepté celles qu'il avait adressées aux enfants. Elle en était arrivée là! Nico l'avait prévenue : puisqu'elle ne répondait pas affirmativement, il allait écrire à Michel et à ses sœurs. Peu lui importaient les raisons de sa femme. Il n'y attachait aucune importance, ne croyant ni à la brillante situation de Michel, ni au prochain mariage de Klari, ni à la faible santé de Férida. Comme s'il avait pu voir Michel arpenter les rues de Paris pour vendre des fournitures de bureau, Klari se rira de Jean et Férida faire des marches de 20 kilomètres à travers bois. Deux lettres étaient déjà arrivées, l'une pour Michel, l'autre pour Klari. Judith ne les avait cependant pas lues. Elle éprouvait trop de honte de devoir les retenir. Elle pouvait deviner le contenu de ces lettres. Nico décrivait sans doute la vie qui attendait ses enfants à Mexico, il leur faisait mille promesses. Oh! si Judith avait pu avoir confiance en ses enfants. Mais elle-même, à l'appel de Nico, se serait si facilement séparée d'eux. Et ne savait-elle pas qu'à présent son amour-propre, plus que son amour maternel était en jeu, puisque déjà elle s'était privée de Michel pour qu'il ne rejoignît

pas son père. Tous les moyens devaient lui être bons. Elle ne voulait consulter personne, ni ses tantes, ni M. Torcq. Elle luttait seule, avec des armes déloyales, comme celles de Nico.

Il y avait deux lettres dans la boîte. Judith plus prompte que Klari les prit devant elle. La jeune fille regarda par-dessus son épaule. La première enveloppe venait du Mexique, elle était pour Klari. Judith, mortellement pâle, la tendit sans regarder sa fille. Mais celle-ci réclamait la seconde lettre qui portait le timbre italien. Elle avait reconnu l'écriture de Luc. Judith se tourna vers elle. Une nouvelle inquiétude s'emparait d'elle. Elle aussi avait reconnu cette écriture. Elle détestait poser des questions à ses enfants, mais elle demanda : « Qui est-ce ? »

— Tu ne le connais pas, répliqua sèchement Klari, se préparant à monter dans sa chambre.

— Réponds-moi, cria Judith.

Elle avait élevé la voix, cependant elle se disait : « Non, je ne veux pas la gronder, je ne veux pas me disputer avec Klari, pas en ce moment, quand son père la supplie sans doute de le rejoindre. »

— Il s'appelle Luc Aldering, dit Klari, tu vois bien que tu ne le connais pas.

— Jusqu'à présent, j'ai connu tous tes amis, fit Judith.

Sa voix tremblait. Dans le ton de Klari, elle avait discerné de la bravade et de l'animosité et en même temps une tranquille assurance qui lui faisait peur, une assurance de femme.

— Pourquoi connaîtrais-tu tous mes amis ? dit Klari.

Elle grimpait vivement les escaliers.

— Klari ! appela sa mère.

La jeune fille se retourna, le visage empourpré de colère.

— Descends tout de suite, ordonna Judith, je n'aime pas du tout que tu sois en correspondance avec des inconnus.

Cependant, elle faisait un grand effort pour se maîtriser. Mais elle ne savait plus ce qu'il convenait d'empêcher : que Klari lût la lettre de son père ou celle de Luc Aldering. Klari se dressait devant elle en ennemie, l'œil brillant et sombre, le menton levé et provocant.

— Qu'y a-t-il entre cet homme et toi? demanda Judith.

— Est-ce une enquête? persifla la jeune fille.

Elle était pleine de colère et d'impatience. Elle avait enfin une lettre de Luc, elle brûlait de la lire et sa mère n'en finissait pas de la questionner.

— Eh bien! insista Judith.

— Cela ne te regarde pas, jeta Klari.

Elle vit que sa mère était blême et s'appuyait au mur.

— C'est bon, dit Judith, j'en sais assez.

— Mais qu'est-ce que tu t'imagines? cria Klari.

Elle avait si souvent souhaité parler à sa mère, mais en ce moment elle ne désirait plus qu'une chose : lui cacher la vérité. Cette mère si discrète, qui laissait toute liberté à ses enfants, étalait soudain son autorité maternelle. Et cette autorité existait, puisque Klari devait mentir, inventer n'importe quoi. Sa mère n'avait pas à savoir. Luc Aldering appartenait à Klari seule. Personne n'avait le droit de l'interroger, personne ne pouvait l'empêcher d'aimer cet homme comme elle le voulait. Elle répondit cependant, pour tranquilliser sa mère : « C'est un médecin colonial en congé, je l'ai rencontré chez les Thibaut. C'est un homme intéressant et cultivé et comme il n'habite pas Bruxelles, il lui plaît de m'écrire. »

— Il n'est rien pour toi, vraiment rien? insista Judith.

— Mais non, maman, calme-toi.

— Klari, fit Judith, promets-moi de cesser ces relations épistolaires. Cela n'a pas de sens.

— Il retourne bientôt au Congo, dit Klari.

Elle pensait qu'elle demanderait à Luc de lui écrire désormais poste restante.

Judith la regarda monter les escaliers, pleine d'angoisse. Klari prétendait que ce Luc Aldering n'était rien pour elle, mais elle n'avait prêté aucune attention à cette autre lettre qu'elle tenait en main, celle de son père.

III

KLARI PREND UNE DÉCISION

Klari savait maintenant. Qu'elle ne le reverrait plus. Qu'il ne l'aimait pas, qu'il n'avait prononcé aucune parole qui pût le lui faire croire. Elle s'était jetée à sa tête, il l'avait prise. Il lui avait enseigné ce qu'elle désirait apprendre. Il lui avait donné autant qu'elle lui avait offert. Ils n'avaient plus rien à se dire et c'était la dernière lettre qu'il lui écrivait. Il espérait ne plus en recevoir d'elle, il ne les lirait plus. Telle était la lettre de Luc Aldering, cette lettre passionnément attendue, cette lettre qui répondait à l'amour, à la tendresse, aux espoirs de Klari. Cette lettre qu'elle avait ouverte en la pressant sur son cœur.

Oui, c'était ainsi que tout devait finir, puisqu'elle avait été assez insensée pour se laisser berner par les paroles d'un inconnu, pour lui écrire, pour venir le retrouver dans sa maison, dans son lit, pour croire qu'ils étaient liés d'indissoluble amour. Voilà ce qu'avait fait l'intelligente, l'ambitieuse, l'égoïste Klari, camouflant en amour ce qui n'avait été sans doute que curiosité et impatience. Comme cet homme s'était moqué d'elle. Tout avait été mensonge : ses paroles, ses caresses, ses baisers. Sans doute était-ce ainsi qu'on s'armait pour la vie.

Klari enfouit la tête dans son oreiller. Elle ne pouvait croire à cette catastrophe. Elle avait dû mal lire

la lettre de Luc. Elle la reprit, la rejeta aussitôt et se mit à sangloter désespérément. Elle n'avait pas mérité une honte pareille, qu'allait-elle devenir? L'orgueil blessé la redressa. Elle alla à sa commode, ouvrit un tiroir. Elle y avait caché l'améthyste que Luc lui avait donnée. Elle n'avait jamais osé la porter, parce qu'elle craignait les questions de sa mère. Elle regarda la belle pierre violette et limpide. Pourquoi la lui avait-il donnée? Elle comprit soudain : en lui glissant cette bague dans la main, Luc ne lui disait pas adieu. Il la payait et elle avait accepté. Elle ne voulait pas garder cette améthyste une minute de plus. Impulsive et fébrile, elle chercha une petite boîte, une feuille de papier, emballa la bague. Ce n'était plus maintenant qu'un mince paquet sur lequel Klari inscrivit le nom de Luc et son adresse de Malines, la seule qu'elle connût, car il ne lui donnait pas celle de Florence. Elle ajouta ces mots : « Échantillon sans valeur. » Sans valeur. Son bel amour n'existait pas, Luc n'était plus. Tout cela avait disparu et si facilement, puisqu'il n'y avait jamais rien eu. Mais Klari serrait sa tête dans ses mains. Elle n'avait pas su choisir, elle avait livré son âme et son corps au premier venu. Tout cela avait été une sordide aventure. Comment allait-elle vivre maintenant? Elle ne pourrait supporter un souvenir pareil. Dans certains romans qu'elle avait lus, quand une jeune fille avait été séduite, elle devenait la proie de tous les hommes qu'elle rencontrait. Mais Klari ne voulait pas rouler des bras d'un homme dans les bras d'un autre. Elle en avait peur et elle comprit que seule la mort pouvait la sauver. Elle était assise à sa table de travail. Elle se leva. Elle ne pleurait plus et elle vit sur son lit où elle s'était jetée tantôt la lettre de son père. La veille encore, il y avait à peine une heure, elle l'aurait ouverte avec une folle curiosité. A quoi bon, maintenant? Elle prit la lettre, la glissa dans un buvard. Que pouvait-il lui écrire? Plus rien n'intéressait Klari. En se refusant à

ouvrir cette lettre de son père, Klari rejetait le monde. Elle sortit du tiroir où elles avaient été cachées avec l'améthyste, les lettres de Luc. Tantôt, elle les déchirerait, elle en éparpillerait les morceaux au vent et on ne trouverait rien sur elle. Elle les mit en poche, sortit de sa chambre. Du vestibule, elle cria à sa mère qui était dans la cuisine : « Je vais à la bibliothèque ! »

Klari fut dans la rue. Alors, elle se rendit compte qu'elle ne savait pas où elle allait et ce qu'elle allait faire. Mais elle serrait dans sa main un petit paquet : « Échantillon sans valeur. » Elle irait d'abord le déposer à la poste. Et ensuite ? Elle irait à Malines, elle irait revoir la maison de Luc, elle errerait dans les vieilles rues étroites et calmes, le long des berges mélancoliques et à la nuit tombante, elle se laisserait glisser dans la Dyle. Oui, c'était ainsi qu'elle ferait.

Le bureau de poste était situé non loin du 5 et Klari y rencontra Élisabeth. Il y avait quelque temps déjà qu'elles ne s'étaient vues. Élisabeth avait passé trois semaines dans les Ardennes. Elle venait d'en revenir, les bras et le visage couverts de taches de rousseur, gaie, souriante, sereine. Elles bavardèrent un peu, puis sortirent ensemble de la poste.

— Que faites-vous maintenant ? demanda Élisabeth.

— Ce que je fais... oui, ce que je fais, balbutia Klari.

Elle aurait pu dire : « Je vais me jeter dans la Dyle ! » Elle imagina la consternation d'Élisabeth. Au même instant, elle constata qu'elle n'avait pas d'argent sur elle et qu'elle ne pouvait donc prendre le train. Elle en fut soudain soulagée. A Malines, se serait-elle contentée de regarder la maison ? Elle aurait sonné, Luc était peut-être rentré d'Italie. Klari se fit horreur d'être si misérable, si honteuse et encore si humble !

Élisabeth la regardait : « Vous ne vous sentez pas bien ? Vous êtes si pâle. »

— J'ai un peu de migraine, fit Klari, cela va passer.

Elles ne savaient que se dire. Élisabeth le regret-tait. Klari était étrange. Il n'y avait ni arrogance, ni impatience dans ses propos. Elle paraissait égarée, désarmée. Élisabeth fit une dernière tentative pour se rapprocher d'elle : « Voulez-vous venir avec moi à la Rétrospective des peintres hollandais? » demandait-elle. Elle ne sut pas qu'elle ramenait Klari à la vie. Elle s'attendait à un refus sec.

A sa grande surprise, Klari se laissa entraîner, monta avec elle dans un tram et peu à peu, se mit à bavarder. Élisabeth la questionna sur ses examens. Depuis plus d'un mois, Klari savait qu'elle ne les passerait pas. Elle avoua qu'elle n'était pas prête. Élisabeth la regarda avec consternation. « Il vous faudra donc retourner au lycée », dit-elle. Klari fit un geste évasif. Élisabeth perçut son indifférence et s'étonna. Elle savait avec quelle ardeur Klari avait étudié et ne comprenait rien à son apathie actuelle, bien qu'elle sût que les Palalda étaient gens versatiles et capricieux. Cependant, Élisabeth avait cru que Klari était moins velléitaire que les autres.

— Enfin, ce n'est pas terrible, fit-elle pour consoler Klari, une année de rhétorique ne vous fera pas de tort.

Klari avait envie de rire. Depuis quand ne pensait-elle plus à ses études? Luc avait détruit toutes ses aspirations et elle l'avait laissé faire. Tout cela n'avait plus aucune importance. Ce soir, elle serait morte. Élisabeth serait la dernière à laquelle elle aurait parlé et elle voulut lui laisser d'elle un souvenir éblouissant. Les yeux de Klari brillèrent. Élisabeth eut bientôt à côté d'elle une jeune fille belle, animée, spirituelle et enthousiaste. Klari tenait son rôle à merveille, sans oublier un seul instant que c'était le dernier.

Elles arrivaient au Palais des Beaux-Arts et dans la première salle d'exposition, elles se trouvèrent en face des Frans Hals. Klari ne cacha pas sa joie, alla de tableau en tableau, se récriant de plaisir, parta-

geant le même enthousiasme qu'Élisabeth. Puis elles virent les Rembrandt. Klari, le cœur étreint d'émotion, resta muette et bouleversée devant le Jérémie assistant à l'incendie du Temple et à l'anéantissement de Jérusalem. En elle aussi, tout était détruit.

Comme Klari ressemble à Michel, se dit Élisabeth, ils ont tous deux le don d'émotion et d'enthousiasme. Elle comprit pourquoi les Palalda ne pouvaient jamais se laisser abattre par le sort, pourquoi ils découvraient chaque jour un monde neuf, pourquoi ils vivaient tant de vies en une. Tantôt elle avait vu Klari découragée, anéantie. Maintenant, elle avait oublié son chagrin, l'art lui ouvrait un monde sans bornes qui pouvait lui appartenir.

Quand elles quittèrent enfin l'exposition. Élisabeth proposa à Klari de faire un peu de marche. C'était la première journée de septembre. La brume du matin s'était dissipée et le ciel était léger et indolent. Klari et Élisabeth descendirent le Mont des Arts et s'arrêtèrent sur une terrasse déserte. Elles s'assirent sur un banc, à l'ombre d'un saule. A travers les branches qui ondulaient mollement sous la brise, elles virent la tour de l'Hôtel de Ville qui s'élançait comme un chant dans la lumière. Un gros merle passa, se posa sur la balustrade de pierre, glissa à ras du sol et s'ébroua dans une flaque d'eau. Il n'en finissait pas de soulever ses plumes et de tremper son ventre rond. Des feuilles de lierre, énormes et luisantes s'étaient étalées comme des dames de qualité sur une roche grise. Klari promena son regard brillant sur la terrasse, sur l'ombre des branches qui frissonnaient sur les dalles, sur la tour qu'elle eût voulu enfermer dans ses doigts. En même temps qu'Élisabeth, elle saisit la douceur du moment.

— J'aime cette ville, dit Élisabeth, j'en connais chaque pierre, chaque façade. Je suis née à Bruxelles, mon père aussi. Je ne voudrais pas vivre ailleurs.

— Vous n'avez jamais voulu vous évader? demanda Klari.

— Non. Vraiment pas. Je manque sans doute d'imagination.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas?

Élisabeth soupira légèrement. Si seulement elle avait marché droit comme tout le monde. A quoi bon vouloir fuir, partout elle se retrouverait comme elle était.

— Je crois, fit Élisabeth, qu'il faut accepter la vie, sa vie. J'ai lu un jour le récit d'une ascension de montagne. Lorsqu'on demanda aux ascensionnistes pourquoi ils avaient voulu gravir la montagne, ils répondirent simplement : parce qu'elle était là. Eh bien ! la vie aussi est là et il faut l'accepter.

— Telle qu'elle est, se révolta Klari, ce serait trop facile.

— Ce n'est pas facile, dit doucement Élisabeth.

Elles s'étaient levées et marchèrent un moment en silence. Au bas du jardin, surgirent, à droite, les deux tours carrées de Sainte-Gudule et à gauche le beau clocher roman de l'église de la Chapelle.

— C'est vrai, murmura soudain Klari, j'aime cette ville.

Elles descendirent jusqu'à la Grand-Place colorée et fleurie. Élisabeth acheta une brassée de roses à une des marchandes, assise sous son parasol à rayures. Elle en tendit la moitié à Klari et sourit en voyant le ravissant visage penché sur les fleurs qui étaient d'un rouge sombre et velouté. Elle faillit lui dire qu'elle avait reçu la grâce et que la vie ne pouvait être qu'un triomphe pour elle, mais se rappela à temps la vanité et l'orgueil de Klari. Elles revinrent enfin ensemble chez elles et se quittèrent devant la villa Torcq. Sur le rebord de la fenêtre, le chat Fridolin s'étirait en ouvrant sa petite gueule rose. Élisabeth le caressa et le soulevant délicatement par la peau du cou le posa sur le seuil de la maison. Elle ouvrit la porte et il se glissa, ondoyant et félin, entre ses jambes.

Klari attendit qu'Élisabeth fût entrée pour pénétrer à son tour chez elle. Tout à coup elle se rappela qu'elle ne devait pas y revenir et qu'elle avait quitté le 5, pour toujours, quelques heures auparavant. Avait-elle vraiment désiré mourir? Et pourquoi, et pour qui? Parce que Luc Aldering s'était joué d'elle, parce qu'elle était allée à lui de toute la sincérité de son amour? Elle n'avait commis aucune bassesse, elle avait été loyale et honnête. Elle pouvait aller la tête haute, rien ne l'avait diminuée, et elle allait vivre. La vie était un trésor. A cause du ciel bleu, du soleil, d'une tour de pierre ajourée, à cause de la grâce du chat Fridolin.

Klari entra, éblouie, dans la salle à manger. Sa mère et Férida étaient déjà à table.

— Si tard, fit Judith.

Elle essayait de garder sa voix habituelle. Elle savait que Klari n'avait pas lu la lettre de son père, car aussitôt après son départ, elle était montée dans la chambre de sa fille, avait ouvert ses tiroirs, fouillé dans ses papiers et finalement découvert la lettre non décachetée de Nico. Elle avait failli la prendre, la déchirer, mais n'avait pas osé. Pourquoi Klari n'avait-elle pas ouvert la lettre? Judith le devinait. Il y avait l'autre lettre. Celle-là, Judith l'avait cherchée en vain. Cette lettre qui devait avoir une telle importance que Klari avait oublié de lire celle de son père. La jeune fille était là maintenant. Elle évitait de regarder sa mère et sa sœur. Avant de se mettre à table, elle prit un vase, alla le remplir d'eau à la cuisine et revint dans la salle à manger pour disposer les roses.

— Ce qu'elles sont belles, s'extasia Férida.

— Devine qui me les a données? Élisabeth!

— Oh! c'est une si gentille fille!

Judith ne dit rien. Elle était certaine que Klari mentait. Qui donc avait-elle rencontré ce matin.

— Nous sommes allées à la Rétrospective de peinture hollandaise, raconta Klari, c'est magnifique! —

Elle parlait, la cuiller dans son assiette de potage, mais incapable de la porter à sa bouche.

— Tu manges ou non? demanda finalement Férida, car sa mère et elle attendaient que Klari eût fini pour se servir du second plat.

Klari avait oublié qu'elle se trouvait à table. Elle repoussa son assiette : « Oh ! non, pas de potage pour moi ! »

— Tu aurais pu l'annoncer plus tôt, remarqua aigrement Férida.

Les disputes habituelles renaissaient et Judith sourit. Elle pensa que rien encore n'était changé, mais elle vit que sa fille aînée mangeait à peine et qu'elle était bien loin du 5. Au dessert, Férida et Klari firent la paix et elles allèrent ensemble laver la vaisselle.

— Viens avec moi, dit Klari quand elles eurent fini.

Elle avait soudain peur d'être seule et peur de rester en tête à tête avec sa mère. Mais Férida devait rejoindre des camarades. Si Klari avait osé, elle serait allée chez Élisabeth, mais elle s'était déjà trop abandonnée à Élisabeth et elle craignait de se trouver sans défense devant elle. Elle monta dans sa chambre. Son lit était défait. Elle se contenta de le recouvrir hâtivement et puis, assise à sa table, elle se prit la tête dans les mains, effrayée du vide qu'elle sentait autour d'elle et irrémédiablement perdue. Car son exaltation l'avait quittée, de même que son sursaut d'orgueil. Qu'allait-elle devenir? Pourtant, il fallait qu'elle tînt bon. Mais comment reprendrait-elle désormais ses études? Elle échouerait au Jury Central et il ne pouvait être question de revenir au lycée. Ses compagnes en feraient des gorges chaudes et elle ne voulait plus les voir. Tout à coup, elle se souvint de la lettre de son père et la chercha dans le buvard où elle l'avait glissée. Elle l'ouvrit.

N'était-ce pas bizarre que justement aujourd'hui elle reçut cette lettre. Avant même d'en entamer la

lecture, Klari devina ce que son père lui demandait et avant de l'avoir terminée, elle sut qu'elle partirait et que dans ce départ était son salut. Il fallait que ce fût ainsi. Qu'elle eût perdu Luc, qu'elle eût désiré mourir, qu'elle fût revenue à la maison pour trouver la lettre de son père. Il lui parlait de ses entreprises, lui décrivait ses propriétés, vantait ses relations. Il l'invitait à venir passer quelques mois à Mexico. Si elle s'y plaisait, elle pourrait y rester et il lui serait facile de revenir une fois par an en Belgique pour rendre visite à sa mère. Il écrivait la même lettre à Michel. Quant à Férida, encore si jeune, il valait mieux pour l'instant qu'elle restât auprès de sa mère. Klari ne devait surtout pas s'étonner de son long silence. Il n'avait pas voulu donner signe de vie à sa femme et à ses enfants avant que sa situation ne fût absolument brillante. Il disait aussi à Klari qu'il lui avait déjà écrit et qu'il supposait que sa lettre s'était égarée. Dès qu'il aurait une réponse affirmative, il lui enverrait un chèque pour qu'elle pût se faire un trousseau et introduire une demande de visa auprès du Consulat du Mexique à Bruxelles. Klari se leva, alla à la fenêtre, plongea son regard dans le jardin envahi d'herbes folles. Sa résolution était prise. Elle devait partir pour oublier, pour ne pas gâcher irrémédiablement sa vie. Elle écrirait aussitôt à son père.

La porte s'ouvrit et Judith entra chez sa fille. Klari devina la question que sa mère allait lui poser et la devança : « Je viens de lire la lettre de papa », dit-elle. Judith s'assit sur le lit, incapable de répondre. Son visage était pâle, ce visage toujours rose et frais. Mais Klari ne voulait pas s'en apercevoir. Judith avait l'impression que son cœur cessait de battre. Elle ne pouvait parler, elle regardait intensément Klari, essayant de rencontrer des yeux qui la fuyaient.

— Ton père te demande de le rejoindre, dit-elle enfin, essayant de réprimer le tremblement de sa voix.

— Voici sa lettre, lis, maman.

Klari la tendit à sa mère et pendant que celle-ci la parcourait, plongeait à nouveau son regard dans le jardin.

— Alors? interrogea Judith, tout en repliant la lettre.

Elle espérait encore que Klari allait rire et se jeter à son cou. Mais la jeune fille ne bougeait pas.

— Tu veux donc partir, cria Judith.

Klari se retourna et ne reconnut pas sa mère qui la regardait fixement, la bouche ouverte.

— Je dois partir, dit Klari.

— Je ne comprends pas, s'écria Judith.

Elle avait commencé à parler sur un ton très haut. Elle se rappela qu'elle devait conserver tout son calme et ajouta à voix basse : « Je croyais être sûre de toi. »

— Je ne veux plus rester ici, fit Klari, j'ai là-bas une chance de m'établir, de mener la vie que tu souhaites pour moi. Je ne peux plus supporter notre médiocrité.

— Klari, s'exclama douloureusement Judith, je ne te reconnais pas. Tu avais d'autres aspirations. Tes études...

— Mes études sont fichues. Je ne me présenterai pas au Jury Central. Et je ne veux pas retourner au lycée.

— Et Jean? Il t'aime.

— Peut-être, mais je n'ai que faire de lui.

— Tu lui briseras le cœur. Et moi! Tu veux donc m'abandonner comme ton père m'a abandonnée. Je croyais que tu m'aimais, que tu méprisais ton père.

— Oh! maman, s'écria Klari, je t'aime, mais je ne veux plus rester à Bruxelles. Tu n'as pas le droit de m'enchaîner ici.

— Tu crois donc tout ce que ton père te raconte! Mais c'est du bluff, tu entends, rien que du bluff!

— Le chèque n'était pas du bluff, maman.

Judith était blême.

— Oui, fit-elle lentement, cet argent, c'était l'ap-

pât. Il t'a gagnée avec cet argent. Toi l'indépendante, la fière, la dédaigneuse Klari !

— Ah ! non, bondit Klari, cet argent, c'est toi qui l'as accepté.

— Pour toi, pour Féri, pour Michel. De quoi vis-tu ? De quoi as-tu vécu auparavant ? S'il n'y avait pas eu mes tantes, nous serions morts de faim tous les quatre.

— On ne meurt pas si vite. Tu aurais travaillé pour nous élever, Michel et moi nous aurions aussi appris à gagner notre vie.

— C'est probablement ainsi qu'a raisonné ton père. Et tu es bien sa fille : froide, égoïste, sans cœur.

— Et pourquoi t'a-t-il quittée ? Je ne veux pas être comme toi, végéter dans cette maison délabrée. Je veux vivre. Je deviendrai folle ici. M'as-tu jamais comprise, m'as-tu jamais conseillée, m'as-tu jamais aidée ?

— Ton père fera tout cela, dit amèrement Judith.

Elle était debout maintenant, essayant dans un dernier effort de retrouver son sang-froid.

— Tu n'as pas le droit de m'empêcher de partir, cria Klari, c'est mon père, ce n'est pas un inconnu.

— Oh ! fit Judith, si seulement c'était un inconnu. J'aurais compris que tu ailles rejoindre un amant, un homme que tu aimes. Mais me trahir, moi, et pour qui !

— Tu ne penses qu'à cela. Te trahir ! Voilà donc le mot. Parce que papa ne veut pas de toi, parce qu'il me réclame.

A toute volée, Judith lança une gifle à sa fille. Klari, brusquement dégrisée, songea en un éclair : « Mais qu'ai-je dit, qu'ai-je fait. Ce n'est pas pour cela que je veux aller à Mexico ! » Seulement, Judith la frappa à nouveau. Klari, comme une folle, s'élança hors de la chambre.

IV

UNE PAIRE DE BOUCLES D'OREILLES

Klari courait dans la rue, les tempes bourdonnantes, les joues en feu. Oui, tout s'était bien passé. Maintenant, elle aurait le courage de partir, sans regrets et sans scrupules, puisque sa mère prétendait user de son droit d'ingérence et de veto, uniquement pour se venger de l'homme qui l'avait abandonnée. Là était tout le drame. Elle ne pouvait admettre que cet homme réclamât maintenant ses enfants et non pas elle et elle mourait de jalousie. Peu lui importait le brillant avenir que Nico pouvait assurer à ses enfants. Elle préférerait les voir croupir à ses côtés. Avait-elle jamais su diriger ses enfants? Quel droit s'arrogeait-elle à présent? Comme tout devenait clair pour Klari. Cette magnifique liberté que leur mère leur laissait, à tous trois, n'était-ce pas pour mieux les tenir? Pourquoi avait-elle voulu que Michel allât à Paris, sinon pour l'empêcher de rejoindre son père. Pourquoi ne surveillait-elle pas mieux l'éducation de Férida, sinon pour avoir plus d'emprise sur cette âme désordonnée. Oui, Klari comprenait tout à présent et plus rien ne la retiendrait. Elle était libre comme jamais elle ne l'avait été. Judith était désormais une ennemie.

Klari marcha d'abord sans rien voir autour d'elle, puis elle reconnut le boulevard ombragé de marronniers qui menait au parc. Bientôt elle surplomba sa

masse touffue, ses sentiers tortueux. Le parc s'encastrait dans une profonde vallée. Au-delà de ses arbres, Klari pouvait voir le dôme parsemé d'étoiles de l'église Sainte-Marie, les tours roses de l'Hôtel Communal de Schaerbeek, le clocher gris de Saint-Servais. Ce panorama l'enchantait d'habitude, mais cette fois elle n'y prêta aucune attention. Elle pénétra dans le parc, s'assit sur un banc, au bord d'une allée. Une quantité de sentiers dévalaient vers le fond du parc. Klari connaissait les moindres recoins de ce vaste jardin, les étangs remplis de canards caquetants, les pelouses où les paons faisaient la roue et une fontaine qu'on appelait la Fontaine d'Amour. Toute l'enfance de Klari était liée à ce parc. Jadis elle y était venue avec son père. Nico la tenait par la main. Elle émiettait du pain aux canards en criant de joie lorsqu'elle les voyait happer un morceau. Nico était grand, il portait un large chapeau en paille de Panama et fumait un long cigare noir. Klari trouvait que son père ne ressemblait à aucun autre papa et elle en était très fière. Plus tard, elle était allée au parc avec ses compagnes de classe et dans une des allées, elles avaient rencontré un homme qui exhibait son sexe. Elles s'étaient enfuies, effarouchées et indignées, puis avaient tenu un long conseil, se demandant s'il convenait de signaler le fait au gardien. Ne sachant comment décrire l'incident, elles avaient décidé de n'en rien faire et s'étaient tues honteusement. Quand Klari eut treize ans, elle vint au parc, les soirs d'été, en compagnie de sa mère, de grand-mère Jaantje, de Férida et de Jean. Michel était alors à Anvers, avec son père. Il y avait une guinguette à l'entrée du parc. Judith et Jaantje s'asseyaient à une table, sous un parasol rayé. Le samedi soir, un chanteur se faisait entendre. Il était chauve et arborait de longues moustaches, certainement découpées dans ce qui avait été son cuir chevelu, prétendaient les enfants. Il chantait un refrain inepte qui mettait la foule

en joie : « Qu'est-ce qu'il faut pour être heureux ? La galette, la galette ! » et une longue romance où il était question d'une jeune femme tuée à l'église, le jour de ses noces, par un amant éconduit. Férida, Klari et Jean pouffaient de rire. Ils ne restaient pas longtemps avec les deux femmes, partaient le long des sentiers, s'amusaient du cri bizarre des paons, se penchaient sur la Fontaine d'Amour. Une fois le bras de Jean avait frôlé le bras nu de Klari. Elle avait senti le trouble du garçon et s'était légèrement écartée de lui. Parmi tous ces souvenirs, le plus éloigné, le plus oublié lui revint à la mémoire. Quand elle était petite, sa mère la confiait parfois à une jeune voisine. Simone devait avoir vingt ans. Klari l'aimait beaucoup parce qu'elle était jolie et lui racontait des histoires tragiques et merveilleuses. Simone menait Klari au parc. Elles y rencontraient un jeune homme qui venait leur parler. Simone riait et rougissait. Un dimanche matin, elles étaient allées au parc, comme d'habitude, mais n'y étaient pas entrées. Simone avait prétexté une course à faire pour renvoyer Klari chez elle. A l'heure du dîner, la mère de Simone était arrivée chez les Palalda, Judith étonnée, avait interrogé sa fille devant la mère de Simone, celle-ci était partie bouleversée. Klari n'avait jamais revu Simone, mais bien des années après, elle avait appris qu'elle s'était enfuie avec un amant, qu'abandonnée par lui, elle s'était suicidée et qu'on avait repêché son corps dans le canal. Aujourd'hui, Klari n'avait plus pitié de Simone. Elle pensait que certaines personnes avaient le suicide bien facile. N'avait-elle pas lutté et accepté la vie ? Mais que serait cette vie ?

Luc était en face de Klari, lui parlait, lui souriait. Klari se souvint du dessin de sa bouche et faillit crier. Elle avait voulu vivre avec Luc et elle était seule désormais. Sa mère aussi avait voulu vivre avec son père et elle l'avait perdu. Klari se cuirassa contre la pitié qui l'envahissait pour elles deux. Elle se rappre-

lait les deux gifles de Judith et qu'ainsi elle avait cessé d'être sa fille. Elle était libre maintenant, elle avait rejeté ses entraves. Plus rien ne pouvait l'arrêter, sauf peut-être le désir passionné qu'elle avait de Luc. Luc lui avait pourtant infligé une humiliation pire que celle de sa mère et il remplissait encore son cœur.

Peu à peu le calme revint en Klari. Elle avait peine à croire à tout ce qui s'était passé dans la journée. Elle avait désiré mourir et elle voulait maintenant partir au Mexique. Elle avait aimé sa mère et elle allait rejoindre son père. Tout cela s'était décidé en moins de vingt-quatre heures. Elle avait perdu Luc, elle avait perdu sa mère, sa vie entière était changée. Elle se leva, parce qu'un homme venait s'asseoir sur le banc qu'elle occupait, sortit du parc et rentra au 5. Férida l'attendait dans le vestibule.

— Oh ! Klari, fit-elle bouleversée et à voix basse, je viens de rentrer et j'ai trouvé maman au lit. Elle est pâle, pâle ! Où donc étais-tu ? Maman m'a dit qu'elle est sortie, et puis elle s'est sentie très mal et elle a dû rentrer. Elle ne veut pas que j'appelle le médecin. Je l'ai laissée se reposer et je suis venue guetter ton retour. Je t'en prie, va la voir. Il faut la décider à faire venir le docteur.

Klari trembla. Ce n'était pas possible. Sa mère ne pouvait pas être malade et en tous les cas elle n'y était pour rien. Que lui avait-elle dit tantôt ? N'était-ce pas Judith qui l'avait frappée ? Mais déjà, elle courait sur les escaliers. Devant la porte de sa mère, elle hésita un moment avant de frapper. Férida était à côté d'elle. Elles entrèrent ensemble. Judith ne dormait pas. Elle était allongée, habillée, sur le lit.

— Maman, comment te sens-tu, demanda Férida.

Mais Judith regardait Klari qui n'avait pas osé avancer jusqu'à elle. La jeune fille fit quelques pas, arriva près de sa mère.

— Je vais appeler le docteur, dit-elle enfin.

— Non, non, ce n'est rien, protesta Judith.

Elle était très pâle et Klari, éperdue, voulut se précipiter sur ses mains et les embrasser. Mais une voix mauvaise soufflait à son oreille : « Surtout ne pas me laisser attendrir. Si tout cela n'était qu'une mise en scène ! » Laissant son cœur se durcir, elle durcissait ses traits et Judith, un moment pleine d'espoir, vit ce visage à nouveau fermé et hostile. Elle s'était redressée, elle se laissa retomber sur l'oreiller.

— Tu te sens vraiment mieux, dit Férida.

Elle se pencha sur elle, l'entoura de son bras.

Klari ne bougeait pas, prête cependant à se précipiter sur sa mère. Elle remarqua que Judith portait ses nouvelles boucles d'oreilles. Elle avait dû les mettre après la scène qu'elles avaient eue ensemble. Après leur affreuse dispute, elle avait donc pu s'habiller, mettre ces boucles d'oreilles. Oh ! ces boucles laiteuses qui pinçaient le lobe de ses oreilles, Judith ne sut pas qu'elles lui enlevaient sa fille.

C'était vrai qu'elle était sortie, après le départ de Klari. Elle se sentait devenir folle à la maison, elle aurait pu se mettre à hurler et elle voulait essayer de retrouver son sang-froid. Les paroles de Klari sifflaient à ses oreilles : « Parce qu'il ne veut pas de toi ! » Ces paroles, pires qu'un coup de poignard, qui l'avaient amenée à frapper sa fille. Elle aurait pu la déchirer à ce moment-là. Sa Klari aimée et admirée. Que s'était-il donc passé ? Elle ne parvenait pas à comprendre. Il n'y avait pas si longtemps, Klari avait eu vers elle de tels élans de tendresse. Judith se souvenait de son retour de Vichy, des longues conversations qu'elle avait eues avec sa fille. Qu'y avait-il eu aujourd'hui ? Ce n'était pas possible, Klari ne pouvait pas l'abandonner. Judith ne savait plus que faire, se disant tour à tour qu'elle la supplierait de rester ou qu'elle la materait. Elle s'était habillée, ayant décidé d'aller voir une amie qui habitait non loin du 5, et machinalement avait

mis ses nouvelles boucles d'oreilles. Elle était partie, agitée, nerveuse, pleine d'angoisse. Elle était sûre qu'il allait lui arriver quelque chose. Peut-être allait-elle mourir dans la rue. Elle avait à peine fait quelques pas qu'elle ne voulut plus continuer, revint vers la maison. Elle avait eu la force de monter dans sa chambre et là le mal l'avait saisie, lui tordant l'épaule, serrant sa poitrine dans un étau. Combien de temps cela avait-il duré? Peut-être pas une minute. Elle n'avait même pas pu crier. Quand elle respira à nouveau et qu'elle se fut étendue sur son lit, elle ne douta plus une minute. Il y avait déjà quelques mois qu'elle avait ressenti les premiers symptômes de sa maladie. A Vichy, elle avait eu sa première crise, c'était la seconde maintenant. Elle avait pu croire un moment qu'elle souffrait de rhumatismes, mais à présent elle était fixée. Elle avait pourtant toujours cru que l'angine de poitrine était une maladie masculine. Elle décida de voir un médecin, car elle voulait vivre. Elle avait trois enfants, ils avaient besoin d'elle, même cette Klari qui s'était tenue devant elle, fuyant son regard, étrangère et mauvaise. Mais quand Fériida arriva et la trouva anéantie, elle nia qu'elle était malade et se réserva d'appeler le docteur quand elle serait seule.

— Tu te sens vraiment mieux? interrogea encore Fériida.

— Tu m'as souvent vue malade, vais-je commencer aujourd'hui, plaisanta Judith. Allons, descendez, fit-elle, le temps de me rafraîchir et je vous rejoins.

Fériida et Klari se trouvèrent dans le salon. Klari silencieuse prit un livre et se blottit dans un fauteuil.

— Quand même, dit Fériida, cela m'inquiète. Dis, crois-tu que maman soit à l'époque du retour d'âge? Tu sais, le retour d'âge, c'est quand une femme ne peut plus avoir d'enfants.

— Je le sais, répondit Klari sans lever les yeux.

Fériida avait sans doute raison, pensait-elle sou-

lagée. Leur mère était à un âge critique, mais il n'y avait sûrement rien de grave. D'ailleurs, si sa mère avait été capable de mettre ses nouvelles boucles d'oreilles ! Le cœur à nouveau fermé, Klari se dit qu'elle n'allait pas se laisser inquiéter ou influencer par un état qui n'était que normal. Elle monta dans sa chambre, et elle écrivit à son père. Le lendemain, elle emprunta de l'argent à Férida pour expédier sa lettre par avion et choisit quelques-uns de ses livres qu'elle alla vendre à un bouquiniste. Elle en reçut une petite somme et attendit avec impatience le chèque de son père.

Tandis que Klari allait bazarder ses livres, Judith se rendait chez un médecin. Elle voulait se soigner et guérir pour garder sa fille. Elle fit longtemps anti-chambre et fut enfin reçue par le docteur. C'était un vieil homme voûté, à la barbiche encore blonde. Il soignait les gripes et les coliques des enfants Palalda et n'avait jamais dû ausculter Judith. Elle lui confia ses appréhensions. Il l'examina longuement, l'interrogeant consciencieusement.

— Eh bien ! dit-il enfin, je ne vois rien à l'aorte. Mais comme vos crises sont réelles, vous me paraissez souffrir d'une fausse angine de poitrine.

Il lui expliqua que ses crises étaient provoquées par un spasme du cœur et non de l'artère, lui prescrivit un calmant et Judith le quitta, rassurée et pleine de courage. Elle était contente de n'avoir parlé ni à ses tantes ni à ses enfants de ses crises.

Judith se remit à guetter le facteur. Elle ignorait que Klari avait demandé à son père de lui écrire poste restante. Peu à peu, elle se tranquillisa. Jean venait régulièrement au 5 et Klari semblait étudier. Elle voulait donc se présenter aux examens. Jean avait certainement de l'influence sur elle. Judith observait le jeune homme. Peut-être avait-il parlé à Klari et rien encore n'était perdu. Jean savait-il que Klari voulait partir ? Judith aurait voulu l'interroger, mais le sou-

venir de la scène qu'elle avait eue avec sa fille lui faisait trop mal. D'ailleurs Jean, aussi désespéré qu'il pourrait être du départ de Klari, serait toujours de son côté. Pourquoi était-il si confiant, si loyal et si éperdument attaché à Klari? Judith essayait de favoriser leurs tête-à-tête. Elle s'éloignait de la maison quand il venait. Le 5 était calme et tranquille et Judith s'y laissait prendre par moment. Elle tremblait cependant en sortant, elle tremblait quand elle voyait Klari partir. Lorsque la jeune fille s'en allait, Judith montait vivement dans sa chambre, fouillait dans ses papiers. Elle remarqua qu'un des tiroirs de la commode était fermé. Que cachait Klari? Les lettres de son père ou celles de ce Luc Aldering? Elle interrogea adroitement le facteur, ne découvrit rien de suspect. Pourtant les choses ne pouvaient en rester là. Klari ne devait pas avoir changé d'avis. Judith l'aurait questionnée, mais elle n'avait plus confiance en ses nerfs, elle avait peur de recommencer une crise. Elle et Klari étaient donc des ennemies. Elle ne parvenait pas encore à comprendre comment tout cela était arrivé, elle ne pouvait admettre le départ de sa fille, bien qu'elle sût qu'à ce prix seulement, elle pourrait la reconquérir. Pourtant si Klari se fût tournée vers elle, lui eût dit un mot, comme autrefois, elle aurait cédé. Si vraiment l'avenir de Klari était en jeu?

Au début du mois d'octobre, Michel écrivit à sa mère qu'il ne parvenait pas à obtenir son permis de séjour en France et qu'il serait obligé probablement de revenir. Ce fut une grande déception pour Judith. Elle avait espéré qu'il allait conquérir une brillante situation. Elle ne put se réjouir de le revoir, craignant qu'influencé par sa sœur, et découragé par son échec, il ne se décidât aussi à répondre à l'offre de son père. Cependant rien ne se passait et Judith oublia ses appréhensions.

Elle revenait un après-midi de Linkebeek quand elle trouva Klari, seule à la maison. La jeune fille alla

vers elle pour lui parler. Le cœur de Judith se mit à battre à grands coups. Klari lui prit les mains, la fit asseoir sur le coffre du vestibule.

— Je veux que tu saches, dit Klari, je désire que tu sois calme comme je le suis. J'ai mon passeport, j'ai le visa mexicain et papa doit m'envoyer maintenant mon billet de bateau.

V

MICHEL REVIENT AU 5

Michel descendit du train, à la gare du Midi. Il n'avait prévenu ni de la date, ni de l'heure de son arrivée. Pourtant il s'était vaguement attendu à voir quelqu'un sur le quai : sa mère ou ses sœurs ou — pourquoi pas — Élisabeth. Il n'y avait personne évidemment et il se moqua de lui-même. Pourquoi y aurait-il eu quelqu'un. Il avait bien fait pressentir son retour, mais ce n'était pas suffisant pour qu'on devinât qu'il arriverait aujourd'hui. Croyait-il que quelqu'un se tenait en permanence à la gare pour le guetter? Il avança dans la foule, jeune homme grand et lourd, au front soucieux. Il portait un complet bleu marine, des lunettes à monture d'écaille, un feutre gris, tout ce qui devait lui donner un aspect important et sérieux pour impressionner les clients. Cet homme d'affaires avait voyagé en troisième classe, car il n'avait plus eu assez d'argent pour se payer des secondes. Or, ces derniers temps, il s'était habitué à voyager confortablement en compagnie de son patron et aux frais de celui-ci. Michel avait été forcé de reconnaître qu'il y avait en lui l'étoffe d'un affreux bourgeois. Heureusement, il ne deviendrait pas ce bourgeois, puisque rien ne lui réussissait quand il essayait de gagner sérieusement sa vie. Pourtant, tout avait bien débuté à Paris. M. Vernet avait été content de son travail, de sa vive compréhension des affaires. L'essai ayant été

concluant, M. Vernet avait entrepris des démarches pour faire obtenir un permis de travail à Michel et n'y était pas parvenu. La France ne se souciait pas d'accueillir des étrangers, elle n'avait que trop de chômeurs parmi ses nationaux. M. Vernet avait été obligé de remercier Michel, tout en lui promettant vaguement de lui confier une agence qu'il installerait éventuellement, si les temps se faisaient meilleurs, en Hollande.

Michel revenait déçu et profondément attristé. Non seulement il avait cru réussir, mais il avait passionnément aimé Paris, rêvé de Marseille, de la Corse, de l'Algérie. Il avait fait de mirifiques projets, la situation que lui offrait M. Vernet ne devant être pour lui qu'un magnifique tremplin. De Paris, il était sûr de partir à la conquête du monde. Tout s'écroulait. Il était à nouveau à Bruxelles et qu'allait-il faire à présent? Il s'était gentiment laissé renvoyer, muni des souhaits de bonne chance de M. Vernet, de chocolats que lui avait glissés Julienne, une des dactylos du bureau, et d'une cravate de soie, offerte par Simone qui était entraînée dans une boîte de nuit et qui avait eu quelques bontés pour lui. Michel regrettait d'être revenu. Que lui importait le gouvernement français, les restrictions apportées au séjour des étrangers. Pourquoi diable s'en était-il soucié? Il avait suivi les conseils de M. Vernet, ami de l'ordre et des choses régulières, les avis de Julienne qui voulait avoir un prétexte pour visiter un jour la Belgique, et de Simone, vraisemblablement contente de se débarrasser de lui. Pour dire vrai, il ne se souciait ni de Julienne, ni de Simone. Il se retrouvait donc à son point de départ et il revenait au 5, parmi les femmes. Il allait retrouver l'indolence de sa mère, les disputes de Klari et de Férida. Sa mère l'enverrait à Linkebeek et grand-mère Reina le traiterait de bon à rien. Il lui aurait été si facile, même sans argent, d'aller vers le Midi, de retourner au col d'Allos. Michel enrageait. Depuis

quand était-il respectable et régulier? Et pour aboutir à quoi?

Avant d'entrer chez lui, Michel regarda la villa des Torcq. Il avait écrit une ou deux fois à Élisabeth et elle lui avait répondu, se moquant gentiment de ses lettres qu'elle qualifiait de torchons, car elles étaient écrites sur des bouts de papier et d'une écriture à peu près illisible. Élisabeth adoptait pour lui un ton suprêmement déplaisant, car elle ne le prenait pas au sérieux. Pourtant, Michel ne lui en voulait pas. Jetant un coup d'œil à la villa des Torcq, il se promit d'aller voir la jeune fille le soir même.

La fenêtre du 5 était ouverte, mais Michel décida de sonner à la porte, pour rendre son retour sensationnel. Il n'était pas fier de ce retour, mais voulut agir comme s'il l'était. Il entendit une galopade dans l'escalier, reconnut le pas de Férida et au moment où elle ouvrait, il s'écria : « O noble Palaldinette, vois sur ce seuil ton frère heureux et enrichi ! » Férida faillit tomber de saisissement, puis lui sauta au cou avec une telle fougue qu'elle faillit le renverser.

— Tu n'as pas changé, lui dit-il, maman et Klari sont là?

— Ah ! tout a bien changé ici, fit-elle et elle fondit en larmes.

— Que se passe-t-il? demanda Michel, faussement inquiet car il savait à quelles exagérations sa jeune sœur était portée.

Il avait déposé ses valises à terre, enlevé son chapeau et ses lunettes, desserrait maintenant sa cravate.

— C'est une chance que tu sois revenu, ajouta Férida, tu remettras peut-être de l'ordre dans tout cela.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a? interrogea à nouveau Michel.

Il était déjà dans la cuisine, penchait la tête sous le robinet et s'aspergeait copieusement le visage.

— Klari va partir à Mexico, dit Férida.

Michel se redressa, interdit : « A Mexico? Pourquoi? » et il se sentit, à sa grande honte, effroyablement jaloux. Férida se lança dans un long discours indigné. Mais Michel l'écoutait à peine. Il pensait que Klari allait partir, qu'elle allait faire ce merveilleux voyage.

— Tu te rends compte, disait Férida, elle va abandonner maman. Et pour qui? Pour ce cochon de père que nous avons. Et pourquoi? Parce qu'il a de l'argent, parce qu'il l'a achetée. Je n'aurais jamais cru cela de Klari. Elle se fiche de tout, de maman, de moi, de ses examens, de Jean. Si encore elle avait discuté la chose avec maman, si elle l'avait prévenue! Non, elle l'a mise devant le fait accompli. Elle a tout préparé en secret. Même Jean ne savait rien. C'est une garce. Maman a pleuré et moi aussi. Nous l'avons suppliée. Elle a dit... Oh! si tu l'avais entendue! Que maman n'avait aucun droit sur elle, que papa au moins se souciait de son avenir. Elle a déversé horreurs sur horreurs. Et quand je pense que personne ne se doutait! Un serpent que maman réchauffait dans son sein, une brebis galeuse dans la famille.

— Ton vocabulaire est d'une richesse inouïe, dit Michel qui se lavait les mains.

— Cela te laisse indifférent, n'est-ce pas, cria Férida.

— Crois-tu, fit-il.

Il était loin d'être calme. En ce moment il détestait et il enviait Klari d'être si dure et si ingrate. Pourquoi ne pouvait-il pas l'être, lui? Pourquoi se croyait-il toujours tenu de revenir à sa mère? Klari au moins savait agir et elle arriverait à quelque chose. Pourquoi n'était-ce pas lui qui partait à Mexico? Depuis qu'il recevait des lettres de son père, il rêvait de ce voyage, bien qu'il lui répugnât de rejoindre Nico.

— Qu'est-ce qu'on peut faire? supplia Férida.

— Si Klari a décidé de partir, comment pourrions-nous l'en empêcher, répondit Michel, papa lui a sûre-

ment envoyé de l'argent. Il m'a aussi proposé de venir à Mexico. C'est Klari qui a dû lui donner mon adresse de Paris.

— Il est infâme ! Mais tu as refusé, n'est-ce pas ? Klari a reçu de l'argent, s'est acheté des robes, des souliers, du linge. Et si tu crois qu'elle nous a offert quelque chose, à maman et moi !

— Si vous êtes sur le pied de guerre ! Bref, elle a de l'argent. Alors, comment agir sur elle ?

— Mais maman en est malade, elle pleure toute la journée. Aujourd'hui, je l'ai décidée à aller à Linkebeek.

— Je vois ça d'ici. Et les trois vieilles qui l'excitent davantage. Il était temps que je revienne. Où est Klari ?

— Sait-on où est Klari ? Elle sort, elle rentre, elle ne nous parle pas, elle a toujours l'air de se payer notre tête.

— Et Jean ?

— C'est le dernier des derniers. Ce n'est pas un homme, c'est une guimauve. Il suit partout Klari, les yeux larmoyants et la voix bêlante. Elle lui raconte sans doute qu'elle reviendra ou qu'elle le fera venir. Ou elle ne lui dit rien et c'est encore bon. Quand j'ai voulu dire à Jean ce que je pense de Klari, il m'a fait taire. Maman lui a même dit qu'elle croyait qu'il aimait notre sœur. Et il lui a répondu que justement il l'aime, respecte ses sentiments et est prêt à la perdre. Eh bien ! je comprends que Klari ne veuille pas d'une chiffe pareille.

— Oui, il aurait dû violer Klari, commenta Michel.

Il s'était essuyé les mains et montait maintenant dans sa chambre, Férida sur ses talons. Elle s'assit sur le lit, tandis qu'il vidait ses valises.

— Si tu flanquais deux gifles à Klari, suggéra-t-elle.

— Excellente idée. Et après ?

— Il faudrait la séquestrer, la mettre au couvent.

— Elle est mineure, naturellement, mais elle a l'au-

torisation de son père, et nos parents ne sont pas divorcés. Quand une fille a décidé de fuir la maison, rien ne saurait l'en empêcher. Apprends cela, fillette. Toi aussi...

— Ah ! jamais je ne quitterai maman.

— Soit. Écoute, Féri, nous ne pouvons pas intervenir dans cette affaire. Après tout, Klari rejoint papa et non un amant.

— Oh ! j'ai entendu maman crier à Klari qu'elle préférerait la voir partir avec un homme !

Michel leva les bras au ciel. Les choses en étaient donc là ! Comme leur mère était maladroite. Elle était prête à n'importe quelle séparation, mais non pas à envoyer ses enfants chez leur père. Comme elle devait être jalouse de sa fille. Mais pourquoi Klari agissait-elle ainsi ? Ne devait-elle pas passer ses examens, entrer à l'Université ? Michel se souvenait de ses réactions lorsque la première lettre de Nico était arrivée. Il la voyait se tournant vers Féri et lui disant : « Aucun de nous trois ne fera ce voyage ! » Elle avait failli perdre la tête en voyant leur mère se sentir mal. Elle avait dit aussi : « Mais pour rien au monde, nous ne voulions de père ici. » Lui, à ce moment-là, avait pensé avec un amer regret à la chance qui s'offrait à lui. C'était à n'y rien comprendre. Quelque chose de grave s'était passé qui avait bouleversé et dérangé complètement les projets de Klari.

— La voilà, souffla Féri, reconnaissant le pas de sa sœur dans l'escalier.

Michel, en dépit de son calme apparent, était curieux et excité. Il alla à la rencontre de sa sœur. Klari faillit se jeter dans ses bras. Elle reprima son mouvement. Féri se tenait derrière Michel et naturellement, il était au courant. Klari, un peu pâle, attendit que lui aussi se déclarât son ennemi. Michel se pencha sur elle, l'embrassa. « Alors, fit-il, c'est vrai que tu pars ? » Il lui souriait et Klari, bien que soulagée, fut presque déçue qu'il prît la chose aussi simplement.

— Qu'est-ce qui t'a décidée soudain? demanda Michel.

— Toutes sortes de choses, répondit évasivement la jeune fille.

Elle était pourtant reconnaissante à son frère de lui parler calmement. Si Férida n'avait pas été là, elle lui aurait tout avoué. Mais la petite se tenait toujours derrière Michel, toisant Klari de haut.

— Tu n'es pas prête pour tes examens, dit Michel.

— Cela aussi.

— Enfin! risque ta chance.

— Et pourquoi ne la félicites-tu pas, jeta Férida furieuse, vous me dégoutez tous les deux, allez au diable!

Elle les bouscula violemment pour descendre l'escalier.

— Viens, je vais te raconter, fit Klari en entraînant son frère dans sa chambre.

Mais elle ne lui raconta rien, le courage lui manqua. Elle lui dit seulement qu'elle devait renoncer à poursuivre ses études et qu'elle avait décidé de rejoindre son père puisqu'il lui promettait une vie agréable et facile.

— Et pourquoi pas, acheva-t-elle avec colère, pourquoi dois-je rester croupir ici, manger avec Féri et toi l'argent de maman et attendre la pension des grand-mères. Ah! Michel, si tu pouvais convaincre maman que j'ai raison. Si elle m'aime, elle doit désirer mon bonheur. Je serai heureuse là-bas. Regarde-moi! Je ne veux pas passer mon temps à donner des leçons, à faire de la dactylographie pour poursuivre mes études, des études qui me mèneront à quoi d'ailleurs? Je ne veux plus de robes fatiguées, je veux voir le monde, voyager. Pourquoi choisir les difficultés quand papa m'offre tout ce que je désire.

— Mais pourquoi ne lui as-tu pas demandé de payer tes études? Si lui t'aime...

— Il m'aime et maman m'aime. Mais pensent-ils à

moi? Ils veulent chacun m'avoir près d'eux, papa parce que je suis la fille de sa femme et maman parce que je suis la fille de son mari. Ils ont encore quelque chose à s'enlever mutuellement. Je ne suis rien d'autre qu'un enjeu. Puisque c'est ainsi, à moi de choisir qui me donnera le plus.

— Tu es une fameuse garce et tu peux tuer maman à ce jeu-là. Oh! elle ne s'effondrera pas aujourd'hui d'une embolie. Tu la feras mourir à petit feu. Tu achèveras ce que papa a fait. Mais je t'envie de pouvoir être sans cœur.

— Partons ensemble, supplia soudain Klari, nous en avons le droit. Qu'est-ce que tu feras ici, sans appui, sans soutien? Qu'est-ce que tu feras entre maman, Féri et les grand-mères? Ce n'est pas ta place. Maman ne le comprend pas, il faut le lui faire comprendre. Qu'est-ce qui t'empêche de partir? Je suis sûre que tu veux partir.

— Tu le sais donc! Mais j'ai malheureusement des scrupules. Il m'est difficile de piétiner maman.

— Oh! laisse cette grandiloquence. Tu ne resteras pas toujours dans les jupes de maman.

— Tu sais bien que je n'ai pas peur de quitter maman. Mais il y a une différence entre partir et partir à Mexico. Tu ne comprends pas cela?

— Je ne veux pas le comprendre.

— Il y a autre chose, Klari, tu parlais autrement, il y a quelques mois.

Elle était assise au bord de son lit, appuyée sur ses bras, la tête rejetée en arrière.

— Tu feras la conquête de tout Mexico, dit Michel, si tu te maintiens dans cette forme évidemment.

— A quoi bon, murmura Klari. Des larmes perlaient à ses yeux, mais elle se ressaisit aussitôt. Je t'en prie, fit-elle, essaye de calmer maman.

— Je n'interviendrai pas entre vous, dit Michel, tâchez de vous débrouiller seules.

Il avait horreur de se mêler de quoi que ce fût et

il comprenait trop bien les réactions de sa mère et les désirs de sa sœur. Il pensa avec appréhension qu'il allait bientôt affronter le chagrin de sa mère.

Judith rentra à l'heure du dîner et Michel fut saisi en la revoyant, les traits tirés, les yeux rougis et les lèvres serrées. Elle était pâle, essoufflée, comme si elle eût couru. Il l'embrassa tendrement et elle éclata en sanglots aussitôt. Il se sentit cruellement embarrassé, gêné de voir sa mère dans cet état. Que pouvait-il lui dire? Férida surgissait d'ailleurs.

— Oh ! je lui ai parlé, s'écria-t-elle, et il trouve tout naturel que Klari parte. Je lui ai dit ma façon de penser. Tu pouvais bien rester à Paris, Michel.

— Mes enfants, supplia Judith.

— Je ne pense pas qu'il faut en faire une tragédie, dit Michel, je n'approuve pas Klari, mais puisqu'il n'y a rien à faire, maman. Est-ce que le monde s'écroule? Sois un peu raisonnable.

— Toi aussi, toi aussi tu partiras, gémit Judith.

Elle ne pleurait pourtant plus. Tantôt, à Linkebeek, elle avait promis à ses tantes de se maîtriser et les tantes lui avaient promis de venir le lendemain parler à Klari et essayer de lui faire entendre raison. Que pouvaient-elles faire de plus? Klari était mineure et dans toute famille normale, on aurait empêché son départ. Mais Judith n'était pas divorcée, aucun jugement ne lui avait attribué la garde des enfants. Toutes ces années, elle avait vécu avec un bandeau sur les yeux et maintenant il était trop tard pour réparer le mal. Michel aussi l'abandonnait. Judith qui cachait si soigneusement sa maladie, souhaita à ce moment-là, avoir une crise aiguë, cruelle, devant ses enfants. Ils comprendraient alors, ils lui reviendraient peut-être. Elle se leva, détacha ses mains de celles de son fils.

— Je n'ai pas mérité cela, dit-elle, mais sache-le, un jour tu auras des enfants et tu seras puni de ton indifférence.

— Ne me parle pas ainsi, reprocha Michel, j'essaie

d'être juste. C'est sans doute une loi naturelle que parents et enfants ne se comprennent pas. Si je doutais de cette loi, je pourrais rire. Mais j'y crois et à cause de cela, je te comprends. Je comprends du moins que tu ne puisses comprendre Klari.

— Tu ne comprends rien, mais tu détestes intervenir dans quoi que ce soit. Tu n'as même jamais été anarchiste, ou communiste, ou fasciste comme n'importe quel garçon de ton âge.

— Papa et toi m'avez fait trop vieux, dit Michel, et au surplus je déteste me coller une étiquette.

— Tu ne veux rien, tu n'as jamais rien voulu, reprocha sa mère.

— Je veux trop de choses. Ou dois-je vouloir comme ma sœur?

Judith passa devant lui et Férída lui tira la langue. Il haussa les épaules, alla au salon. Le piano était ouvert. Il s'y assit machinalement, ses doigts effleurèrent les touches jaunies. Il pensa qu'il avait rêvé d'être un illustre pianiste. Sous ses doigts, *le Clair de Lune de la Suite bergamasque* de Debussy s'égreña doucement. Mais il s'arrêta, découragé. Ce piano ne serait donc jamais accordé?

— Michel, cria sa mère du fond de la cuisine, Michel, tu dois avoir faim.

Il la rejoignit. Elle préparait le repas, enveloppée d'un grand tablier. Michel l'entoura de son bras, tout en prenant un fruit qu'elle lui tendait. Les gens comme nous n'ont pas le temps d'avoir des états d'âme, pensa-t-il. Le dîner fut maussade. Klari s'enfermait dans un silence plus malheureux que dédaigneux, se contentant de passer, avec la politesse la plus exquise, la salière ou le sucrier à ses voisins. Michel se dit que bientôt elle serait partie. Et alors? Tout continuerait comme auparavant, car Judith s'habituerait à cette séparation. Et si lui partait... Oh! comme il enviait cette Klari sans cœur et sans scrupules. Pourquoi ne partirait-il pas avec elle? Elle avait raison. Judith

avait bien supporté le départ de son mari, elle supporterait celui de ses enfants. Avait-elle le droit de les retenir?

Le repas terminé, Michel se leva le premier. La fenêtre du salon était ouverte. Il l'enjamba. La nuit tombait et Judith n'avait pas encore fait la lumière. Michel sembla s'évanouir dans l'ombre. Il allait chez Élisabeth.

VI

MORT DE JAANTJE

Ce fut le lendemain qu'un télégramme appela d'urgence Judith à Linkebeek. Elle partit, bouleversée, appréhendant le pire et refusant, pour cela, de se faire accompagner par les enfants. Ils avaient voulu aller avec elle, Klari la première. Mais Judith craignait un événement trop pénible. Il fut cependant convenu que si elle ne rentrait pas le soir, les enfants viendraient aux nouvelles. Judith trouva Reina et Grazia effondrées et affolées. La veille, Jaantje avait fait une chute dans l'escalier et on l'avait relevée inerte. Le médecin accouru aussitôt avait constaté que la violence du choc et la frayeur avaient provoqué une hémiplégie. La vieille femme gisait, haletante et congestionnée sur son lit, un œil mort et un œil vivant. Sa bouche se tordit en un demi-sourire lorsqu'elle vit Judith. Reina et Grazia dirent que c'était le premier signe de reconnaissance qu'elle donnait et leurs visages flétris s'éclairèrent de joie. Depuis la veille, elles n'avaient pas quitté leur sœur, la soignant et la veillant à tour de rôle et elles étaient à bout de forces. Reina, livide, ne s'était pas maquillée. Les cheveux d'un blanc jaunâtre de Grazia s'échappaient en mèches raides d'un bonnet défraîchi. Elles se tenaient toutes deux au pied du lit, fatiguées, angoissées, la même inquiétude dans le regard, et se ressemblant soudain, comme elles ressemblaient à la malade. Quand le

médecin vint, on lui dit que Jaantje avait reconnu sa nièce. Il en tira d'heureuses conclusions, d'autant plus que la fièvre diminuait d'intensité. Il fut content de trouver Judith, calme et active, au chevet de la vieille femme et lui expliqua quels soins il convenait de lui donner. Après son départ, Judith renvoya ses tantes pour qu'elles pussent se reposer et s'installa seule auprès de Jaantje.

Bien que mortellement inquiète, Judith se sentait soudain étrangement sereine. En face de cette vieille femme luttant avec la mort, sa propre lutte pour disputer ses enfants à Nico, à un vivant, lui parut si minime, si ridicule, qu'elle recula loin dans le temps. Aujourd'hui, Judith avait un vrai adversaire, celui qui terrassait Jaantje, un adversaire féroce, mais presque loyal puisqu'il était devant elle et qu'elle pouvait le combattre directement. Jaantje regardait Judith et Judith lui parlait doucement. Elle lui tenait la main, cette main aux doigts déformés, à la peau douce. Elle la caressait et lui promettait la guérison. Elle comprenait déjà le muet langage de sa tante, devinait ce qu'elle désirait, ce qu'elle demandait. Jaantje pensait aux enfants, se désolait et Judith la tranquillisait. D'ailleurs, Michel, Klari et Férida, incapables d'attendre jusqu'au lendemain, arrivèrent le même soir. Ils apprirent l'accident avec un profond chagrin. Jaantje était la plus aimée de leurs grand-mères, presque la mère de leur mère. Férida, dans le salon où ils se tinrent avec Reina et Grazia avant de monter dans la chambre de la malade, sanglotait sans mesure. Klari, très pâle, était pleine de muette prière. Michel parlait avec Reina et Grazia, déjà remises de leur émotion, rassurées de voir les enfants auprès d'elles: Elles avaient bon espoir, disaient que leur sœur allait guérir. Michel était sombre, il appréhendait le pire. Et pourtant, se disait-il, demain nous serons déjà habitués à la paralysie de Jaantje. Il était plein de pitié pour sa mère. Elle vivait déjà une telle tragédie

que la maladie de Jaantje aurait pu lui être épargnée. Quand il arriva dans la chambre de la vieille femme, il fut surpris de trouver sa mère, calme, douce et active. Elle sortit avec les enfants quand ils quittèrent leur grand-mère.

— Si Jaantje va un peu mieux d'ici deux à trois jours, je la ferai transporter chez nous, dit Judith, je pourrai mieux la soigner et elle aura plus de médecins à sa disposition.

Effectivement, le surlendemain, le docteur de Linkebeek déclara que la malade pourrait supporter le court voyage jusqu'à Bruxelles et on commanda une ambulance. Judith arriva ainsi au 5 avec sa tante. Les enfants avaient tout préparé. Il avait été convenu qu'on installerait la malade au salon, pour que Judith fût constamment à portée de sa voix. On avait poussé le piano et tous les meubles inutiles dans la salle à manger et descendu un lit de la chambre des revenants. Klari avait nettoyé avec la femme de ménage et avait orné le salon de toutes les photos de famille, éparses dans la maison. Michel et Fériida regardaient leur sœur avec admiration : ils n'avaient pas pensé à cela, Fériida avait cependant acheté des fleurs, mais les photos feraient bien plus de plaisir à Jaantje. Le salon était décoré maintenant de pompeux portraits d'oncles et de cousins moustachus, de tantes et de cousines plantureuses. Les enfants avaient bien souvent ri en les regardant. A présent, ces photos étaient en bonne place, surtout celle de Jaap Coelho, le père des trois grand-mères. Il leur avait laissé, à sa mort, 36 maisons en héritage. L'origine de sa fortune était assez curieuse. Tailleur de diamants à Amsterdam, un éclat lui avait crevé l'œil et rendu borgne. A peine âgé de dix-huit ans, il avait dû abandonner son travail et chercher à gagner autrement sa vie. C'était l'époque des beaux équipages, des calèches et des carrosses aux vitres et aux lanternes étincelantes. Le jeune Jaap avait remarqué que les cochers des grandes maisons

n'usaient pas leurs peaux de chamois. Il entreprit de les leur racheter et les revendit comme neuves. Ce fut ainsi qu'il commença sa fortune. Mais des 36 maisons qu'il avait laissées à ses filles, il en restait à peine une demi-douzaine. Les trois sœurs aimaient rappeler qu'elles avaient été de riches héritières. Elles virent avec reconnaissance le portrait de leur père au mur du salon. Le visage tordu de Jaantje esquissa un semblant de sourire. Klari aida sa mère à la déshabiller, à lui enfiler une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit. Judith regarda sa fille, puis, en passant derrière elle, lui caressa la tête et Klari ne se déroba point. Un fol espoir fut en Judith : allait-elle retrouver son enfant ?

Klari avait cependant, depuis la veille, son billet de bateau en poche et elle devait s'embarquer dans dix jours à Anvers. Mais elle savait qu'elle ne le pourrait pas. Jaantje allait peut-être mourir et Klari ne se sentait pas la force d'abandonner les siens en ce moment. D'ailleurs, tout le temps, elle avait pensé qu'il y aurait un obstacle à son départ, que quelque chose surviendrait pour l'immobiliser. Elle n'avait pas imaginé que Jaantje serait la victime désignée par le sort. Klari avait cru être débarrassée de tout scrupule, elle avait cru passer à travers tout, ignorer sa mère. Mais ce n'était plus possible : il y avait cette vieille femme mourante dans la maison et il fallait la sauver. Alors seulement, elle pourrait s'en aller, mais pas avant.

Ce fut Klari qui devint la garde-malade préférée de Jaantje, restant constamment à son chevet, la veillant, la soignant, ne reculant devant aucune besogne, si pénible qu'elle fût, avisée, vigilante et active. Jaantje recommençait à parler. La famille s'en réjouit et se mit à faire des projets pour la convalescence de la malade. Jaantje remuait douloureusement une partie de sa face. Klari essuyait la bave qui coulait de sa bouche. Elle la veillait la nuit. Jaantje finissait

par s'endormir, son œil malade entrouvert. Judith venait relayer sa fille. Elles ne se disaient pas grand-chose, leur cœur était plein d'appréhension, d'espoir. Judith pensait avec une joie mêlée d'amertume que Jaantje lui rendait Klari. Mais elle ne savait pas que la jeune fille, tendue, soucieuse, pleine d'une frénésie cachée, ne pensait qu'à son départ. Jaantje guérirait et elle s'en irait. Elle sauverait Jaantje, elle devait la sauver. Et si Jaantje mourait... Klari n'osait pas y penser. Elle ne pouvait plus vivre au 5 et avoir toujours la tête remplie de Luc. Elle ne parvenait pas à l'oublier, elle recommençait à se dire qu'elle devait le retrouver. Ne lui avait-il pas confié qu'il retournerait en novembre en Afrique. Si elle tardait trop, elle l'aurait perdu à jamais. Elle était à lui, elle avait reposé dans ses bras, elle ne pouvait appartenir à un autre. Les longues veillées au chevet de Jaantje favorisaient les songes de Klari, la peur de la mort lui faisait désirer de toutes ses forces, la présence de Luc. Elle oubliait la lettre féroce qu'il lui avait écrite, elle se rappelait seulement ses gestes et ses mots d'amour. Elle ne voulait pas croire à son abandon.

Au bout de quelques jours, l'état de Jaantje empira. Son corps se couvrit d'escarres et à chaque heure de nouvelles infections apparurent. Elle avait essayé de manger les aliments légers, les panades qu'on lui présentait. Maintenant, elle n'en était plus capable. De terribles douleurs l'envahissaient et rien ne pouvait y soustraire son corps paralysé. Klari et Judith nettoyaient constamment les plaies. Jaantje aimait la main douce et fraîche de Klari. La jeune fille la massait à la mousse de savon et la malade connaissait alors un court répit. Mais bientôt le mal revenait. Un gémissement continu sortait de la pauvre bouche tordue de Jaantje. Elle voulait guérir, elle se cramponnait de toutes ses forces au peu de vie qui lui restait. Klari penchée sur elle essayait de deviner ses paroles. C'étaient toujours les mêmes : « Je ne suis

pas vieille ! » Elle mourait lentement de faim, sans pouvoir bouger.

Michel descendit une nuit, vint se pencher sur sa grand-mère. L'œil qui ne voyait pas était ouvert. Klari se leva et ils allèrent un moment dans le vestibule. « Je crois que grand-mère Jaantje n'en a plus pour longtemps », souffla Michel. Il était bouleversé par les souffrances de la vieille femme.

— Non, non, protesta Klari, ce n'est pas possible.

Elle avait les yeux pleins de larmes. Michel l'entoura de son bras, proposa de veiller la malade, mais Klari s'y refusa. Le jour commençait à poindre. Bientôt Judith allait venir et elle et Klari laveraient Jaantje. La jeune fille retourna chez sa grand-mère, tandis que Michel sortait dans la fraîcheur de l'aube. Jaantje allait mourir et il avait peur. Elle était une part de sa vie, elle ne pouvait mourir sans qu'en lui mourût aussi quelque chose. Dans la rue, il leva les yeux vers la fenêtre d'Élisabeth. Il désirait tellement la voir, lui parler. Mais Élisabeth devait dormir à cette heure. Sa fenêtre était largement ouverte, les tentures étaient tirées, car elle aimait être réveillée par les premières lueurs du matin. Michel siffla doucement, attendit. Élisabeth parut à la fenêtre. Il lui fit signe de descendre et bientôt elle fut à la porte, enveloppée d'un manteau, ses cheveux roux relevés à la hâte. Elle était sûre que Jaantje était morte.

— Ma grand-mère est en train de mourir, dit Michel.

Élisabeth lui jeta un regard navré. Michel lui prit la main et ils traversèrent le jardin. La rue était déserte dans le petit jour gris et ils allèrent jusqu'au square voisin. Ils s'assirent sur un banc, sans parler.

— Elle lutte encore, murmura enfin Michel, son corps misérable veut vivre.

Il pensait à son enfance, aux gâteries de sa grand-mère. Bien souvent, ses parents l'avaient laissé chez elle. Jaantje ne lui avait jamais caché qu'elle le trou-

vait l'être le plus merveilleux qui fût au monde. Et voilà qu'elle mourait et il ne pouvait rien faire pour elle. Michel raconta à Élisabeth tout ce qu'il savait de Jaantje, de sa vie difficile, de son travail opiniâtre, de l'amour qu'elle portait à Judith qui n'était pas sa fille. Puis Michel pensa à sa sœur. N'était-il pas étrange de voir cette Klari égoïste au chevet de la grand-mère. Il y avait bien quinze jours qu'elle n'avait pas pris de repos. Elle lavait la malade, nettoyait ses plaies, la mettait sur la panne, changeait ses draps. Elle ne tenait plus debout. Que cette fille était bizarre. Il y avait à peine deux semaines, elle était prête à passer à travers tout et elle l'aurait fait. Était-elle admirable ou déséquilibrée, proie des événements, incapable de diriger sa vie? Élisabeth était si simple, elle avait le cœur content, sa vie était droite et claire. Claire comme son front et ses yeux. Elle savait exactement ce qu'elle voulait et ce qu'elle valait.

Élisabeth passa son bras sous celui de Michel, lui caressa la main.

— La vie continuera, dit-elle.

— Elle continue, fit Michel, une vieille femme se meurt, mais rien ne s'arrête.

Tout lui semblait d'une telle bouffonnerie ! Si seulement grand-mère Jaantje pouvait simplement tourner la tête contre le mur et exhaler son dernier soupir. Mais tout le monde s'occupait de sa mort, tout le monde voulait y avoir sa part. Ceux qui l'enterraient déjà et ceux qui voulaient lui faire croire à sa guérison. Comme le médecin qui était venu la veille et la trouvant endormie s'était écrié jovialement : « Bonjour, madame, c'est moi le docteur qui parle hollandais. Avez-vous lu *Max Havelaar* ? » Michel aurait pu l'étrangler. Et cette femme de ménage, pareille à une diablesse de Jérôme Bosch, qui leur donnait l'adresse d'un entrepreneur de pompes funèbres et recommandait à Judith de ficeler soigneusement le menton de Jaantje, dès l'issue fatale, pour qu'elle fût belle sur

son lit de mort. Une autre voulait leur envoyer le curé et alors tout le monde s'était rappelé que Jaantje était Juive. Si peu d'ailleurs.

Tout cela, Michel le dit à Élisabeth. Il conclut pour cacher son trouble : « Si je dois mourir, j'aimerais qu'on me fasse rôtir au four et qu'ainsi toute velléité de cortège funèbre soit écartée. » Élisabeth ne rit pas. D'ailleurs, Michel ne l'aurait pas supporté. Il parla encore. Il ne pouvait s'arrêter de parler.

— Tu m'écoutes vraiment, dit-il soudain.

Le soleil, perçant la brume, brillait maintenant. Michel frissonna, se passa la main sur le visage. Il n'était pas rasé. L'heure sonna à un clocher. Michel avait peur de rentrer.

Mais Jaantje vivait, luttait encore. Klari à son chevet était pâle et calme. Après le départ de son frère, elle avait écrit à Luc. Elle avait trouvé une feuille de papier et une plume dans le petit secrétaire de sa mère. Elle s'était assise à un guéridon placé devant la fenêtre du salon, cette fenêtre fermée aujourd'hui, aveuglée par son rideau de tulle. Klari avait écrit sans quitter Jaantje des yeux, s'interrompant par moment pour se lever et essuyer la bave qui coulait de la bouche de sa grand-mère, et puis revenant pour dire à Luc, en une plainte éperdue, qu'elle l'aimait toujours, qu'elle ne pouvait l'oublier, qu'il ne devait pas l'abandonner, qu'elle était à lui, humble et soumise. Elle n'était pas folle, elle n'avait pu se tromper sur lui, elle l'aimait, elle pouvait l'aimer et le lui dire. Quelque chose en elle avait dû effrayer Luc — après. Car il y avait eu un moment où elle avait su qu'il l'aimait, de toute sa tendresse, de toute sa pitié, de toute sa vigilance. Pourquoi l'avait-il oubliée ? Elle ne pouvait être qu'à lui et elle le lui disait, elle osait le lui dire. Il ne rirait pas d'elle, il aurait pitié d'elle et elle accepterait cette pitié, car elle voulait tout accepter de lui.

Judith en descendant au salon vit l'enveloppe sur

le guéridon et tressaillit. Elle avait oublié ce Luc Alde-ring. Tant de choses s'étaient passées. Elle avait aussi oublié Nico. Mais maintenant Jaantje allait mourir et tout allait recommencer. Cette halte aurait à peine duré quinze jours et Jaantje la payait de sa vie. C'était le dernier cadeau qu'elle faisait à Judith : quinze jours de répit, quinze jours à sentir encore l'amour et le dévouement de Klari, quinze jours qui avaient presque été légers à Judith, malgré la profonde douleur qui la tenaillait. A présent, tout était fini. Jaantje pouvait traîner quelques jours encore ou quelques heures. Tantôt le médecin serait là — cet idiot qui prétendait parler littérature à la mourante — et puis Grazia et Reina qui venaient chaque jour aux nouvelles et qui resteraient pour ne pas manquer les derniers moments de leur sœur.

Jaantje mourut dans la soirée, après une lente agonie, au cours de laquelle elle gémit inlassablement. Elle lutta jusqu'au bout, même quand elle ne reconnut plus les siens, et puis elle finit par se rendre. Les deux vieilles femmes, plantées de chaque côté du lit, telles deux gargouilles, les yeux exorbités, éclatèrent en sanglots bruyants et désespérés. Judith, à bout de forces, fit signe à Michel. Il se tenait près de la porte, se demandant ce qu'il faisait dans cette comédie. Tantôt, il avait été conduire Férida chez Élisabeth, car Judith avait voulu à tout prix éviter à la petite le triste spectacle de l'agonie de Jaantje. Maintenant, Michel devait aller appeler le médecin qui viendrait constater le décès. Michel avait un rôle à remplir. Il était le seul homme de la famille. Triste famille qui devait compter sur lui.

Michel vit le docteur, s'occupa de l'enterrement, alla à la Maison Communale. On avait décidé que l'enterrement serait civil, Jaantje et ses sœurs ayant toujours vécu à l'écart de toute église. Michel au bout de peu de temps fut presque content d'avoir à s'occuper de toutes ces formalités. Il ne pouvait plus voir les

deux grand-mères, toujours installées de chaque côté du lit de la défunte, curieusement inconnue et sereine maintenant, sous sa mentonnière de toile blanche.

Des visites vinrent. Reina et Grazia, à chaque fois et inlassablement, racontaient les diverses phases de la courte maladie de leur sœur. Judith, silencieuse, servait du thé et des biscuits au gingembre. On commençait à parler à voix basse, mais peu à peu on oubliait la présence de la morte dans la chambre voisine, les voix s'élevaient. Reina racontait sa cure à Vichy, Grazia donnait la recette d'un pâté de lièvre. Les enfants étaient là, Férida toujours en pleurs, Klari les yeux absents et Michel observant les gens, malade d'écœurement et se demandant quelle part Jaantje avait encore à ces réunions macabres. Ces premiers jours d'octobre étaient chauds et une curieuse odeur envahissait la maison. Le soir, Michel s'échappait du 5, sonnait chez Élisabeth. Il essayait d'être cynique, mais elle le faisait taire, l'entourait de son bras, lui caressait les cheveux. Après l'avoir vue, il se sentait plus calme.

Michel conduisit l'enterrement de sa grand-mère — cela aussi faisait partie de ce rôle qu'il avait à remplir — et au retour il trouva la maison pleine de gens qui buvaient et mangeaient. Une discussion s'éleva parce que certains prétendaient que Jaantje aurait dû être enterrée au cimetière juif. Reina rappela que leur mère avait été protestante et leur grand-mère catholique. En fait, pensa Michel, ils ne pouvaient se rattacher à rien, n'étant même pas suffisamment agnostiques. Judith était assise dans un fauteuil et Klari sur le bras de ce fauteuil. Elle caressait les cheveux de sa mère, se penchait sur elle, effleurait sa joue d'un baiser. Et cependant, Michel était certain que sa sœur était capable de partir le lendemain. Comme lui-même avait envie de partir ! Secrètement, il espérait une nouvelle lettre de son père, lui en fournissant le prétexte. Mais il l'avait éconduit de telle

façon, qu'il ne devait plus attendre cette lettre.

Judith héritait du petit avoir de Jaantje et de ses meubles. Les Palalda allèrent à Linkebeek. Grazia et Reina, rapaces et passionnées, défendirent chaque chose, chaque objet ayant appartenu à leur sœur. Judith ne voulut pas insister. Elle demanda seulement pour chacun des enfants un souvenir. Klari choisit un petit coffret à bijoux, artistement sculpté, Férida une armoire ancienne en acajou. Michel se trouva fort embarrassé. Les grand-mères lui offrirent un phonographe et une série de disques de Mme Galli-Curci. Quant à Judith, elles lui affirmèrent que tous leurs biens lui appartiendraient un jour.

Peu importait à Judith. Elle remarquait de temps à autre le regard prodigieusement intéressé de Michel. Il s'amusait de l'ardeur que les grand-mères apportaient à subtiliser ce qui avait appartenu à Jaantje. Elles n'osèrent pourtant pas garder les bijoux de la morte. Il y avait là une grosse chaîne en or, une paire de boucles d'oreilles, ornées de perles fines et une broche de brillants. Comme Reina remettait ces bijoux à Judith, elle enleva une bague de son doigt, un rubis, et l'offrit à Klari. Grazia ne voulut pas être en reste et alla chercher un médaillon pour Férida. Michel s'étonna de ce mélange de rapacité et de générosité des vieilles femmes.

Judith était lasse à mourir. Au retour de Linkebeek, elle dut cependant tenir bon et ramasser toute son énergie, car Michel tomba malade de la jaunisse.

VII

MICHEL TROUVE UNE SITUATION

Somme toute, le 5 avait repris son aspect habituel et Judith pouvait à nouveau dire qu'il n'y manquait qu'une grosse lampe rouge au-dessus de la porte. L'automne était beau et l'on continuait comme avant à entrer dans la maison par la fenêtre du salon. Le lit de Jaantje avait été remonté dans la chambre des revenants, de même que les portraits de famille. Seulement il y avait désormais dans la salle à manger une photographie de Jaantje, prise le même été à Linkebeek. Oui, la maladie et la mort de la grand-mère n'avaient été qu'un court intermède dans la vie du 5, mais un lien nouveau existait entre Judith et ses enfants : ce profond chagrin qu'ils avaient éprouvé ensemble. Il y avait eu un second intermède, celui de la jaunisse de Michel et de sa convalescence. Il l'avait passée au salon, allongé sur le divan, le teint ambré, les cheveux ébouriffés, l'œil brillant et une fleur, rose blanche ou dahlia rouge, entre les dents. Élisabeth venait alors le voir chaque jour. Judith reprochait à son fils sa tenue négligée. Elle ignorait que c'était ainsi qu'il plaisait le mieux à la jeune fille. Dieu merci, pensait Élisabeth, Michel était redevenu le Michel de jadis, celui d'avant sa période commerçante à Paris. Klari, Jean et Férida étaient également là. Il y avait aussi une troupe d'enfants, ramenés par Férida, qui entouraient Michel. La maison retentissait de rires. Michel

discourait et s'enivrait de ses paroles. De temps en temps, il s'arrêtait de parler pour se saisir de son pipeau et se mettait à siffler des triolets. Férida se transformait en serpent charmé, les autres faisaient cercle et frappaient dans leurs mains, jusqu'au moment où Michel se lançait dans des modulations discordantes et où tout le monde le suppliait de cesser. C'était le 5 retrouvé ! L'automne rougeoyant et chaud était plein de gaieté, les poires juteuses et le raisin étalait ses grappes bleues et dorées. Il y avait une coupe remplie de fruits sur la table, des dahlias mauves dans le vase japonais. Michel racontait des histoires invraisemblables : celle du Prince Naghor de Russie qui roulait en autochenille à travers la forêt profonde, ou celle du cheval à six pattes que le forgeron ne parvenait pas à ferrer. Les enfants l'écoutaient bouche bée, d'autant plus impressionnés qu'il leur montrait ses mollets jaunes et prétendait avoir du sang de canari dans les veines. Oui, vraiment tout était comme avant. Sauf que Klari avait perdu toute agressivité, accueillait Élisabeth avec amitié. Sauf que Jean n'osait plus regarder Klari. Sauf qu'Éliane, appelée la portière de Conservatoire, avait définitivement disparu de la scène. Comme la maison était gaie, cependant !

Mais Élisabeth n'avait plus confiance en cette maison. Elle en savait trop à présent. C'était une maison ivre et folle, chacun y poursuivait son rêve particulier et se balançait seul dans le vide. Klari voulait rejoindre son père à Mexico, Férida se cramponnait avec frénésie aux jupes de sa mère, Michel était plein de projets qui se combattaient l'un l'autre. Et Judith ? Élisabeth l'avait vue plusieurs fois dans la rue, s'arrêter, essoufflée, haletante. Elle devait être malade et personne ne s'en apercevait. Jean était désespéré. Il venait encore presque chaque jour, mais ne montait plus dans la chambre de Klari. Michel se demandait ce qui décevait le plus Jean : le départ de Klari ou

le fait qu'elle avait renoncé à passer ses examens. Il n'y avait en tous les cas plus de problème Jean et Klari. Jean aimait Klari sans espoir, il avait certainement renoncé à elle. Klari partirait, Jaantje était morte. Michel aussi s'en irait. Judith vieillissait. Que deviendrait le 5 au moment de la séparation? L'esprit qui animait chaque enfant, dans quel monde le transporterai-ils? En attendant, tout le monde épiait Klari. Elle semblait vivre une attente perpétuelle. Michel était persuadé qu'elle allait partir. Elle avait manqué un bateau, mais il y en aurait d'autres. Judith savait qu'un paquebot allait quitter Anvers pour la Vera-Cruz au début du mois prochain. Elle était rendue à sa vieille souffrance, allait à Linkebeek pour confier son chagrin à ses tantes. Jadis, Jaantje était là pour la comprendre. Mais Grazia la grondait, lui disait qu'elle se rendait malade, et Reina, à défaut d'évoquer le petit Johannes, tirait les cartes et voyait un homme blond intervenir dans la vie de Judith. Judith ne trouvait chez elles aucun apaisement. Chaque fois qu'elle revenait de Linkebeek, elle se promettait de ne plus y retourner.

Férida cependant apporta une courte diversion à la peine de sa mère. Depuis peu, Férida avait un nouveau chef scout. Cet Hervé était doué de telles vertus que Férida ne vivait plus qu'en contemplation béate devant lui et qu'il se fit une métamorphose complète de sa personne. Elle devint absolument exemplaire, ne parlant plus que lorsqu'on l'interrogeait, s'asseyant timidement sur le bord de sa chaise, attendant qu'on la servît, remerciant pour chaque chose, émaillant son langage de mots choisis. La table des Palalda était devenue un modèle de bienséance. Férida se précipitait pour enlever les assiettes et les plats, priait sa mère et sa sœur de rester assises, offrait les plus beaux fruits aux invités. Michel n'appelait plus sa jeune sœur que « ma douce ». Il y avait inévitablement un moment où tous éclataient de rire, mais Férida les

regardait d'un grand œil candide et étonné. Après une ou deux séances de ce genre, Klari et Michel essayèrent de faire sortir Fériida de ses gonds. Ils la rudoyèrent, se moquèrent d'elle, lui donnèrent brutalement des ordres. Fériida leur opposa une douceur et une résignation inébranlables. Élisabeth se demandait pourquoi l'on prétendait que Fériida n'avait pas de self-control. Fériida en avait peut-être plus que toute la famille Palalda. Qui sait si elle ne réussirait pas un jour à maintenir cet effort qui lui permettrait de faire de grandes et bonnes choses, car elle brûlait de se dévouer et de consacrer sa vie à un idéal. Judith le dit un jour à Élisabeth. Elle souriait, bien qu'une mortelle angoisse fût en elle. Que lui réservait cette Fériida qui lui était si passionnément attachée et qu'elle croyait connaître. Quant à Michel, il n'avait nulle confiance dans la conversion de Fériida.

Michel pourrait se lever bientôt. Lui, parcourait les colonnes d'annonces des journaux : celles des employés, des gens de maison, de l'enseignement et la rubrique matrimoniale, ne voulant négliger aucune chance, disait-il. Que ferait-il une fois guéri? Élisabeth souhaitait qu'il se décidât enfin à entreprendre quelque chose sérieusement. Elle ne pouvait se défendre d'un malaise en pensant qu'il ne faisait rien et surtout qu'il ne semblait pas disposé à travailler, même s'il cherchait un emploi. Il avait évidemment toujours plusieurs ouvrages sur le chantier : ses marionnettes, des poèmes et un roman dont il écrivait de temps à autre un chapitre. Le roman était picaresque et contait les aventures d'un avocat marron, silène ventru et larmoyant qui répondait au nom de Zacharie Mok. Élisabeth riait en écoutant Michel lui en lire quelques pages, était certaine de son talent, l'enviait de vivre avec une telle intensité, de vibrer comme une harpe au moindre souffle. Le monde, pour lui, était toujours plein de découvertes. En sa compagnie, Élisabeth faisait elle-même ces découvertes,

mais quand elle l'avait quitté, elle était effrayée de l'indiscipline et de l'instabilité de Michel. Une sourde inquiétude lui pinçait le cœur. Elle ne se rendait pas encore compte que cette inquiétude venait de la peur qu'elle avait de tout ce qui éloignerait Michel à nouveau d'elle.

Il put se lever. Un soir, il arriva chez les Torcq, monta quatre à quatre les escaliers, frappa à la porte d'Élisabeth et entra sans attendre la réponse. Elle le vit soudain devant elle, radieux, éblouissant et comprit avec une peine aiguë qu'il venait lui annoncer un départ. Il jeta sur les genoux d'Élisabeth l'œillet rouge qu'il tenait entre les dents, s'assit à ses pieds.

— Je t'aime pourtant, fit-il, toi ma seule adorée, mon bien le plus précieux.

Elle resta un moment sans voix, puis se mit à rire : « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle.

— Je devrais te dire cela avec raffinement,*sougha Michel, et tu devrais être pour moi ma colombe parfumée, ma libellule chatoyante, ma source de vie, ma boîte à vitamines. J'écirais pour toi des poèmes uniques et sublimes, je te déviderais mon cœur et tu me connaîtrais enfin !

— Je suis fixée, dit Élisabeth.

Elle se leva, car Michel appuyait la tête à ses genoux. Comme le soir de Linkebeek, son cœur était plein de trouble, mais elle ne voulait pas céder aux sentiments tumultueux qui l'envahissaient. Michel, toujours assis à la même place, la regardait en mordillant la tige de l'œillet qui était tombé. Élisabeth se souvint de sa jambe. Elle s'assit sur un tabouret, se tourna vers le jeune homme. Elle fut saisie une fois de plus de la beauté de son visage et une peine cruelle l'envahit. Si elle avait marché droit, comme tout eût été simple. Avant son accident, elle était une fille sûre d'elle, enthousiaste, coquette. Mais depuis, elle n'avait plus eu une minute d'abandon et elle ne pouvait penser sans amertume et sans honte aux deux misérables his-

toires d'amour de sa vie. Deux aventures exactement. Dire que Michel lui attribuait une âme claire et un cœur pur. Elle ramena ses jambes sous le tabouret, tira sa jupe.

— Irréprochable et inapprochable Élisabeth, murmura Michel. Mais soudain il bondit sur ses pieds : « Tu ne sais rien encore, je ne t'ai rien dit ! Élisabeth, j'ai une situation ! »

La jeune fille se mit à rire. Le charme était rompu. Qu'est-ce qui l'avait troublée, il y avait à peine une seconde ? Ce garçon qui avait appuyé sa tête à ses genoux. Il était déjà si loin d'elle.

— Et quel genre de situation ? demanda-t-elle moqueuse.

— Devine... Non, tu ne devineras jamais. Je brûle de te le dire. Élisabeth, je fais désormais partie d'une compagnie dramatique, d'un théâtre ambulante et je dois débiter, demain, à Bouillon.

— Tu es fou, dit Élisabeth.

Mais elle pensait qu'il était merveilleux et remerciait le ciel qu'il n'y eût plus rien de trouble dans son cœur. Tout redevenait clair et tranquille, et elle pouvait regarder Michel sans crainte. Il se tenait devant elle, une boucle noire sur le front, les yeux brillants. Il était déjà sur la route, entendait le vent bruiser à son oreille, sentait la pluie sur son front. Élisabeth lut tout cela dans son regard. Le magnifique coureur d'aventures ! Pourquoi était-ce Klari qui partait à Mexico ? C'était à lui que ce voyage était réservé, pour qu'il pût connaître la joie et la liberté. Élisabeth pensa qu'elle le verrait toujours comme il était ce soir. Il ne pouvait pas redevenir le Michel qui était parti un jour pour Paris, armé de lunettes et d'un chapeau de feutre.

— On demandait un chauffeur pouvant conduire un tracteur et pouvant à la rigueur jouer la comédie, expliqua Michel, j'ai écrit et l'on m'a accepté.

— Mais tu n'as jamais conduit un tracteur, s'écria Élisabeth.

— Non, avoua-t-il en toute simplicité, mais j'ai déjà vu conduire une voiture. Et puis je joue la comédie à ravir. Regarde-moi, Élisabeth, dans quel rôle me vois-tu? Oh! pourvu qu'ils aient Shakespeare au répertoire.

— Roméo?

— Ah! non, Othello ou Hamlet.

— Tu serais un Maure magnifique. Et que pense ta famille?

— Klari et Fériida trouvent que c'est merveilleux et elles sont en train de vérifier mes chemises et mes chaussettes. Quant à maman, je ne crois pas qu'elle soit tout à fait enchantée, car elle dit que je verserai toute la troupe dans un fossé.

Judith avait protesté de toutes ses forces. Elle n'avait jamais pensé que son fils serait acteur et elle savait qu'il n'avait jamais conduit une voiture. Mais Klari et Fériida voyaient leur frère conduisant la troupe par monts et par vaux dans la journée et jouant Musset ou Giraudoux le soir. Judith ne pouvait s'empêcher de rire en les écoutant, mais s'inquiétait parce que Michel relevait à peine de maladie. Il ne se souciait guère des observations de sa mère. Elle levait les bras chaque fois qu'il partait. Elle avait poussé les hauts cris quand il avait décidé de se rendre en France, l'année précédente, et ensuite elle avait été ravie du merveilleux hiver qu'il avait passé à Allos. Elle ne savait que trop bien qu'il avait besoin de vivre loin des villes. Cette fois-ci pourtant, elle essaya vraiment de le retenir, car elle avait peur de rester seule, après le départ de Klari. Tant que Michel était là, Judith pouvait encore croire à l'intégrité de sa famille. Mais pouvait-elle retenir Klari, pouvait-elle retenir Michel? Elle n'avait plus rien à leur dire, elle était vieille, impuissante et sans aucune autorité sur eux.

Michel enfouit son linge, quelques livres et un cahier dans son sac à dos et fut prêt au départ.

— Alors, dit-il à Klari, est-ce que vraiment tu t'en vas?

Il avait fait ses adieux à sa mère, encore au lit, et déjeuné en tête à tête avec Klari et Fériida. Il se tenait debout et finissait d'avaler son café. Il remarqua que Klari était pâle et malheureuse.

— Est-ce que tu luttas contre toi? demanda-t-il.

— Contre mon espoir, répondit-elle, la gorge serrée. Et comme il la regardait étonnée, elle ajouta : « Non, tu ne peux pas comprendre. »

L'ancienne Fériida aurait peut-être bondi, mais la nouvelle, vertueuse, patiente Fériida, sortit avec dignité de la salle à manger. Michel faillit interroger sa sœur, elle attendait qu'il le fît, mais il vit soudain l'heure à sa montre : « Il est temps que je file », dit-il. Il caressa la joue de Klari : « Peut-être réfléchiras-tu encore. Tu m'écriras? »

La jeune fille l'accompagna jusqu'à la porte et le vit disparaître, sifflant allégrement. Elle voulut le rappeler. Mais qu'aurait-elle dit à Michel? Qu'elle attendait tout d'un homme, qu'elle avait perdu toute dignité, toute fierté, tout désir. Michel aurait pitié d'elle, mais que comprendrait-il puisqu'elle ne pouvait comprendre la folie qui s'était emparée d'elle.

Le soir de cette même journée, Judith alla au cinéma. Jean vint chez les Palalda. Sans Michel, la maison était morte, car Fériida, confinée dans son rôle vertueux lisait *les Aventures de Télémaque*, tout en bâillant subrepticement, et Klari parlait à peine. Jean se mit au piano qu'on avait fini par faire accorder, joua les premières notes de *la Sonate pathétique*. Klari, insensiblement, se rapprocha de lui, un demi-sourire sur les lèvres. La sonnerie de la porte d'entrée retentit.

— J'y vais, dit Fériida, tout heureuse de délaisser *Télémaque*.

— Qui cela peut-il être, se demanda Klari, nous

n'attendons personne et un être civilisé aurait déjà sauté par la fenêtre. Jean, c'est un inconnu.

— Klari, appela Fériida, passant la tête dans la porte, c'est pour toi.

Elle entra et furieusement curieuse et excitée, elle en oublia son langage choisi : « C'est un type qui a des cheveux gris ! »

Klari fit un pas, le sang retiré de ses joues. Son cœur battait si fort que Jean et Fériida pouvaient l'entendre. Elle respira profondément, puis eut la certitude qu'elle était calme. S'apercevant que le lacet d'un de ses souliers était dénoué, elle posa son pied sur un tabouret, se pencha, vit que sa jambe tremblait convulsivement. Fériida et Jean devaient le remarquer. Elle quitta enfin le salon, fut dans le vestibule. Luc Aldering l'attendait et il était différent de l'image qu'elle avait gardée de lui. Elle prit une veste qui pendait au porte-manteau, l'enfila si rapidement qu'il n'eut pas le temps de l'aider et ils sortirent de la maison sans s'être dit un mot.

VIII

KLARI TROUVE LE BONHEUR

Klari était avec Luc dans le vieux parc de son enfance. Ils étaient assis sur ce même banc, où Klari était venue se reposer un jour, quand elle avait compris que Luc ne l'aimait pas et qu'elle avait cessé d'être une fille pour sa mère. La nuit tombait et le sentier était couvert de feuilles mortes et craquantes. Sur tout le parc flottait l'odeur de l'automne, odeur de terre en décomposition, de bois mouillé qu'on essaie de faire flamber, de chrysanthèmes mortuaires et somptueux. Klari, chaque année, avait retrouvé cette odeur, mais désormais elle appartenait à cette soirée unique et extraordinaire.

Luc était à côté d'elle. Klari se serrait frileusement dans sa veste, les mains dans les poches et réunies sous l'étoffe, devant elle, attentive à éviter le contact de Luc. Entre elle et lui, quelqu'un aurait pu se glisser. Tout cela n'était pas croyable. Il était là, cet homme qu'elle aimait, qu'elle avait réclamé avec tant de véhémence et d'impudeur. Elle eut honte tout à coup, trembla de tous ses membres.

Luc Aldering la regardait attentivement. Klari ignorait à quel point elle était changée, changée à cause de lui. Même si la pâleur et la fatigue de Klari provenaient de ses longues veillées auprès de sa grand-mère, de ses discussions avec sa mère, de la résolution qu'elle avait prise de rejoindre son père.

Luc ne savait pas ce qui s'était passé depuis qu'ils s'étaient quittés. Il pouvait seulement deviner qu'elle avait souffert et qu'elle l'aimait. Il était ému et plein de regrets. Il pensait au temps perdu.

Il avait marché à côté de Klari. Ni elle ni lui ne savaient où ils allaient. Comme ce jour de son désespoir, Klari avait remonté le boulevard planté de marronniers, aux feuilles jaunes et rousses. Le sol était jonché de châtaignes qui se desséchaient lentement. Luc et Klari écrasaient les fruits sauvages sous leurs pieds. Ils avaient enfin pénétré dans le parc. Ils ne s'étaient pas encore parlé, marchant rapidement, sans rien voir, dans l'ombre grandissante.

— Je suis rentré hier d'Italie, dit enfin Luc.

C'étaient ses premières paroles et Klari retrouva avec un étonnement à la fois émerveillé et cruel le son de sa voix. Émerveillé, parce qu'elle avait cru ne plus jamais l'entendre, cruel parce que cette voix était une voix qu'elle avait oubliée. Mais pas un instant elle ne pensa qu'elle s'était attachée à une image de Luc et qu'il n'existait pas de Luc réel.

— Comment était-ce? demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Il lui décrivit alors les villes qu'il avait visitées, mais ne lui dit pas combien il avait regretté de ne pas l'avoir emmenée. Chaque fois que ses amis avaient émis de savantes appréciations devant le Campanile de Florence ou les fresques du Poverello, il s'était figuré la surprise de Klari, son enthousiasme grandissant, son bonheur et sa beauté, dans ce décor fait pour elle. Il aurait pu lui donner la joie de découvrir l'Italie et la douceur d'y vivre. Maintenant, il était trop tard. Dans un mois il devait partir et s'il l'emmenait, il la jetterait dans une existence qu'elle n'avait jamais désirée et imaginée.

— Vous n'avez pas quitté Bruxelles? interrogea-t-il.

— Je voulais passer des examens, répondit-elle, et puis ma grand-mère est tombée malade. Je ne me

suis pas présentée et ma grand-mère est morte.

Luc esquissa un geste poli de regret. Klari se mordit les lèvres. Pourquoi lui avait-elle dit cela? Peu lui importaient ses examens et la pauvre Jaantje.

— Laquelle de vos grand-mères était-ce? demanda Luc.

Il se souvenait donc! Le cœur de Klari se remplit de gratitude. Il n'avait pas oublié ce qu'elle lui avait raconté d'elle et des siens.

— C'était Jaantje, répondit-elle, c'est elle que j'aimais le plus.

— La tante qui a élevé votre mère?

Suspicion, doute, amertume, tout disparut du cœur de Klari. Elle osa regarder Luc.

— Est-ce le parc dont vous m'avez parlé? demandait-il encore.

— Je venais ici quand j'étais petite, dit Klari.

— Il n'y a pas très longtemps, sourit Luc.

Il pensait qu'il avait vingt ans de plus qu'elle. C'était une folie et il essayait de retrouver le ressentiment qu'il avait nourri contre elle. Mais comment le pouvait-il en la retrouvant si jeune, si belle, si émouvante. Et elle l'aimait.

— Klari, fit-il, sais-tu pourquoi je suis venu ce soir?

Elle n'avait pas encore osé se le demander. Il était là et rien d'autre ne comptait. Mais puisqu'il la questionnait, Klari fut à nouveau submergée par sa crainte et son désespoir.

— Vous partirez, dit-elle, et si c'est pour cela, pourquoi êtes-vous venu? Pour me torturer et m'anéantir. Mais je puis l'endurer maintenant. Il y a des mois que j'y suis faite. Et pourtant...

— Pourtant?

— J'ai pu croire que vous m'aimiez. Ah! je ne sais plus... Tantôt même, quand nous avons remonté l'avenue, je sentais que plus rien ne nous séparait et à présent, je souffre à nouveau. Je vous ai poursuivi,

harcelé. Mais je ne dois pas en avoir honte, n'est-ce pas? J'étais loyale, sincère, je croyais tout pouvoir me permettre.

Il faisait nuit et le visage de Luc disparaissait dans la pénombre. Mais elle connaissait ce visage mince au regard clair.

— Il faut me comprendre, répondit-il enfin, ce que j'ai à dire n'est pas facile. J'ai vingt ans de plus que toi, tu découvres la vie et la mienne est faite. Je ne voulais pas t'entraîner dans une aventure, j'ai fini par le faire, et puis, j'ai reculé, je ne savais pas qu'il était trop tard. Et pour toi, et pour moi. Tu m'as écrit une lettre si adorable, mais je ne voulais plus t'aimer. Aujourd'hui, je suis venu pour te dire : Klari, je retourne en Afrique dans un mois et nous avons tout juste le temps de nous marier. Mais j'ai le double de ton âge et je n'ai pas une vie agréable à te promettre. J'aurais pu être un médecin attaché à un hôpital, à une formation sanitaire. Tu sais que je suis un médecin itinérant. J'aime l'être. Je ne m'installerai nulle part. Le Kasai est vaste et je le parcours en tous sens, allant d'un village à l'autre, de région en région. Je ne recherche pas seulement les maladies, j'essaie de comprendre les indigènes et de pénétrer leur âme. Je crois qu'ils ont fini par me comprendre eux-mêmes car ils m'ont, en partie, initié à leurs pratiques de magie. Je ne pourrais me passer d'eux et de tout ce qu'ils m'ont appris. Je vis en Afrique parce que j'y ai trouvé mon climat. Je veux t'y emmener, mais je ne pourrai rien changer à mon mode d'existence. Ce que je te propose, ce que je fais, est insensé. Non seulement parce que j'ai le double de ton âge, mais parce que tu as rêvé d'une autre vie que celle que je t'offre. Je possède une maison dans une petite ville où je ne vis guère. La maison est belle, remplie de serviteurs, mais tu y seras seule la majeure partie du temps et tes moindres faits et gestes seront surveillés par toute la colonie. Je ne sais ce que tu feras, ce que ta santé

deviendra. Tu me supplieras peut-être un jour de te renvoyer en Europe. Mais peut-être aussi aimeras-tu cette vie et alors, je crois, que nous pourrions être très heureux. Aujourd'hui, je ne sais et tu ne sais ce qu'il adviendra de toi là-bas. Moi aussi, je souffrirai mille morts de te laisser seule parmi d'autres hommes. Tu dis que tu m'aimes, mais tu ne me connais pas. Que sais-tu de moi? Je suis un inconnu et qu'ai-je pu t'apprendre? Si tu viens avec moi, je te lierai pieds et poings. Voilà la servitude qui t'attend, Klari. Tu auras peut-être un enfant, loin des tiens, loin de tout ce que tu aimes. Qu'y a-t-il de commun entre nous? Tu te crois liée à moi, parce que je t'ai tenue dans mes bras. Mon enfant chérie, je ne l'ai pas oublié, je n'ai pas oublié que tu es venue à moi neuve et sincère. Je pourrai être pour toi un compagnon sûr et fidèle et nous essayerons de faire quelque chose d'admirable de cette aventure que je te propose. Et il y a encore autre chose. J'ai un enfant là-bas, un garçon de sept ans. Je l'ai eu d'une femme baluba. Pourras-tu l'aimer? Tu sais maintenant pourquoi je suis venu ce soir. Il la regardait. Il savait qu'elle allait accepter, il n'en avait pas douté un seul instant quand il avait pris cette décision de la revoir et de l'emmener avec lui. C'était pour cela qu'il venait de lui parler comme il venait de le faire.

— Je vois, dit Klari tranquillement, vous dégagez vos responsabilités.

— Triomphez, fit-il.

Mais il rit, content au fond de la voir se cabrer.

— Pourquoi êtes-vous venu? demanda Klari.

Le monde entier lui appartenait à nouveau. Elle possédait l'amour de Luc. Penché sur Klari, Luc devina plutôt qu'il ne vit ses yeux brillants et doucement il posa ses lèvres sur les siennes. D'un élan, elle fut dans ses bras.

— Pourquoi êtes-vous venu? interrogea-t-elle encore.

— Parce que je t'aime, dit-il, ne le savais-tu pas.

— Tu m'as tenu un affreux discours.

— Et qu'en as-tu retenu?

— Que nous serons heureux et que nous aurons beaucoup d'enfants.

Luc poussa un léger soupir et soudain chassa tous ses scrupules. Il tenait la femme qu'il aimait dans ses bras, il allait l'emmener dans le pays de son choix et elle se ferait à cette vie qui était la sienne. Après tout, il avait fini par faire comme tous les autres colons. Il allait ramener avec lui une jeune fille d'Europe, une jeune fille belle, intelligente, cultivée. Pour le reste, il saurait courir le risque. Il se mit à embrasser Klari passionnément, tandis qu'elle lui nouait les bras autour du cou.

Quand ils se levèrent, il lui dit qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. Il lui proposa de venir voir sa mère le lendemain.

— Et ton père? demanda-t-il.

Klari avait oublié l'existence de ce père et elle pensa soudain qu'il ne permettrait pas ce mariage, alors qu'il attendait sa fille depuis de si longues semaines.

— Je lui écrirai moi-même, fit Luc, refuserait-il.

— Probablement, dit Klari.

— Dans ce cas, nous ne pourrions nous marier. A moins que tu ne m'aies menti et que tu aies vingt-cinq ans passés. Quels rapports as-tu avec ton père?

Klari se rendit compte que ce père qui l'avait abandonnée et la réclamait tout à coup était maître de sa destinée. Il ne lui permettrait pas d'épouser Luc et dans un mois Luc allait partir.

Luc n'avait pas pensé à cela. Il avait décidé d'épouser Klari, sans se préoccuper de ses parents.

— Avons-nous absolument besoin d'être mariés? demanda Klari.

Ses yeux brillaient, mais l'obscurité était telle maintenant qu'il ne pouvait la voir.

— Il vaudrait mieux, dit-il, je ne veux pas être poursuivi pour détournement de mineure.

Klari pensa qu'elle le suivrait n'importe où, qu'elle fût mariée ou non. Elle l'aimait pour tout, à travers tout.

— Quelle importance, fit-elle.

— Tu es une enfant, dit Luc.

Elle s'effraya : « Ne veux-tu de moi que dans le mariage? » Elle lui prit la main, la couvrit de baisers. Il voulut la lui retirer, un peu confus, mais elle la retint, l'appuya sur son sein.

— Tu ne sais pas pourquoi tu m'aimes, fit Luc.

Mais il l'embrassait en même temps.

— Tu m'enlèveras, jeta joyeusement Klari.

Ils sortirent de l'allée obscure, se retrouvèrent sur le boulevard et se revirent à la lueur des réverbères.

— Tu es belle, dit Luc, bouleversé.

— C'est parce que tu m'aimes, fit-elle, c'est parce que je t'aime.

Le salon était éclairé quand ils arrivèrent devant le 5. Luc embrassa une dernière fois la jeune fille et elle le regarda s'éloigner, entendit décroître le bruit de ses pas. Elle était remplie d'allégresse, mais soudain une angoisse affreuse la saisit. Elle pensa qu'il s'en allait, qu'il ne reviendrait pas. Elle courut derrière lui, l'appela, mais il était trop loin, il ne se retourna pas. Klari revint sur ses pas et entra dans la maison. Elle s'appuya un instant au mur du vestibule.

— C'est toi Klari? appela sa mère.

Judith était assise dans le salon et elle lisait. Elle sourit à sa fille qui poussait la porte. Pourquoi ne devines-tu rien, se demanda Klari. Son appréhension l'avait fuie, elle était éperdue de bonheur et les joues roses, les yeux brillants, elle vint s'asseoir, sur un tabouret, aux pieds de sa mère. Cette fois-ci, elle devait lui parler.

— Maman, dit-elle, je viens de me fiancer.

Judith laissa tomber son livre. Klari le ramassa.

— Quand donc? demanda Judith.

Remise de son émotion, elle se penchait sur sa fille pour l'embrasser.

— Ce soir même, à l'instant.

— A l'instant? Et les parents de Jean?

— Mais ce n'est pas Jean, protesta Klari.

— Qui est-ce? cria Judith, pleine d'inquiétude.

— Demain il viendra te voir, dit Klari, c'est un médecin, il s'appelle Luc Aldering.

— Klari, fit sa mère, tu m'as une fois dit qu'il a le double de ton âge, qu'il n'était rien pour toi. Mais c'est fou!

Ce n'était pas ainsi qu'il fallait parler.

— Et tu m'as aussi dit qu'il allait retourner au Congo. Oh! pourquoi m'as-tu menti?

— Je l'aime, fit Klari.

Judith vit ce beau visage levé vers elle, illuminé de joie.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, s'écria-t-elle encore, pourquoi?

— J'étais si malheureuse, maman, quand tu m'as questionnée. Tu ne peux supposer à quel point. Je voulais mourir.

— Ma chérie! Et je n'ai rien deviné. Judith sourit soudain : « Mais tu n'en as rien fait », dit-elle.

— Je le pourrais maintenant.

— Juste après, tu as décidé de partir à Mexico.

Judith comprenait enfin et Klari vit dans les yeux de sa mère une lueur qui était à la fois apaisement et joie. Judith comprenait que Klari ne partirait pas, qu'elle allait lui rester, que Nico ne l'aurait pas.

— Luc viendra te parler demain, fit Klari, oh! maman, il te plaira.

— Mais chérie, protesta Judith, il est tellement plus âgé que toi.

— Quelle importance cela a-t-il? On dit qu'une

femme doit être plus jeune que son mari et tu as trois ans de plus que papa. Tu l'aimais.

— Je connaissais ton père depuis si longtemps. Je n'épousais pas un inconnu.

— Cela ne t'a pas empêchée d'être malheureuse.

— J'ai été très heureuse avec ton père, protesta Judith, s'il n'y avait pas eu cette femme...

Klari posa la tête sur les genoux de sa mère, puis leva à nouveau les yeux vers elle.

— Je veux vivre avec Luc, dit-elle, il a été honnête et loyal. Il m'a prévenue que la vie là-bas ne serait pas facile. Mais je l'aime, je suis prête à courir le risque.

— Là-bas, cria Judith, où?

— Il retourne au Congo dans un mois et nous devons être mariés à ce moment-là.

Judith voulut se lever, se tordit les bras. Elle était devenue très pâle. Un étau lui emprisonnait l'épaule, lui écrasait la poitrine. Elle battit l'air de ses mains, se courba en deux. Klari pleine d'effroi, et voyant les efforts de sa mère voulut l'aider à se lever, mais Judith lui désigna sa sacoche, demeurée sur un guéridon. Klari l'ouvrit fébrilement, y trouva une fiole remplie de comprimés et courut chercher un verre d'eau à la cuisine. Judith parvint à avaler un cachet. Klari l'amena sur le divan, l'y allongea, lui retira ses souliers. Agenuillée à ses côtés, elle la fixait avec angoisse. Puis elle songea à lire l'étiquette collée sur la fiole : « Contre les spasmes du cœur. » Judith parvint à parler : « Cela va mieux », articula-t-elle.

— Tu ne m'as jamais rien dit, balbutia Klari, depuis quand souffres-tu?

— Mais ce n'est rien, je t'assure que ce n'est rien.

Judith renaissait à la vie. La crise était passée. Toute la soirée, elle l'avait appréhendée, elle avait même quitté le cinéma avant la fin de la séance, tant elle avait eu peur.

— Tu as vu le Dr Smet? demanda la jeune fille.

— Oui.

— Mais il faut aller chez un cardiologue.

— Bah ! J'y pense : puisque je vais avoir un gendre médecin.

— Oh ! maman, tu veux, tu veux bien ! Mais je crois qu'en dehors de la maladie du sommeil, il ne connaît pas grand-chose.

Elles se mirent à rire.

— Klari, fit timidement Judith, tu pourrais le rejoindre un peu plus tard, dans six mois, dans un an ?

Elle vit le visage de sa fille se fermer.

— Tu l'aimes tant que ça, soupira-t-elle.

— Et comment pourrais-je l'aimer autrement ? Est-ce qu'on aime de deux façons ? Sans lui, je ne puis vivre. Oh ! maman, je n'ai aimé personne avant lui, je ne pourrai aimer quelqu'un d'autre. Il m'aime, il te le dira.

— Mais... dans un mois, gémit Judith.

Klari avait gagné la partie. Sa mère s'inclinait. Judith, les yeux fermés n'avait plus besoin de la regarder. Comme dans un rêve, elle l'écoutait lui parler de Luc. Klari allait se marier, il n'y avait rien à dire, il n'y avait rien à faire. Est-ce qu'une force au monde l'avait empêchée d'épouser Nico ? Mais elle connaissait Nico, elle restait malgré tout près des siens. Et Klari allait partir avec un étranger et si loin. Qu'était cet homme ? Oh ! si Klari avait épousé Jean, comme elle aurait pu être heureuse, comme elle aurait accueilli ce deuxième fils. Mais qu'était ce Luc Aldering qui allait emmener Klari dans un mois. Judith était pleine d'angoisse.

— Voilà toute ta vie bouleversée, dit-elle enfin, tu voulais une vie indépendante, tu voulais étudier.

— Je ne le connaissais pas, maman.

— Tu ne sais rien de la vie.

— Alors, laisse-moi vivre !

Judith se demanda soudain ce que ce Luc Aldering était déjà pour Klari. Mais non, ce n'était pas pos-

sible. Qu'allait-elle s'imaginer. Klari était si fière, si réservée. Elle n'avait jamais eu de flirt et voilà qu'elle tombait amoureuse d'un inconnu. Était-il vraiment médecin, partait-il vraiment au Congo?

— Chez qui l'as-tu rencontré, demanda-t-elle. Puis elle se rappela : « Chez les Thibaut? »

Klari ne voulut pas la détromper. Judith soupira tristement.

— Allons, fit-elle, va au lit. Je sais bien que tu ne dormiras pas et moi non plus. Il faut quand même que tu te reposes.

— Pas avant que tu ne sois couchée, dit Klari, je vais t'aider à te déshabiller.

Judith se laissa faire. Ce soir, Klari était sa servante et peut-être était-ce la dernière fois qu'elle l'avait ainsi près d'elle, tendre et confiante.

Comme Klari remontait la couverture sur les épaules de sa mère, quelques coups timides furent frappés à la porte. Férida, de sa chambre, avait entendu Judith monter chez elle avec Klari, et pleine de curiosité arrivait chez sa mère, en pyjama.

— Entre, fit Judith d'une voix qu'elle voulait gaie et elle lui apprit la grande nouvelle.

Il y avait quelques heures à peine que Férida avait assisté, médusée, au départ de sa sœur avec l'inconnu. Depuis, Fénelon avait été définitivement abandonné. Quand sa mère rentra du cinéma, elle faillit lui raconter la scène, mais se rappela qu'Hervé lui enseignait qu'il ne fallait jamais rapporter. A l'instant où sa mère lui parla, elle oublia le vertueux Hervé et ses nobles résolutions. Férida jura : « Nom de nom ! maman, tu dois le voir. C'est un vieillard, tu ne peux pas lui permettre ! »

Klari se précipita sur elle, toutes griffes dehors.

— Assez, cria Judith, sors, Féri !

Le ton fut tel que la petite, sidérée, s'en alla immédiatement.

— Klari, fit Judith, tu dois demander l'autorisa-

tion de te marier à ton père. Et s'il ne te l'accorde pas?

— J'y ai pensé.

— Ce mariage ne pourra se faire.

— Je m'en passerai.

— Mais tu ne peux pas, cria Judith, réfléchis, oublie cet homme. Oh! tu verras, ce sera si facile, si tu fais un effort. Tu vas gâcher ta vie. Je t'en supplie, tu ne peux pas faire cela. Tu as dix-huit ans, tu es jolie, tu as tout le temps de te marier et plus tard tu n'auras pas besoin de l'avis de ton père.

— J'aime Luc.

— Mais Klari, pense à ce que tu dis. Tu ne peux devenir la maîtresse de cet homme. Tu veux donc me rendre absolument malheureuse. Je suis malade, très malade. Pense un peu à moi. Qu'est-ce que cet homme a fait de toi, qu'est-il donc pour toi?

— Il est mon amant, jeta Klari.

Le silence fut soudain dans la chambre. Klari voulut se pencher sur sa mère.

— Va-t'en, va-t'en, cria Judith, je ne veux plus te voir.

La jeune fille sortit. Judith fut seule. Seule comme elle le serait désormais.

IX

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Il y avait une lettre de Michel et Klari l'apporta à sa mère, tout en l'annonçant à tue-tête à Férída qui descendait l'escalier. Elles se précipitèrent toutes trois pour lire les nouvelles du jeune homme. Elles étaient tellement drôles, qu'elles éclatèrent de rire et oublièrent leurs préoccupations et leurs griefs. Michel conduisait le tracteur par monts et par vaux le long de la Semois et avait joué *Pluie* et *Occupe-toi d'Amélie* à Bouillon et à Florenville. Maintenant, il était à Sedan et devait tenir un rôle dans *la Dame de chez Maxim's*. Il réclamait le vieux smoking de son père qui soigneusement saupoudré de naphthaline gisait au fond d'une malle, dans la chambre des revenants.

— Oh ! il faut le lui envoyer, fit Klari, la carrière de Michel est en jeu. Je vais m'en occuper tout de suite.

— Et si le smoking se perdait en route, émit Férída, ne serait-il pas prudent de le lui apporter ?

Elle espérait se voir chargée de cette mission de haute confiance. Elle enviait son frère, elle l'admirait tellement. Si elle pouvait le rejoindre, être actrice également. On lui avait toujours dit qu'elle avait un merveilleux talent d'imitatrice et Michel lui avait si souvent promis de l'emmener sur les routes. Elle, chantant, et lui jouant du pipeau ou de la guitare, ils pourraient ainsi faire le tour du monde !

— Oui, vraiment, insista Férida, il vaudrait mieux que j'aille à Sedan lui remettre le smoking en main propre. Je t'en prie, maman, laisse-moi aller. Tu sais que je me débrouillerai parfaitement. Je serai de retour dans deux ou trois jours. Et j'aurai vu Michel et pourrai te dire comment il est.

— C'est une idée, acquiesça Judith.

Férida ne s'attendait pas à une aussi prompte victoire. Elle regarda un instant sa mère avec surprise, mais sa joie était telle qu'elle ne s'attarda pas à rechercher les raisons de son triomphe et fila comme une flèche vers la chambre des revenants pour y exhumer le smoking. Elle revint, le secouant dans l'escalier et la maison fut aussitôt remplie d'une violente odeur d'antimites. Férida éternua, puis courut chez Élisabeth pour lui annoncer son voyage. Élisabeth pensa que les Palalda étaient de plus en plus fous et que tous, de Judith à Férida avaient besoin d'une bonne fessée. Mais en même temps, elle les envia de simplifier tellement leur vie et de toujours agir comme ils en avaient envie.

Férida était tellement excitée qu'elle oublia de dire à son amie que Klari était fiancée. Elle ne pouvait deviner d'ailleurs que sa mère était contente de l'éloigner un moment du 5, car elle voulait rester en tête à tête avec Klari. Quant à celle-ci, elle se disait, non sans un certain amusement, que Michel serait probablement désagréablement surpris en voyant débarquer sa jeune sœur à Sedan. Il avait dû rencontrer quelque Colombine en cours de route et serait fort embarrassé de Férida. Mais comme sa mère, Klari aspirait au départ de sa sœur. Il était inutile que Luc fit la connaissance de ce spécimen peu aimable de la famille Palalda. Férida était parfaitement capable de lui tirer la langue et de lui dire l'une ou l'autre de ses incongruités habituelles.

Férida partit enfin et Luc vint dans l'après-midi. Judith avait commencé par dire qu'elle ne recevrait

pas un homme capable d'enlever une jeune fille mineure. Elle ne savait pas à quel point Klari tremblait de ne pas le voir venir. Klari n'avait pas dormi de la nuit, craignant que tout ne fût qu'un rêve. Cependant, elle avait quand même écrit à son père, car si tout était réel, l'amour et la proposition de Luc, il valait mieux certainement qu'ils fussent mariés. En descendant au salon, elle vit sa mère occupée à écrire. Elle devina que Judith aussi envoyait une lettre à Nico et son cœur bondit. Judith le lui dit d'ailleurs.

— Je l'ai fait également, répondit Klari.

Elle voulait montrer sa soumission à sa mère, mais son ton éclatait d'arrogance.

Judith la regarda et ses yeux, involontairement, fouillèrent ce corps qu'elle avait tenu dans ses bras jadis, bercé, baigné, caressé, ce corps inconnu désormais, ce corps qui porterait un jour un enfant. Elle tressaillit.

— Klari, balbutia-t-elle, tu n'es pas...

— Rassure-toi, je ne suis pas enceinte, fit Klari.

Elle rit avec quelque amertume. Si sa mère savait ce qu'il en était exactement, ce qui s'était passé entre Luc et elle ! Judith ne comprit pas ce rire, n'y vit que dérision à son égard et son cœur s'emplit de colère et de ressentiment à l'égard de cet homme qui allait emporter sa fille. Klari alla s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre, un livre sur les genoux. Judith reprit sa lettre. Elle écrivait à Nico comme si elle ne doutait pas un seul instant de son consentement et lui faisait comprendre qu'au prix de ce consentement, elle lui enverrait Michel et Férida. Klari ne saura jamais, pensa-t-elle amèrement. Klari l'avait rayée de sa vie, Klari était là, guettant l'homme qui avait abusé d'elle, de sa jeunesse, de sa candeur, l'homme pour lequel elle abandonnait les siens, tout ce qui hier encore emplissait son cœur. Klari ne saurait pas qu'en épousant Luc Aldering, elle arrachait aussi Michel et Férida à sa mère. Elle ne saurait pas, se disait Judith,

les yeux brouillés de larmes. Elle avait bien compris que Klari partirait, mariée ou non. Si cet homme l'avait prise, elle devait être sa femme, il fallait que Nico envoyât son consentement.

Judith vit Klari qui se levait soudain et elle comprit que Luc était là. « Tu peux le faire entrer ici », dit-elle. Elle était très agitée, se demandant quelle contenance elle devait prendre. Nico n'avait jamais dû la demander en mariage, car il savait que les parents de Judith l'éconduiraient. Elle avait fui avec Nico et ils s'étaient mariés peu après, après avoir arraché leur consentement à leurs parents. Mais les circonstances étaient autres. D'ailleurs elle était majeure et pouvait se passer de ses parents. Et puis, elle connaissait Nico depuis si longtemps ! Et ses parents avaient eu raison, elle n'avait pas été heureuse. Mais peut-être que Klari le serait. Judith tâcha d'oublier qu'elle allait recevoir l'amant de sa fille.

Klari entra, son bras passé sous celui de Luc, et Judith vit qu'il était exactement l'homme dont sa fille devait tomber amoureuse. Les présentations à peine finies, Klari montra à Luc la lettre de Michel qui était très spirituelle. Ce fut de lui qu'on s'entretint en premier lieu, de ses dons divers et de sa dernière vocation. Judith et Klari riaient et Luc était un peu surpris, car Klari avait eu le temps de lui dire, alors qu'elle l'introduisait au salon, que sa mère était hors d'elle. Or, cette mère était gaie et racontait avec verve comment sa plus jeune fille était partie rejoindre son fils, jeune premier à Sedan, pour lui apporter un smoking saupoudré de naphthaline. Luc trouva la chose assez drôle et se mit à rire avec les femmes. Klari servit le thé. Elle était gracieuse, elle était belle. Ainsi, elle évoluerait désormais dans la vie de Luc et il eut hâte d'être enfin seul avec elle. Que diable faisait-il dans cette maison. Il avait tenu Klari dans ses bras. Pourquoi ne l'avait-il pas emportée avec lui à ce moment. Et si Nico Palalda refusait son consentement. Curieuse

famille, sottie aventure. Il aurait mieux valu qu'il ne vînt jamais au 5, qu'il ne rencontrât pas la mère de Klari. Comment lui enlever Klari maintenant. Il se mit à observer cette femme replète, aux beaux cheveux blancs, aux yeux brillants — les yeux de Klari. Est-ce que Klari lui ressemblerait un jour? Judith eut un geste, levant le bras pour repousser une mèche de cheveux derrière l'oreille, qui était un geste de Klari. Luc en ressentit un vague malaise et il pensa que Judith avait été une jeune fille comme Klari. Elle était, assurément, une femme sympathique. Elle ne doutait certainement pas un seul instant de l'accord de son mari. Comment eût-elle pu le recevoir sinon? Il est vrai qu'elle ne pouvait savoir qu'il avait été l'amant de Klari. Il devina qu'elle parait sa fille des plus hautes vertus bourgeoises et il faillit sourire. Mais qu'arriverait-il si Nico Palalda refusait son consentement. Luc décida de faire comprendre à Judith que marié ou non, il partirait avec Klari. Mais en fait, jusqu'à présent, il n'avait pas encore demandé Klari en mariage. Seulement, Klari, dans un mouvement adorable, vint s'asseoir à ses pieds, sa jupe plissée étalée autour d'elle. Elle appuya son visage contre sa jambe, leva les yeux vers lui. Il ne s'attendait pas à un tel abandon. Il parla alors : « J'aime Klari, fit-il, je la veux heureuse. »

Judith lut son ferme désir dans son regard, son cœur mollit et elle oublia qu'il était le ravisseur de sa fille. N'était-ce pas la destinée de Klari d'aimer et de se faire aimer? Qu'elle fût heureuse ou non, ne fallait-il pas qu'elle connût l'amour? Elle-même et qu'importait que Nico l'eût bafouée, elle avait rempli sa destinée. C'était au tour de Klari de vivre, et elle voulait croire que Luc ferait son bonheur. Luc était seul maintenant à la connaître, il serait seul à la posséder. Elle avait perdu son enfant et ce n'était la faute de personne. N'avait-elle pas toujours attendu ce moment, cette fin? C'était une fin. De même qu'un

jour tout avait été fini entre Nico et elle. Klari allait partir. C'était pour ce départ qu'elle l'avait élevée. Tout ce que l'enfant avait vécu près d'elle, chez elle, n'était qu'une attente. Maintenant seulement, elle allait commencer sa vraie vie. Elle serait heureuse, elle souffrirait. Mais élève-t-on les enfants pour le bonheur? On les élève pour la vie. Elle avait souhaité pour Klari tout ce qu'elle n'avait pas eu. Elle souhaitait maintenant que sa fille supportât comme elle les coups et les douleurs de l'existence et qu'elle sût toujours rire. Oui, Klari ferait comme elle, se courberait, se redresserait. Eh bien! qu'elle vécût à son tour.

— Klari vous a dit que mon mari pourrait s'opposer au mariage, demanda Judith à Luc, il ne l'a pas vue depuis des années et il désire qu'elle vienne à Mexico où il vit. Elle devait y aller, il sera très déçu, vous comprenez?

Nico, père tendre, affectionné. Judith avait bien envie de rire. Et pourtant... La naissance de Michel, de Klari, ne l'avait-elle pas comblé de joie? Il avait rempli la maison de brassées de fleurs, il lui avait offert chaque fois un bijou, pour Michel le grand camée qu'elle portait toujours, pour Klari un brillant qu'elle avait dû vendre, il y avait quelques années. Oui, il avait été un père heureux et fier. Oh! pourquoi n'avait-elle pas su le garder! Elle poursuivit: « Je viens de lui écrire. J'espère que je le convaincrai. Sinon... »

— Je suis obligé de retourner au Congo dans un mois, dit Luc, il importe que je sois fixé au plus vite. Croyez-vous que M. Palalda répondra rapidement? Il se fait que le Consul de Belgique à Mexico est l'ami d'un de mes oncles. Il pourrait donner à M. Palalda certains renseignements sur ma famille et même sur moi. Pouvez-vous ajouter ceci à votre lettre?

Luc était cependant certain que ces renseignements devaient être superflus pour les Palalda et Judith esquissa un vague sourire. Tout se passait comme

dans la meilleure des familles. Mais ils savaient tous trois que Nico pouvait ne pas répondre. Luc emporterait Klari et Judith le permettrait. Luc se leva enfin. Il y avait presque de l'amitié entre Judith et lui, à la fin de cette entrevue. Il avait voulu lui inspirer confiance puisqu'il lui enlevait sa fille, et son cœur à elle avait faibli, à se souvenir de tant de choses.

Dès le lendemain, Klari commença ses préparatifs. Son trousseau pour Mexico était fait. Celui pour l'Afrique ne devait pas différer de beaucoup. Somme toute, elle était prête. Luc alla avec elle dans les magasins d'équipements coloniaux, la guidant, la conseillant. Elle était heureuse et gaie. Il revint au 5, trouva Judith affable et accueillante. Comme il avait vendu sa maison de Malines, il habitait, en attendant son départ, dans un grand hôtel de la ville. C'est là que Klari le suivit au lendemain de sa visite à Judith. Des fenêtres de son appartement, elle vit les tours de Sainte-Gudule, la statue dorée de saint Michel terrassant le dragon, le clocher roman de l'église de la Chapelle et la coupole majestueuse du Palais de Justice. Elle retrouva ce prestigieux décor de Bruxelles, découvert un jour de désespoir, avec Élisabeth. Mais aujourd'hui, elle était à nouveau dans les bras de Luc et il lui décrivait la vie qui les attendait. Il était impatient de partir, pensait à son travail, à sa maison qu'il rendrait plus confortable, et parlait volontiers de son fils dont il montra des photos à Klari. Le moment serait bientôt venu d'envoyer cet enfant en Europe. Luc tenait cependant à ce qu'il vécût un moment avec Klari, il espérait qu'elle l'aimerait. De tout ce que Luc lui disait, Klari retenait peu de choses, sinon que lui seul importait et qu'il pouvait l'emporter où il voulait.

Klari sortait des bras de Luc et rentrait au 5. Parfois, il l'accompagnait. Il rencontrait Judith avec plaisir maintenant. Il aimait son sens de l'humour et la simplicité avec laquelle elle l'accueillait. Un jour, il

demanda à Klari si sa mère connaissait la nature de leurs relations. Il posait la question avec indifférence, mais il tressaillit pourtant quand elle lui eut répondu affirmativement. Il aurait dû évidemment s'en douter, puisqu'il avait compris que Judith le laisserait partir avec sa fille, s'ils ne pouvaient se marier. Il n'en avait pas été choqué. Il était évident que Judith considérait que la vie de sa fille était liée à celle de Luc, puisqu'elle lui avait appartenu. De même qu'elle était toujours la femme de Nico, malgré la trahison de celui-ci.

Klari ne s'interrogeait pas beaucoup au sujet de sa mère. Elle la voyait aux repas. Elles lisaient ensemble les cartes que Michel et Féri envoyaient, cartes enthousiastes et amusantes. Michel avait eu un succès fou dans *la Dame de chez Maxim's*, la salle entière n'avait pas cessé d'éternuer sous l'effet de la naphthaline. Férida s'était vue confier un rôle de soubrette dans un lever de rideau et on lui promettait le plus brillant avenir. Bref, ils étaient heureux et ne parlaient pas de leur retour.

Depuis la mort de Jaantje, Judith n'allait plus que rarement à Linkebeek. Reina venait la voir, au moins une fois par semaine, entre une séance chez la masseuse et une visite à la cartomancienne. Elle voulait passer l'hiver à Nice, tandis que Grazia rêvait d'un appartement en ville. Judith ne désirait pas annoncer à ses tantes les fiançailles de Klari. Si l'on pouvait appeler fiançailles le fait qu'elle recevait chez elle l'amant de sa fille. Elle redoutait les questions trop précises des deux vieilles femmes. Mais un soir que Reina s'apprêtait à quitter le 5, Klari rentra en compagnie de Luc et le présenta. Reina ne fut pas surprise. Elle reconnut Luc aussitôt : « Judith, voici l'homme blond que je t'avais annoncé ! » Judith, soulagée, sut que tout paraissait naturel et évident à sa tante. Reina, pleine d'ardeur, décida de rester encore un moment au 5, attira Luc sur le divan, à ses côtés,

et lui parla bientôt du petit Johannes. Luc se vit dans ce salon délabré, entre ces trois femmes, peut-être si semblables, et eut une furieuse envie de partir, même sans Klari. Il lui semblait jouer soudain un rôle dans un vaudeville. Quand Reina partit enfin avec Judith qui voulait l'accompagner jusqu'au tram, il s'écria avec humeur : « Je n'avais pas choisi cette tante ! » Klari vint à lui, l'entoura de son bras : « C'est vrai, dit-elle, tu es un homme très courageux. » Il se mit à rire et répondit qu'il ne l'était pas tellement, puisqu'il l'emmenait en Afrique, loin des siens. Il ne se demandait plus comment il réglerait la situation de Klari au Congo. Qu'elle y fût seulement. Il en avait plus qu'assez de la vie qu'il menait en ce moment. Il pensait à la forêt, aux courses sur les rivières, au calme immense de l'Afrique. Pourquoi avait-il tant besoin de Klari ? N'était-elle pas une femme comme les autres ? Mais il la regardait, sûre d'elle, bravant tout, convenances, préjugés et sentiments. Il aurait dû s'en inquiéter, mais n'était-ce pas cela qu'il aimait en elle, plus peut-être que sa beauté. Il se mit à l'embrasser passionnément et ne se sépara d'elle que lorsqu'il entendit Judith rentrer dans la maison. Klari passa vivement sa main dans ses cheveux pour les lisser. Judith ne vint pas. Ils se regardèrent étonnés. Klari courut dans le vestibule. Judith s'appuyait au mur. La légère course qu'elle avait fournie l'avait épuisée. Elle se redressa en voyant sa fille, fit lentement quelques pas.

— Tu vas te coucher, je vais vite préparer ton lit, dit Klari après l'avoir conduite au salon et montant précipitamment à l'étage.

Luc prit Judith par le bras, la regarda et demanda : « C'est le cœur ? »

— Une fausse angine de poitrine, avoua-t-elle.

Il l'interrogea. Elle riait en parlant, traitait son mal à la légère, mais Luc lui conseilla d'aller voir un cardiologue de ses amis. Quand Klari revint et prit sa

mère par la main, Luc voulut quitter les deux femmes. Mais Klari le pria d'attendre. Elle descendit peu après, s'installa sur le bras du fauteuil dans lequel Luc était assis.

— Pauvre maman, soupira-t-elle.

— Mais tu l'as quittée, impatiente de me retrouver, dit-il, et c'est ainsi que cela doit être, bien sûr. Sais-tu que ta mère est très malade? Je crains qu'elle n'ait une angine de poitrine.

— Est-ce vraiment grave? demanda Klari.

Il lui expliqua la nature de la maladie. Il ne voulut pas ajouter qu'il craignait que Judith ne fût déjà à un stade assez avancé et que toute émotion pouvait être dangereuse pour elle. Klari avait pâli, mais ne disait rien. Il se pencha sur elle. Il vit que sa bouche tremblait.

— Et pourtant, fit-il, tu partiras, rien ne t'en empêchera.

— Je vais écrire à Michel, dit-elle enfin.

Quand son frère serait là, elle se sentirait rassurée, elle pourrait s'en aller, l'âme en paix, elle ne laisserait pas sa mère seule. Pour elle, son destin était tracé elle n'y laisserait rien changer. Luc ne s'y trompa, point. Mais c'était lui que Klari aimait, lui qu'elle allait suivre, et que lui était Judith?

X

PROMENADE NOCTURNE

Michel était à nouveau dans la chambre d'Élisabeth, allongé par terre, devant un feu de bois. Il se trouvait à Mézières quand il avait reçu la lettre de Klari lui annonçant son prochain départ pour l'Afrique. Michel était tombé des nues. A vrai dire, Férida lui avait annoncé, parmi d'autres événements, les scandaleuses fiançailles de leur sœur, mais Michel qui se méfiait des proportions que Férida donnait à chaque chose, n'y avait pas attaché grande importance. Il interrogea Féri. Elle se souvint, indignée : « Je t'assure, Michel, c'est un vieillard. » Il n'en put rien tirer d'autre, car Férida ne voulait plus entendre parler d'une histoire qui lui soulevait le cœur ! En tous les cas, il n'y avait pas à hésiter, il fallait rentrer à Bruxelles. Michel commençait d'ailleurs à en avoir assez de la troupe ambulante, de son répertoire, de la jeune première qui n'était plus jeune et qui était tombée follement amoureuse de lui. Férida tempêta quand il lui déclara qu'ils allaient quitter le théâtre. Elle s'amusait fort, interprétant de petits rôles, aidant à planter les décors, faisant la quête dans la salle. Cette joyeuse vie devait prendre fin. Férida boucla son sac en ronchonnant, le directeur de la troupe prit prétexte de ce départ précipité pour ne pas payer Michel et il se trouva avec sa sœur sans un sou sur la route. Ce n'était pas chose à l'inquiéter, il faisait faci-

lement de l'auto-stop. Le frère et la sœur arrivèrent le même soir encore à Bruxelles. Le 5 était en pleine effervescence. Car un événement des plus inattendus venait de se produire : Nico avait envoyé son consentement au mariage de Klari ! C'était à n'y rien comprendre. Judith ne pouvait croire que sa lettre eût influencé son mari. Elle, Klari et Luc, en étaient quelque peu ahuris. Pendant une semaine, ils s'étaient habitués à une situation irrégulière, ils s'étaient préparés à enfreindre toutes les lois morales et bourgeoises, Judith pensant qu'elle se sacrifiait au bonheur de sa fille, Klari qu'elle bravait le monde entier et Luc que la jeune fille valait bien cette folie. Tout à coup, la porte à enfoncer s'ouvrait d'elle-même et la première impression en était plutôt désagréable. Après, ils saisirent tout l'humour de la situation, mais sans rien en laisser paraître. Luc déclara qu'il n'avait jamais douté que Nico donnerait son consentement au mariage.

Michel avait peine à imaginer Klari fiancée. Et Jean, que devenait Jean dans tout cela ? Depuis que Klari, un soir, s'était levée pour suivre un étranger, on ne l'avait plus revu au 5. Michel et Férida allaient trouver une maison transformée. Judith, Klari et Luc dînaient quand Michel et sa sœur arrivèrent. Michel s'encadra, immense et hirsute dans la porte de la salle à manger, levant le bras pour déclamer une tirade. Il l'abaisse quand il aperçut cet homme qui ne pouvait être que son futur beau-frère. Férida qui, bousculant Michel, pénétrait dans la chambre, échevelée, sac au dos, poussa un cri : « Horreur ! »

— Féri, s'écrièrent Judith et Klari.

— Alors, vraiment tu es fiancée, dit Férida.

— Cet homme veut de toi ? demanda Michel.

Mais il s'approchait, souriant, la main tendue vers Luc.

— Je t'avais prévenu, fit Klari.

Elle prenait une mine navrée, mais Luc vit bien

qu'elle n'était pas autrement formalisée de l'accueil qu'on lui faisait.

— Pas assez, dit-il amusé.

— C'est une trahison, cria Férida.

— File dans ta chambre et reviens quand tu seras calmée, ordonna Judith.

Le mariage de Klari était maintenant son œuvre et elle entendait le faire respecter.

Michel s'assit à califourchon sur une chaise et questionna : « Vous l'avez vraiment demandée en mariage, comme le veulent les règles de la civilité puérile et honnête ? » Mais en vérité, cet homme calme et sûr de lui qui le regardait avec une sympathie un peu ironique l'intimidait. A cause de cela, il se lança dans de pompeux discours, devint dogmatique, pontifiant. Il s'interrompit un instant pour aller se rincer les mains, revint pour se faire servir, et continua à parler d'abondance, tout en buvant force tasses de thé. Klari qui avait ri au début finit par trouver que Michel était lassant. Cependant les rapports de Luc et de Michel devaient devenir plus simples et ils étaient même des amis quand le mariage eut lieu. Car ce mariage se fit réellement. Michel fut le témoin de Klari. Il endossa son complet bleu marine et sa mère lui acheta un pardessus qui était, disait-elle, du dernier chic, et qui devait l'aider à remplir son rôle dans une cérémonie qu'il jugeait barbare. Le jour du mariage, il s'esquiva à temps de la maison pour ne pas faire partie de ce qu'il appelait le cortège nuptial. Il le vit arriver, ce cortège, du perron de la Maison Communale : Luc marchait entre Judith et Klari et derrière eux venait Férida, visiblement de mauvaise humeur. Férida se serait volontiers enfuie du 5 avec son frère. Elle arborait son visage le plus rogue. En fait, elle était bouleversée. Bouleversée par l'âge de Luc, par le tout prochain départ de sa sœur, par le noir chagrin de Jean. En plus de cela, elle portait une robe à longues manches et un soutien-gorge qui la bri-

daît. Tout le monde entra dans la salle des mariages. Les grand-mères, Élisabeth, quelques camarades de classe de Klari, y étaient déjà. Il y avait aussi un inconnu qui était le témoin de Luc. Puis, tout se passa très vite, et Klari se retrouva au bras de son mari, sur le perron de la Maison Communale. Combien de fois, en sortant du lycée, elle avait attendu les nouveaux mariés devant cette même Maison Communale, en faisant les réflexions les plus saugrenues à leur sujet. Il était midi et des écolières guettaient la sortie des couples et se poussaient du coude. Le cortège de Klari devait prêter à de nombreuses moqueries. Michel, lourd et emprunté, donnait le bras à sa mère, grosse dame essoufflée. Puis venait Reina avec le témoin de Luc et enfin Férida avec Grazia. Reina entretenait son cavalier avec volubilité. Ses cheveux platinés, cascadants, s'échappaient d'un turban de soie mauve. Grazia pleurait, disparaissant sous une vaste cape de velours noir, ornée d'un renard au maigre pelage et à l'œil de verre mélancolique. Klari promenait sur le public, sur la place, un regard radieux que rien ne pouvait ternir. Demain, elle serait loin avec Luc, à jamais avec lui.

— Attention, ne bougez pas, cria un photographe surgissant de derrière une colonne.

— Et je l'avais prévenue qu'un homme blond interviendrait dans sa vie, racontait Reina au témoin de Luc.

L'homme blond — Luc Aldering — souriait, bien qu'il envoyât la noce au diable, quand il ne regardait pas Klari. Mais heureusement, il la regardait presque tout le temps. C'était lui qui avait voulu qu'elle fût habillée de gris très pâle. Elle portait des roses dans ses bras et une large émeraude au doigt. Férida grognait : « Voilà qu'elle étale des bijoux maintenant ! »

Le 5 était rempli de fleurs. Nico avait envoyé une immense corbeille de roses et d'œillets. Judith ne pouvait en détacher ses yeux. Elle se rappelait le palmier

et les régimes de bananes de jadis. Comme Nico l'avait aimée. Et pourtant, elle était seule aujourd'hui. Elle aussi avait été jeune, belle, triomphante. Pourquoi l'avait-il abandonnée? Elle vit Luc qui posait sa main sur celle de Klari. Férida aussi surprit ce geste, éclata en sanglots. Michel l'emporta promptement dans sa chambre pour éviter le scandale. Férida, défaillante, se suspendit à son cou : « Je n'aurais pas cru ça de Klari. Abandonner Jean ! » Michel soupçonna que sa sœur avait un peu trop bu, lui demanda combien de verres elle avait vidés et elle finit par lui avouer qu'elle avait débouché, avec la servante, une bouteille de bourgogne à la cuisine. Férida supplia Michel de n'en rien dire à leur mère et de prétendre que le poulet l'avait intoxiquée. Elle était verte et se sentait mourir. Finalement, elle s'endormit, épuisée. Michel redescendit dans la salle à manger. On en était au dessert. Grazia pleurait toujours, le témoin de Luc n'avait pas encore réussi à échapper à Reina. Judith offrait les gâteaux et les fruits, de plus en plus contrainte et malheureuse. La servante circulait entre les convives, diablesse en tablier de dentelle. Michel, d'un coup d'œil, embrassa la scène et remarqua aussi que Luc et Klari ne voyaient rien. Tantôt ils allaient partir. Michel envia Klari, une fois de plus. Comme les choses étaient simples pour les filles. Elles se mariaient et tout était dit. Ce qu'on ne pouvait admettre quand il s'agissait du Mexique et de Nico, on l'admettait puisqu'il y avait Luc et l'Afrique. Michel vint s'asseoir auprès de son beau-frère. Il voulait une dernière fois l'entendre parler du Kasai, de ses expéditions au cœur des forêts, le long des fleuves, à la recherche des maladies, accueilli par des hommes qui étaient ses frères. Mais Luc était impatient et Michel comprit qu'il fallait faciliter son départ et celui de Klari. Que ferait Luc de Klari dans sa vie aventureuse? Elle l'aimait, elle abandonnait tout pour lui. Tout... Michel sourit. Qu'était-ce que ce tout?

Le 5, ce pitoyable 5 dont elle allait emporter une partie de l'esprit.

Maintenant, Klari n'était plus là et tout compte fait, il fallait bénir ce Luc Aldering qui était arrivé, comme un *Deus ex machina* pour l'empêcher de rejoindre son père. La séparation était dure pour Judith, mais préférable à ce qu'aurait été le départ de Klari pour Mexico. Le 5 était vide, affreusement vide et trois ans se passeraient avant que Klari ne revînt. Comme elle aurait changé, comme elle serait loin d'eux. Avant de partir, elle lui avait dit que leur mère avait une angine de poitrine. Michel harcelait maintenant Judith pour qu'elle allât consulter un spécialiste. Il était plein d'inquiétude. Klari, elle, avait libéré sa conscience. Oh ! il connaissait bien sa sœur.

Ce soir, Michel était allongé aux pieds d'Élisabeth. Les bûches crépitaient dans l'âtre. Michel jonglait avec des pommes rouges, s'arrêtant de temps à autre pour en croquer une, et expliquant à la jeune fille qu'il se sentait mûr à présent pour le mariage.

— Et comme j'ai confié à ma mère que je ne vois rien de répréhensible dans cette institution, elle en a conclu que je suis certainement amoureux et s'occupe de mon bonheur futur. Les conseils pleuvent sur moi et si tant de sollicitude n'a aucun effet, c'est que le Seigneur m'en veut. Ma mère dit, qu'avant tout, je ne dois pas faire d'enfants, attendre des temps propices, que je dois réfléchir avec profondeur et calme, etc...

— Es-tu fiancé ? demanda Élisabeth.

— Irréprochable et inapprochable Élisabeth, veux-tu que je te fasse une déclaration ?

Élisabeth était venue s'asseoir sur le tapis, à côté de Michel. Elle savait que la lueur du feu donnait un éclat plus rose à sa peau claire, plus doré à ses cheveux roux. Elle était pleine de tendresse pour Michel. Elle lui mit un bras autour du cou et comme il se redressait, ils se trouvèrent épaule contre épaule. Éli-

sabeth se sentit merveilleusement bien et murmura, comme jadis : « Gentil Palalda. »

N'est-ce pas un jeu dangereux, pensait Michel. Il sentait contre lui la rondeur chaude de l'épaule d'Élisabeth et en penchant la tête, il aurait pu l'appuyer contre ce sein qu'il voyait monter et s'abaisser doucement. Et pourquoi pas ? Elle devait bien savoir ce qu'elle faisait, elle avait aimé, on l'avait aimée. Qu'arriverait-il s'il l'embrassait maintenant ? Mais avec Élisabeth, on ne pouvait rien deviner. Elle le repousserait sans doute en riant et en se moquant de lui. Il l'aurait volontiers clouée contre lui et de telle façon qu'elle aurait su qu'il pouvait la prendre et que plus jamais elle n'aurait ri.

Michel se leva, rageur, et elle, assise devant le feu, appuyée d'une main au tapis, le regarda, étonnée. Il était arrivé superbe et étincelant et voilà que sa joie était éteinte et il se tenait maintenant devant la fenêtre, frappant du doigt contre la vitre. Élisabeth comprit qu'il était en train de devenir amoureux d'elle. Elle ne se sentit ni émue, ni impressionnée, à peine un peu étonnée. Elle n'avait aucune confiance dans les sentiments de Michel et cet amour qu'il était sur le point d'éprouver pour elle, serait une nouvelle fantaisie qui lui passerait comme les autres. Elle ajouta des bûches dans l'âtre, espérant que Michel allait se ressaisir et parler. Il le fit enfin et lui proposa de quitter la maison. Elle accepta volontiers et ils partirent déambuler dans les rues. La nuit était claire et froide.

— Élisabeth, dit Michel, je devrais avoir un grand amour dans ma vie. Mais je suis un homme instable, velléitaire et pourquoi serais-je meilleur en amour qu'en tout le reste. Défends-toi de m'aimer, jeune fille. Pourrais-tu m'aimer ?

— Voilà une question à poser à ta portière de Conservatoire.

— J'ai connu un homme qui m'a confié un jour

une chose qui me parut effroyable : qu'il n'y avait pas une femme au monde qui ne se fît payer.

— Cesse de divaguer.

— Je mettrai ces paroles dans la bouche de Zacharie Mok.

— Charmant personnage.

— O Élisabeth, si j'étais un auteur célèbre, voudrais-tu de moi?

— Non, dit-elle.

Ils s'étaient arrêtés sous un réverbère.

— Alors, n'en parlons plus, soupira Michel, c'eût pourtant été une raison pour moi de faire quelque chose. Le plus joli, Lison, c'est que je parle sérieusement.

— Je n'en doute pas, fit-elle.

Ils rirent.

— Je me demande pourquoi tu n'irais pas à Mexico, dit Élisabeth un peu plus tard.

Pourtant, elle ne voulait pas qu'il partît.

— Je devrais essayer de tirer le maximum de ce que m'offre mon père, fit Michel, il ne mérite pas plus. Ma mère est une femme épatante et j'aurais voulu que tu voies, Élisabeth, le chameau que mon père a emmené avec lui. Mais est-ce une raison, parce que mon père a abandonné sa femme, pour que moi j'en souffre?

— Tu en souffres? dit la jeune fille.

— J'ai peur d'agir un jour comme lui. Devenir un homme comme mon père...

Élisabeth se rapprocha de lui, glissa son bras sous le sien.

— Ton père est peut-être un homme très malheureux. De toute façon, pourquoi ferais-tu comme lui?

— Tu me prends au sérieux, ce soir?

— Ton tourment est sérieux ce soir : craindre de tromper une femme que tu ne connais pas.

— Et si je la connaissais?

— Si tu la connais, ne lui confie pas tes hésitations et tes craintes.

Ils revinrent lentement vers le 5. Il était minuit passé et un vent mordant s'élevait. Élisabeth avait lâché le bras de Michel, mais lui, passa le sien autour des épaules de la jeune fille et glissa sa main sous son col de fourrure. Il prétendait vouloir la réchauffer.

XI

LECTURE A LA LUEUR D'UN RÉVERBÈRE

Le 5 était silencieux quand Michel regagna sa chambre. Sa mère lui avait proposé de s'installer dans celle laissée vide par le départ de Klari, mais Michel avait refusé. Il préférait rester tout en haut de la maison. Personne ne passait devant sa porte et il échappait aux cris et aux galopades de Férida dans l'escalier. Jadis, quand il remontait chez lui, Michel voyait de la lumière filtrer sous la porte de Klari. Parfois, il entraît chez elle. Aujourd'hui, Klari était loin et bientôt Férida et lui partiraient aussi. Ils finiraient par aller à Mexico. Leur mère le désirait maintenant, parlant de leur avenir, de leur situation, disant aussi que Nico lui verserait une pension régulière et importante quand il aurait ses enfants auprès de lui. Férida se rebiffait, Michel haussait les épaules, mais comme il aspirait à ce départ !

Seulement, cette nuit, assis à sa table, la tête entre les mains, il sut qu'il voulait rester au 5, car il aimait Élisabeth et ne pouvait plus se passer d'elle. Irréprochable et inapprochable Élisabeth ! Elle avait sûrement deviné et elle se moquerait de lui. Très gentiment bien sûr. Est-ce qu'Élisabeth était capable d'un mot méchant ? Mais elle avait tant ri déjà de lui, de ses enthousiasmes, de ses projets, de ses expéditions. Maintenant, elle aurait un nouveau sujet de moquerie, car il était un fameux amoureux, transi, bourru,

ennuyé. Tantôt, elle avait bien remarqué de quels sentiments divers il était agité, tour à tour gai et malheureux. Il ne lui en voulait pas de s'amuser de lui. Il était triste et déconfit. Hier encore, Élisabeth n'était qu'une bonne camarade pour lui, une amie agréable à laquelle il parlait à cœur ouvert. Et voilà que ce soir, il en était tombé amoureux, sans doute parce qu'il l'était depuis longtemps, parce qu'elle s'était appuyée à lui, parce qu'il avait senti son épaule contre la sienne. Ronde, douce, chaude épaule. Qu'elle était jolie à la lueur du feu et comme il aimait son clair et gai visage, ses yeux couleur de châtaigne et ses cheveux roux. O Élisabeth qui ne l'aimerait jamais. Pourquoi était-il amoureux d'Élisabeth, quand elle ne lui avait jamais caché l'opinion qu'elle avait de lui, le traitait de bébé, invoquait toujours son âge vénérable, sous prétexte qu'elle avait trois ans de plus que lui. Klari avait même dit à Élisabeth que si on la voyait souvent avec Michel, on lui donnerait bientôt quarante ans. Élisabeth avait ri. Chère, bonne, brave Élisabeth qui ne se fâchait jamais. Et si elle l'aimait un jour? Que pouvait-il lui apporter, lui donner? Il se connaissait bien : enthousiaste et velléitaire. Il écrivait, il dessinait, il n'écoutait que sa fantaisie, travaillant quand il en avait envie, abandonnant tout quand il en avait assez, insouciant, croyant se contenter de peu, parce que le 5 était toujours là, havre de repos et de salut, n'ayant pas à lutter, n'en éprouvant pas le besoin, attendant seulement les effets d'un heureux hasard. Joli prétendant pour Élisabeth. S'il avait pu venir à elle comme Luc était venu à Klari, la prendre, l'enlever, sûr de lui et de l'avenir qu'il pouvait lui donner. Élisabeth avait bien raison de rire. Quelle misérable petite aventure lui offrait-il? Le monde d'Élisabeth était si solide, si dur, tel un rempart autour d'elle. Elle avait un travail qui pouvait la faire vivre, la rendre indépendante. Elle avait son père qu'elle aimait et respectait. Elle avait sa maison,

faite à son image. Et il y avait toute son imposante famille dont Michel avait déjà rencontré un ou deux réfrigérants exemplaires. Mais s'il venait à elle, s'il lui disait que sans amour, sa vie à elle ne pouvait être que pauvreté et abandon et si elle comprenait alors que lui seul pouvait lui donner cet amour tendre, exclusif, ardent. Il lui parlerait si bien qu'elle ne pourrait lui échapper. Sottise ! Il savait bien qu'Élisabeth le repousserait. Pourquoi voulait-il rester à Bruxelles ? Partir à Mexico, ne plus voir Élisabeth ! Mais il ne pouvait vivre sans elle, sans son amitié, sans son rire, sans sa voix, sans sa douce, énergique et franche poignée de main. Qu'allait-il faire maintenant quand elle-même lui conseillait de partir. Elle avait raison. Il n'avait rien à attendre d'elle et il était temps qu'il agît enfin.

Il avait tellement désiré aller à Mexico, mais il ne voulait pas, jadis, abandonner sa mère. Il le désirait encore, et il ne voulait pas perdre Élisabeth. Cependant, n'avait-il pas à sa disposition le meilleur moyen d'en finir avec cette malencontreuse histoire. Malencontreuse histoire ! O yeux charmants d'Élisabeth, rire confiant et heureux. Qu'elle se moque de lui, qu'elle invoque encore ses vingt-cinq ans, la saine raison, le code de morale bourgeoise. Cela ne pouvait plus rien changer. Et que d'autres l'aiment. Mais aucun ne pourrait l'aimer aussi fort et aussi bien que lui. Pourquoi l'ignorerait-elle ? Avait-il tenté de se faire aimer d'elle, pourquoi ne pouvait-il pas essayer ? Il savait bien qu'il n'y avait aucun homme dans la vie d'Élisabeth. Les deux ou trois jeunes gens, anciens camarades d'études ou élèves de M. Torcq que Michel avait parfois rencontrés chez elle ne lui étaient rien. En voyait-elle d'autres ? Il ne le croyait pas. Elle était toujours prête à le recevoir, ou à sortir avec lui. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Non, il devait partir à Mexico, connaître un monde nouveau, travailler, et laisser Élisabeth à sa quiétude.

Michel, levant la tête, vit la caisse dans laquelle étaient couchées ses marionnettes. Il y avait des semaines qu'il n'y avait touché. Férida lui demandait depuis longtemps déjà de monter un théâtre pour sa troupe de louveteaux. Il alla à la caisse, sortit les poupées une à une, les essayant, les faisant saluer, tourner, marcher. Certaines n'avaient pas encore leurs fils. Michel s'installa. Pourquoi ne monterait-il pas ce théâtre? Sous ses doigts, la Reine, la Fée, la Princesse commencèrent à s'animer. Il pensa à un personnage qui serait Zacharie Mok, le héros de son roman, rond comme une barrique, raté, trompé, grugé, le sachant et en tirant une philosophie amère et cynique. Si seulement Élisabeth l'aimait ! Le Génie était terminé, le mauvais Génie qui empêchait cet amour, habillé de velours noir et armé de longues moustaches. Mais pourquoi Élisabeth ne l'aimerait-elle pas? Zacharie Mok pouvait dire qu'on ne se faisait aimer qu'en payant. C'était faux. L'amour, cette chose merveilleuse, existait. Élisabeth l'aimerait. Il travaillerait, il aurait son théâtre de marionnettes, il le présenterait de ville en ville, serait vite connu. Élisabeth saurait qu'il était capable d'un effort continu et qu'elle avait accompli ce miracle. Elle cesserait de rire, elle lui dirait, comme elle l'avait déjà dit une fois en voyant le jeu de ses mains habiles : « Tout compte fait, tu es un artisan. » Peut-être avait-elle raison. Cela n'avait aucune importance. Le principal, c'était de faire quelque chose. Élisabeth ne lui disait-elle pas toujours de choisir. Elle, il l'avait choisie, il la voulait, il l'obtiendrait.

Michel travailla toute la nuit. Il entendit soudain sonner 6 heures au clocher voisin. Il se passa la main sur le front. Les marionnettes étaient achevées, il ne restait plus qu'à les faire vivre dans un univers fantastique et merveilleux, mais avec des pensées et des mots très simples. Michel siffla, enleva son veston, délaça ses souliers. Pourquoi Élisabeth ne l'aimerait-

elle pas? Oh! s'il pouvait lui parler! Mais elle ne le laisserait pas achever, elle rirait! Avec raison. Ils avaient été de si bons camarades et tout à coup il se découvrait cet amour pour elle. Que valait cet amour? Michel s'assit à sa table, prit une grande feuille de papier et écrivit. Je lui donnerai cette lettre tantôt, se dit-il.

Mais Michel ne vit Élisabeth qu'au soir. La lettre qu'il était prêt à lui tendre resta dans sa poche. Il la regarda préparer le thé, calme, gaie, si sûre d'elle. Elle se doutait ou elle ne se doutait pas de l'amour de Michel. Elle ne voulait rien en savoir, en tous les cas, et elle ne saurait rien. S'il parlait, il devrait cesser de la voir. Avait-on une aventure avec Élisabeth? Non, les choses étaient parfaites et devaient rester comme elles étaient. Michel parla à peine, appuyé du dos à la cheminée, ses longues jambes ramenées au menton. Élisabeth se rendait bien compte qu'il était amoureux et elle était contente d'être aimée et de ne pas aimer. En été, Michel avait pu la troubler, mais aujourd'hui elle avait repris son sang-froid. Michel n'était qu'un enfant dont elle devait rire. Comme la veille, il lui proposa de sortir et elle accepta. Ce devint une habitude. Ils prirent coutume, chaque soir, de quitter la tiédeur agréable de la villa Torcq pour déambuler dans les rues. Michel, à la lueur des étoiles, oubliait ses tourments, redevenait lyrique et étourdissant, confiait ses derniers projets à la jeune fille. Les marionnettes étaient prêtes et le théâtre achevé. Michel avait l'intention de vider la chambre des revenants et de la transformer en salle de spectacles. Sa mère et sa sœur en étaient enchantées. Férida avait commencé, avec lui, à monter au grenier les vieux meubles, la vaisselle, les livres dépareillés et le gigantesque cache-pot du défunt palmier, qui depuis des années encombraient la chambre. Férida chantait du matin au soir. Judith envoyait chez le rempailleur les chaises défoncées de la maison. Une activité enthousiaste régnait

au 5. Judith montait les escaliers, essoufflée, mais contente. Elle avait des crises fréquentes, mais elle les sentait presque toujours venir et avait ses médicaments à portée de la main. Elle pensait que puisqu'elle en avait pris l'habitude, elle pourrait vivre des années ainsi. De temps à autre, elle se rappelait qu'elle avait promis à Nico de lui envoyer les enfants. Elle leur demandait, sans conviction et par acquit de conscience, de partir à Mexico. Elle savait bien qu'ils ne la quitteraient pas, comme ils l'avaient d'ailleurs écrit à leur père. La partie était gagnée. Maintenant, à mesure que les travaux d'aménagement du théâtre avançaient, Michel redevenait calme, brillant, spirituel. Il était sûr d'avoir trouvé sa voie, mais Élisabeth en doutait. Elle disait qu'il remplacerait bientôt les marionnettes par autre chose et Michel protestait. Ils parlaient longuement de lui et Michel en était ravi. Il aimait s'étudier, se faire étudier. Il voulait aussi tout savoir d'Élisabeth. Petit à petit, il lui sou-tira des confidences.

Un soir, il leur arriva à nouveau de s'arrêter sous un réverbère. Élisabeth, les mains dans un manchon de fourrure, levait un visage amusé vers Michel. Il venait de lui réciter le texte de sa pièce et Élisabeth déclara qu'elle n'aimait pas du tout l'intervention de Zacharie Mok dans une féerie.

— Mais avoue que j'ai du talent, dit-il, fort satisfait.

— Justement. Voilà pourquoi tu ne dois pas en rester aux marionnettes. Je comprends évidemment que tu les aimes, car en les montrant, tu ne dois obéir qu'à ta loi propre et tu peux être à la fois acteur et spectateur. Tu dois écrire, Michel.

— Qui te dit que je n'écris pas? Lison, je t'assure que je n'arrête pas d'écrire. Tiens, écoute!

Il y avait une lueur malicieuse dans le regard du jeune homme et il sortit de sa poche la lettre, bien froissée maintenant, qu'il avait écrite un matin pour

Élisabeth. Elle regarda par-dessus son épaule, lut :
« Ma chère Élisabeth. »

— Donne-la moi, s'écria-t-elle.

— Tu n'y comprendras rien. Il faut que je te la lise. C'est une déclaration. Tu peux encore refuser de m'entendre.

— Oh ! ce doit être un morceau de bravoure. Lis.

Elle se pencha sur lui, mais Michel s'écarta d'un bond, fit mine de rechercher la lueur du réverbère.

— Je l'ai écrite à l'aube, fit-il.

— C'est évidemment une circonstance atténuante. Lis vite !

Il lut, non sans emphase, tandis qu'elle pouffait de rire : « Cette nuit, mon ange, j'ai voulu me persuader que je ne devais pas seulement entretenir des relations simplement amicales avec toi. Comme la chèvre de M. Seguin, j'ai bravement combattu toute la nuit, mais j'ai cédé ou plutôt failli céder au petit jour. Il serait ridicule après cette joute noctambule entre moi et moi de te présenter une flamme subitement découverte, alors que tu sais mieux que moi ce que je dois penser. Je ne veux non plus tenter d'introduire délibérément l'insipide fleurette bleue dans nos relations, mais un léger doute, naturel peut-être à cette heure matinale, est venu troubler ma quiétude d'esprit coutumière. Depuis mon retour au pays, je me suis parfois demandé pourquoi je ne voyais en toi qu'une bonne camarade, sans plus ; cette question est restée en suspens et il fallut une promenade avec toi, par une nuit sombre et froide — non, il y avait clair de lune — pour me bourrer le crâne d'idées qui n'y sont pas à leur place. Je voudrais me nettoyer la cervelle de ces agréables chimères et tu peux m'aider, si tu le veux, en m'écrivant de ta plus belle plume, que je suis un gamin sentimental, si jeune, malgré sa grande expérience de la vie. Que je ferais mieux de poursuivre n'importe qui de mes assiduités que de terminer en fa mineur une symphonie en do majeur. Que

si vraiment, quelque sentiment d'ordre vague se faisait jour en moi, tu serais la dernière à le prendre au sérieux et certainement pas à la suite d'une lettre comme celle-ci. »

Michel s'arrêta : « Voilà, c'est fini. Je crois que tout y est. Alors, qu'en penses-tu ? Non, ne dis rien, tu vas me faire un sermon. Écris-moi, je t'en prie, Lison, réponds-moi. Car si tu n'écris rien, mes pensées resteront dangereusement marbrées. Et si tu réponds, elles reprendront leur cours normal, c'est-à-dire anormal, et tout sera comme le Seigneur l'aura voulu. Et voici ma lettre. »

Élisabeth la prit en riant, mais rentrée chez elle, elle la relut. Sottises, se dit-elle. Cependant, elle était pleine de joie. Michel l'aimait, il était beau, original et charmant. Mais elle ne l'aimait pas et elle ne voulait pas commencer une aventure avec lui. Elle savait qu'elle n'éprouverait nul plaisir à se donner sans amour. Elle avait fait une fois ce genre d'expérience et n'en avait retiré que honte. Elle revit Michel les jours suivants. Ni lui, ni elle, ne parlèrent de la lettre. Mais Michel s'enhardit, interrogea Élisabeth, sut qu'elle avait eu une grande déception dans sa vie. Elle avait aimé un jeune confrère de M. Torcq, avait été sa maîtresse jusqu'au jour où elle avait appris qu'il la trompait. Elle avait aussitôt cessé de le voir, était partie en France, suffisamment raisonnable, malgré son noir chagrin, pour désirer oublier. Elle avait poussé si loin les choses que le premier homme rencontré à l'hôtel l'avait eue. Elle n'était pas fière de cette aventure, mais elle avait servi à la remettre d'aplomb. Fuyant un homme, elle avait fui le second et avait enfin retrouvé le calme dans un coin perdu d'Auvergne. Telle était donc la sage et calme Élisabeth et Michel soudain eut pitié d'elle, devinant combien elle avait dû souffrir. Tout cela avait dû être tellement humiliant et dégradant pour elle.

— Vois-tu, fit Élisabeth, il faut attendre l'amour et non pas se précipiter, tête baissée vers lui, comme je l'ai fait.

— Élisabeth, murmura Michel, aujourd'hui...

Mais elle ne voulut pas le laisser achever, car il lui aurait fallu répondre. Elle n'en voulait plus d'aventure dans sa vie et l'amitié de Michel lui était trop précieuse.

Ils avaient passé la soirée dans un petit café où ils allaient souvent maintenant. Ils y restaient jusqu'à minuit, parfois plus tard. Dehors, la nuit était froide et pluvieuse. Quand ils sortaient de la salle enfumée et chaude, Michel passait sa main sous le col de fourrure d'Élisabeth et elle le laissait faire. Ils se quittaient rapidement devant la maison des Torcq. Élisabeth savait que Michel ne pourrait s'endormir. Il ignorait qu'elle restait longtemps réveillée, à la fois heureuse et pleine de doutes.

XII

UNE SOIRÉE DE DÉCEMBRE

Reina était en visite au 5. Judith était de bonne humeur. Elle avait reçu une lettre de Klari et elle la lut à sa tante. Klari paraissait heureuse et décrivait longuement sa maison, ses domestiques et le confort dans lequel elle vivait. Elle n'avait jamais cru que ce serait ainsi. Elle avait, il est vrai, découvert des serpents dans sa chambre à coucher, mais leur réputation, disait-elle, était surfaite. Par contre, les tarentules étaient horribles. Quant à son mari, il était sur le point de partir pour une longue randonnée, mais elle ne s'étendait pas sur ce chapitre.

— Tout compte fait, elle a réussi un bon mariage, opina Reina, pour une fille sans fortune, sans relations.

— Belle comme le jour, rétorqua vivement Judith.

— J'en connais d'autres qui sont restées là avec leur beauté. Klari a de la chance.

Judith pensa que Klari avait certainement aidé la chance. Un enfant était parti et la maison était vide. Heureusement, Michel et Férida, occupés par l'installation de leur théâtre, restaient presque constamment au 5, le remplissant de leurs chansons et de leurs cris enthousiastes. Judith voulut montrer le théâtre à sa tante, se leva péniblement. Reina hocha la tête : « Est-ce que tu vois un médecin ? »

— Deux. L'un me soigne pour ma fausse angine

de poitrine, l'autre m'a découvert un fibrome. L'on me gave de médicaments qui se combattent. Quant à Luc Aldering, il est persuadé que j'ai une angine de poitrine. Mais que connaît-il en dehors de la maladie du sommeil?

— Tout cela n'est pas fort sérieux, dit Reina, tu ferais mieux de venir te reposer à Linkebeek.

— On verra, répondit Judith évasivement.

Elle laissa sa tante monter la première l'escalier, pour lui cacher son essoufflement et sa fatigue. Reina resta sur le seuil de la chambre des revenants, fraîchement tapissée et repeinte par Michel et Féri. Au fond, devant la cheminée, se dressait le théâtre, planté sur une estrade recouverte de velours cramoisi. Michel avait tout construit et Judith en était très fière. Mais Reina hocha la tête. Ce travail n'avait rien de sérieux. Comment Michel parviendrait-il à gagner sa vie? Il était bourré de chimères que Judith se plaisait à entretenir. Elle prétendait que son fils était un artiste, qu'il serait peintre, qu'il serait écrivain, qu'il serait acteur. Si au moins, il se décidait à être l'un ou l'autre. De qui pouvait-il tenir? Reina n'avait connu dans sa famille que des commerçants sérieux et honorables.

— Tu sais combien j'ai toujours eu difficile avec Michel, fit Judith, il est si indépendant, si individualiste.

— A vivre constamment dans tes jupons. Mets-le parmi les hommes.

— Ce n'est pas cela qui lui a manqué, dit amèrement Judith, tu as donc oublié Anvers?

— Ce garçon a besoin de changer d'air. Et si tu l'envoyais à Mexico? Nico lui ferait une situation. Je connais Nico, ce n'est pas un méchant homme.

— Tu parlais autrement jadis.

— Bien sûr, il t'a abandonnée. Ce sont des choses qui arrivent couramment. Je me suis aussi séparée de mon mari. Il ne faut rien dramatiser. Nico a main-

tenant de la fortune, il veut faire un sort aux enfants.

— Tu sais bien que ni Michel, ni Féri ne veulent partir.

— Parce que tu n'y mets pas de volonté. Tu n'as pas le droit de retenir les enfants ici.

— On voit bien que tu n'as jamais eu d'enfants.

— Justement. Je vois plus clair que toi. Et hier, Johannes m'a parlé.

Judith sourit et haussa les épaules. Avec Reina les discussions finissaient toujours ainsi. Elle descendit pesamment l'escalier, s'arrêtant de temps à autre pour se passer la main sur le front. Elle ne savait plus où elle en était. Depuis des mois, elle luttait avec Nico, avec ses enfants, avec elle-même. Elle avait fini par promettre à son mari de lui envoyer Féri et Michel et Klari avait pu se marier. Depuis, il réclamait sans cesse les enfants et paraissait sincère dans son désir de les revoir et de les établir. Il était fort probable que tant qu'il n'avait pas eu de situation assurée, il n'avait pu penser à prendre les enfants chez lui. Par moment, Judith était presque décidée à mettre tout en œuvre pour activer le départ de Michel et de Férida, mais elle ne pouvait oublier que Nico l'avait abandonnée avec ces mêmes enfants qu'il réclamait si ardemment aujourd'hui. Tout son être s'insurgeait à cette idée monstrueuse de remettre Férida et Michel à leur père. Et pourtant, il faudrait en arriver là. Elle était malade et que deviendraient les enfants si elle venait à leur manquer? Férida surtout. Les premiers temps, elle pourrait rester chez les grand-mères et après elle irait sans doute à Mexico. Mais le voudrait-elle? Nico userait de ses droits naturellement et dans un conflit pareil, que ferait la petite? Ne valait-il pas mieux que Judith essayât de toute sa persuasion de faire partir Féri. Quant à Michel... Il saurait se tirer d'affaire, lui.

Judith arriva au salon, s'assit. Dieu merci, les

enfants ne voulaient pas la quitter et son état ne semblait pas empirer.

— N'empêche qu'en cas de guerre, on sera plus tranquille à Mexico qu'ici, dit Reina au moment de la quitter.

Elle devait assister maintenant à une séance spirite et se dépêchait de partir. Michel rentra peu après. Il portait un paquet sous le bras, le défit et en sortit triomphalement une enseigne qu'il se proposait de fixer à la façade du 5 : « Théâtre des Palaldinets. »

— Dire que cet été tu devais devenir un homme d'affaires et que je t'ai acheté des lunettes, soupira Judith, tu ne seras jamais sérieux.

Michel s'assit en face de sa mère : « Tu étais enchantée pourtant de mes marionnettes », dit-il.

— Tu as vingt-deux ans et tu as beaucoup d'illusions, tu peins, tu écris, tu fais du théâtre. Mais à quoi aboutiras-tu?

— C'est ce que pense le petit Johannes? Écoute, maman, c'est vrai qu'il est temps que je fasse quelque chose et je veux le faire. Il est vrai aussi que j'ai le choix entre beaucoup de choses. Mais je n'ai que vingt-deux ans après tout et j'ai encore le droit de chercher. Fais-moi confiance, je trouverai. Pour l'instant, laisse-moi commencer avec les Palaldinets. Demain, nous n'aurons comme public que les louveteaux de Féri, mais la semaine prochaine, nous pouvons avoir plus. C'est peut-être le début d'une brillante carrière. Si tout va bien, je louerai une maison en ville. Avec un peu de publicité, tout Bruxelles voudra venir aux Palaldinets, on m'appellera en province, à l'étranger. Si je réussis, je serai un célèbre montreur de marionnettes. Si j'échoue, je te promets d'être caissier, employé ou représentant de commerce.

— Tu es sûr de toi, murmura Judith.

— J'ai besoin d'être sûr; fit Michel après un instant d'hésitation, je ne peux plus échouer maintenant.

— Je veux que tu réussisses, dit ardemment Judith.

S'il échouait, il devrait partir. Que pouvait-elle ici pour lui. Là, son père l'épaulerait. Si ce que Nico écrivait était exact, s'il possédait une entreprise prospère, une fortune, la carrière de Michel serait assurée. Pourquoi n'avait-elle pas fait prendre des renseignements sur Nico? Voilà ce qu'elle aurait dû faire depuis longtemps. Quelle sotte elle avait été. Elle demanderait à M. Torcq de s'adresser au Consul de Belgique. Pourquoi ne s'était-il trouvé personne pour lui conseiller cette démarche? Même Johannes s'était tu. Elle saurait enfin à quoi s'en tenir et envoyer les enfants à Nico, en connaissance de cause. Peut-être ne vivait-il plus avec cette femme. Cela changerait tout. Voilà qui expliquerait la conduite de Nico. Cette femme l'avait quitté ou était morte. Aujourd'hui, il réclamait les enfants pour se rapprocher de leur mère. Déjà, Judith oubliait que Nico lui avait nettement fait comprendre qu'il ne voulait pas d'elle. Elle se leva, elle voulait voir immédiatement M. Torcq. Impatiente, remplie d'un étrange sentiment qui était presque du bonheur, elle n'écoutait plus son fils.

— Je vais accrocher mon enseigne, fit Michel, Élisabeth dit que je dois la mettre sur la porte et non sur le mur, qu'elle sera bien plus apparente sur le bois que sur la brique.

Michel citait Élisabeth à tout propos. Judith sourit imperceptiblement. Elle était certaine qu'Élisabeth était amoureuse de son fils. Toutes les filles qui étaient venues au 5 l'avaient été. Michel devait être flatté de l'attention que lui prêtait Élisabeth. Elle était plus âgée que lui, elle était la fille d'un homme qu'il admirait, elle avait du talent, ses albums pour enfants commençaient à avoir du succès. Tout cela devait en imposer à Michel, mais ne pouvait prêter à conséquence. Michel armé de clous, d'un marteau et de son enseigne vit avec étonnement que sa mère sortait. Elle lui dit qu'elle allait chez M. Torcq et ajouta :

« Je voudrais qu'il fasse prendre des renseignements sur ton père. »

— Voilà une brillante idée, s'écria Michel, pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt.

— Tu crois, tu crois vraiment? Oh! Michel, tu veux donc savoir?

— A titre documentaire, expliqua-t-il.

Il ne se souciait guère de la situation de son père, mais Judith ne le crut pas. Il lui semblait avoir reçu un coup en pleine poitrine. Ce qu'elle pouvait envisager calmement l'instant d'avant lui parut monstrueux, impossible, si son fils désirait partir. Elle ne voulait plus parler à M. Torcq, elle ne voulait avoir aucun renseignement sur son mari. Michel cependant lui faisait un signe amical. Il enfonçait allégrement ses clous dans la porte. Après tout, se dit Judith, elle trouverait bien un prétexte pour motiver sa visite chez les Torcq, car elle ne pouvait plus rentrer au 5 maintenant. Mais quand M. Torcq vint lui-même lui ouvrir, Judith se troubla et dit qu'elle désirait avoir un entretien avec lui. M. Torcq la conduisit dans son cabinet de travail et l'écoula, non sans surprise. En effet, depuis cette soirée de juin où elle lui avait fait des confidences, ils n'étaient plus revenus sur le problème. M. Torcq savait cependant, par Élisabeth, que M. Palalda réclamait toujours ses enfants. Il croyait néanmoins que Judith, Michel et Férída, étaient bien décidés à ne pas obtempérer à ce désir.

— C'est évidemment une précaution à prendre, dit-il en promettant d'écrire au Consul de Belgique, vous êtes donc disposée à envoyer vos enfants au Mexique?

— Oh! si quelqu'un pouvait m'aider, fit Judith, voyez quel être misérable je suis, monsieur Torcq. Je ne sais encore ce que je dois faire. Je suis peut-être une mauvaise mère. Je pense qu'ils doivent partir. Si vraiment, mon mari a une situation, de la fortune. Il peut beaucoup plus pour Michel et Férída que moi-

même. Mais comment puis-je me résoudre à me séparer d'eux? Klari m'a quittée, mais un mariage, c'est inévitable. Le jour où Michel et Férida se marieront à leur tour, il me faudra bien accepter leur départ. Aujourd'hui, je ne peux pas. Est-ce qu'on se coupe un membre sain?

— Et que pensent vos enfants?

— Les enfants ne veulent pas partir.

— Vous savez ce que moi je pense, dit lentement M. Torcq, surtout au sujet de Michel. Mais s'il veut rester ici...

— Je ne puis pourtant l'obliger à partir.

— Ne croyez-vous pas que Michel craint de vous faire de la peine? Tel que je le connais, il doit désirer partir. Ou je n'y comprends plus rien. De toute façon, vous faites bien de prendre des renseignements sur votre mari. Et croyez-moi : tâchez d'avoir un entretien sérieux avec vos enfants, avec Michel en tous les cas. Il pourrait vous reprocher un jour de ne pas avoir permis son départ.

Judith revint lasse et découragée au 5. Elle dut s'arrêter entre les deux maisons et crut pendant un moment qu'elle ne pourrait plus avancer. Enfin, à tout petits pas, elle arriva chez elle. L'enseigne de Michel ornait la porte. Le théâtre des Palaldinets existait.

La représentation du lendemain fut un succès. Une quinzaine de louveteaux applaudirent à tout rompre la pièce de Michel *Zacharie Mok et la Princesse Zibeline*. Ils hurlèrent et trépignèrent de plaisir. Judith et Élisabeth, dans le fond de la salle, riaient aux larmes. Et Jean était là. Michel avait trouvé un prétexte pour le ramener au 5. Judith et Férida le reçurent comme si rien ne s'était passé et Jean constata qu'il faisait toujours partie du 5 et que le 5 existait, sans Klari. Il aida Michel à actionner les marionnettes, prêta sa voix à la Princesse Zibeline et quand le rideau retomba sur le petit théâtre, Michel, les yeux brillants, apparut devant le public et annonça le prochain spectacle :

Vénus et le cheval à six pattes. Élisabeth sursauta car elle savait que Michel n'avait pas encore écrit la pièce et qu'il devait tailler de nouvelles marionnettes. Il voulait aussi monter un spectacle de music-hall avec Joséphine Baker et un french-cancan. Il se proposait de travailler jour et nuit et il comptait sur Élisabeth et Férida pour l'aider. Le soir, il vint chez les Torcq, comme d'habitude.

— Ce qu'il me faut maintenant, expliqua-t-il, c'est la presse, la publicité.

Il développa un brillant plan de campagne qui devait le rendre célèbre et réclamé partout en quelques jours. Élisabeth l'approuva de toutes ses forces. Michel commençait à lui faire perdre tout sens critique, mais elle se répétait constamment qu'elle n'était pas amoureuse de lui. Elle et Michel étaient assis côte à côte sur le divan.

— Le montreur de marionnettes est un artiste complet, disait Michel, car il participe à la création de la pièce, à son jeu, à la réaction du public. Comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt? Entre ses doigts, les poupées deviennent des êtres qu'il anime de son esprit et de son cœur. Je pourrai faire des masses de choses avec les Palaldinets. L'histoire de Pinocchio n'est pas un mythe. La marionnette est l'enfant de son créateur, il peut en faire un être vivant.

Élisabeth souriait. Elle frotta sa joue à la manche de Michel. Il se tourna vers elle, lui mit le bras autour de la taille, puis l'attira sur ses genoux.

— Est-ce que je vais t'embrasser, fit-il, vraiment t'embrasser. Et ensuite? Réfléchis Lise, puisque je réfléchis encore. Qu'est-ce qu'il y aura après? Nous avons si bien vécu jusqu'à présent.

— Et qu'y aura-t-il de transformé? demanda-t-elle, légèrement narquoise.

— C'est que moi je t'aime, fit-il d'une voix changée.

Il l'embrassa sans plus attendre et sans qu'elle s'en défendît.

XIII

ÉLISABETH FAIT DE L'AUTO-STOP

Pour la Saint-Sylvestre, Michel accepta de donner une représentation des Palaldinets dans une auberge de jeunesse du Brabant wallon. Il y était allé fréquemment et était fort aimé des parents aubergistes. Ils organisaient une fête à laquelle une bonne cinquantaine de jeunes gens devaient assister. Michel proposa à Élisabeth de l'accompagner et elle accepta volontiers. Elle accueillait désormais tout ce qui venait de Michel avec joie et reconnaissance, sans savoir encore qu'elle l'aimait. Qu'était-il arrivé entre elle et lui? Après ce baiser qu'il lui avait donné, il était parti, bouleversé, tandis qu'elle demeurait rêveuse et calme dans sa chambre. Mais Michel était revenu, se rappelant qu'il avait oublié un cahier de poèmes chez Élisabeth. Vivement, il avait remonté l'escalier, avait frappé à la porte, était rentré confus et bégayant. Élisabeth, comme si rien ne s'était passé, lui avait tendu le cahier. Elle était si calme, alors que pour lui le monde entier était transformé. Élisabeth s'était penchée sur la rampe de l'escalier pour voir Michel partir. Il n'avait pas osé se retourner. Ce n'est pas lui que j'attendais, avait pensé Élisabeth. Elle se sentait trop capable de le diriger et elle souhaitait un maître. Le brillant été avait disparu, cet été où elle avait failli tomber amoureuse de Michel. Aujourd'hui, elle, ne l'était plus. Cependant, Michel revint le lendemain,

revint tous les soirs. Il s'étendait aux pieds d'Élisabeth ou s'installait à côté d'elle sur le divan. Il jouait du pipeau ou de la guitare, lui apprenait de vieilles chansons françaises. Il l'embrassait entre chaque refrain et comme elle y prenait goût, il n'était plus ni timide, ni embarrassé. Il se moquait même de la jeune fille, elle riait et ils restaient de bons camarades, tendres, confiants. Le sentiment qui existait entre eux n'exigeait ni mots, ni compliments. Tel quel, il satisfaisait pleinement Élisabeth. Elle croyait que Michel en était tout aussi content. Elle ignorait que Michel attendait qu'elle s'habitue à lui. Il lui avait dit un soir : « Puisque je t'aime. » A présent, il ne parlait plus de son amour et il feignait d'accepter la version de la jeune fille. Il commençait à être sûr de lui. Elle ne l'aimait pas encore, mais il épiait la naissance de son amour et il voyait bien que déjà elle ne pouvait plus se passer de lui. Élisabeth se disait encore que tout était bien, qu'il n'y avait nulle angoisse en elle, nulle émotion. Quand elle se levait, elle se rappelait son infirmité. Elle s'arrêtait alors de marcher. Michel, se redressait, l'attirait à lui de son long bras, la ramenait à ses côtés et se mettait à l'embrasser jusqu'à ce qu'elle le repoussât. Il cédait aussitôt, mais elle, confusément, désirait qu'il ne la lâchât plus. Parfois, ils allaient ensemble à la fenêtre, écartaient les rideaux. La rue était pâle, toits et pavés couverts de neige, et abandonnée, semblait-il. Élisabeth frissonnait de la voir si blanche, revenait au divan, regardait Michel en souriant et il venait s'asseoir à nouveau à côté d'elle, heureux d'être là, la reprenant dans ses bras. En bas, M. Torcq écrivait les derniers chapitres de son *Histoire de l'Inde*. Quand il remontait enfin dans sa chambre, il lui arrivait de croiser Michel dans l'escalier. Celui-ci s'en allait. M. Torcq lui adressait quelques paroles amicales et distraites, puis venait souhaiter la bonne nuit à sa fille. Il la trouvait à la fenêtre et ignorait qu'elle

guettait Michel. En traversant le jardinet, le jeune homme lèverait la tête et elle lui ferait un signe tendre et amical.

Michel vint chercher Élisabeth la veille de l'an. Une camionnette était venue prendre le théâtre et les Palaldinets un jour auparavant et Michel se proposait d'arriver à destination en arrêtant des autos sur la route, selon la méthode qui lui était chère. C'était la première fois qu'il partait ainsi avec Élisabeth. Férida aurait dû être de la partie, mais depuis trois jours, elle était grippée et ne pouvait quitter la chambre. Michel et Élisabeth s'étaient faussement apitoyés sur elle. La petite cependant les avait vus partir d'un œil presque complice, car elle aspirait à avoir Élisabeth comme belle-sœur. Elle le confia à sa mère. Judith sourit. Élisabeth était charmante, mais quel dommage qu'elle fût infirme. Et puis comment pouvait-on s'imaginer Michel marié ! Élisabeth serait un jour sa maîtresse, peut-être l'était-elle déjà. Toutes les filles étaient folles de Michel. Élisabeth ferait comme les autres et ce ne serait pas un drame. Elle connaissait assez Michel pour savoir que rien de sérieux ne pouvait se passer avec lui et si elle se laissait entraîner dans cette aventure, c'est qu'elle pouvait la supporter. Judith n'avait pas de soucis à se faire pour elle. C'était là l'affaire de M. Torcq, mais sans doute ne remarquait-il rien.

— Moi, je suis sûre qu'Élisabeth est amoureuse de Michel, sinon elle ne pourrait supporter de le voir aussi souvent, dit Férida, tu ne penses pas que ce serait magnifique s'ils se mariaient ? Ils ne nous quitteraient pas, ils auraient des enfants ! Quel dommage que Klari soit si loin. Si elle a des enfants, nous ne les connaissons pas. Tu ne crois pas qu'elle en attend déjà ?

— J'espère bien que non, protesta Judith, il n'y a pas un mois que Klari est mariée !

Mais elle souhaitait ardemment que Klari eût un

enfant, le plus tôt possible. Pour diverses raisons. Pour mieux l'attacher à son mari et puis aussi parce que cet enfant serait peut-être plus tard envoyé en Europe et qu'elle pourrait l'élever. Il y aurait à nouveau un enfant au 5. Elle voulait avoir le temps d'avoir ce petit-enfant, elle voulait encore tenir un bébé dans ses bras, être une force et un exemple. Judith soupira et s'installa à son secrétaire pour écrire à Klari. Elle lui raconta ce qu'elle pensait de Michel et d'Élisabeth, mais conclut qu'il ne se passerait rien sans doute, car Élisabeth était une jeune fille calme et réfléchie.

Élisabeth était postée sur la route avec Michel. Ils attendaient, sac au dos, chaussés de grosses bottines, et nu-tête, les mains dans les poches. Bientôt, ils furent dans une voiture, conduite par un jovial médecin qui les déposa à Wavre, en leur souhaitant bonne chance pour la suite de leur voyage. A la sortie de la ville, Michel et Élisabeth se remirent en faction et arrêterent une vieille Ford, chargée d'enfants qui allaient à une fête. Les enfants avaient dû manger un plat à l'ail et la voiture dégageait un fumet odorant et insupportable. Élisabeth faillit en suffoquer. Afin de combattre ces effluves, Michel sortit de sa gaine la guitare qui était accrochée en travers de son sac et se mit à en pincer allégrement les cordes. Les enfants poussèrent des cris de joie et quand il leur eut dit qu'il était montreur de marionnettes, ils le supplièrent de rester avec eux. Mais ils n'allaient pas plus loin que Gembloux et Michel les quitta en leur distribuant des invitations au prochain spectacle des Palaldinets à Bruxelles. Lui et Élisabeth marchèrent à travers la ville et comme Michel continuait à pincer les cordes de sa guitare, ils furent bientôt suivis par une nuée d'enfants qui les accompagnèrent bien au-delà de Gembloux. La nuit était rapidement tombée, l'air était vif et le vent doux. Michel se retourna et jeta une poignée de sous aux gosses, aussi noblement que s'il leur eût vidé une bourse remplie d'or. Après quoi,

les jeunes gens purent continuer seuls. Ils étaient maintenant sur une route secondaire. Élisabeth marchait aux côtés de Michel en claudiquant. Les autos étaient rares. De temps à autre, des phares trouaient la nuit, éclairant les fossés remplis de neige. Élisabeth pensa soudain qu'elle pourrait aller ainsi avec Michel jusqu'au bout du monde. Une voiture finit par s'arrêter. C'était une camionnette qui transportait des bidons de lait. Il y avait une place dans la cabine pour Élisabeth et Michel s'installa parmi les cruches. Le laitier allait au village voisin et la camionnette monta la route dans un inquiétant bruit de ratés. Élisabeth entendait que Michel jouait du pipeau.

— C'est des compagnons comme vous qu'il me faudrait chaque jour, dit le laitier.

Il se mit à désigner à la jeune fille les particularités du paysage. Dans la nuit sombre, une maison surgit soudain, brillamment éclairée. L'homme poussa Élisabeth du coude : « Ça, c'est chez Marie 200 francs. »

— Pourquoi? demanda-t-elle avec candeur.

Une seconde après, elle comprenait. Le laitier la regarda avec pitié et haussa les épaules, ayant sans doute acquis la conviction que l'éducation d'Élisabeth était bien incomplète.

Elle et Michel en riaient encore quand ils arrivèrent dans la gare du village. Michel avait jugé qu'ils étaient maintenant si près du but qu'ils pouvaient, sans déchoir, prendre le train. Il était d'ailleurs peu probable qu'ils trouvassent encore un véhicule pour les charger. Dans le compartiment de troisième classe où ils montèrent, ils rencontrèrent une joyeuse troupe de jeunes gens qui chantaient et jouaient de l'harmonica. Ceux-ci poussèrent des cris de joie en reconnaissant Michel qui sans plus tarder sortit son pipeau de sa poche. Les filles le regardèrent, les yeux brillants, les joues rouges et les lèvres rieuses.

— C'est vrai que tu montes un spectacle de marionnettes? demandèrent-ils tous.

La plupart connaissaient Michel, l'ayant rencontré dans diverses auberges du pays. Il y en avait même deux qui avaient passé quelques jours dans le refuge de Michel, au col d'Allos, et ils évoquèrent cette période héroïque de leur vie où ils avaient mangé de la marmotte.

Le train s'arrêta et la bande descendit. L'auberge n'était pas loin. Ils la trouvèrent remplie de monde et un triple hurra accueillit l'arrivée de Michel. Le père aubergiste était barbu jusqu'aux yeux et sa femme s'encadrait avec peine dans la porte. Un vigoureux fumet de lièvre emplissait la maison, mêlé à une chaude odeur de pâtisserie. La mère aubergiste réclama Klari, Féri et Jean, leva les bras au ciel en apprenant que l'une était mariée, l'autre grippée et le troisième désespéré.

Michel impatient alla dans la grande salle où son théâtre était déjà dressé. Agenouillé, il ouvrit les caisses, retira les poupées une à une, vérifiant leurs fils et défripant leurs vêtements. Il ne s'occupait plus d'Élisabeth, mais la mère aubergiste ne lâchait plus celle-ci et lui décrivait ses préparatifs : « J'ai cuit 50 tartes, dit-elle triomphale, nous serons 75 ce soir. On leur fera bien un sort. Surtout qu'ici, dans le Brabant, on en mange à tous les repas, quand il y a fête. C'est une drôle d'habitude. Moi, je suis de Bastogne. Chez nous, on mange la tarte avec le jambon. A la bonne heure ! » Puis elle lâcha la jeune fille pour courir à ses fourneaux. Élisabeth se laissa entraîner dans le dortoir. Les lits étaient à deux couchettes superposées.

— Tiens, voilà une bonne place pour toi, fit l'une des filles du train.

Elle avait remarqué l'infirmité d'Élisabeth et voulait lui rendre service. Mais nulle amertume ne devait remplir le cœur d'Élisabeth cette nuit-là. Elle remercia en souriant, déposa son sac sur la couchette. Les filles se coiffaient fiévreusement devant un bout de miroir se bousculant en riant.

— Vous avez vu, Michel est là, cria une nouvelle, faisant irruption dans le dortoir.

— Il présente des marionnettes ce soir ! Et il a apporté sa guitare.

— C'est le plus chic type qu'il y ait au monde !

Les exclamations fusaient. Élisabeth, émerveillée, pensa soudain que c'était elle que Michel aimait. Quelqu'un appela, au bas de l'escalier : « A table ! A table ! » Les jeunes filles descendirent en courant. Il y avait une telle affluence à l'auberge qu'elles occupaient les deux dortoirs. Les garçons s'étaient installés dans la grange attenante à la maison. Au bas de l'escalier s'alignaient les lourdes chaussures que les filles avaient dû laisser avant de monter à l'étage. Élisabeth se pencha pour nouer le lacet de sa bottine, mais Michel fut plus prompt qu'elle et saisit son pied : « Laisse-moi faire », dit-il, et plus bas, il ajouta : « Je voudrais toujours le faire. » Elle le regarda et elle faillit entourer ce beau visage de ses mains et l'embrasser. Mais on criait : « Eh ! dépêchez-vous ! » Ils étaient restés les derniers dans le vestibule.

— Tant que tu me regarderas ainsi, je ne pourrai te faire du mal, murmura Michel.

Il lâcha le pied d'Élisabeth.

— Venez ici ! appelait-on de toutes parts.

Ils étaient vraiment 75 dans la grande salle décorée de houx, de gui et de guirlandes. Le lièvre arrivait dans de grandes soupières fumantes et des cris frénétiques l'accueillirent. « Qu'est-ce que vous en dites », s'écria fièrement la mère aubergiste. Comme tout le monde l'acclamait, elle avoua : « Pour dire vrai, c'est du lapin sauvage ! » Quelqu'un réclama un triple ban pour le dit lapin, la mère voulut en donner la recette, mais personne ne l'écouta. La salle était remplie de rires et de cris. A la table de Michel, on s'amusait mieux qu'ailleurs, car il tenait ses voisins en haleine en leur contant des récits de folles équipées, inventées en grande partie. Le repas terminé, les tables dressées

sur des tréteaux furent soulevées, posées le long des murs et le spectacle commença. Élisabeth attendait les aventures de Zacharie Mok et de la Princesse Zibeline. Elles furent différentes de ce qu'elles avaient été au 5, car Michel improvisait un nouveau drame. Il fut étourdissant et extravagant. Les rires fusaient de toutes parts. Quand ce fut fini, une fille proposa de danser. Elle était très belle et regardait Michel, les yeux provocants. Elle lui mit la guitare entre les mains. Michel s'assit, pinça les cordes et la mélodie qui s'éleva, tendre et ondulante danse d'Andalousie, fut telle que tous écoutèrent muets et charmés. Élisabeth avait déjà entendu Michel jouer cette *Andalouzia*, qu'il accrochait d'ailleurs. Mais ce soir, elle ne s'en aperçut pas, elle pensait seulement : « Comment pourrais-je ne pas t'aimer ? » Michel s'arrêta. Trois garçons se mirent à jouer de l'harmonica. Un autre avait apporté un accordéon et des refrains joyeux s'élevèrent. Filles et garçons se mirent alors à danser, martelant le sol de leurs grosses bottines. Le grand poêle de fonte ronflait furieusement, les joues étaient cramoisies, les visages en sueur. Michel, appuyé à la porte, fit signe à Élisabeth qui écoutait un garçon qui lui racontait un soi-disant voyage en Laponie. Elle quitta le garçon, passa entre les groupes.

— Va chercher ton sac, dit Michel.

Quand elle descendit du dortoir, ils sortirent et se trouvèrent dans la nuit. Michel qui marchait devant Élisabeth disparut soudain au tournant d'un sentier. Élisabeth l'appela, mais au même instant ses yeux s'habituerent à l'obscurité et elle le vit qui l'attendait et souriait.

— Est-ce bien ? demanda-t-il.

Elle respira profondément : « Oh ! c'est mieux », fit-elle joyeuse. Car tout le temps, elle avait attendu d'être à nouveau seule avec lui. Mais elle n'avait pas espéré d'être perdue ainsi dans le profond silence de la campagne déserte. Ils avaient traversé la place du

village, contourné l'église et emprunté un étroit sentier en bordure du cimetière. Maintenant qu'Élisabeth était faite à la nuit, elle vit que les champs étaient blancs de givre et que le pays étincelait. Les prés étaient séparés par des tourniquets qui grincèrent quand Michel les poussa. Ils dévalèrent une pente rapide et quand ils furent au bas, ils virent pointer sur la colline le clocher du village qu'ils venaient de quitter. En face, se dressait un autre clocher. Leurs deux tours, invisibles tantôt, paraissaient maintenant se rejoindre.

— C'est ainsi que je voudrais vivre, dit Michel.

Sa main chaude et vigoureuse serrait celle d'Élisabeth, puis il se pencha sur elle et l'embrassa éperdument.

— Avec toi, sans rien autour de nous, acheva-t-il, tu le veux donc aussi? O Lise, pardonne déjà tout ce qui arrivera.

— Il n'y a aucun doute en moi, dit-elle pleine d'allégresse.

Ils reprirent leur marche, longeant d'abord un ruisseau gelé, puis un pré bordé par un vieux mur de pierre. De l'autre côté du sentier, des mûriers s'accrochaient au fossé. Michel cassa une branche, brillante comme une baguette magique, passa sa langue sur le givre piquant. Élisabeth comprit comment il devait vivre et son cœur se serra.

— Il viendra un jour où nous serons loin l'un de l'autre, fit-elle, et lorsque je penserai à toi, je te verrai comme tu es ce soir et je sentirai sur mes lèvres le goût du givre que tu sens en ce moment.

— Ce jour ne viendra pas, dit tranquillement Michel, je ne permettrai pas qu'il vienne.

Au-dessus des prés et des collines se dressait la masse noire d'un bois. Ils le traversèrent, atteignirent un village, entrèrent dans ses rues cahoteuses et étroites, marchèrent entre de hautes murailles et de vieilles maisons. La place du village était plantée

de marronniers. L'église trapue au clocher pointu se dressait à côté d'un logis flanqué de deux tours bulbeuses. Ce coin d'ombre faisait face à une auberge, brillamment éclairée qui retentissait de rires et de chants.

Michel et Élisabeth gravirent le perron, poussèrent la porte vitrée. La salle était enfumée et des couples dansaient au travers d'un épais brouillard. Michel parvint cependant à distinguer le patron au comptoir.

— Nous voudrions passer la nuit ici, dit-il.

Une femme les conduisit au premier étage et les laissa sur le seuil d'une chambre. Élisabeth rit en voyant le lit démodé et très haut, recouvert d'un édredon rouge et boursoufflé. Michel ferma la porte et saisissant la jeune fille, il dénoua ses cheveux roux.

XIV

SOUS LA NEIGE

M. Torcq ne croisait plus Michel dans l'escalier. Les veillées chez Élisabeth devenaient de plus en plus longues et M. Torcq rencontrait le jeune homme chez sa fille, quand il venait lui souhaiter la bonne nuit. Michel, accroupi ou allongé devant l'âtre, se levait en le voyant entrer. M. Torcq un instant, se demandait si vraiment Michel était resté ainsi toute la soirée, sagement assis aux pieds d'Élisabeth. Peut-être que le moment d'avant, Michel avait le bras autour des épaules de la jeune fille ou ses lèvres sur les siennes. Ils avaient entendu son pas dans l'escalier et s'étaient vivement séparés. M. Torcq avait toujours désiré regarder sa fille avec d'autres yeux que ceux d'un père, c'est-à-dire que jamais il n'avait fait étalage de son autorité et traitait Élisabeth en amie et non en enfant. Il voulait surtout ne pas être envahi par une inquiétude qui pouvait nuire à son travail. Pourtant, bien qu'il s'y efforçât, il n'était pas facile de fermer les yeux. La fille avait l'air heureuse et le garçon était beau et magnifique, bien qu'il fût habillé d'une vieille vareuse aux tons passés. C'eût été miracle qu'une fille ne s'éprît pas de lui et pourquoi Élisabeth ne serait-elle pas amoureuse de Michel? M. Torcq savait cependant que sa fille ne pouvait rien faire de déraisonnable et il espérait qu'elle avait mis une limite à cette amitié dangereuse. D'ailleurs que pouvait-il empêcher? Il ne

voulait pas se couvrir de ridicule en interdisant à sa fille de voir le jeune homme. Il n'y avait jamais eu de heurt entre Élisabeth et lui et au sujet de Michel, ils étaient tous deux d'accord. Au fond, elle connaissait trop bien Michel pour le prendre au sérieux. Si elle devait s'apercevoir que son amitié pouvait devenir de l'amour, elle saurait éloigner Michel à temps. M. Torcq souriait aux jeunes gens. Élisabeth, enfouie dans un fauteuil à oreillettes désignait un siège à son père. Michel se rasseyait, le dos contre les briques rouges de l'âtre. Les jeunes gens citaient au professeur le poème qu'ils lisaient ou le livre qu'ils discutaient. Ils le tendaient à M. Torcq, sollicitaient son avis. En vérité, Michel était arrivé chez Élisabeth, le volume sous le bras, mais ils ne l'avaient pas ouvert. M. Torcq lisait rapidement la page incriminée et donnait son opinion. Michel et Élisabeth l'écoutaient avec intérêt, leurs yeux brillaient, mais le professeur ne s'apercevait pas qu'ils étaient à mille lieues de sa savante dissertation et qu'ils étaient impatients de le voir terminer son long exposé. Ils n'aspiraient qu'à être seuls et le père d'Élisabeth ne faisait pas mine de partir. Leurs questions devenaient de plus en plus rares, ils fronçaient les sourcils, ils poussaient des soupirs excédés. Enfin, M. Torcq se levait, serrait sur ses épaules le plaid qu'il avait coutume de porter en hiver. Il leur disait bonne nuit et demandait à Michel de s'assurer en partant que la porte était bien fermée. A peine avait-il quitté la chambre que Michel et Élisabeth se jetaient avec frénésie dans les bras l'un de l'autre. Michel suppliait la jeune fille de lui laisser passer la nuit chez elle, certain que personne ne s'en apercevrait et qu'il partirait avant que la servante ne fût levée. Mais Élisabeth ne voulut jamais y consentir. Un après-midi, elle proposa à Michel de l'emmener à l'hôtel et comme il hésitait, elle devina qu'il n'avait pas d'argent. Elle lui glissa un billet dans la main. Michel jura, mais il avait trop envie d'Éli-

sabeth. Il se tranquillisa en pensant qu'il la rembourserait avec la prochaine recette des Palaldinets et lui dit qu'il la couvrirait d'or.

— Ou tu me traîneras dans la misère, fit tranquillement Élisabeth.

Il comprit avec ravissement qu'elle liait désormais son sort au sien. Il l'aimait pour sa grande simplicité et parce qu'il n'y avait nul secret entre eux. Pour elle, Michel était prêt à soulever des montagnes. En attendant, il travailla, plaça quelques contes dans des hebdomadaires, fit des traductions pour un distributeur de films. L'argent, aussitôt gagné était allégrement dépensé. Élisabeth commença à connaître des maisons de passe. Dans l'une, on leur donna une chambre recouverte d'un épais tapis bouton d'or et garnie de tentures de velours violet. Élisabeth s'étonna de voir un paillason sur le lit. Michel lui expliqua qu'il y avait des gens très pressés qui se jetaient sur le lit sans ôter leurs souliers. La jeune fille rit, mais l'instant d'après, elle était renversée sur ce même lit. Et peu importait qu'il fût anonyme et ignoble, puisque avec Michel, le monde n'existait plus. Qui donc pouvait encore dire qu'elle était la fille du professeur Torcq, fille raisonnable et sage qui avait à cause de ce père respecté et aimé, une réputation à sauvegarder. Elle aurait pu, du moins, agir avec prudence. Rien de tout cela ne devait se faire, était, dans un certain sens, honteux et bas. L'amour devait être chose nuptiale et Élisabeth le comprit dans cette chambre louée à l'heure. Michel, penché sur elle, la regardait, le visage étrange et douloureux et elle faillit crier parce qu'elle ne le reconnaissait pas. Mais il rit soudain, tourna un bouton et une musique assourdie leur parvint.

— N'est-ce pas que les plaisirs sont savamment organisés, dit-il.

— Ne parle pas, supplia Élisabeth.

Elle voulait retrouver le visage qu'il avait eu.

— Ne me regarde pas ainsi, fit Michel troublé.

— Je ne veux plus te quitter, murmura-t-elle.

Quelqu'un frappa à la porte, cria qu'il était l'heure. C'était horrible et sordide. Élisabeth n'avait jamais imaginé que l'amour, son amour, pût avoir un horaire et un tarif.

— Qu'est-ce qui compte, dit Michel, sinon toi et moi? Quand nous sommes ensemble, je suis content. Est-ce que le vrai bonheur n'est pas basé sur une ignorance volontaire des éléments et des événements? Est-ce qu'il ne faut pas vivre, simplement, accueillir toute joie qui se présente? Boire, manger, faire l'amour à sa guise et toutefois se servir de son intelligence pour découvrir les gens et le monde.

Élisabeth approuvait, mais elle n'était plus sincère. Rentrée chez elle, enfin seule et presque soulagée de l'être pour pouvoir enfin penser autrement que par Michel, elle avait honte de ces caresses dérobées. Elle n'était pas faite pour les aventures. Michel était à elle et elle avait le droit de lui appartenir au grand jour. Tout le monde devait se douter des rapports qu'elle entretenait avec Michel. La servante, la mère de Michel, l'épicier du coin. Son père ignorait sans doute. Michel pouvait hausser les épaules, car il se moquait de l'opinion publique. Elle ne pouvait en faire fi, elle savait très bien ce qu'elle voulait. Ne plus faire l'amour subrepticement, ne plus quitter Michel, vivre avec lui. Elle désirait une vie respectable et pourquoi ne serait-elle pas une femme mariée? Quel obstacle y avait-il entre Michel et elle? Aucun, pensait-elle, quand elle voulait se leurrer, Michel lui-même, quand elle était sincère. Avait-elle le droit d'enchaîner ce garçon, de lui faire assumer une responsabilité? Puisqu'il l'aimait. Cela était la vérité première, la vérité qui faisait que toute cette aventure était magnifique. Elle possédait l'amour de Michel, se répétait-elle avec ferveur. L'amour n'était pas donné à tout le monde et elle était désormais du monde des élus. Est-ce que

Michel aussi ne désirait pas être constamment à ses côtés, vivre avec elle, pour elle, par elle. Elle n'avait qu'un mot à dire pour l'accueillir et se faire accueillir. Mais épousait-on un Michel Palalda? Il avait trois ans de moins qu'elle, il n'avait aucune situation, il n'était pas en mesure de gagner sa vie. Voilà ce qu'on dirait dans la famille d'Élisabeth. Pourquoi donc? Quelle importance cela avait-il, puisqu'elle possédait la petite fortune de sa mère et qu'elle travaillait. Élisabeth essayait d'admettre qu'elle pût épouser ce garçon qui avait essayé de tant de métiers divers, qui était peut-être un inadaptable. C'était difficile. Son code moral coutumier ne pouvait accepter un mariage pareil, bien qu'elle se reprochât son conformisme. Devait-elle entretenir un homme pour le plaisir de s'entendre appeler Mme Palalda et de porter une bague au doigt? D'ailleurs, Michel ne l'accepterait pas. Pourtant, cela ne devait avoir aucune importance. N'étaient-ils pas un. Elle souhaitait vivre avec Michel, elle souhaitait vivre pour lui. Il avait besoin d'elle, justement parce qu'il était velléitaire et instable. Elle l'aiderait, le soutiendrait. Auprès d'elle, il travaillerait, choisirait, découvrirait sa voie. Élisabeth décida qu'elle épouserait Michel et un grand calme se fit en elle. Elle ne parla cependant pas encore au jeune homme. Ils continuaient à passer leurs soirées ensemble. Michel quittait Élisabeth et une fois chez lui, il lui écrivait, saisissant la plume, à peine installé à sa table. En levant la tête, il voyait, à travers la vitre, la neige tomber lentement et couvrir les toits. Ce calme et cette douceur de la nuit convenaient à sa ferveur et à son recueillement. Il écrivait à Élisabeth des mots de bonheur et de gratitude et d'autres qui étaient cocasses et ravissants. Élisabeth trouvait chaque matin une lettre sous sa porte et riait de la découvrir pleine de drôlerie et d'émerveillement. Elle l'épouserait et elle ferait en sorte qu'il restât toujours comme il était maintenant.

Parfois, Élisabeth allait au 5. Judith et Fériida savaient qu'elle aidait Michel à créer de nouveaux Palaldinets. Fériida trouvait que l'habillement des poupées prenait un temps fou, Judith avait le bon goût de ne pas s'informer des progrès de leurs travaux. Ni elle, ni Fériida ne montaient chez Michel quand les jeunes gens y étaient. Élisabeth s'allongeait à côté de Michel sur le divan. Aucun bruit ne leur parvenait, ils avaient l'impression d'être seuls au monde. De temps à autre, Élisabeth se demandait ce que Mme Palalda pouvait penser de cela, mais préférerait ne pas approfondir la question. Judith était fixée maintenant. Un soir que Michel lui avait annoncé qu'il ne rentrerait pas de la nuit, car il était invité à une surprise-party chez un ami, Judith alla chez M. Torcq lui demander s'il n'avait reçu aucune nouvelle de Mexico, et apprit incidemment qu'Élisabeth était partie chez une cousine de province. Judith n'en fut pas autrement étonnée. Elle pensa soudain qu'Élisabeth était une femme qui convenait à Michel et se demanda s'ils se marieraient. Mais il lui était difficile d'imaginer un Michel marié. Et pourquoi pas? Cela lui donnerait enfin le sens des responsabilités, et surtout, surtout, il resterait auprès d'elle. Si seulement cette aventure se terminait par un mariage! Il serait sauvé et elle aussi.

Pour la première fois, depuis le nouvel an, Michel et Élisabeth passaient la nuit ensemble. Élisabeth apaisée, confiante, reposait entre les bras du garçon. C'était ainsi qu'elle aimait l'amour, abandon total dans le sommeil, et non pas étreinte furtive. Michel, la bouche collée à son épaule, balbutiait : « Oh ! que c'est bien de t'avoir pour longtemps, pour si longtemps ! » L'hôtel était cette fois-ci un hôtel très convenable. Dans le hall on rencontrait des hommes d'affaires et Michel avait inscrit sur le registre M. et Mme Palalda. D'ailleurs cela n'avait plus aucune importance, car Élisabeth commençait à s'habituer

aux hôtels. Elle notait leur nom dans un carnet. Michel s'amusait de sa naïveté qui ne la lui rendait que plus chère. Depuis qu'elle était sa maîtresse, il décidait désormais et Élisabeth acceptait, heureuse de sa sujétion. Elle ne se demandait pas comment elle parviendrait à diriger Michel. Ils ne faisaient pas de projets d'avenir. Chaque minute était précieuse. Ils se parlaient d'eux-mêmes, se révélaient leur enfance, monde enchanté et lointain, se souvenant de ce que la vie représentait alors pour eux, car aujourd'hui elle n'avait plus de secret. Ils la possédaient, ils avaient percé son mystère, puisqu'ils s'étaient rencontrés. Au matin, ils déjeunèrent de croissants chauds dans une petite pâtisserie où Michel emmena Élisabeth. Elle soupçonna qu'il y avait conduit des filles, Éliane ou d'autres. Mais quelle importance cela avait-il ? Il n'en avait aimé aucune. Ici même, dans cette pâtisserie, la serveuse s'appliquait à le contenter avant tout le monde, lui apportait plus de sucre et de lait qu'aux autres clients, lui souriait. Michel n'y faisait pas attention et Élisabeth avait envie de rire. Elle n'était ni jalouse, ni inquiète. Elle avait une confiance totale en Michel et marchait devant lui, car il lui avait fait oublier à jamais son infirmité. Michel lui dit combien il désirait repartir avec elle à la campagne. L'hiver n'en finissait plus, la neige continuait à tomber. En ville, les rues étaient des bourbiers, mais le faubourg qu'habitaient Michel et Élisabeth étirait des avenues blanches où les pas s'enfonçaient en craquant. Il gelait ferme et à cause de cela, les spectateurs n'étaient pas très nombreux aux Palaldinets. Il y eut cependant 20 enfants un dimanche. Un vrai succès. Les louvetaux de Férida faisaient une propagande efficace. Michel cependant était prêt à faire relâche une semaine pour pouvoir partir avec Élisabeth, mais il s'était juré de persévérer. Seulement, à la fin de janvier, la chaudière du chauffage central du 5 sauta et il devint impossible de chauffer la maison, car il n'existait

d'autre poêle chez les Palalda que la vieille cuisinière désaffectée. Fériida fut navrée à l'idée que les représentations devaient être interrompues, mais son frère ne cacha pas sa joie. Fériida suggéra d'acheter un poêle à colonne pour la grande chambre, mais Judith protesta. Cela ne valait vraiment pas la peine de faire une dépense pour quelques jours. Judith avait certainement une grande foi dans l'avenir artistique de son fils, mais les jeunes spectateurs qui venaient applaudir les Palaldinets entraient généralement au 5 sans payer et sans s'essuyer les pieds. La femme de ménage, après avoir reçu ses étrennes, n'était pas revenue et la maison était dans un état lamentable. Maintenant, qu'il n'y avait plus moyen de la chauffer, Judith avait décidé d'aller se reposer à Linkebeek. Michel déclara qu'il partait dans les Ardennes et Fériida, promue au rang de gardienne du 5, dit qu'elle installerait son lit dans la cuisine. Ils se mirent tous trois à parler de leurs projets, absolument enchantés d'échapper à la routine quotidienne. Voilà comment ils sont, pensa Élisabeth quand Michel, plein d'allégresse, vint lui proposer de partir avec elle.

— Et la chaudière? demanda-t-elle.

Plus personne n'y pensait chez les Palalda. Michel répliqua avec optimisme que l'hiver ne durerait pas toujours. Il avait son regard brillant de coureur d'aventures et Élisabeth se dit que ce serait merveilleux de le revoir dans la campagne, une branche de givre sous les lèvres. Mais elle ne pouvait l'accompagner.

— Pourquoi? s'étonna-t-il, profondément déçu.

— Parce que j'ai un travail à terminer, parce que mon père reçoit des collègues étrangers cette semaine et que je dois préparer cette réception.

— Ton éditeur attendra bien quelques jours et pourquoi ton père ne traiterait-il pas ses collègues au restaurant?

Élisabeth ne put s'empêcher de sourire : « J'ai des obligations », dit-elle.

— Et envers moi? demanda-t-il ardemment.

Sa tête brune reposait sur les genoux de la jeune fille.

— Laisse tout cela, pria-t-il, qu'est-ce qui compte, sinon toi et moi?

— Ce n'est pas possible, tu es un enfant, Michel.

— C'est toi qui es une enfant. Que sont ton éditeur et les collègues de ton père et que suis-je? Ne me mets pas en balance avec eux.

— Mon chéri, comprends, j'ai promis des dessins et mon père compte sur moi.

— Tu ne souhaites donc pas m'accompagner?

— J'en meurs d'envie, mais je ne peux pas.

— Tu n'as pas le courage de faire ce qui te plaît.

Élisabeth se sentit découragée. Est-ce que Michel ignorait vraiment la valeur d'un engagement? Comprendrait-il jamais, devrait-elle toujours batailler avec lui.

— Tu n'as pas le sens des responsabilités, dit-elle.

Il bondit : « J'essaie de ne pas m'embarquer dans des aventures invraisemblables, j'essaie d'être mon maître. »

Mais il n'eut pas raison d'elle et elle lui dit finalement de ne pas s'occuper d'elle et de partir. Elle parlait sincèrement et il céda aussitôt, bien qu'il fût tout aussi découragé qu'elle. Il était prêt à braver le monde entier et elle se découvrait des attaches avec le monde entier! Il la quitta, d'humeur morose. Il avait tellement désiré partir, mais sans elle, ce départ n'avait plus de sens. Élisabeth pensa avec angoisse qu'il allait, consciemment ou non, lui en vouloir. Elle avait détruit toute sa joie, elle l'empêchait de disposer de sa vie désormais.

— Soit, soupira-t-il, je vais consacrer mon énergie à faire réparer la chaudière.

— Nous partirons la semaine prochaine, promit-elle.

— Mais non. La semaine prochaine, tu auras d'autres obligations. Tu en auras toujours, Élisabeth.

Il descendait l'escalier, elle se pencha sur la rampe, mais il ne se retourna pas. Est-ce qu'on épouse un Michel Palalda, se dit Élisabeth, je suis folle ! Mais le lendemain, elle lui parla. C'était plus fort qu'elle, que sa raison, que sa sagesse. Ils revenaient d'une séance de cinéma et ils étaient arrêtés devant la villa Torcq.

— Est-ce que tout cela n'est pas stupide, fit-elle, que tu viennes, que tu t'en ailles, que nous nous séparions. O Michel, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vivre autrement. Est-ce que tu ne veux pas vivre avec moi ?

Il la regarda, saisi et répondit enfin, d'une voix étouffée : « Tu sais que c'est mon plus cher désir ! » Bien sûr qu'il ne voulait jamais la quitter et tout ce qui n'était pas elle n'avait aucun sens. Plus d'une fois, il avait voulu le lui dire. Elle pensait donc comme lui, elle venait enfin à lui, comme il le souhaitait depuis si longtemps.

— Nous pourrions nous marier assez rapidement, dit Élisabeth.

— Tu veux donc que nous nous mariions, fit-il consterné.

— Que pensais-tu donc ? demanda-t-elle.

— Je pensais que nous pourrions nous passer de cette obligation humiliante.

— Oh ! Michel, quelle importance cela a-t-il ?

— Une si grande pour toi que tu es prête à subir cet abus de force.

Elle voulait remettre son sort entre ses mains ! N'était-elle pas folle, en vérité. Mais elle supplia : « Michel, aime-moi comme je t'aime. »

— Tu veux entrer dans une famille aussi bizarre que la mienne ?

— Tu entreras dans la mienne.

— Ah ! non, merci ! Les Torcq sont des gens normaux et je prendrais pied chez eux ? Tout cela parce que les circonstances nous empêchent de passer nos journées et nos nuits ensemble ? Élisabeth, as-tu jamais pensé qu'on exige de nous un mariage comme si on

nous demandait la garantie de ne plus nous quitter. Sinon, on ne nous fichera pas la paix.

Il prit le visage de la jeune fille entre ses mains : « Tu veux donc vivre avec moi, tu as confiance en moi? Je ne suis plus un enfant, Élisabeth? » Il l'embrassa : « Tu veux, tu veux vraiment? Comme moi, je veux. O Lise, je veux tout ce que tu veux. Va pour le mariage. Quelle importance cela a-t-il en effet? Pourvu que nous arrivions à nos fins. Et que cet hiver finisse et que je t'aie, à jamais, à moi. »

La neige recommençait à tomber, mais ils ne s'en aperçurent pas.

XV

DERNIÈRE INTERPRÉTATION DE LA LETTRE

Judith parcourait avidement la lettre que M. Torcq lui avait tendue. Il était assis en face d'elle. Elle l'avait reçu dans la cuisine, car la chaudière du chauffage central n'était pas encore réparée. M. Torcq tenait, au-dessus du fourneau, ses mains qu'il avait grasses et soignées. La fonte rougeoyait et il aimait sentir sur ses doigts l'agréable picotement de la chaleur. Ses épais cheveux blancs encadraient son large visage qui aurait été empreint de bonhomie, si le dessin des lèvres minces n'y eût imprimé un pli d'ironie. Une bouilloire sifflait doucement sur la cuisinière. Il faisait chaud et une agréable odeur de pâtisserie, car Judith venait de cuire une brioche, flottait dans la pièce.

— Eh bien ! fit M. Torcq, voilà de fort bonnes nouvelles.

Judith lisait la lettre pour la troisième fois. Elle en connaissait désormais les termes par cœur : « Nicolas Palalda est arrivé ici il y a à peu près sept ans, venant d'Anvers. Énergique et travailleur, il a mis sur pied un commerce d'importation et d'exportation avec la Belgique. Ses débuts furent très modestes, faute de capitaux suffisants, vraisemblablement. Actuellement, il représente diverses grosses usines belges et d'importantes fabriques mexicaines. Il occupe une vingtaine

d'employés dans ses bureaux et vient de se faire construire une très belle villa. Il serait propriétaire de plusieurs immeubles en ville. Il est réputé commerçant honnête et avisé. En ce qui concerne sa vie privée, il a perdu sa femme, il y a un an. Il semble qu'elle ait été sa seconde épouse et qu'il aurait des enfants d'un premier mariage, en Belgique. Les renseignements recueillis sont des plus favorables... »

A cette feuille, traduite de l'espagnol par le correspondant de M. Torcq, celui-ci avait ajouté : « Je connais M. Palalda. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de belle apparence. Le Consul de Belgique le tient en grande estime. On le désigne comme le futur Président de la Chambre de Commerce belgo-mexicaine. Divorcé de sa première femme, il en aurait trois enfants qui doivent venir le rejoindre. Depuis la mort de sa seconde femme, il mène une vie fort retirée. Cet homme me paraît des plus honorables. »

M. Torcq attendait que Judith parlât. Elle leva enfin la tête. Elle pensait avec désespoir combien son mari avait aimé cette femme qu'il venait de perdre.

— Oui, ce sont de bonnes nouvelles, fit-elle d'une voix blanche.

— Votre mari est un homme fortuné et il est en mesure de faire une situation à vos enfants.

Nico avait aimé cette femme comme il l'avait aimée. Pour elle, il avait abandonné sa famille, si allégrement, si férocelement. Pour elle, il avait travaillé, fait fortune. Et maintenant elle était morte et il était seul. Pour cela, il réclamait les enfants. Tout devenait clair.

— Oui, bien sûr, dit-elle, les renseignements sont excellents. M. Palalda est un homme des plus honorables ! Voilà comment en écrit l'histoire !

Elle se leva pour moudre du café, remplit le filtre et versa l'eau qui venait de bouillir. Une pénétrante odeur de moka vint s'ajouter à celle de la brioche. Il

y avait longtemps que M. Torcq n'avait été installé dans une cuisine. De lointains souvenirs lui revinrent à la mémoire, souvenirs de son enfance, des premières années de son mariage.

— Lequel de vos enfants ressemble à M. Palalda? demanda-t-il.

Le café passait, goutte à goutte, et Judith tout en le surveillant, jeta une nappe fleurie sur la table. Elle était fraîchement amidonnée et repassée, mais elle était remplie de trous.

— Physiquement, c'est Michel, fit-elle, bien qu'il soit plus grand que son père.

Son visage s'éclaira, son cœur se mit à battre. Nico était devant elle comme le jour de son mariage et elle l'entendait lui dire : « Tu es à moi, désormais. »

— Mais je crois que c'est Klari qui lui ressemble le plus, acheva Judith, elle est passionnée et volontaire.

Klari avait obtenu Luc Aldering comme Nico avait obtenu sa maîtresse.

— Heureusement, dit M. Torcq, que vous avez marié Klari. M. Aldering m'a fait excellente impression. Votre fille est certainement heureuse.

— Mais est-ce que la vie et le climat du Congo lui conviennent? s'écria Judith.

En même temps, elle versa le café.

— Que comptez-vous faire? demanda M. Torcq.

Ce qu'elle comptait faire! N'avait-elle pas tout fait pour retenir les enfants, n'avait-elle pas tout fait pour les envoyer à Mexico? Elle eut un geste de lassitude. Elle avait attendu ces renseignements avec une telle fièvre. Aujourd'hui, elle ne savait plus pourquoi. Elle comprenait seulement que Nico ne se consolait pas de la mort de sa maîtresse et qu'il ne supportait plus la solitude. C'était là la raison de son revirement, de ses soudaines nouvelles. Peut-être avait-il aussi quelques remords. Il avait maintenant le temps de se soucier des enfants. Mais elle, était plus morte pour lui que l'autre femme.

— Que me conseillez-vous? demanda-t-elle.

M. Torcq aurait voulu répondre qu'il n'avait rien à lui conseiller. Il lui avait plus d'une fois donné son opinion dans cette affaire et elle prétendait toujours garder les enfants dans ses jupons. Il fit un geste évasif.

— Ai-je le droit de retenir les enfants ici?

— Certes non, éclata enfin M. Torcq, surtout pas Michel.

Judith le regarda. Pour lui le problème ne concernait que le jeune homme et elle se demanda s'il avait quelque soupçon de l'idylle de sa fille. Ne cherchait-il pas pour cela à éloigner le jeune homme?

— J'ai essayé de lui faire entendre raison, dit-elle, mais je n'ai aucune influence sur lui.

— C'est bien regrettable. Montrez-lui la lettre. Peut-être réfléchira-t-il. C'est son avenir qui est en jeu.

Comme le café était bu, M. Torcq se leva et refusa une seconde tasse.

— Il faut savoir prendre une décision, fit-il.

— Vous parlez comme un homme qui n'aurait pas d'enfant, reprocha Judith.

C'était là son argument préféré vis-à-vis de tous ceux qui lui conseillaient d'envoyer Michel et Féri à leur père.

M. Torcq commençait pourtant depuis peu à comprendre qu'il avait une fille et soudain, il sut qu'à cause d'Élisabeth, il désirait le départ de Michel. Judith le devina et il y eut une lueur de colère dans ses yeux. Allait-elle donc se séparer de son fils pour protéger ce vieil homme, pour mettre Élisabeth à l'abri de l'amour? Tout en le reconduisant dans le vestibule, elle le remerciait pour son intervention, mais ils ne furent dupes ni l'un, ni l'autre.

Élisabeth qui descendait l'escalier au moment où son père entra dans le hall de la maison s'étonna en le voyant sans pardessus, et lui demanda s'il était sorti

ainsi dans la rue. Il hésita un instant. Jusqu'alors elle avait été une compagne pour lui, un être qui vivait à ses côtés, un être auquel il laissait toute liberté pour sauvegarder la sienne. Depuis quelques jours, obscurément d'abord, avec certitude aujourd'hui, il savait que cet être était sa fille et qu'il avait le devoir de la guider et de la protéger. A vrai dire, il aurait préféré ne pas s'en souvenir, mais tout ce qu'il avait tenté pour qu'ils fussent sur pied d'égalité était balayé à présent par son inquiétude. Il avait voulu qu'Élisabeth fût son élève. Elle était sa fille. Il n'avait construit qu'une maçonnerie branlante et elle allait s'écrouler à grand fracas. Élisabeth souleva ses fins sourcils. M. Torcq lui dit qu'il avait reçu d'excellents renseignements pour Mme Palalda.

Il pénétra dans son bureau, elle l'y suivit.

— Il se fait que son mari est à la tête d'une entreprise sérieuse, prospère et que la femme pour laquelle il a abandonné sa famille est morte. Ce qui permet de croire que ses intentions envers ses enfants sont sérieuses.

— Mais les enfants ne veulent pas quitter leur mère, observa la jeune fille.

M. Torcq s'était assis à sa table de travail. Élisabeth s'appuya à la porte.

— J'ai quelque chose à te dire, fit-elle, Michel et moi, nous sommes fiancés.

M. Torcq ne s'y attendait pas. Il n'avait pas cru que les choses étaient déjà aussi loin. Est-ce que sa fille pouvait épouser un Michel Palalda? Il faillit répondre : « Non, ce mariage ne se fera pas ! » Il se vit dressé contre Élisabeth, la maison transformée en champ de bataille. Il battit aussitôt en retraite. Sur son bureau se trouvaient les dernières épreuves de son *Histoire de l'Inde* et il voulait les corriger le soir même.

— J'ai beaucoup d'amitié pour Michel, fit-il, mais je n'ai jamais pensé qu'il pourrait devenir mon gendre. Ma chère enfant, tu me surprends beaucoup.

Il se rendit compte à l'instant qu'en réalité il n'avait même jamais supposé qu'il pourrait avoir un gendre.

— As-tu bien réfléchi? continua-t-il, Michel est un être instable et il a quatre ans de moins que toi.

— Trois ans, père.

— Soit. Cela revient au même. Il n'a pas de situation. Je suppose que tu n'envisages pas les Palal-dinets — aussi charmants qu'ils soient — comme un gagne-pain.

— Tu m'as toujours dit que tu as confiance dans l'avenir de Michel.

— Il a du talent, de l'imagination, le goût de l'aventure et il écrit avec élégance. Il sera peut-être un bon écrivain, mais sera-t-il un bon mari?

— J'ai sans doute le goût de l'aventure, père, je veux risquer cette aventure.

— Le mariage n'est pas une aventure. Tu m'étonnes, Élisabeth.

— J'aime Michel, fit-elle.

— Oui, naturellement.

De la main, M. Torcq feuilletait le paquet d'épreuves. Un après-midi de perdu, pensait-il. Il l'avait passé à discuter avec cette molle personne du 5 qui ne parvenait pas à prendre une décision et maintenant avec sa fille qui en prenait si vite.

— Écoute, dit-il, je n'approuve pas ce mariage, mais je ne puis l'empêcher.

— Michel viendra ce soir, fit la jeune fille, comment le recevras-tu?

Le professeur ne put s'empêcher de sourire : « Comme chaque soir, très aimablement, Élisabeth. Michel me plaît encore. Je tâcherai de continuer à voir en lui Michel Palalda et non ton futur mari. »

Élisabeth avait bien prévu que son père ne pousserait pas des cris d'enthousiasme en apprenant la nouvelle. Elle fut un peu vexée cependant qu'il la prît si facilement et presque avec indifférence.

— Quand je critiquais Michel, tu le défendais sans

cesse, protesta-t-elle, tu admirais son goût du beau, son originalité. Quand je mettais en doute sa persévérance, tu objectais qu'il était jeune, qu'il fallait lui laisser le temps de découvrir sa voie.

— Je le pense encore, répondit M. Torcq, mais toi, as-tu pensé que votre mariage sera une entrave pour lui.

— Comment puis-je le penser quand je sais qu'il a besoin de moi pour réussir, précisément parce qu'il est velléitaire et ne s'adapte à rien.

— Tu ne te prépares pas une vie facile, mon enfant, tu devras lutter sans cesse, même pas contre Michel, mais contre tout ce qui se dresse devant Michel : la vie multiple, la vie innombrable. As-tu vraiment réfléchi?

— Je sais exactement à quoi m'en tenir avec Michel.

— Il essayera encore divers métiers, il travaillera quand il en aura envie, dépensera en un instant le gain d'une semaine, il te dépouillera avec les meilleures intentions du monde et il ne pourra se fixer nulle part.

— Je serai là pour l'en empêcher, je serai là pour le suivre.

— Et pratiquement, comment allez-vous vivre?

— Nous travaillerons tous les deux. Je sais ce que tu penses, que Michel ne pourra s'astreindre à un travail régulier. Il faut lui laisser le temps, père.

Élisabeth fit quelques pas vers son père et il se rappela qu'elle était infirme. Quand elle était enfant, il la trouvait jolie. Depuis, il avait cessé de la regarder. Elle était cependant une charmante jeune fille, avec de vaporeux cheveux roux, un teint très clair et de surprenants yeux bruns. Évidemment que Michel, à la voir tous les jours, avait dû s'en éprendre. Michel était certainement un être loyal et il aimait Élisabeth. Comment pourrait-il, lui, empêcher ce mariage, et même s'y opposer? Élisabeth passerait outre à son interdiction.

— Tu es donc décidée, fit-il.

— Tu le vois bien.

— Jusqu'ici je ne t'ai jamais rien défendu. Il est vrai que jusqu'à présent, tu as agi comme une créature raisonnable et j'ai approuvé ce que tu faisais. Tu veux épouser Michel et probablement parce que tu l'aimes. Je n'approuve pas ce mariage, je le déplore et plaise au ciel que tu ne me donnes pas un jour raison. Mais puisque tu l'as décidé, je dois m'incliner. Tu me fais beaucoup de peine, Élisabeth.

La jeune fille se pencha sur son père, l'embrassa tendrement.

— Père, pria-t-elle, dis-moi pourtant que tu as de l'affection pour Michel.

— Une certaine amitié, évidemment. Tranquillise-toi.

La main de M. Torcq feuilletait le paquet d'épreuves, mais quand Élisabeth fut sortie, il sut qu'il ne travaillerait pas. Élisabeth était sa fille et il souffrait. Elle était sienne et il aurait dû pouvoir intervenir dans sa vie. Ainsi parlait son cœur. Mais sa froide raison lui dictait de ne rien dire, de ne rien faire. Élisabeth commettait une sottise, cette Élisabeth si sage, si mesurée. Il en était en partie responsable, puisqu'il n'avait rien prévu.

C'est ainsi que Michel Palalda entra en fiancé chez les Torcq. Il n'y eut rien de changé dans l'atmosphère et dans le comportement général de la maison, sauf que M. Torcq, son travail terminé, cessa le soir, de venir chez sa fille, comme il en avait coutume jadis. Il n'y eut aucune parole échangée entre Michel et lui, au grand soulagement du jeune homme d'ailleurs. Michel était horrifié de tout ce qui pouvait accompagner des fiançailles, aussi peu officielles qu'elles fussent : dîner, félicitations, discussions financières. Il avait bien voulu s'embarquer dans cette aventure, puisque cela plaisait à Élisabeth, mais il en avait attendu les répercussions avec effroi. Or, il ne

se passait rien et il commença à se rassurer. Cependant Élisabeth dut le présenter à une tante de province, sœur de M. Torcq, venue inopinément à Bruxelles. La tante toisa Michel, courut dans le bureau de son frère, pour lui reprocher son silence et revint ensuite à la jeune fille en s'écriant : « Où as-tu trouvé un aussi splendide fiancé ? » Elle aussi avait condamné sa nièce au célibat. Michel lui aurait volontiers tordu le cou et il se vengea en se présentant d'un ton avantageux à un cousin Torcq, venu un autre jour en visite : « C'est moi, le splendide fiancé ! » Il y eut un froid et Élisabeth lança un regard navré au jeune homme. Pauvre Élisabeth, elle tenait tellement à la bonne opinion que tous ces imbéciles pouvaient se faire de lui !

Au 5, la nouvelle des fiançailles de Michel fut accueillie avec enthousiasme le jour où Michel annonça, incidemment, au cours d'un repas : « A propos, je me marie avec Élisabeth ! » Férida et Judith se levèrent pour l'embrasser. Michel ne pouvait savoir à quel point sa mère était heureuse. Évidemment qu'avec une fille comme Élisabeth, l'aventure devait se terminer par un mariage. Judith ne doutait pas un seul instant de l'amour que la jeune fille portait à son fils et qu'elle fût la femme qui lui convînt, sage, équilibrée, bonne et douce. Quant à Férida, depuis longtemps, elle était certaine qu'Élisabeth était folle de son frère. Comment aurait-elle supporté sinon, le pipeau, les Palaldinets, Zacharie Mok et les escapades de Michel. Férida se mit à parler de ses futurs neveux et nièces, tandis que Michel lui confiait tout le bien qu'il pensait de sa fiancée. Judith les écoutait distraitemment. Elle se répétait une fois de plus les termes de la lettre que lui avait remise M. Torcq. Nico avait réussi. Mais avait-elle jamais douté de ses capacités, de ses chances ? Il était un homme riche, honoré, admiré. Et seul. Il réclamait les enfants. Plus personne n'était là pour l'en empêcher. Imperceptible-

ment, une pensée se faisait jour en Judith. Elle essaya de la chasser, mais tenace, cette pensée revint, douloureuse, excitante et folle. Et s'il réclamait les enfants pour se rapprocher de moi? Oh! quelles vaines illusions se faisait-elle. Pourquoi ne lui aurait-il pas fait clairement connaître ses intentions, si elles étaient telles. Que pouvait-il craindre? Qu'elle se rît de lui, qu'elle le repoussât? Il savait bien qu'elle l'aimait toujours. Mais non, il ne le savait pas. Il devait être certain que son abandon avait détruit l'amour de sa femme. Il voulait essayer de la reconquérir et il procédait de la façon la plus adroite. Oh! que s'imaginait-elle? Adroite, cette première lettre dans laquelle il lui annonçait l'argent avec lequel il pensait acheter les enfants? Adroite, sa conduite éhontée? Elle divaguait. Et cependant, il avait été bon, amoureux, dévoué. N'avait-elle pas trois enfants de lui? La belle affaire et quelle preuve d'amour que trois enfants! Il avait adoré ses enfants. Mais cette femme l'avait ensorcelé, l'avait arraché à elle.

— Où vas-tu? demanda Judith en voyant son fils se lever de table.

Férida éclata de rire : « Où veux-tu qu'il aille? Oh! Michel, je puis aller avec toi? »

— C'est bon, accepta Michel, mais pas de remarques incongrues, s'il te plaît. Élisabeth est une jeune fille pudique et réservée.

— Oh! non, protesta la petite, je vous ai vus l'autre soir vous embrasser devant sa porte.

Michel et Férida revinrent peu après avec Élisabeth. Judith sourit, heureuse, se leva et l'embrassa de tout cœur. Ce fut ainsi qu'Élisabeth sut que ses fiançailles étaient réelles, qu'elle se marierait. À cause de cela, elle vint souvent au 5. Là, elle était vraiment la future femme de Michel. On faisait des projets, on parlait d'installation, de meubles, de trousseau. Michel pestait, car lui préférait la villa Torcq, la solitude de la chambre d'Élisabeth et il était furieux de son

engouement pour le 5. Il voulait bien que la jeune fille aimât sa famille, mais pas au point d'oublier qu'il était son amant et que le mariage était une chose très secondaire. Fallait-il que tout fût changé dans sa vie parce qu'on avait prononcé ce mot de fiançailles? Est-ce que cela avait changé quelque chose dans son cœur et aimait-il Élisabeth autrement que jadis? Il était assis aux pieds d'Élisabeth, la joue appuyée à sa main. Il laissait jacasser les femmes. Elles s'entendaient à merveille toutes les trois. Évidemment qu'il devait être heureux. De temps à autre, pour s'en convaincre, il embrassait la main d'Élisabeth, elle se penchait sur lui, lui caressait les cheveux. Judith les regardait. Il n'y avait pas si longtemps, elle avait vu Klari ainsi avec Luc. Et Nico aussi avait été assis à ses pieds. Il l'avait aimée. Était-il possible que de cet amour, il ne subsistât rien? S'il réclamait les enfants avec une telle insistance... Un autre homme se fût lassé, mais lui voulait à tout prix les avoir. Il n'était pas possible qu'il voulût la séparer de ses enfants. Si tout n'était qu'un prétexte? C'était elle qu'il voulait revoir, elle qu'il réclamerait un jour.

Férida, perchée sur le bras du fauteuil d'Élisabeth, embrassait à chaque instant la jeune fille.

— Tu permets, protestait Michel, ceci m'est réservé.

Férida fit un clin d'œil à sa mère et lui envoya un baiser du bout des doigts. Elle ne sut pas que son sort venait de se décider. Judith savait que Férida devait partir. Elle avait le cœur gros, mais plein d'espoir.

XVI

MICHEL ET ÉLISABETH

Michel attendait. Il était là, depuis deux heures, dans l'antichambre d'une fabrique de chaussures où l'on demandait un employé(e) au courant de la manutention et sachant dactylographier. Une dizaine de personnes avaient été tour à tour introduites dans un bureau et Michel était le seul homme maintenant parmi neuf femmes, adipeuses ou mal nourries, vêtues de peaux de bêtes plus ou moins authentiques, et toutes bavardes comme des pies. Michel était las de les contempler. Au début, cela n'avait pas manqué d'un certain intérêt. Il y en avait une qui aurait fait un merveilleux modèle pour Toulouse-Lautrec. Et cette autre, maigrichonne fillette de dix-sept printemps, probablement passés dans une arrière-cuisine, qui serrait éperdument un rouleau sous son bras, diplôme de dactylographie ou de soi-disant études commerciales ! Michel naturellement ne connaissait pas la dactylographie et n'était pas au courant de la manutention. Mais cela ne l'inquiétait guère. Puisque tout le monde maintenant, sa mère, ses tantes, sa sœur, M. Torcq et Élisabeth, parlaient « situation », il en cherchait une et n'ayant aucune connaissance spéciale, il se présentait partout. Il voulait prouver à Élisabeth qu'il était prêt à n'importe quel travail pour la faire vivre. Car s'il voulait épouser la jeune fille, il devait être capable de se nourrir, de se vêtir et d'en

faire autant pour sa femme et les nombreux enfants qui viendraient enrichir sa famille. Voilà ce que signifiait exactement le mot « fiançailles ». Au début, Michel avait su seulement que lui et Élisabeth ne se quitteraient jamais, qu'ils formeraient désormais un couple autorisé par la loi et que leur bonheur serait permis. Mais à présent, on demandait à Élisabeth, après l'avoir félicitée : « Et de quoi s'occupe votre fiancé ? » On interrogeait Michel : « Que comptes-tu faire ? » Reina, elle, avait été péremptoire : « J'espère que tu vas te mettre au travail. » Même le petit Johannes décidait de l'avenir de Michel. C'était à mourir de dégoût. L'heureux fiancé avait cependant écrit dix chapitres d'un roman *Zacharie Mok, histoire picaresque* et deux ou trois pièces, féeries à grand spectacle, destinées aux Palaldinets. Judith, Férida, Élisabeth, écoutaient Michel les lire, avec ravissement, mais elles parlaient meubles, installations, robes. *Zacharie Mok* serait un jour tiré à 100 000 exemplaires, traduit dans toutes les langues, mais d'ici là... Si le mariage signifiait vivre avec l'être qu'on aime, eh bien ! alors, Michel souhaitait passionnément épouser Élisabeth et il était prêt à tout pour cela. C'est pour-quoi il avait été se présenter dans quantités d'entreprises et même, il avait déjà eu, en quinze jours de temps, deux places. Pendant une semaine, il avait vendu, devant la gare du Nord, les billets d'une tombola destinée à pourvoir le pays d'une escadrille d'avions. Pendant l'autre semaine, il avait visité les droguistes de trois communes en leur proposant la poudre Prométhée, produit pour activer le feu des poêles récalcitrants. Ces deux activités avaient pris fin, l'une pour avoir été menée à bien, l'autre pour n'avoir donné aucun résultat. Cependant, Michel ne perdait pas courage. Il avait découvert que le distributeur de la poudre Prométhée était également le fabricant des produits Beausein, pour le raffermissement et la réduction des poitrines affaissées ou trop

généreuses. Michel ambitionnait de devenir le représentant général de la crème Beausein pour la Belgique, la Hollande et le grand-duché de Luxembourg. Il était en pourparlers avec la firme qui lui offrait de vendre ses produits dans la province du Limbourg, très réfractaire jusqu'à présent aux bienfaits du Beausein, ce qui permettait de conclure que les Limbourgeoises étaient pourvues de poitrines parfaites. Au dixième chapitre de son roman, Zacharie Mok faisait une démonstration du Beausein en étalant la crème sur un plancher qui se mettait aussitôt à gondoler. Michel avant d'accepter la représentation pour le Limbourg avait demandé un jour de réflexion et en avait profité pour aller postuler un autre emploi. Décidément, cela n'en finissait pas. Enfin, une espèce de sous-maîtresse introduisit le jeune homme dans un bureau poussiéreux et mal chauffé. La poudre Prométhée aurait fait merveille dans cet endroit. Un être grisonnant et rabougri jeta un « s'yez-vous, mademoiselle » sans lever les yeux d'un registre sur lequel ils étaient penchés. Michel toussa pour révéler qu'il appartenait au sexe fort. Le bonhomme sursauta, mais se ressaisissant aussitôt, il tendit une feuille au jeune homme. C'était un questionnaire. On y demandait le nom du père, de la mère et aussi le poids et la taille du postulant. Que pouvait dire Zacharie Mok dans telle circonstance? Michel prit sa voix la plus avenante pour demander : « Avez-vous besoin d'un manutentionnaire ou d'un portier de cinéma? » Au même instant, il se rappela qu'il était Michel Palalda et qu'il voulait se marier. Heureusement, son interlocuteur ne comprit pas l'ironie et répondit poliment qu'il recherchait un manutentionnaire. Pourtant, Michel aurait préféré être portier de cinéma. Mais est-ce que le futur mari d'Élisabeth, le futur gendre du professeur Torcq, pouvait porter une livrée? Michel n'épousait pas une femme, mais toute une famille. En attendant, il accepta de passer un examen qui consistait en la

dactylographie d'un texte de cinq lignes. Il passa dans un autre bureau, tout aussi mal chauffé que le premier, et un examinateur lui tendit une feuille de papier. Ce monsieur devait souffrir du mal de nuit ou d'une contraction de l'estomac, car il se frappait constamment la poitrine et Michel pensa que les fameuses Pilules Roses pour Personnes Pâles lui auraient fait du bien. Zacharie Mok les lui proposait. Michel n'osa pas en faire autant, mais il se fit un malin plaisir de taper pendant une demi-heure, avec un doigt, sur la machine qui lui fut confiée. Il aurait continué peut-être, si l'examineur, rendu fou furieux et cramoisi, n'avait arraché la feuille de la Remington en hurlant : « Cela suffit ! » Après quoi, Michel Palalda, ayant remis Zacharie Mok à sa place, sortit de la fabrique, soulagé et heureux. Sa satisfaction ne dura pas longtemps. Bien que content de n'avoir pas à galvauder ses connaissances et son précieux esprit dans la maison qu'il venait de quitter, Michel se sentit bientôt désolé et honteux. Il aurait voulu annoncer triomphalement à Élisabeth qu'il avait une situation. Mais quelle situation ? Manutentionnaire dans une fabrique de chaussures, représentant des Produits Beausein pour le Limbourg ? Si seulement, il avait un métier. Évidemment, il pouvait conduire une auto, triturer un moteur, assez pour impressionner le directeur d'un théâtre ambulant, mais d'une façon absolument insuffisante pour se présenter dans toute firme sérieuse. Il savait dessiner, jouer du piano, du pipeau et de la guitare, mais seuls les Palaldinets pouvaient s'en féliciter. Pour conclure, il n'était bon à rien et il voulait devenir le mari d'Élisabeth Torcq ! Quelle folie ! Michel, installé dans le tram, essayait de lire *De l'amour* de Stendhal et se demandait pourquoi diable cette histoire de mariage était intervenue dans sa vie. Il voulut chasser cette pensée. Il aimait Élisabeth, il voulait vivre avec elle. Marié ou non, il devait gagner sa vie. Cependant ses poches étaient pleines de manus-

crits et il pouvait partir pour Mexico quand il le voulait. Il était en correspondance avec son père qui réitérait constamment son offre. Mais Michel ne voulait pas se séparer d'Élisabeth. Pourtant, s'il pouvait préparer leur avenir là-bas? Prétexte. Michel avait envie de partir pour voir un pays neuf, de nouveaux visages, entendre de nouvelles voix. Et Élisabeth, la chose la plus sûre, la plus vraie de son existence? Il ne pouvait envisager de vivre sans elle. Pourtant s'il l'épousait, s'il partait avec elle? Son père accepterait peut-être de les recevoir tous les deux. Mais que lui réservait ce père dont il avait tant de raisons de se méfier. D'ailleurs Élisabeth ne le voudrait pas avant qu'il ne fût certain de sa situation, de ses possibilités. Élisabeth était si raisonnable. C'était à en devenir enragé. Élisabeth s'était cherché un beau fiancé!

Comme Michel rentrait au 5, il sut que Férida avait accepté de partir. Elle était assise au salon, dans l'embrasure de la fenêtre, les yeux rouges d'avoir pleuré. « Puisque maman le veut, dit-elle, j'irai à Mexico et je viens d'écrire à papa. » Ainsi, tout était décidé. Michel savait bien pourquoi sa mère insistait tant pour que la petite partît. Elle croyait donc vraiment que son mari allait la réclamer, elle aussi. Il était plein d'effarement et de pitié. Il regarda sa mère qui était fiévreuse et impatiente.

— Maman dit qu'elle me rejoindra, fit Férida, mais si elle devait être plus malade...

— Je me porte très bien, protesta Judith, et je ne reste pas seule. D'ici peu, j'irai aussi à Mexico.

Mais elle ne trompait personne, sinon elle. Michel se demanda ce qu'il devait faire pour lui ouvrir les yeux, puis pensa avec découragement qu'il valait mieux qu'elle crût. Il entreprit de consoler sa sœur.

— Pense donc, quel merveilleux voyage tu feras! Le Mexique est un pays splendide. Demande donc à M. Torcq. Il y a escaladé les plus belles montagnes du monde. Le ciel y est d'un bleu de turquoise, les

lacs calmes comme la terre à sa création. Non loin de Mexico, il y a un endroit appelé Xochimilco, coupé de canaux couverts de fleurs, immense jardin aquatique à travers lequel on circule en barque. Et les Indiens, Féri ! Les hommes montés sur des mulets, coiffés du large sombrero. Les femmes portent de larges jupes bariolées. Sais-tu que lorsqu'elles se rendent à la messe pascalle, elles déguisent leurs enfants en anges. Imagine cela : de petits anges indiens aux cheveux et aux yeux de diamant noir ! Sais-tu comment s'appelait le Mexique des anciens ? Tenochtitlan. Et comment il est : tropical et neigeux, baignant de lumière, fleuri d'hibiscus et de grenadiers. Les églises, dans ce pays, ont des autels plaqués d'or, le soleil est d'or, la poussière est d'or. Tu découvriras ce pays, Féri, comme Cortez le découvrit. Tu y arriveras en conquérante, fière et noble, le pied impatient.

Férida écoutait, muette et charmée. Jusqu'alors, elle avait cru que Christophe Colomb seul avait découvert l'Amérique et le discours de son frère lui ouvrait des horizons nouveaux. Quand Michel parlait ainsi, elle pouvait oublier qu'elle allait abandonner sa mère. La pauvre maman espérait tant de ce voyage. Férida supplierait son père d'appeler sa mère auprès de lui. Elle savait ce que Judith attendait d'elle. Pourtant, il lui semblait que si elle avait été une femme abandonnée avec trois enfants, elle aurait fièrement repoussé la proposition de l'homme qui l'avait trahie. Judith avait eu tellement peur de perdre ses enfants et maintenant elle l'envoyait, presque de force, à Mexico. Férida était très malheureuse. Michel se tut. Délivrée de la magie des mots, la jeune fille se sentit à nouveau un être misérable, obligée de quitter une mère qu'elle aimait plus que tout au monde et parce que cette mère le voulait. Elle avait écrit à Nico, la lettre était partie par avion, bientôt arriveraient les papiers et le billet de bateau. Plus rien ne pouvait l'empêcher de partir. Si seulement sa mère n'était

pas si malade, pensait-elle avec effroi. Elle savait bien que Judith ne pouvait gravir deux marches d'escalier sans être essoufflée. Elle devrait s'installer au rez-de-chaussée. Qui la soignerait quand elle ne serait plus là? Évidemment, Michel restait, et Élisabeth, et les grand-mères. Mais personne ne saurait s'occuper de Judith comme sa plus jeune fille.

— Vois-tu, fit Michel, il faut que tu partes. Maman le veut ainsi. Elle veut courir sa chance une dernière fois, tu ne peux lui enlever cet ultime espoir.

Il avait écouté Férida se plaindre. Bien sûr qu'elle souffrait. Elle n'avait jamais désiré quitter sa mère. La maison peut-être, mais pas Judith. Elle qui n'avait pas songé au départ allait s'expatrier. Klari qui avait tant rêvé de cieux méditerranéens et de colonnes de marbre rose vivait en Afrique. Et lui, qui depuis toujours recherchait l'aventure, allait rester au 5, à jamais. Tout cela n'avait pas le moindre sens. Si lui était à la place de Férida! Comme ce serait merveilleux de s'en aller, de connaître de nouvelles routes, d'autres gens ou de ne plus connaître personne. S'il avait accepté en juin la proposition de son père! S'il n'avait pas été lié par d'absurdes conventions sentimentales. Il avait cru que le départ de ses enfants briserait le cœur de Judith. Mais non, puisqu'elle avait accepté le mariage de Klari et qu'elle se séparait maintenant de Férida. Pourquoi y avait-il eu tant de mois d'hésitations et de tergiversations? Il serait parti avant d'avoir aimé Élisabeth. Maintenant, il ne pouvait plus. Il avait l'impression d'être enfermé dans une cage. La route s'étendait devant lui, il se répétait des noms sonores et étranges, noms de montagnes, de rivières, de lacs, de dieux. Il voyait des villes et des temples en ruine, perdus dans la forêt tropicale, des oiseaux au plumage étincelant, des fleurs de mille couleurs, un pays rempli de sortilèges. Il sentait le soleil, l'odeur des fruits, la douceur d'un ciel de turquoise et émergeant de la sylve, il reconnaissait les pyra-

mides à terrasses, les statues de guerriers parés de plumages et de bijoux, les escaliers monumentaux, les fresques et les gigantesques serpents à plumes. Les préparatifs de Féri-da le rendaient malade de nostalgie. Il fuyait le 5, allait chez Élisabeth.

La jeune fille évitait maintenant Judith et Féri-da. Elle trouvait le départ de Féri-absurde. Que s'imaginait Judith, qu'espérait-elle? Mais surtout, surtout, comment Michel pouvait-il vivre dans une telle atmosphère. Élisabeth avait peur. Elle savait ce que son père pensait de tout cela. Il ne lui disait rien, mais elle aurait préféré qu'une discussion s'élevât entre eux pour lui prouver que le bonheur de Michel était auprès d'elle et non sur la route. Mais elle se demandait aussi avec effroi ce qu'elle voulait faire de lui. Un employé, un représentant de commerce? Elle avait décidé si allégrement d'épouser Michel et rien, pensait-elle, ne devait l'effrayer. Mais elle était remplie d'inquiétude. Avait-elle le droit de lier un Michel Palalda? Elle l'aimait par-dessus tout. Michel arrivait chez Élisabeth, une boîte de chocolats en main, une jacinthe sous le bras et en poche, le dernier chapitre de *Zacharie Mok*, *histoire picaresque*. Élisabeth l'appelait encore « Gentil Palalda », disait que *Zacharie Mok* était un chef-d'œuvre et demandait ensuite s'il avait vu des gens en mesure de lui procurer une situation. Michel ne répondait pas. Elle me rend fou, pensait-il, pourquoi dois-je avoir une place et une somme fixe par mois. Je parviens à gagner un peu d'argent en faisant de la photographie, en traduisant des films et même en présentant *les Palaldinets*. Et quand je terminerai *Zacharie Mok*, je trouverai bien un éditeur.

Féri-da avait descendu une malle du grenier, la remplissait de linge et de vêtements et n'arrêtait pas de pleurer. Michel ne voulait pas, n'allait pas rester à Bruxelles. Il ne continuerait plus à se présenter dans des fabriques de chaussures ou dans des usines de produits de beauté. Mais Élisabeth l'accueillait de

son clair sourire, il la tenait douce et chaude dans ses bras.

— Lise, lui dit-il un soir, est-ce tellement nécessaire d'avoir une situation? Depuis que nous sommes fiancés, tout le monde s'occupe de notre avenir. Pourquoi? Pourquoi permettons-nous à tes tantes, aux miennes, à l'épicier, au pharmacien de nous dire ce qu'ils pensent de nous? Lise, ne pouvons-nous partir à deux, sur les routes, vivant de peu, et libres. Je connais dans les Alpes une vieille cabane où j'ai passé un hiver, isolé du monde. Nous pourrions y être si heureux. Est-ce qu'il nous faut une maison, des meubles, un pick-up et un cosy-corner? Lise, tu n'as pas rêvé de cela. Viens avec moi. Je n'ai pas besoin d'argent, je n'en ai jamais eu besoin. Là-bas, dans la montagne, j'ai trouvé du travail chez les paysans, j'en aurai encore. Tu verras qu'on peut vivre autrement que dans une cage. Respirer, Lise. Tu n'as jamais respiré. Dis oui et nous partons demain, ma chérie.

— Cela n'a pas de sens, Michel. Il ne s'agit pas de passer un week-end ou des vacances ensemble. C'est pour la vie entière, Michel.

— Nous avons toute la vie devant nous.

— Nous devons la préparer.

— J'ai essayé, hier, aujourd'hui...

— Il te faudra encore essayer demain.

— Ne parlons pas de demain, fit-il avec humeur, oublions que je dois avoir une situation, gagner de l'argent.

— Oublions notre mariage, dit-elle pleine d'amertume.

— Lise, je t'aime, je veux ce que tu veux! Je veux même t'épouser puisque tu le veux. Tu m'as prouvé que c'est la seule façon de ne pas nous séparer. Je te veux, Lise, c'est toi seule qui me rends heureux.

— Non, non, je ne peux pas te rendre heureux. Tu ne rêves que de la route, tu es instable, velléitaire, inadaptable.

— Tu savais tout cela.

— Oui, mais j'espérais te faire comprendre ce que la vie exige de toi.

— Je ne puis pas changer, dit péniblement Michel.

— Et pourtant, je ne désire pas que tu sois autre.

— Mais toi, tu es autre.

— Et alors?

— Est-ce que nos routes vont vraiment diverger?

— Tu ne m'aimes pas, sanglota Élisabeth, je sentais que nous en arriverions à cela. Ce départ dans les Alpes... Je sais ce que cela veut dire. C'était inévitable que tu en aies envie. Cette atmosphère qui règne au 5 ! Eh bien ! pars donc, puisque c'est ton plus cher désir. Je ne puis te retenir ici.

— Je ne te comprends pas, Lise chérie.

— Je pense que tu devrais aller à Mexico.

— Tu as eu un entretien avec ton père, éclata Michel, il a enfin trouvé le moyen de te débarrasser de moi.

— Laisse mon père.

— Oh ! je sais bien ce qu'il pense de notre mariage !

— Pourquoi t'es-tu soucies-tu de mon père ? Nous n'avons pas parlé de toi. Mais il y a déjà très longtemps que...

— Quoi ?

Elle s'arrêta, horrifiée. Que venait-elle de faire, sinon rejeter Michel de sa vie. Elle ne voulait pas qu'il partît et elle lui avait dit le contraire. Il était trop tard maintenant pour revenir sur ses paroles et Élisabeth comprit qu'elle devait continuer, qu'elle ne pouvait plus retenir Michel.

— Tu as tellement envie de t'en aller, depuis des mois, fit-elle, et maintenant encore plus.

— Je ne veux pas te quitter.

— Oh ! Michel. Sans moi, tu serais parti, mais tu veux toujours t'en aller. Tu n'as jamais cessé de le désirer. Féri s'en va et toi tu resterais ici ! Oui, il faut partir. Ce sera une si splendide aventure pour toi.

Oh ! Michel, en vérité, je t'aime pour tout ce qui t'éloigne de moi !

— Je ne veux pas te quitter, répéta Michel en enfouissant sa tête dans l'épaule d'Élisabeth.

— Ce serait si raisonnable...

Il éclata à nouveau : « Raisonnable ! Raisonnable de nous séparer ! Je n'ai pas voulu partir il y a six mois à cause de maman et je partirais à présent que je t'ai ! »

— Ta mère veut désormais ce départ et moi...

— Tu ne m'aimes plus !

— Je puis supporter une séparation, dit-elle à travers ses larmes, quand tu seras là, tu sauras si tu as toujours besoin de moi, je pourrai te rejoindre.

— Ce n'est pas vrai, tu me renvoies et tout cela n'aura été qu'une aventure.

— Je ne veux pas te perdre, Michel !

Elle était dans ses bras, elle entendait le cœur de Michel battre à grands coups. Il l'aimait, elle le savait bien, mais plus qu'elle, il aimait la route. Elle leva la tête. Il soupira : « Tant que tu me regarderas ainsi ! »

Mais elle ne serait plus là pour poser les yeux sur lui, elle eut le pressentiment affreux qu'elle ne le reverrait pas et cria : « Non, ne pars pas ! »

— Tu viendras avec moi, dit Michel, je ne te laisserai pas ici. Ceci n'est pas une aventure. Tu es à moi. Nous partirons ensemble. N'as-tu vraiment jamais désiré t'embarquer pour un long voyage, rêvé d'autres cieux, d'autres soleils ?

— Tu crois, tu crois que j'irai avec toi ? fit-elle faiblement.

— Et avec qui irais-tu, demanda-t-il en riant.

XVII

LE DÉPART DES ENFANTS

— Tu ne peux rester seule au 5, déclara péremptoirement Reina à sa nièce.

Elles étaient dans le train électrique et revenaient d'Anvers. En face d'elles étaient assis Grazia et M. Torcq. Ils formaient un curieux groupe. Judith portait le tailleur noir qu'elle s'était fait faire pour le mariage de Klari. Elle avait grossi depuis et il ne lui allait plus, accusant son embonpoint et la faisant même paraître plus forte qu'elle n'était. Reina se drapait dans son manteau d'astrakan et depuis peu se teignait les cheveux en roux. Ses yeux de plus en plus exorbités révélaient son goitre, malgré les écharpes dont elle s'entourait le cou. Grazia, par contre, devenait de plus en plus menue. Son renard à l'œil mélancolique sur les épaules, elle pleurait et se mouchait à tout instant. M. Torcq ne se sentait pas tout à fait à son aise entre les trois femmes. Élisabeth avait été si heureuse de se marier, si heureuse de partir avec Michel. Non, il ne devait pas être inquiet à son sujet. Si cela n'allait pas avec Michel, elle reviendrait, il l'accueillerait toujours et leur vie reprendrait comme avant. Sinon, il ne la reverrait pas de sitôt. Michel socialement n'était pas le gendre qu'il avait espéré, si jamais il en avait espéré un, mais il était un être bon et délicat et il aimait profondément Élisabeth. Pour Michel ce départ était un bienfait et une chance

et il était heureux qu'Élisabeth l'accompagnât. Elle était folle de lui, il fallait bien l'admettre, elle avait fini par vouloir tout ce qu'il voulait. Leur mariage s'était fait très simplement, il n'y avait même pas eu de dîner. Michel n'en voulait pas. Lui et Élisabeth étaient rentrés au 5, après la cérémonie à l'Hôtel Communal, puis étaient venus chez lui. Ils avaient passé les quelques jours qui les séparaient de leur départ, tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre. La famille de M. Torcq était outrée, Reina et Grazia ne l'étaient pas moins. Elles étaient venues au bateau, uniquement à cause de Judith. Tout cela n'avait guère d'importance. M. Torcq était furieux de se trouver parmi ces femmes larmoyantes.

Judith, enfoncée dans son coin, le visage tourné vers la vitre, ne voyait personne. La campagne plate se déroulait devant elle. Elle se rappela la matinée de juin où elle avait pris le train de Linkebeek. Elle croyait être désespérée et cependant elle était certaine alors de garder les enfants, de gagner la partie. Aujourd'hui, elle avait tout perdu. Klari avait rencontré Luc Aldering, Michel avait aimé Élisabeth et c'était elle-même qui avait voulu le départ de Férida. Comment avait-elle espéré que Nico l'appellerait, une fois qu'il aurait les enfants. Elle n'attendait plus rien. Elle haussa les épaules en entendant la proposition de sa tante.

— Ne sois pas sotte, insista Reina, tu viendras avec nous. N'est-ce pas Grazia? Qu'en pensez-vous, monsieur Torcq?

— C'est une excellente idée, répondit poliment le père d'Élisabeth.

Judith le regarda un instant, détourna la tête. Elle le détestait. Il lui avait toujours conseillé le départ des enfants, il n'avait jamais admis ses hésitations. Il s'était pourtant séparé de sa fille. Mais peu lui importait sa fille. *L'Histoire de l'Inde* lui était plus chère. Tout était simple pour lui. Il allait rentrer dans

sa quiète maison, il s'installerait à saturation de travail et écrirait. S'il avait quelque tourment, cela l'aiderait à oublier. Judith ne pouvait comprendre son sang-froid et celui d'Élisabeth. Ils s'étaient séparés si calmement.

— Je pense, continuait Reina, que tu devrais quitter le 5. Cette maison est beaucoup trop grande pour toi. Tu louerás un appartement.

— Mais non, garde la maison et sous-loue des chambres, conseilla Grazia, entre deux reniflements.

— Sottises, coupa Reina, d'ailleurs Nico s'occupera de toi désormais. Et qui sait s'il ne te demandera pas de le rejoindre?

Judith ne répondit pas, le visage collé à la vitre. Le train passa devant Malines. Elle pensa à Luc Aldering. Rendait-il Klari heureuse? Et lui-même était-il heureux? Klari écrivait régulièrement à sa mère. Elle était souvent seule, Luc courait la brousse et elle attendait un enfant. Elle aimait le jeune fils de Luc, avait envoyé des photographies du garçon, de sa maison, de ses serviteurs et d'elle-même. Elle décrivait avec une drôlerie irrésistible les soirées auxquelles elle était invitée, la réception faite au gouverneur, le sermon du prêtre noir et les chœurs bantous. Elle s'amusait de voir les bébés nègres qui venaient se traîner sur les escaliers de sa maison, la regardant aller et venir durant des heures, jamais lassés, lui souriant sans cesse, vraiment cocasses, les paumes et la plante des pieds pâles. Oui, elle semblait heureuse. Férida et Michel avaient appris qu'elle était enceinte, juste avant leur départ et Élisabeth avait apporté une bouteille de champagne pour fêter cette nouvelle. Élisabeth voulait que tous fussent gais et tout prétexte lui était bon. Férida s'était presque consolée. D'ailleurs, elle était beaucoup plus calme depuis qu'elle savait qu'elle ne partait pas seule. Ainsi donc, avait pensé Judith pleine d'amertume, Férida aussi l'avait trahie. Ce devait être comme cela, personne n'était responsable, mais la vie était trop injuste envers elle.

Pourquoi n'avait-elle su garder, ni son mari, ni ses enfants?

— Est-ce que Mexico est un port? demanda soudain Grazia.

— Mexico est construite sur un plateau. Les enfants débarqueront à la Vera-Cruz, répondit M. Torcq.

Bien des années auparavant lui-même y était arrivé. Au cours de la traversée, Michel et Élisabeth verraient comme lui les poissons volants et les dauphins poursuivre leur navire, jusqu'à ce que la terre se dessinât devant eux, cette terre dominée par le cône blanc du pic Orizaba. Tel leur apparaîtrait le Mexique, à la fois brûlant et tendre, plein de contraste, idyllique et sauvage.

« Nico les attendra sans doute », pensa Judith.

Ils prendraient le train jusque Mexico. Ils s'arrêteraient en route à Cordoba. Vendait-on encore des gardénias sur le quai de la gare? Puis ce serait Orizaba aux jardins voluptueux, la vallée verdoyante de Maltrata qu'ils domineraient bientôt et enfin le haut-plateau, pays du maïs et de l'agave. A San Andres Chalchicomula, le pic d'Orizaba leur semblerait tout proche et un peu plus loin, surgirait, entre des murailles de roches stratifiées, la montagne Malinche. M. Torcq avait raconté à Élisabeth et à Michel qu'elle portait jadis le nom de la déesse des eaux et de la pluie des Tlascaltèques : Matlalcuey. Cortez lui donna celui de sa compagne indienne. Après le Malinche venaient toute une série de volcans, puis enfin, au-dessus du pays toltèque, l'Iztaccihuatl et le Popocatepetl apparaîtraient blancs et glacés. M. Torcq pensait avec nostalgie au monde merveilleux des pics, à sa lointaine jeunesse. Rien ne s'était éteint dans sa mémoire. Il se souvenait encore des deux pyramides de Teotihuacan, du grand lac de Texcoco. Celui-là, Élisabeth et Michel ne le verraient pas. M. Torcq savait qu'il avait été desséché artificiellement en grande partie. Beaucoup de choses avaient dû changer, évi-

demment. M. Torcq se réjouit un court moment à la pensée qu'Élisabeth connaîtrait ce pays qui l'avait charmé jadis. Si seulement, elle avait pu y aller, sans épouser ce charmant et inquiétant Michel.

Nico attendrait les enfants à la Vera-Cruz, pensait Judith. Il serait seul. Elle n'avait plus aucune crainte à avoir. L'autre était morte. Mais il ne lui demanderait pas de venir, elle n'avait plus rien à espérer.

Quand le train arriva en gare de Bruxelles, Judith se leva pesamment, laissa M. Torcq l'aider à descendre du compartiment. Il était 3 heures de l'après-midi et Reina n'avait pas envie de rentrer à Linkebeek. Elle proposa à sa nièce et à sa sœur d'aller prendre le thé quelque part. M. Torcq s'excusa et après son départ, Grazia dit, pleine de ressentiment : « Vous avez remarqué? Il n'a pas versé une larme quand le bateau s'est éloigné. Cet homme n'a pas de cœur ! »

Ce jour d'avril était ensoleillé et joyeux. De nombreux passants circulaient sur les boulevards, les terrasses étaient déjà ouvertes devant les cafés. C'est à l'une d'elles que les trois femmes s'installèrent. Ce café était le rendez-vous des négociants en textiles, branche à laquelle appartenait l'ex-mari de Reina. Elle en connaissait beaucoup, on la salua, elle se plut à raconter à sa sœur et à sa nièce l'histoire de chacun. « Tu te rends compte, s'indigna-t-elle après avoir incliné gracieusement la tête vers une dame imposante, tu te rends compte, cette Dora van Cuyck ! Voilà plus de vingt-cinq ans qu'elle est brouillée avec sa fille et qu'elles ne se sont vues. Tu me diras ce que tu veux, mais on ne me fera pas croire que Dora van Cuyck est une bonne mère ! »

Qu'est-ce qu'une bonne mère, pensa amèrement Judith. L'avait-elle été? Elle avait tout permis à ses enfants et ils s'étaient tout permis. Que savait-elle de ses enfants? Klari avait introduit Luc Aldering dans la maison, Michel, quand elle croyait le garder désormais auprès d'elle puisqu'il épousait Élisabeth, lui

avait annoncé qu'il partirait à Mexico. Et Férida si prompte à se chagriner, si prompte à se consoler ! Elle ne savait rien d'eux, de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs projets. Ils l'avaient laissée en dehors de tout, l'avaient seulement mise devant le fait accompli. Quelles erreurs avait-elle donc commises pour en arriver là ? Tout avait été si difficile pour elle, elle avait été une femme abandonnée, elle avait été seule pour élever ses enfants. Où étaient-ils en ce moment ?

Reina agita la main à l'adresse d'une dame très élégante qui vint les rejoindre en se frayant un chemin entre les tables. Reina lui présenta Judith : « Nous venons, de mettre ses enfants sur le bateau, dit-elle, ils sont partis pour Mexico. »

— Au Mexique, s'écria la dame, comme c'est intéressant ! Justement je viens de voir un film sur le Mexique. Vous savez, ils ont des courses de taureaux comme en Espagne !

Elle continua ainsi pendant un moment avant de prendre congé de Reina. Celle-ci se tourna vers sa nièce : « Mais dégèle-toi, voyons, tu ne dis pas un mot, qu'a dû penser cette personne. »

— Ce perroquet n'a pensé à rien, rétorqua Grazia.

— Dita doit se distraire, voir du monde. Heureusement que j'ai eu la bonne idée de l'amener ici, fit Reina, qu'aurait-elle fait au 5 ?

— Je vais pourtant y rentrer, dit Judith en se levant.

Reina voulut la retenir, mais elle refusa, embrassa rapidement ses tantes et les quitta pour monter dans un tram. Quand elle en descendit, elle passa devant l'épicier italien où elle allait s'approvisionner. Il la salua aimablement : « M. Michel et Mlle Férida sont partis ? Et la jeune dame aussi ? En voyage de noces ! Et comme c'est gentil d'avoir pris Mlle Férida avec eux. Mlle Férida adore sa belle-sœur. Vous devez être bien heureuse de ce mariage, madame Palalda.

Mlle Torcq, je veux dire Mme Michel, est une si gentille personne, si distinguée ! Que puis-je vous servir, madame ? » Judith avait besoin de beurre et d'œufs, paya, sortit. Elle ne sut pas que le regard de l'épicier se fixait curieusement sur elle. Elle marchait lentement, essoufflée. Elle se dit que Reina avait raison, qu'elle ne resterait pas au 5, qu'elle chercherait un appartement dès le lendemain.

Le 5 était vide et silencieux, les chambres dans un affreux désordre. Férida y avait passé sa dernière nuit, Michel et Élisabeth étaient restés à la villa Torcq. Très tôt au matin, ils étaient arrivés, les yeux brillants d'excitation. Élisabeth était charmante, habillée d'un ample manteau écossais. Michel était, comme disait sa femme, costumé en marchand hollandais. Cela n'avait plus aucune importance aux yeux d'Élisabeth. Elle approuvait tout ce qu'il faisait, au point que Férida lui dit, rêveuse : « Je croyais que tu aurais une heureuse influence sur Michel, mais tu admires toutes ses sottises ! ». Élisabeth rit : « Eh bien ! tu seras là, pour veiller sur nous ! » Michel s'était promené une dernière fois dans la maison en criant : « Place au noble Conquistador ! » et en récitant des vers de Heredia. Puis M. Torcq était venu. Élisabeth avait renoué sa cravate, comme elle en avait coutume, chaque matin. Ils se regardaient avec émotion. M. Torcq pensait qu'elle était heureuse. Lui aussi avait remarqué qu'elle s'identifiait à Michel, mais il se disait que d'ici peu elle redeviendrait elle-même et ne s'inquiétait pas trop. L'heure avançant, il avait fallu partir pour la gare où on avait retrouvé les grand-mères. Les choses s'étaient gâtées à partir de ce moment-là. Grazia éclata en sanglots dès qu'elle les vit et Michel se penchant à l'oreille de sa femme prétendit que son renard pleurait aussi. Élisabeth le répéta à Férida et ils eurent toutes les peines du monde à réprimer leur fou rire. Reina poussait de grands soupirs et les regardait avec réprobation, puis

fit des remarques déplaisantes à Judith. Elle trouvait que Michel et Élisabeth s'étaient mariés comme des voleurs et qu'ils fuyaient maintenant comme des criminels. Grazia, entre deux hoquets, avait murmuré à l'oreille de Michel : « N'oublie pas de dire à Nico qu'après tout, je suis la femme de son père. » Tout cela avait faussé les derniers moments. Même quand ils s'étaient tous promenés sur le pont du bateau. Michel avait voulu faire le voyage à bord d'un cargo mixte. Il appréhendait la foule des transatlantiques, pensait qu'Élisabeth se fatiguerait moins sur un petit bateau et surtout ne doutait pas que le voyage serait plus pittoresque et plus agréable. Le cargo, avant d'aborder à la Vera-Cruz, ferait escale à Haïti, à la Jamaïque et à Cuba. Michel se rappelait avec délices la mer des Antilles et les histoires de pirates de son enfance. Comment aurait-il pu être triste ou inquiet ? Il entourait Judith de son bras, mais elle savait bien que dès que le navire aurait levé l'ancre, dès que le groupe qu'elle formait sur le quai avec les tantes et M. Torcq, aurait disparu à sa vue, Michel oublierait et serait rendu à son enthousiasme. Et il en serait de même de Férida qui cria tout à coup à la dernière minute, qu'elle ne partirait pas ! Ils étaient loin à présent et Judith était seule au 5. Elle s'assit au salon, sans même se débarrasser de sa veste. Une soudaine angoisse l'étreignit et elle se repentait d'avoir quitté ses tantes. Qu'arriverait-il si elle avait une crise ? Elle ferait comme les autres fois. Était-elle moins seule quand les enfants étaient là ? Judith sortit de son sac le calmant qu'elle avait toujours sur elle, le glissa en poche de façon à l'avoir à portée de la main. Pourvu que la nuit se passe sans encombre, se dit-elle. Le lendemain, elle irait à Linkebeek.

Un coup de sonnette retentit. Judith sursauta. Elle n'attendait personne, elle n'avait pas envie de se lever, mais l'idée que ce pouvait être un porteur de

télégramme la ranima. Elle alla à la fenêtre du salon, l'ouvrit, se pencha. Jean Thibaut se tenait devant la porte. La veille il était venu faire ses adieux à Michel, Élisabeth et Fériida, et il venait aux nouvelles.

— Entre par ici, dit Judith.

Et il enjamba la fenêtre.

— Comme au bon vieux temps, ajouta-t-elle.

Il sourit douloureusement.

La veille, Jean était monté dans la chambre de Michel. Aujourd'hui, il remarqua sur la cheminée du salon, la dernière photographie de Klari. Hier, il n'avait pas osé demander de ses nouvelles. Judith devina qu'il voulait surtout entendre parler de Klari et son cœur s'émut de le voir si fidèle. Mais Jean savait que pour la seconde fois, il avait perdu le 5 et qu'il n'avait plus aucune chance de retrouver Klari. La nouvelle du prochain départ de Michel et Fériida l'avait bouleversé. Il n'avait jamais pensé qu'ils partiraient, qu'ils abandonneraient leur mère, mais il les enviait d'avoir pu le faire. Lui était à jamais lié à ses parents. Si Klari avait voulu, il aurait pu se libérer d'eux. Pour Klari, il aurait tout pu faire. Jean regardait autour de lui, essayant de se graver à jamais ce décor familial dans les yeux : le tapis usé sur lequel Michel s'étendait, le piano si souvent désaccordé, le vase en faux Japon fêlé, la desserte et le service en vieux Delft. Il ne les verrait plus.

— Tu les connais, dit Judith, ils ont toujours eu ce désir d'aventure, d'évasion. Je ne pouvais les empêcher de partir. Et puis il s'agissait de l'avenir de Michel. Puisque Élisabeth le voulait aussi.

— Que pense Klari du mariage de Michel? demanda Jean, rempli de désespoir.

Les enfants Palalda étaient partis laissant dans son cœur des désirs qu'il ne pourrait jamais assouvir.

— Qu'il est idiot. Seul le sien est un mariage intelligent, répondit Judith.

Ils ne purent s'empêcher de rire et Jean demanda encore : « Elle est heureuse ? » Il savait depuis la veille que Klari allait avoir un bébé. Non, il ne voulait plus revenir au 5, le retrouver et ne pas le reconnaître. Il se leva et à ce moment remarqua que Judith avait toujours sa veste et son chapeau sur elle. Il est vraiment un gentil garçon, pensa-t-elle, il aurait été mon enfant. Au même instant, elle eut la prescience d'une crise prochaine et cria : « Attends ! Ne pars pas ! » Jean la regarda avec inquiétude. Je ne peux pas rester seule, se dit Judith. Mais qui appeler ? Si seulement ses tantes avaient eu le téléphone. Il n'y avait rien à faire.

— C'est passé, soupira-t-elle, j'ai cru que j'allais avoir une crise.

— Quelle crise ? demanda-t-il.

— Une crise d'angine de poitrine. En réalité, j'ai une fausse angine de poitrine, c'est plus effrayant que grave.

Il la fixait avec tant de pitié qu'elle comprit qu'il pensait à ses enfants qui l'avaient abandonnée dans cet état.

— Ne puis-je prévenir personne ? interrogea Jean.

— Oh ! ce n'est vraiment pas nécessaire.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Au fond, c'est une chance que tu sois ici. Veux-tu descendre ma literie ? Je dormirai sur le divan. Je ne me sens pas le courage de monter les escaliers.

Oui, c'était vraiment une chance que Jean fût venu et quand il eut installé son lit, elle se sentit tout à fait rassurée. Jean lui demanda s'il ne devait pas appeler un médecin, mais elle le rassura et lui dit qu'elle allait se coucher. Finalement, il prit congé d'elle. Il allait refermer la porte derrière lui, quand il se ravisa, revint au salon : « Je n'aime pas vous savoir seule. Je dois rencontrer maintenant un de mes professeurs. Donnez-moi la clef de la maison. Je reviendrai dans la soirée et si c'est nécessaire, je préviendrai votre médecin. »

— Que t'imagines-tu? fit Judith en riant, allons, va vite. Reviens me voir un autre jour.

Jean la quitta songeur et préoccupé. A l'arrêt du tram, il s'aperçut qu'il pleuvait. Il releva le col de sa gabardine. Il n'était pas tranquille. Il n'aurait pas dû laisser Judith seule. Il ignorait totalement la différence qu'il y avait entre une angine de poitrine et une fausse angine de poitrine, mais il savait que l'on pouvait mourir dans une de ces crises. Judith avait traversé trop d'émotions. Jean se souvint de cette journée de juin où elle avait été à Linkebeek, de l'inquiétude de ses enfants. A partir de ce moment-là, tout avait changé au 5. Jean fut pris de panique, se mit à courir, arriva devant la maison. Il pensa que si Judith était au lit, elle ne se lèverait pas pour lui ouvrir. Il frappa doucement à la fenêtre entr'ouverte : « C'est moi, Jean. »

— Oui, répondit Judith.

— Êtes-vous couchée?

Il ne savait pas qu'elle attendait, pleine d'angoisse, le mal qui allait la terrasser. Sa main tremblante cherchait à terre la fiole qu'elle avait laissée choir sur le tapis.

— Entre, cria-t-elle.

Jean enjamba la fenêtre. Il avait retrouvé son calme puisque Judith parlait. Il lui fallut une seconde pour distinguer sa silhouette dans la pénombre. Judith était assise dans son lit. Elle ne disait plus rien. Le soudain silence de la chambre terrifia Jean. Puis Judith poussa un cri et il la vit, au même instant, pliée en deux, les bras croisés sur la poitrine, les mains agrippées aux épaules. Jean entendit qu'elle appelait Nico, et avant même qu'il eût fait la lumière, il sut qu'elle était morte.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages
I. — L'âge d'Élisabeth.....	I
II. — Le 5.....	12
III. — Jean et le 5.....	19
IV. — Judith.....	30
V. — La lettre.....	40
VI. — Judith entrevoit une solution.....	54
VII. — Un coup de foudre.....	65
VIII. — La soirée de Judith.....	76
IX. — Explications et projets domestiques.....	88
X. — Élisabeth au 5.....	98
XI. — Sous le signe de Johannes.....	109
XII. — Échange de lettres.....	119

DEUXIÈME PARTIE

I. — Luc Aldering.....	131
II. — L'ère des mensonges.....	144
III. — Klari prend une décision.....	154
IV. — Une paire de boucles d'oreilles.....	165
V. — Michel revient au 5.....	174
VI. — Mort de Jaantje.....	185
VII. — Michel trouve une situation.....	196
VIII. — Klari trouve le bonheur.....	205
IX. — Une demande en mariage.....	217
X. — Une promenade nocturne.....	227
XI. — Lecture à la lueur d'un réverbère.....	236
XII. — Une soirée de décembre.....	245
XIII. — Élisabeth fait de l'auto-stop.....	253
XIV. — Sous la neige.....	263
XV. — Dernière interprétation de la lettre.....	274
XVI. — Michel et Élisabeth.....	285
XVII. — Le départ des enfants.....	296

Judith ? Une mère entourée de Michel, vingt-deux ans, instable et aventureux, de Klari, passionnée et inquiète, de Fériida, la gentille cadette, à peine sortie de l'adolescence... Judith : une maîtresse de maison qui s'efforce de gérer, tant bien que mal, la turbulente bohème de sa famille, avec l'aide de trois vieilles tantes originales, plus ou moins spirites, dans cette demeure bruxelloise où l'on rit, où l'on s'agite, où l'on forme projets sur projets. Mais Judith est surtout une épouse délaissée. Voilà plusieurs années que Nico, son mari, l'a quittée pour une autre femme et vit à Mexico. Judith n'a pas cessé de l'aimer. Et un matin, une lettre arrive : Nico réclame les enfants, il leur promet monts et merveilles. Judith s'indigne. Elle veut garder Michel, Klari et Fériida et eux-mêmes refusent avec éclat de partir. Mais dès lors, l'angoisse domine la vie de leur mère. Le secret désir, les premières déceptions des jeunes gens, le fol espoir que nourrit Judith de se rapprocher un jour de son mari, feront que Michel, Klari et Fériida s'expatrieront. Pour eux, tout s'arrangera. Michel épousera la charmante Elisabeth et Klari retrouvera l'amour de Luc. Ils s'embarqueront pour une autre terre, pour une autre vie, entraînant avec eux la petite Fériida. Mais Judith, abandonnée une seconde fois, n'aura plus qu'à attendre la mort dans le logis vide.

Madame Hélène Beer, écrivain belge dont on a comparé le talent à celui de Margaret Kennedy, a déjà obtenu le Prix littéraire du Prisonnier Politique en 1946, et en 1953 le Prix Hubert Krains, décerné par l'Association des Écrivains belges.

PLON

